UN COEUR CAPTIF, roman complet, par Marcel IDIERS

LA REVUE MODERNE

15¢

Etats-Unis: 25c

15e Année

MONTREAL, CANADA

Juin 1934 — N° 8

Gracieuse mariée de juin

Nash a construit
UN MILLION d'AUTOS

. . . et les agents NASH donnent
UN MILLION de DÉMONSTRATIONS *par mois*

PARTOUT les dépositaires du Nash se mettent en frais de montrer à un million d'automobilistes — en 30 jours — ce qu'il y a de si agréablement différent à conduire un Nash 1934 ou son compagnon, le nouveau LaFayette.

Partout, d'ici 30 jours, le public aura une meilleure idée de l'automobile moderne à son mieux. Nash a déjà construit — *et le public a acheté* — un million d'autos Nash — preuve évidente que les constructeurs du Nash mettent dans leur voiture quelque chose qui sort de l'ordinaire et de manifestement supérieur.

FAIT pour DURER !

Nous vous invitons à essayer un Nash ou un LaFayette, ou les deux, pour constater que le double allumage accentue virtuellement le rendement du moteur — que le mécanisme "jeweled movement" du LaFayette élève la performance de ce nouvel auto construit par Nash bien au-dessus de sa catégorie de prix. Nous voulons vous renseigner à fond sur les nombreuses *supériorités techniques* exclusives à ces deux remarquables voitures.

Venez nous voir — vous ne serez soumis à aucune sollicitation indue. La persuasion s'opérera rien qu'à voir la voiture à l'oeuvre, par le seul effet de sa douceur de roulement, de son excellent "travail".

ROUES AVANT LIBRES A VOTRE GRE

NASH DOUBLE ALLUMAGE Soupape en tête 1934

Gros Six, 116 pcs emp. 88 H. P. .... 6 *modèles*
Advanced Eight, 121 pcs emp. 100 H. P. .... 6 *modèles*
Ambassador Huit, 133 pcs emp. 125 H. P. .... 2 *modèles*
Ambassador Huit, 142 pcs emp. 125 H. P. .... 3 *modèles*

NOUVEAU LAFAYETTE FABRICATION NASH, LE BEL AUTO DANS LES PLUS BAS PRIX, 7 MODELES

NASH-LaFAYETTE AUTOMOBILES, LTD.

4102 RUE SAINTE-CATHERINE OUEST, MONTREAL, QUEBEC. WI. 5333

(5085)

Les Horizons Fermés

Par Paul GOUIN

PRESENTEMENT, des milliers et des milliers de nos jeunes gens ne peuvent gagner leur vie honorablement; présentement, des milliers et des milliers de jeunes gens sont dans l'impossibilité de fonder un foyer; présentement, des milliers et des milliers de nos jeunes gens, par la force des choses, vivent en parasites chez leurs parents.

C'est là une série de faits que tout le monde constate et admet. C'est une tragique vérité de La Palice.

Mais, il ne suffit pas de constater, d'admettre le péril de la situation, ce à quoi on se limite trop souvent. Il faut agir, agir sans tarder et d'une manière vraiment pratique. Il ne faut pas se borner à des palliatifs comme, par exemple, la loi Gordon, les refuges et les camps de concentration. Cela est excellent dans certains cas, mais il faut une formule plus souple, plus vaste, plus énergique. Pour remédier à une crise qui n'est pas une demi-crise, il faut autre chose que des demi-mesures.

La première réponse au problème est un vaste programme de colonisation soigneusement étudié, hardiment exécuté, grâce auquel les ruraux comme les citadins, les jeunes célibataires comme les pères de familles, pourront s'établir non seulement dans les territoires de colonisation, mais aussi dans toute la province, qui, en somme, doit nous appartenir autant qu'aux capitalistes étrangers.

Evidemment, tout cela coûterait de l'argent, beaucoup d'argent même. Mais, nous avons bien dépensé des millions et des millions de dollars, lors de la grande guerre, pour faire tuer des milliers de jeunes gens, afin de sauver la civilisation. Est-il déraisonnable, est-il illégitime de demander maintenant que l'on dépense quelques millions pour faire vivre toute notre jeunesse, et cela afin de sauver notre propre pays?

Avec une politique de colonisation intelligemment établie et conduite, nous pouvons fonder des centaines et des centaines de paroisses un peu partout à travers la province. Les fils de cultivateurs y viendraient fonder leurs foyers et bientôt ces nouveaux centres assureraient des débouchés à nos jeunes professionnels: ingénieurs, comptables, agronomes, médecins, avocats, notaires, etc., sans compter que les artisans, comme, par exemple, les forgerons, les cordonniers et les charrons, pourraient y trouver un travail rémunérateur. De plus, le commerce et l'industrie auraient ainsi de nouveaux marchés. De nombreuses usines, dont l'activité dépend directement ou indirectement de celle de l'agriculture, ouvriraient de nouveau leurs portes et feraient appel à nos jeunes ouvriers et à nos jeunes collets blancs pour fournir à la demande.

Comme je l'écrivais, plus haut, ce vaste programme de colonisation, qui bénéficierait évidemment non seulement aux jeunes mais aussi à leurs aînés, comporte une étude préalable approfondie. Pour cela, je n'hésite pas à le répéter pour la centième fois, il faut avoir recours à une commission composée de spécialistes indépendants et de fonctionnaires.

Des démarches ont été faites auprès du gouvernement provincial afin d'obtenir la création de cette commission ou d'un conseil de colonisation qui, après un inventaire sérieux, établirait un plan d'ensemble et coordonnerait

les efforts de différents ministères intéressés: terres et forêts, agriculture, colonisation, voirie et secrétariat provincial. Déjà plus de 300 conseils municipaux dont ceux des villes de Grand'mère, de Hull, de Chicoutimi, de Montréal et plus de dix-neuf conseils de comtés ont envoyé une résolution dans ce sens à Québec. Il est à espérer, soit dit en passant, que tous les conseils municipaux de la province sauront imiter ce geste éminemment opportun. Sur une question de cette importance, les gouvernants doivent être appuyés, stimulés même, par l'opinion publique.

Cette commission ou ce conseil de colonisation — le nom importe peu, c'est l'idée qui compte—pourrait non seulement établir un plan de colonisation mais aussi étudier et résoudre, au moyen de sous-comités, les questions connexes comme celles du redressement de notre agriculture par la conquête des marchés locaux et l'électrification des campagnes, et comme celle de l'industrie complémentaire. Ce sont là trois articles du programme de restauration rurale qui doivent être réalisés simultanément, ainsi que nous le rappelait M. Esdras Minville.

Pour ma part, et je me répète ici encore pour la centième fois, je suis convaincu que l'industrie complémentaire, organisée suivant le projet de M. Paul Riou, professeur de technologie à l'Ecole des Hautes études commerciales de Montréal, est le complément indispensable de notre agriculture. Ajoutons, pour rester dans le cadre de cet article, qu'elle offrirait de nombreux débouchés à notre jeunesse.

L'organisation méthodique de l'industrie complémentaire, en effet, fera surgir, un peu partout à travers la province, de petits centres industriels qui fourniront des marchés à nos agriculteurs. Les fils de cultivateurs, ceux qui n'ont pas les aptitudes nécessaires pour réussir dans l'agriculture, auront ainsi un débouché devenu indispensable en trouvant à louer leurs services sur place. De plus, comme les nouvelles paroisses agricoles que fera naître une politique de colonisation bien comprise, ces petits centres industriels permettront à nos jeunes professionnels de s'établir dans des postes nouveaux; ils fourniront aussi de l'emploi à un certain nombre d'ouvriers spécialisés et de collets blancs: comptables, commis de banque, etc.

Comme on peut le voir, la commission ou le conseil de colonisation aura, comme on dit, du pain sur la planche. Il s'agit donc de trouver une formule qui lui permettra de faire rapidement et efficacement son travail (inventaire, statistiques, enquêtes,) travail qui couvre toute la province.

Les missions culturelles, dont j'ai déjà parlé bien des fois également, à propos du conseil économique, entre autres, seraient ici d'un précieux et indispensable secours. Il s'agirait de répartir, en quelques groupes homogènes, un certain nombre des diplômés de nos écoles spécialisées, écoles d'agriculture, écoles techniques, polytechniques, etc, actuellement sans emploi. Ces groupes ou missions, sous la direction de la commission ou du conseil de colonisation, parcoureraient méthodiquement toute la province pour se rendre compte de façon exacte des besoins et des possibilités de chaque région. Ainsi on connaîtrait de façon précise, le nombre de fils de cultivateurs, les domaines forestiers, situés près des vieilles paroisses, qui pourraient être ouverts à la colonisation, le nombre des terres abandonnées qu'il y aurait lieu de mettre en culture, la qualité du sol dans les différents districts, les ressources naturelles pouvant donner lieu à la naissance de petites et moyennes industries, etc.

L'avenir de notre jeunesse, qui est d'ailleurs l'avenir de toute notre nationalité, se ramène donc à une question d'organisation, d'action immédiate et concertée. Pour le moment, tous nos efforts doivent tendre vers la création d'une commission ou d'un conseil de colonisation. C'est le premier pas, celui qui, dit-on, coûte le plus, vers une formule de coopération intelligente et agissante.

Pour cela, pour vaincre l'hésitation qui précède toute évolution, il faut que toute la jeunesse s'unisse. Jeunes urbains et jeunes ruraux, jeunes ouvriers et jeunes professionnels, et je n'hésite pas à ajouter, jeunes "rouges", jeunes "bleus" et jeunes indépendants, tous, nous devons serrer nos rangs pour revendiquer, d'une manière pacifique, mais ferme, nos droits.

C'est à ce prix seul que, de nouveau, s'ouvriront devant nous ce qu'un écrivain français a si bien appelé "les horizons fermés".

Sommaire

Les horizons fermés..... 3
PAUL GOUIN
La Chimie des plantes..... 4
Abbé Th. MOREUX
Le jardin zoologique de Québec..... 5
Docteur Armand BRASSARD
Mon âme, où vas-tu?..... 6
Père Antonin LAMARCHE
Un nouveau ministre à Québec..... 6
Les nouveaux hôtes de Spencer-Wood.... 7
Jean BRUCHESI
Dans le monde des lettres..... 8
Jean BRUCHESI
La Vie Canadienne..... 10
JEAN-BAPTISTE

LA REVUE MODERNE

Président-Directeur:
Noël-E. LANOIX

Rédacteur en chef.....Jean BRUCHESI
Pages féminines.....MARJOLAINE
Bureaux: 330 est, rue Notre-Dame
Tél. HArbour 6195

Bureaux à:
Toronto, New-York, Chicago, Londres, Ang.

PRIX D'ABONNEMENT:
Canada: 1 an..... $1.50 — Etats-Unis: 1 an $3.00

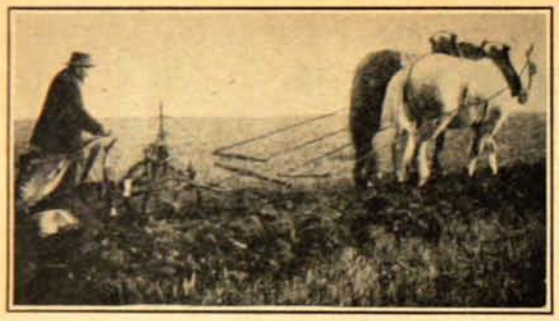
Sommaire

La Science Invisible..... 27 à 42
Alan JACKSON
Pages féminines ..... 11 à 66
MARJOLAINE

ROMAN

UN CŒUR CAPTIF
par Marcel IDIERS

Contrainte par devoir filial d'épouser le secrétaire de son père, Nelly Bertin demeure fidèle au souvenir d'un premier amour. Mais un accident d'auto, met la vie de Maurice en danger, arrache la jeune femme au mirage de son rêve.... 11



Le poète-paysan, Philéas Lebègue, conduisant une herse dans son champ. Philéas Lebègue est un admirable poète. La terre et la vie à la campagne lui ont inspiré des poèmes où la justesse et l'éclat des images s'allient à la plus profonde sincérité.

Le Jardin du Poëte

HYMNE A LA CHARRUE

Arme virile et nue, à toi mes plus beaux vers!
Loin du fracas sanglant des tumultes divers,
Tu rayonnes au soleil vaste
Polie au frottement des sillons entr'ouverts!

. . . . . .

Glaive jamais rougi de sang, glaive divin,
Ce ne sont pas les pleurs, l'Epouvante, la Faim
Qui suivent tes guerriers robustes:
C'est la Paix qui pour tous a du pain et du vin!

De tes rudes exploits, de tes gloires augustes,
Pendant que bout la sève aux branches des arbustes,
L'alouette des cieux chante le fier bardit.

Et c'est tout ton passé qui vibre et resplendit,
Calme et majestueux, ainsi qu'un plein midi,
Quand cet hymne en l'air se disperse;
C'est l'espoir qui descend en l'âme du Maudit!

Oh! devant le soleil, quel long rêve me berce,
Lorsque je te conduis au pas des chevaux lourds,
Par le champ solennel qui se ride et se gerce!

Dans le déroulement des siècles et des jours,
C'est le Travail humain tenace, âpre toujours,
Qui m'apparaît dans la lumière
Et dont j'entends monter aux cieux les râles sourds.

Et c'est toi que son poing brandit, acier ou pierre,
O soc dur, toi toujours que dans son noble orgueil,
Il fait collaborer à la nature entière!

Sans trêve sous les cieux, dans la joie ou le deuil,
C'est avec toi qu'il a lutté la flamme à l'oeil;
C'est avec toi qu'il doit encore
Creuser dans l'Avenir le sillon enchanté
Où croîtront les épis de la Fraternité
Sous l'azur libre, empli d'aurore!

Philéas LEBEGUE

LE RETOUR A LA TERRE

Un soir, l'homme revint au pays des aïeux,
Quand son coeur fut trop lourd du long effort stérile.
Près du foyer désert où l'attendaient les vieux,
En retrouvant son âme, il oublia la ville.

Il reprit l'aiguillon. Sa force plus débile
Laboure en haletant le long sillon bourbeux,
C'est par la main de l'homme retournant l'argile
Que germe le blé d'or . . . et par la main de Dieu!

Demeure, paysan, au pays de tes pères!
Souviens-toi que le sang qui coule en tes artères
Prit source en ce dur sol, dans la peine et labeur

De ceux-là qui fondaient le berceau de ta race.
Que le pas de tes fils en tes sillons repasse
Et que soit immortel le bras du laboureur . . .

Comtesse d'ARGŒUVES

La Chimie des Plantes

Par l'Abbé Th. MOREUX

QUI donc aujourd'hui fait de la botanique? Cette science si intéressante est de plus en plus délaissée dans nos établissements d'enseignement secondaire.(1) Sans doute est-elle encore au programme, mais, pratiquement, les élèves sont incapables de reconnaître les simples plantes des champs.

Les mathématiques, la physique, la chimie absorbent tout; on ne trouve plus le temps d'herboriser. Autrefois, les "vieux" connaissaient les plantes, et il n'existe plus personne dans les campagnes pour apprendre aux jeunes le nom des fleurs.

Et c'est bien dommage, car la plupart des plantes de nos pays fourniraient à elles seules une pharmacopée considérable. Mais le vent a tourné et c'est aux substances chimiques qu'on a recours le plus souvent aujourd'hui pour composer les médicaments.

Cependant quel chimiste peut se vanter d'être assez habile pour imiter le travail de ces laboratoires mystérieux cachés dans les moindres plantes? Pour celui qui les étudie de près, ainsi que l'ont fait les médecins homœopathes, il y à là une source inépuisable d'émerveillement.

Comment s'y prennent les plantes pour élaborer des sucs différents? Au microscope, toutes les cellules végétales se ressemblent ou à peu près. Mais au point de vue chimique, tout est différent suivant la plante considérée. Semez diverses fleurs sur un même terrain, chacune d'elles puisera dans le sol des éléments dont elle a besoin, selon son espèce; elle élaborera des diastases différentes, celles-là seulement qui sont utiles à son développement. L'une donnera une essence qui agit sur le cœur, comme la digitale; cette autre, comme la fleur de sureau, provoquera la transpiration; la menthe et le tilleul agiront sur l'estomac.

Tantôt on prendra de la plante, la fleur, la feuille ou la racine, preuve que dans une même plante, les cellules offrent des laboratoires fort différents. Le plus souvent, les infusions donneront des doses faibles, précisément celles que réclament les homœopathes, mais cette règle n'est pas générale et certaines plantes distillent de véritables poisons, comme les colchiques, l'aconit et les digitales. Là encore, cependant, les doses minimes seront utilisées en pharmacie.

Reste la question fort importante de la récolte. La floraison chez la plante correspond à la période de la puberté chez l'animal. C'est donc le moment où l'action chimique est à son apogée. Mais faut-il encore connaître l'heure de la cueillette.

Tout comme les animaux, les plantes se reposent parfois. Dans les circonstances normales, les plantes sont soumises aux alternatives du jour et de la nuit. Leur sommeil et leur réveil coïncident avec le coucher et le lever du soleil.

Dès le matin, la lumière agit sur les fleurs qui commencent à s'épanouir, mais alors elles sont pleines de rosée, mauvais moment pour la cueillette. Le maximum de leur activité n'a donc lieu qu'à partir d'une certaine heure. Les jardiniers ne l'ignorent pas et nous apprendront que le parfum de telle ou telle plante s'exaspère à telle ou telle heure. Les champs de carottes en fleurs, par exemple, ne présentent leur odeur caractéristique que vers la fin de la soirée.

Cette particularité provient évidemment d'une certaine température qui leur est nécessaire. On pourrait croire de prime abord que des fleurs d'espèces différentes, soumises à la même exposition solaire, doivent manifester une égale température. Or, il n'en est rien, et pour comprendre le fait, il suffit de se rappeler que des thermomètres diversement colorés accusent des degrés fort différents. C'est même la raison pour laquelle les météorologistes, lorsqu'ils donnent le maximum de température d'une journée, fournissent des indications prises sous abri, c'est-à-dire à l'ombre.

Ceci me rappelle l'un des articles que Louis Forest écrivait dans *Le Matin;* je crois bien que ce fut l'un des derniers *Propos d'un Parisien.* Il y rappelait que, lors d'un procès récent, des avocats s'étaient moqués d'un pharmacien qui était venu expliquer devant le tribunal, l'action d'un saindoux auquel une guérisseuse avait incorporé le suc de plantes cueillies à certaines heures de la journée.

La dernière réflexion fut accueillie par des rires ironiques. Personne n'avait compris et le pauvre potard en fut pour ses frais.

Cette ignorance lamentable trouve peut-être son excuse dans le fait que je signalais au commencement de cet article: notre culture, censée générale, fait fi de la botanique, c'est évidemment la faute de nos programmes, qui développent intensément des sciences beaucoup plus inutiles. Ces dernières, d'ailleurs, sont-elles mieux assimilées? J'en doute fort et je gage que la plupart de nos avocats se sont empressés d'oublier les dérivées et la discussion du trinôme du second degré. Notez que je ne vois à cette perte de mémoire aucun inconvénient, mais j'estime qu'un élève ayant suivi jusqu'au bout les études de l'enseignement secondaire, devrait, pour le moins, avoir appris, lorsqu'il aborde un sujet qu'il ne connaît pas, à se méfier de sa profonde ignorance.

---

(1) La remarque du savant abbé s'adresse aux établissements secondaires de France. Chez nous, au contraire, la botanique n'a jamais été autant à l'honneur. Que certains critiques maladroits et mal intentionnés de notre enseignement secondaire, toujours prêts à nous parler de ce qui se fait en France, en prennent leur parti!

Le JARDIN ZOOLOGIQUE de QUEBEC

Laboratoire et bureaux

Par le Dr Armand BRASSARD, directeur

LE gouvernement de la province de Québec avait un triple but en créant un jardin zoologique — buts que je pourrais résumer par les trois mots suivants: récréatif, éducationnel et scientifique.

Combien d'automobilistes qui ne savent souvent pas comment employer leurs loisirs, trouveraient plus qu'ils ne désirent s'ils choisissaient comme but de promenade cet endroit enchanteur. En cours de route, ils jouiraient des paysages divers qu'offrent nos campagnes québécoises durant la belle saison. Ils rapporteraient de leur journée de bons souvenirs et peut-être aussi un peu plus de connaissances en histoire naturelle.

Le but éducationnel sera atteint par le fait que chacun verra dans cette œuvre quelque chose de nouveau à apprendre. L'enfant ou l'adulte prendra un meilleur contact avec la nature, parce qu'il aura sous les yeux une nature véritable, différente de celle des villes, et un ensemble d'êtres vivants qui lui donnera une meilleure conception de son entourage immédiat.

Personne ne doit ignorer, aujourd'hui, le nom de la fleur qui borde une allée ou orne un parterre, l'animal qui peuple nos forêts et qu'on garde dans une captivité relative pour des fins éducationnelles.

Naturellement, tout le monde ne peut faire l'étude approfondie de ce qu'on verra au Jardin; mais la plupart des visiteurs pourront du moins faire des observations intéressantes sur le genre de vie, les mœurs et les habitudes de notre faune.

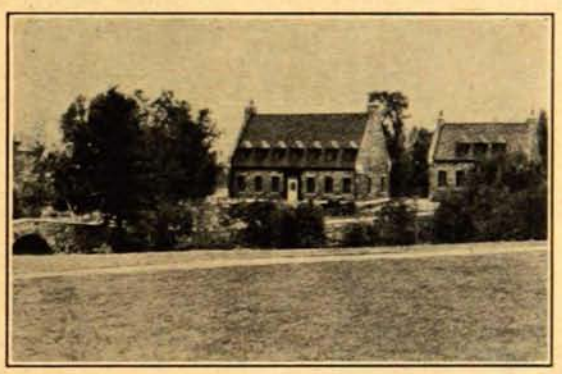
Si la vie végétale ou minérale doit être l'objet de notre attention, la vie animale ne doit pas moins nous intéresser, parce qu'elle nous permet d'examiner la nature même des animaux, de comparer leur organisation et d'étudier l'économie animale en général. L'ensemble de ces observations nous permet de distinguer nettement les principaux effets de la mécanique vivante et nous conduit alors à la science importante, dont l'homme même est l'objet.

Le Jardin Zoologique de Québec apporte, par son programme éducationnel, les moyens qu'il juge nécessaires pour augmenter les connaissances intellectuelles d'un peuple.

Le but scientifique intéresse plus particulièrement nos éleveurs d'animaux à fourrure et quelques experts, avides de connaissances nouvelles en matière de zoologie. La création d'une ferme expérimentale d'animaux à fourrure nécessitait l'organisation de laboratoires où des experts poursuivraient des études sur la biochimie, l'élevage proprement dit et le contrôle des maladies. Le contrôle des maladies exige des travaux aussi intéressants qu'utiles, en pathologie et en bactériologie, en vue de connaitre les moyens préventifs et curatifs pour telle ou telle maladie qui se déclare dans une ferme quelconque de la Province. Avec cet organisme, nous sommes donc en mesure de répondre aux besoins des éleveurs et d'aider à la conservation et à l'amélioration de cette industrie si importante dans notre Province.

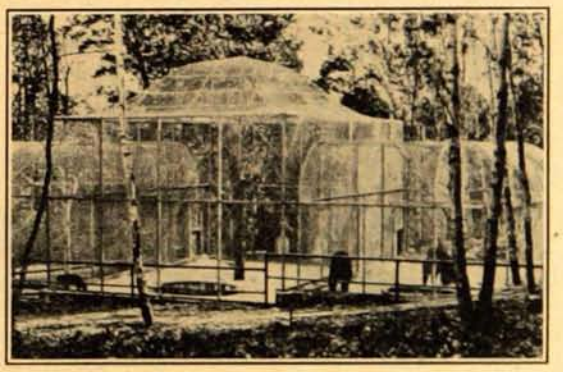
A côté de cela, la faune vivante du Jardin, les spécimens naturalisés, les auteurs et les revues sont autant de moyens mis à la disposition de ceux qui voudraient s'initier ou compléter des études de zoologie.

A première vue, le Jardin Zoologique de Québec fait penser à une ancienne forteresse, gardée par un mur en granit des champs sur lequel les rayons du soleil donnent les meilleurs éclats. En franchissant la magnifique entrée centrale, ornée de grilles en fer forgé, le visiteur est agréablement surpris du panorama qu'il a sous les yeux. Toute cette grande étendue de terrain, sillonnée d'allées,



Une partie du village canadien-français du XVIIIe siècle.

sera recouverte d'un tapis vert, semé ici et là d'arbres, de massifs et de fleurs. Trois superbes maisons canadiennes et un vieux moulin à vent, flanqués d'un bosquet de bouleaux, apparaissent comme fond de scène à ce tapis de verdure. Cet ensemble répond admirablement bien à l'idée que l'inspirateur du Jardin Zoologique, M. L.-A. Richard, proposait un jour: reconstituer un village canadien du XVIIIe siècle entouré de sa faune. Mais si



Type de cages

l'œil est agréablement surpris par toutes ces choses, l'oreille ne l'est pas moins par le bruit d'une chute à proximité. C'est la rivière du Berger, dont les eaux traversent le Jardin dans sa largeur. Grâce au niveau de quatre-vingts pieds entre les deux extrémités, les eaux de cette rivière tombent de cascades en cascades pour se perdre au loin dans la rivière Saint-Charles.

La rivière Berger nous offrait, à plusieurs endroits, des possibilités remarquables d'aménagement sans qu'il fût nécessaire de porter atteinte à la beauté de ses cascades. A son entrée sur le terrain, par exemple, elle présentait un faible élargissement, désigné d'avance pour un lac où les oiseaux aquatiques peuvent évoluer à loisir sous les yeux des visiteurs.

Un peu plus bas, c'est un solide pont en pierre des champs qui unit les deux rives par une arche de dix-huit pieds, d'où nous pouvons voir une succession de bassins, dont deux pour les truites et le troisième pour les loups-marins.

La section de l'ornithologie comprend un refuge boisé pour les oiseaux aquatiques qui ont accès sur le lac, un kiosque en cèdre et à toit de chaume, où les visiteurs peuvent se reposer ou même "pique-niquer" à leur fantaisie. Elle comprend encore deux maisons, dont l'une sert de quartier d'hiver aux oiseaux et l'autre de laboratoire d'ornithologie. Au milieu de tout cela se trouve la volière des oiseaux chanteurs. Cette volière, copie de celle de New-York, nous permet de garder tous nos petits oiseaux chanteurs canadiens dans un état de liberté relative; car l'espace est suffisamment grand pour leur donner cette belle illusion. Comme le disait un grand naturaliste, "le nom seul des oiseaux inspire toujours un grand intérêt. Il rappelle un être remarquable par ses formes, ses habitudes et ses attributs; à l'artiste le modèle de la grâce, de la légèreté, d'un coloris brillant et harmonieux".

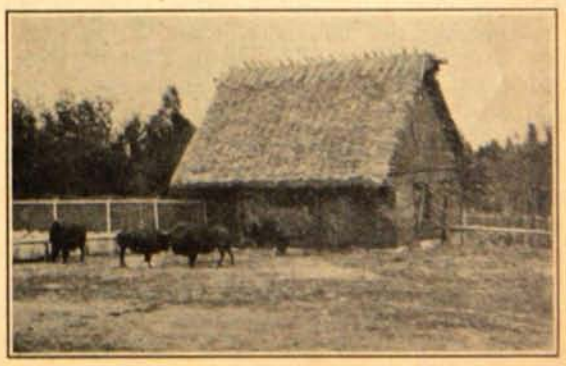
Le visiteur passe ensuite dans un sentier sous-bois où il peut voir loups, renards, carcajous, lions des montagnes, ours et plusieurs espèces de la famille des martes, tous animaux aussi amusants à voir qu'intéressants à observer en captivité.

L'allée des rongeurs ne manque pas non plus d'intéresser les visiteurs. Les uns préféreront le castor, travaillant à la construction ou à la réparation de sa hutte. Les autres s'amuseront à voir les écureuils prendre leur exercice dans les rouleaux de leur cage, ou encore à jouir de la curiosité du raton laveur, qu'on appelle communément, à tort, "chat sauvage".

Enfin, en face de l'allée des rongeurs est celle des ruminants où habitent bisons, mouflons, élans d'Amérique, chevreuils et cerfs du Canada.

Le public nous a montré l'an dernier tout l'intérêt qu'il portait à cette œuvre éminemment intéressante et éducatrice, en venant en très grand nombre, au point que le succès a dépassé les espérances. Les statistiques nous apprennent, en effet, que le jardin Zoologique a reçu cent mille visiteurs en 1933. C'est dire que cette œuvre a atteint une partie de son objectif. Satisfait des succès obtenus, pendant la première année, nous en escomptons davantage pendant la saison qui s'ouvrira bientôt. Un voyage à Québec ne peut plus être complet sans une visite au Jardin Zoologique.

Enfin mes derniers mots seront une invitation cordiale, non seulement au public des environs de Québec; mais de la province toute entière. Cette année, à l'occasion du 4ième centenaire de la découverte du pays, il y aura des fêtes jusque dans la vieille cité de Champlain. Or, comme les visiteurs viendront des quatre coins de la province et d'ailleurs, ce sera, je crois, la meilleure occasion de faire une visite à cette endroit enchanteur. Votre voyage ne sera pas complet si vous n'avez vu le Jardin Zoologique de Québec.



Parc et étable des Bisons

Photographies reproduites avec l'autorisation de la Société Zoologique de Québec.

Apologétique

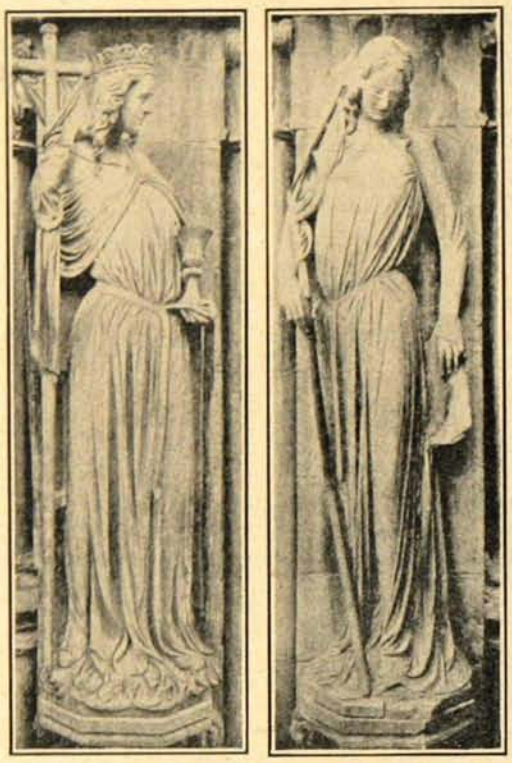
Mon Ame Où Vas-Tu?

P. Antonin LAMARCHE, O. P.

DEJA nous avons montré l'extrême actualité de la question religieuse dans le numéro de mars de cette même Revue. Si nous nous demandons aujourd'hui d'où provient cette actualité? nous répondrons qu'elle provient de la destinée humaine elle-même. De là, la question devient d'une souveraine importance.

Important, en effet, de savoir où vont nos vies; si nous avons un but déterminé à atteindre, important de connaître le chemin qui y conduit; mais qui donc nous le montrera?

Longtemps le mot d'ordre fut: "cessons de croire, la science expliquera tout..." Néanmoins, les sciences, les arts, l'industrie ont progressé, mais que nous ont-ils appris sur le sort de l'homme au sortir de cette vie? L'esprit humain a été exalté à l'égal d'un Dieu, un bruit sourd d'incrédulité et d'indépendance a passé sur le monde, des écrivains athées, sceptiques, indifférents nous ont inondé de leur littérature perverse, semant le doute dans tous les esprits, la corruption dans tous les cœurs. Voilà pourquoi, aujourd'hui, avant d'enseigner la religion chrétienne, nous sommes obligés de la défendre, de plaider sa cause devant ses propres enfants.



La vierge de gauche, à figure ferme et décidée, représente la Foi. La croix qu'elle tient en main figure Jésus crucifié pour le salut du monde. La vierge de droite, portant un bandeau sur les yeux, représente l'Incrédulité. Elle refuse de voir la lumière apportée aux hommes par Jésus-Christ. Elle regarde obstinément à terre.

L'angoissant problème que se posent tous les hommes est celui de l'immortalité de l'âme. L'incroyant, qui disserte officiellement pour prouver que tout finit à la mort, conseillera aux hommes de tirer de la vie le maximum de plaisir. Pourtant, dans ses heures de solitude, il sera le premier à mettre en doute que tout finit à la mort.

Il y a quelque temps, un protestant des environs d'Ottawa disait à un groupe de religieux: "Je ne crois pas à l'immortalité de l'âme! Mon père et ma mère sont morts depuis dix ans, et je n'en ai jamais eu de nouvelles; mon grand'père et ma grande mère sont morts depuis vingt ans et je n'en ai jamais eu de nouvelles... pourtant, ils m'aimaient beaucoup. S'ils n'étaient pas morts, ils me donneraient de leurs nouvelles..."

Evidemment, le seul messager qui puisse lui apporter des nouvelles, c'est la foi, et il la refuse. Est-ce que la petite Thérèse, avec tous les autres saints, ne nous donne pas de ses nouvelles par tous les prodiges qu'elle opère? Si vous refusez la correspondance, la radio, la télégraphie, comment pourrez-vous avoir des nouvelles de vos amis qui sont en Chine, en Afrique, en Europe, au Japon...? Impossible.

De même, si vous rejetez les messages de foi et d'espérance que vous apportent l'Eglise, si vous ne voulez pas croire aux parfums qu'exhalent les tombeaux de nos saints: soutenez obstinément que nous ne savez rien de l'autre vie, mais n'affirmez pas que tout finit à la mort, vous n'avez aucun droit de conclure ainsi. Tout au plus, on peut vous permettre de douter, si la philosophie est impuissante à vous convaincre.

D'autre part, si l'on excepte les matérialistes notoires qui sont plutôt rares, l'histoire nous apprend que tous les peuples, que tous les grands philosophes, et même les poètes, ont cru à l'immortalité de l'âme.

"Oui, Seigneur, j'espère
en ta magnificence:
Partout, à plaines mains,
prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le
nombre de mes jours
A ces jours ici-bas, si
troubles et si courts.
Je te vois en tous lieux
conserver et produire:
Celui qui peut créer dédaigne de détruire;
Témoin de ta puissance
et sûr de ta bonté;
J'attends le jour sans fin
de l'immortalité..."?

Alors, où va l'âme si elle ne meurt pas? Immédiatement se pose la question religieuse. Si l'homme en quittant la terre entre dans une autre vie qu'on nomme vie éternelle—heureuse ou malheureuse selon l'usage qu'on aura fait de la vie—on doit se demander: quels chemins y conduisent? quels moyens avons-nous pour atteindre ce but? Comme c'est par la religion que l'homme entre en relation avec son Dieu, on discute sur la valeur des différentes religions existantes, quelle est celle qui nous conduira avec certitude dans cette vie supérieure?

Certains diront que toutes les religions sont bonnes. Non, toutes les religions ne sont pas bonnes. Une seule doit l'être, par le fait que les diverses religions sont contradictoires et que la vérité est une. Jamais vous ne conclurez un marché avec un homme qui vous soutiendra que deux et deux font trois. Ainsi, Dieu ne saurait agréer de la même manière un hommage et une insulte, un culte qui l'honore et un culte qui l'outrage.

D'autres diront: pour être dans la bonne religion, il suffit d'être honnête homme. Etre honnête homme, c'est beaucoup, mais ce n'est pas assez. D'ailleurs, le premier devoir d'un honnête homme est de soumettre son esprit et son cœur au Créateur de toutes choses, sans compter qu'un honnête homme sans religion est difficilement concevable. Il est donc d'une souveraine importance pour tout esprit sérieux d'étudier soigneusement la question religieuse.

Or, la religion de Jésus-Christ qui est aussi la nôtre, se présente aux regards de tous les hommes, si merveilleuse dans ses espérances, et si riche dans ses promesses, qu'elle est folie pour les uns, et sagesse pour les autres. Un conflit se livre: qui a raison? Conflit vieux comme le christianisme, et dont nous retracerons brièvement l'évolution, dans notre prochain article.

Un Nouveau Ministre

Cliché Albert Dumas

L'Honorable Irénée Vautrin

L'HONORABLE M. TASCHEREAU, premier ministre de la province de Québec, vient d'inviter M. Irénée Vautrin, député de Saint-Jacques, à faire partie de son cabinet. Ce choix a recueilli l'unanime approbation de tous ceux qui connaissent le nouveau ministre. Les lecteurs de LA REVUE MODERNE seront sans doute heureux de lire ici quelques notes biographiques qu'un ami de l'honorable M. Vautrin a bien voulu nous faire tenir.

M. Irénée Vautrin est né à Saint-Edouard, comté de Napierville, le 23 décembre 1888, du mariage de Zénophile Vautrin, cultivateur, et d'Augustine Dupuis. Ses études primaires terminées, il passa à l'école normale Jacques-Cartier, de Montréal, après quoi il entra à l'Université de Montréal, pour y suivre les cours de l'école d'architecture. Il obtint ses diplômes en 1914.

Après avoir été président de la jeunesse libérale, puis de la fédération des clubs libéraux de la province, M. Vautrin prenait en mains l'organisation du parti dans le district de Montréal. C'était la porte ouverte à la vie politique active.

Elu député pour la division Montréal-Saint-Jacques en 1919, il fut défait en 1923, puis réélu aux élections générales de 1927 et de 1931.

M. Vautrin jouit d'une grande popularité chez ses collègues qui reconnaissent en lui un orateur distingué, profondément versé dans les questions politiques et les grands problèmes qui agitent à l'heure actuelle l'opinion publique, un conseiller discret et averti, hautement estimé par la population de Montréal.

Dans l'intimité, le nouveau ministre est d'un commerce charmant. Causeur agréable, d'une rare distinction, il ne compte que des amis au sein de la députation, chez les oppositionnistes comme chez les libéraux. Dans l'exercice de ses fonctions comme vice-président de la Chambre, il a su se ménager la sympathie de tous ses collègues. Ceux-ci ont toujours rencontré en lui le parfait gentilhomme qui honorait de sa distinction la charge honorifique d'orateur-suppléant.

L'honorable M. Vautrin fera, nous n'en doutons pas, du bon travail, soit dans l'intérêt de son parti soit, ce qui vaut encore mieux, dans l'intérêt de tous ses compatriotes.

Son ascendant personnel, l'influence que lui donne sa nouvelle fonction et l'ambition légitime qu'il caresse de monter encore plus haut dans le domaine politique, vont porter sûrement d'heureux fruits.

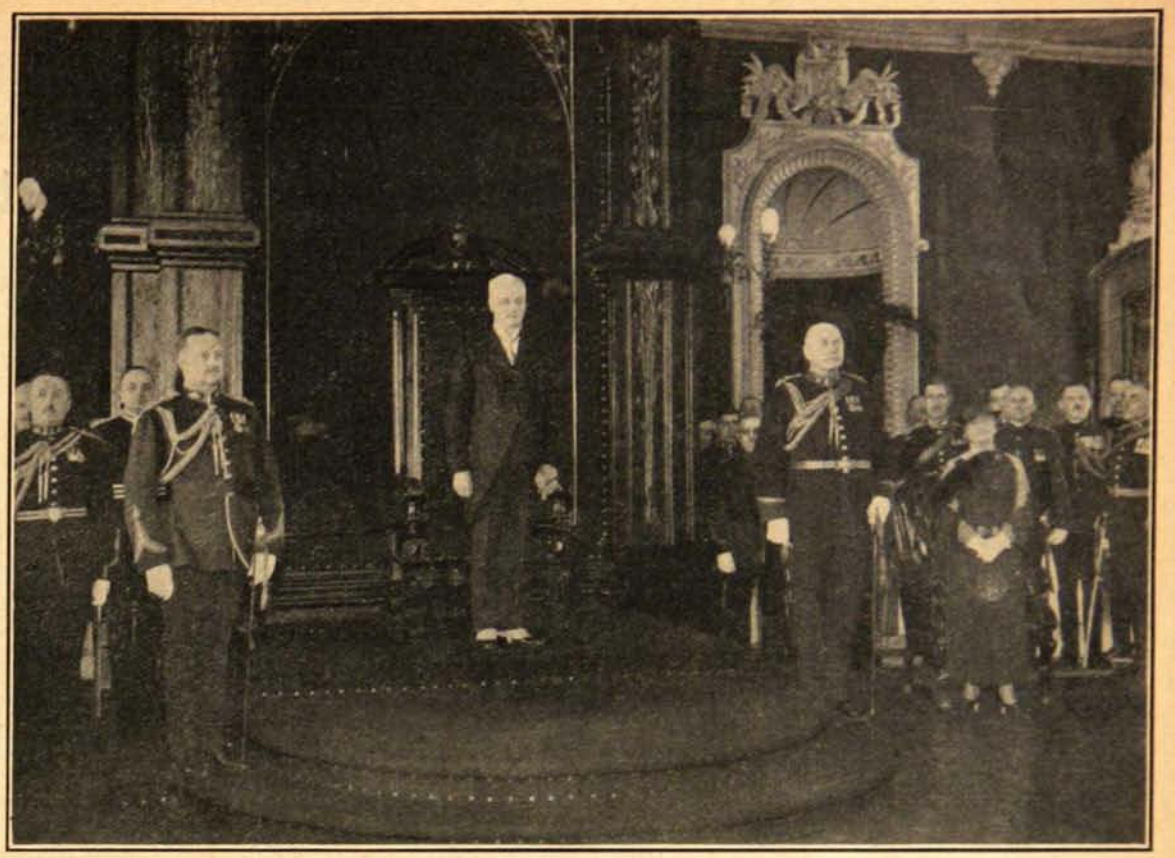
LA REVUE MODERNE est heureuse de féliciter le ministre Vautrin.

LES Nouveaux Hôtes de Spencer Wood

Par Jean BRUCHESI

RAREMENT nomination a été accueillie par une telle unanimité dans l'éloge que celle de l'honorable M. Patenaude, désigné, le 26 avril, pour remplacer l'honorable M. Carroll comme lieutenant-gouverneur de la province de Québec. C'est que l'ancien ministre conservateur dans les cabinets Borden et Meighen, tout en ayant loyalement servi son parti, n'a jamais sacrifié aux intérêts de ce dernier les intérêts supérieurs de ses compatriotes. C'est que, dans l'exercice de sa profession d'avocat comme dans sa carrière de député à Québec ou à Ottawa, l'honorable M. Patenaude s'est toujours fait remarquer par sa compétence, sa dignité, sa courtoisie et des convictions politiques qui n'excluaient pas le respect de l'adversaire et n'entraînaient pas l'aveugle partisanerie. Les manières du nouveau lieutenant-gouverneur, faites de distinction et de simplicité — l'une n'excluant pas l'autre — sont précisément de celles qui conviennent au représentant du roi en cette province. Elles sont l'indice certain que l'honorable M. Patenaude saura, dans ses nouvelles fonctions, faire honneur à sa province et à ses compatriotes, comme il l'a fait dans le passé. Et il aura, pour l'aider à remplir le rôle social, qui n'est pas la moindre part de la tâche imposée au représentant du roi, une compagne dont la discrétion, le bon sens et l'amabilité inspirent les moindres actes.

Gentilhomme dans toute la force du terme, hôte généreux et courtois dont les goûts portent la marque du raffinement le plus sûr, l'honorable M. Patenaude sera on ne peut plus à l'aise pour accueillir à Spencer Wood les personnages de tout rang qui se présenteront à lui. Car il ne se passe pas une semaine sans qu'une personnalité du monde religieux, politique ou social n'aille à Spencer Wood. Le quatrième centenaire de la découverte du Canada, pour ne mentionner que cet événement de haute portée historique, amènera à Québec des personnages étrangers et des délégations officielles en grand nombre. Nous pouvons être assurés d'avance qu'ils recevront à Spencer Wood l'accueil empressé et digne qui demeure, du reste, une tradition heureusement respectée jusqu'ici. Les uns et les autres ne seront pas seulement

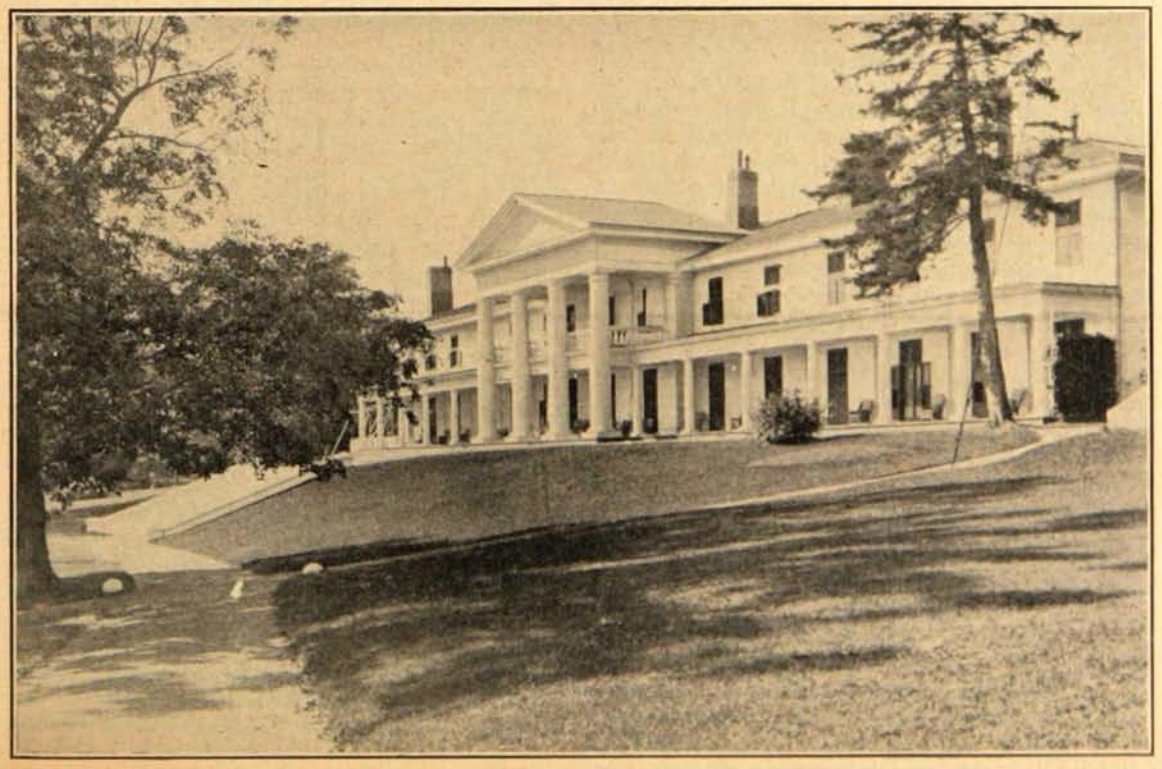


L'honorable M. Patenaude, lors de son assermentation comme lieutenant-gouverneur de la province de Québec. A sa gauche, Madame Patenaude.

conquis par le cadre enchanteur dans lequel ils pourront évoluer, le temps qu'ils passeront à Spencer Wood; mais ils remporteront de l'accueil reçu cette impression très vive que savent seuls faire naître la distinction des manières et le charme personnel.

Spencer Wood a une histoire qui nous le rend cher à plusieurs titres. Certains peuvent regretter, parfois, que la résidence officielle des lieutenants-gouverneurs de la province de Québec n'ait pas un nom français qui rappellerait aux Canadiens et aux étrangers ses lointaines origines. Je pense, par exemple, à ce nom de Coulonge qui fut celui de la châtellenie érigée, en 1657, par la Compagnie des Cent Associés, en faveur de Louis d'Ailleboust, et dont le domaine de Spencer Wood fut plus tard détaché.

Nos lecteurs n'ignorent pas, en effet, que la distribution des terres, en Nouvelle-France, se fit suivant les principes du régime féodal. Les compagnies ou les intendants concédaient, pour des services reçus ou à recevoir, des fiefs simples — auxquels aucun titre ou honneur n'était attaché — et des fiefs de dignité avec titres. Les châtellenies étaient du nombre de ces derniers et il y en eut une dizaine de créées avant la Cession. Celle de Coulonge comprenait plusieurs centaines d'arpents de terre acquis, de 1649 à 1653, par M. d'Ailleboust qui avait remplacé le chevalier de Montmagny comme gouverneur de la Nouvelle-France. Quelques années plus tard, la veuve de M. d'Ailleboust cédait la moitié du fief à l'Hôtel-Dieu de Québec qui se portait bientôt acquéreur de l'autre moitié. Finalement, le séminaire de Québec achetait la châtellenie entière et la gardait jusqu'en 1766. C'est à cette dernière date que la noble terre de Coulonge passa, morceau par morceau, aux mains de divers propriétaires. Une partie, vendue plus tard au brigadier-général Powell, prit le nom de Powell Place. C'est là que se trouvaient le manoir, la grange et les étables de bois ou de pierre; et c'est précisément ce domaine qui reçut, en 1811, le nom de Spencer Wood, donné par un autre acquéreur, M. Michael-Henry Perceval, en l'honneur de Spencer Perceval, chancelier de l'Echiquier et premier ministre de Grande-Bretagne.



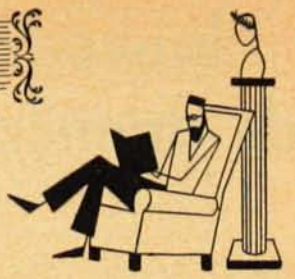
L'historique demeure de Spencer-Wood construite dans le style colonial avec fronton sur colonnes de l'ordre toscan.

Quelques gouverneurs anglais, notamment l'ombrageux Craig, sir Edmund Head et le sympathique lord Elgin, devaient, par la suite, séjourner à Spencer Wood. Trois ans après l'établissement de l'Etat fédéral, le gouvernement du Canada cédait à celui de la province de Québec le manoir et le domaine adjacent.

Reconstruit au lendemain du désastreux incendie de 1860 auquel lady Head et sa fille n'échappèrent que par miracle, le "château" de Spencer Wood n'a cessé, depuis lors, d'être la résidence officielle de tous les lieutenants-gouverneurs de la province, de sir Narcisse-Fortunat Belleau à l'honorable M. Carroll.

Telle est, en résumé, l'histoire de Spencer Wood où viennent d'entrer l'honorable et madame Patenaude, accompagnés des vœux de l'entière population de cette province. Une telle nomination, a-t-on écrit, marque le couronnement d'une belle et fructueuse carrière. Mais ce n'est pas à cinquante-neuf ans qu'une homme aussi bien doué, physiquement et intellectuellement, que l'honorable M. Patenaude termine une carrière. Récompense méritée, l'honneur conféré à notre compatriote ne devrait être qu'une trêve apportée à l'action publique de M. Patenaude dont la province et le pays ont encore le droit d'attendre des actes et des directives.

Dans le Monde des Lettres



Le Nom dans le Bronze [1]

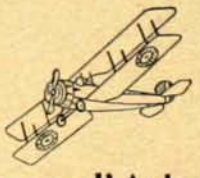
MICHELLE LE NORMAND, dont un public fidèle goûte les alertes chroniques et qui s'est créé une enviable réputation d'écrivain par deux recueils où la fraîcheur des sentiments s'allie à celle du style, est entrée dans le vaste monde du roman avec *Le nom dans le bronze*. J'avoue que je préfère, pour ma part, ces billets pleins de couleur et de vie à l'histoire de Marguerite Couillard, jeune Soreloise d'abord follement éprise d'un anglo-saxon protestant, puis convaincue, à la suite d'un voyage à Québec, des dangers d'un mariage mixte.

Non pas que l'auteur ait entièrement sacrifié l'art au besoin de présenter une thèse défendable et que son roman — une longue nouvelle plutôt — soit dépourvu de belles pages. Il s'y rencontre ici et là une description de paysage ou une peinture de caractère qui rappellent les meilleurs passages d'*Autour de la maison*. Sorel et ses îles, Québec, ses vieilles rues étroites et grimpantes ne sont pas des natures mortes, encore que les évocations historiques ne soient pas toujours bien amenées. La vie y circule et le lecteur qui se promène en compagnie de Marguerite Couillard ne s'arrêtera pas lui-même sans émotion devant le bronze de Louis Hébert où est gravé le nom d'une autre Marguerite Couillard, courageuse compagne d'un des premiers colons de notre pays. D'autre part, Michelle Le Normand a bien saisi le caractère et la beauté de la nature québecquoise qui sert de cadre à l'action de ses personnages. De même, ceux-ci, qui pensent, agissent, aiment et souffrent sous nos yeux, ne sont pas des fantoches et l'auteur les a campés, pour la plupart, d'une manière habile. Ni Marguerite Couillard ni Steven Bayle, ne même ce Philippe Dupré, patriote sans forfanterie et professeur d'histoire sans trop de pédanterie, ne diffèrent tellement de types déjà connus ou entrevus. Et ce départ subit de Marguerite pour l'Europe, après la rupture, cette fuite d'une petite fille qui a sacrifié son amour à l'appel de la race — car c'est bien cela, en somme — au lieu d'arrêter brusquement le récit, l'oriente dans une voie nouvelle, soulève les voiles de l'avenir, sinon pour celle qui s'en va sans rien voir, du moins pour le lecteur. Que voilà une discrétion de bon aloi!

Par quoi, alors, *Le nom dans le bronze*, pourrait-il moins plaire que les chroniques habituelles de Michelle Le Normand? C'est que l'auteur, entraînée à rédiger d'aimables petits billets ou chroniques, n'a encore si l'adresse ni le souffle nécessaires pour soutenir jusqu'à la fin l'intérêt du lecteur. Il apparaît, dès les premières pages du livre, que Marguerite Couillard n'épousera pas Steven Bayle, et trop de passages, non dépourvus de qualités par ailleurs, ont l'air d'avoir été mis là pour allonger le récit.

Quant au style, il n'a, dans l'ensemble, ni la couleur, ni la vivacité, ni la correction de telle ou telle chronique du même auteur. Ce livre, à notre avis, ne marque pas un progrès sur les précédentes œuvres. Voici quelques phrases, cueillies au hasard, pour appuyer ce que j'avance: "...qui *lui* aiderait..." "Je veux toujours garder mes bons sentiments, parce que du soleil, il y en aura toujours..." "Ses premiers scrupules, il leur avait imposé silence". "Se refuse-t-on à approuver un amour qui *l'*achemine vers le mariage mixte". "Elle sourit tout de même en redescendant. La porte s'ouvre pour les voyageurs. Parmi *ses* robes, *elle en* a choisi une..." "Les ouvriers se paient vite une chaloupe, avec l'argent *qu'*ils donneraient au bac, *qui* fait la navette..." Et "la place *décorée* par un canon"? Et "les navires fantastiques de hauteur"? J'en passe, pour ne plus, en terminant, qu'émettre un léger doute sur Barrès, "professeur d'énergie".

(1) **Le nom dans le bronze**, par Michelle Le Normand, éditions du "Devoir".



Croisière sur l'Atlantique [1]

LE 1er juillet 1933, après des préparatifs qui avaient duré dix-huit mois, vingt-cinq hydravions portant 115 hommes sous le commandement du général italien Balbo, s'envolaient de l'aéroport d'Orbetello à destination de l'Amérique. Amsterdam, Londonderry, Reykiavik, Cartwright, Shédiac, Montréal, Chicago, New-York, les Açores, Lisbonne: telles furent les étapes de cette sensationnelle randonnée dont le succès a répandu le nom de Balbo à travers le monde et consacré la réputation de l'aviation italienne. L'homme encore jeune, qui eut l'entière responsabilité de l'entreprise, est rentré à Rome aux acclamations de ses compatriotes. Le régime qu'il servait avec tout son cœur l'a envoyé gouverner une possession africaine — la Lybie — disgrâce dorée, a-t-on écrit.

Le récit de l'exploit accompli par les aviateurs italiens vient de paraître sous la signature du maréchal Balbo. "Croisière sur l'Atlantique". Ce titre modeste dit assez que l'auteur n'a pas cherché, en publiant son livre, à célébrer ses propres mérites ni à se décerner des éloges. Il a voulu — et le lecteur en conviendra sans peine — raconter simplement la genèse de l'héroïque et audacieuse expédition et rapporter jour par jour, heure par heure les événements qui se sont déroulés depuis le départ jusqu'au retour. Ce livre est une magnifique leçon d'énergie, tout en restant une œuvre des plus objectives et d'une lecture agréable où abondent les détails pittoresques ou amusants. C'est un soldat qui l'a écrit, un homme habitué à agir et à commander, mais un homme qui sait observer, qui ne vise pas à l'effet et parvient, sans doute à cause de cela même, à émouvoir fortement son lecteur. A l'occasion, il a des mots et des phrases qui sont d'un poète, tant il est vrai que les poètes ne sont pas toujours uniquement des rêveurs et que l'action peut être la sœur du rêve.

Si *Croisière sur l'Atlantique* est une leçon d'énergie, c'est également une leçon de fierté nationale dont chaque lecteur peut prendre son profit. Gloire de l'Italie, du fascisme et de Mussolini: tel fut le *leitmotiv* des vibrantes allocutions prononcées par Balbo à chacune des étapes où il voyait venir à lui des milliers de compatriotes. Ecoutons-le parler aux Italiens de New-York: "Dieu a permis à l'escadre atlantique d'accomplir son vœu; par les voies du ciel nous vous apportons le salut de Rome, le salut de l'Italie et de Mussolini. Nos 48 moteurs sont arrivés jusqu'à vous, afin que vous sentiez dans le ciel de cette métropole battre le cœur de l'Italie, un cœur d'acier et de feu. Soyez fiers d'être Italiens, ô mes compatriotes d'outre-mer, et vous surtout, ouvriers aux bras infatigables et aux cœurs simples. C'est à vous que va l'amour et l'orgueil du Duce, parce que vous êtes croyants et prolifiques!" Est-il plus noble langage? On comprend la légitime fierté que versa dans les cœurs italiens la croisière de Balbo, "déroulée, suivant la parole de Mussolini, sous le signe de la chemise noire" et dont l'objet "était de consacrer, dans le ciel des deux continents, le dixième anniversaire de la révolution fasciste".

Plusieurs pages du livres de Balbo intéresseront particulièrement les Canadiens: celles où l'auteur raconte, sans pécher par excès de précision, l'arrêt de l'escadrille à Shédiac, le vol jusqu'à Montréal, et le bref séjour des aviateurs dans notre ville. Tout d'abord, il écrit Chédiac. Puis il ne manque pas de souligner que le maire de Shédiac M. Sormany, est d'origine italienne. Je crois plutôt que les Sormany sont originaires des îles Jersey.— Les uniformes de la police lui rappellent les gravures du dix-septième siècle. "On me dit, écrit Balbo, que ces gens parlent encore le français du grand siècle". Voilà une légende qui a la vie dure... Le lendemain, c'est le départ pour Montréal. Où donc l'auteur a-t-il pris que la vallée du Richelieu était "l'un des plus célèbres greniers du monde'? Qu'est-ce que ce lac Saint-Hilaire dont l'escadrille survole la verticale? Sans doute, Balbo n'a fait que passer à travers notre ville. Encore dut-il avoir recours à un fasciste qui parlait parfaitement anglais pour pouvoir se défendre, entre deux envolées, contre l'assaut des journalistes et des curieux. Et l'on comprend que l'illustre aviateur confonde le pont Jacques-Cartier avec le Victoria Bridge, qu'il situe le lac Saint-Louis en face de Montréal fondée, d'après lui, par Champlain en 1610, et qu'il dote la basilique d'une colonnade en miniature copiée sur celle du Bernin! Nos compatriotes apprendront, de plus, en lisant *Croisière sur l'Atlantique*, que les Jésuites fondèrent à Québec, en 1636, la plus ancienne université de l'Amérique du Nord. Quant aux habitants des Provinces Maritimes, ils ne sauront pas sans surprise que Saint-John est la capitale du Nouveau-Brunswick.

Vétilles que tout cela? Je ne le pense pas. Sans rien enlever, bien entendu, au mérite de l'œuvre accomplie et racontée par Balbo, ces erreurs n'en sont pas moins regrettables. Mais, au lieu de provoquer notre susceptibilité à fleur de peau, qu'elles nous incitent à prendre enfin les bonnes mesures pour faire connaître notre pays à l'étranger. Bien rares les pays qui n'ont pas recours à tous les moyens de publicité moderne dans l'intérêt de leur tourisme, de leur commerce ou de leur industrie. Faisons comme eux.

(2) **Croisière sur l'Atlantique**, par le maréchal Italo Balbo, traduit par A. Caffi, avec 49 gravures et une carte; Plon édit.

Cette année à Jérusalem [1]

M. EMILE SCHREIBER a traversé la Palestine juive. Mais il n'a pas fait ce voyage — c'est du moins l'impression que nous laisse la lecture de son livre — en homme qui vise avant tout à être objectif. L'évidente sympathie qu'il éprouve pour les fils d'Israel l'a poussé à rédiger une apologie du sionisme et à tracer de l'expérience juive en Palestine un tableau qui ne manque pas de couleur, certes, mais qui apparaîtra au lecteur averti comme un tableau fait sur commande.

Il est hors de doute que la venue de quelque 250 000 Juifs dans la Terre promise, leur établissement sur un sol qui n'a jamais passé pour être ,dans l'ensemble, très fertile et qui demeure stérile, rocailleux en majeure partie, ont considérablement modifié l'aspect de la Palestine. Les colonies sionistes, comme Tel-Aviv, sont sans doute d'heureuses expériences et les nouveaux arrivants ont pu, en certains endroits, transformé en terres arables un sol qui paraissait, jusque là, impropre à toute culture. On fabrique aujourd'hui, en Palestine, des cigarettes qui peuvent rivaliser avec certains produits de la régie ottomane et j'ai récemment mangé, là-bas, des oranges qui surpassent en douceur et en saveur celles de la Californie. D'autres industries et cultures permettent également à la Palestine d'avoir une vie économique qu'il était impossible de prévoir il y a quelques années. Mais de là à dire, avec l'auteur de *Cette année à Jérusalem*, que la Palestine est un pays sans crise, il y a loin. Le seul problème des relations entre les 250 000 Juifs et les quelque 1 200 000 Arabes qui se partagent le sol de la patrie du Christ garde toute son acuité. Il est lourd de terribles incertitudes, non seulement pour l'avenir de l'expérience sioniste, mais pour la paix orientale. Jérusalem est devenue, depuis que Constantinople a perdu son prestige de grande capitale musulmane, le centre des intrigues arabes. Les Anglais, qui ne sont pas encore parvenus à concilier la promesse d'un empire arabe avec les principes de la fameuse Déclaration Balfour, ont assumé, en acceptant le mandat de la Palestine, une mission des plus périlleuses qui leur a déjà coûté gros et qui leur réserve encore de pénibles surprises.

Quoi qu'il en soit, la promenade que M. Schreiber nous invite à faire à travers la Palestine juive ne manque pas d'intérêt. Bien que restreinte aux seuls établissements sionistes, elle apporte d'utiles renseignements sur un pays qui n'échappe pas à la loi du progrès et auquel pas un Chrétien ne peut penser sans une profonde émotion.

(1) **Cette année à Jérusalem**, par Emile Schreiber, Plon Edit

VOICI DES LIVRES...

LE PENITENT DE PSALMODI, par Emile Henriot, Plon, édit.—"Dans les environs d'Aiguesmortes, au cœur de la monotone Camargue, mi-partie vigne, mi-marais, s'élevait autrefois une abbaye, fameuse au moyen âge par ses richesses prodigieuses: Psalmodi, ainsi nommée pour la perpétuelle mélodie qui s'y faisait entendre et jaillissait autour d'elle, de ses chants monastiques. C'est à l'abbé de Psalmodi que saint Louis acheta le terrain sur lequel il fit creuser un canal pour embarquer son armée, lors de sa croisade. De l'ancienne abbaye, il ne reste aujourd'hui plus rien qu'on tronçon brisé d'arc gothique, imbriqué dans le mur d'une ferme; mais pour qui possède l'histoire, le lieu conserve encore une étonnante poésie, et c'est là que M. Emile Henriot, conteur érudit et qui sait évoquer ce qui n'est plus, a placé l'action de son nouveau roman, *le Pénitent de Psalmodi*. "Entraînant et divertissant roman d'aventures, où l'homme sincère ne sait jamais ce qu'il a fait de bon, ce qu'il vaut, ni par quoi il a mérité... Bien joli conte philosophique, que, dans une forme amusante et prestigieusement évocatrice, nous donne, en ce nouveau livre, l'auteur d'*Aricie Brun* et des *Occasions perdues*."

* * *

SAINT-PIERRE DE ROME, par H. Chéramy, P.S.S., Coll. "Les Pèlerinages", Flammarion, édit.—"Ce petit livre n'est pas un guide", dit l'auteur. Il est beaucoup mieux, en effet: le fruit d'une science archéologique profonde, universellement connue, mise à la portée du grand public et particulièrement du pèlerin. L'auteur des *Catacombes romaines*, qui prépare sur le présent sujet, un considérable travail a cherché partout les dessins originaux que les grands architectes ont laissés; il a étudié les estampes qui, de 1515 à 1667, montrent le développement des travaux de l'immense entreprise. Quelques chapitres sur la "Construction de la Basilique", sur le "Sens de la Décoration" sont absolument nouveaux et piqueront la curiosité des historiens de profession. "Le célèbre érudit catholique a voulu nous donner une "initiation doctrinale et historique" qui pût conduire le visiteur et lui "permettre de ne rien perdre des enseignements et des souvenirs accumulés dans la basilique."

* * *

ITE MISSA EST, par Armand Godoy, Bernard Grasset, édit. "Francis Jammes appelle ce remarquable poème une "extraordinaire symphonie jouée sur l'orgue d'une cathédrale engloutie dans l'azur, vibrant de toutes les voix du ciel et de la terre". Ce poème est fait d'onction et de ferveur. Ses phrases sont une douceur gemmée par des lumières des vitraux, un cantique dévot qui monte aux voûtes en volutes d'encens".

* * *

FIGURES CANADIENNES (1ère et 2e Séries), par M. l'abbé Elie-J. Auclair, édit. Albert Lévesque. —"Le premier de ces volumes est consacré aux membres défunts les plus illustres de notre épiscopat et de notre clergé. C'est ainsi que l'auteur a fait revivre, en mettant en vif relief, le riche caractère des hommes d'élite, Mgr Bourget, Mgr Fabre, Mgr Duhamel, M. le supérieur Troie, M. le vice-recteur Proulx, Mgr Archambault, Mgr Emard, Mgr Laflèche, les grands apôtres de l'Ouest, et tant d'autres dont les œuvres d'action sociale et catholique ont exercé une excellente influence sur notre peuple. Le second volume, non moins intéressant que le premier, met en vedette vingt-quatre de nos laïcs (hommes d'état et écrivains) les plus remarquables. Relevons, entre autres, les noms de sir Hippolyte Lafontaine, Cartier, Chapleau, Mercier, Gouin, Thibault et naturellement notre grand Laurier. L'abbé Auclair déclare modestement qu'il a écrit ses ouvrages pour les jeunes. Sans aucun doute, ces jeunes gens trouveront grand profit à le lire. Mais les *Figures Canadiennes* restent, avant tout, pour ceux que l'histoire intéresse, une source de renseignements précieux, d'une documentation riche et judicieuse, que les adultes ne manqueront pas de se procurer."

Bonnes feuilles

MONTCALM — Premier Hiver au Canada (1)

Par André LICHTENBERGER

C'EST l'hiver, le dur hiver canadien inconnu dans nos climats. "Ni printemps, ni automne, note Montcalm, hiver ou été". Juillet, août et septembre comme en Languedoc; quelques jours après, sans transition, voici les frimas. Pendant plusieurs mois, les travaux sont interrompus. La glace durcit les rivières et les grands lacs, la neige amoncelée encombre les routes et les pistes, les rend impraticables. Non seulement toute communication est coupée avec la métropole; au Canada même, c'est avec la plus grande difficulté que l'on communique de ville en ville, de poste en poste".

Ah! pour les arrivants de France, quelle claustration! Figurons-le-nous, le soldat valeureux, le fin lettré, le brillant marquis, le fougueux Méridional, dans les jours si nombreux de gel et de "poudrerie" confiné si loin de sa terre, en ce morne pays!

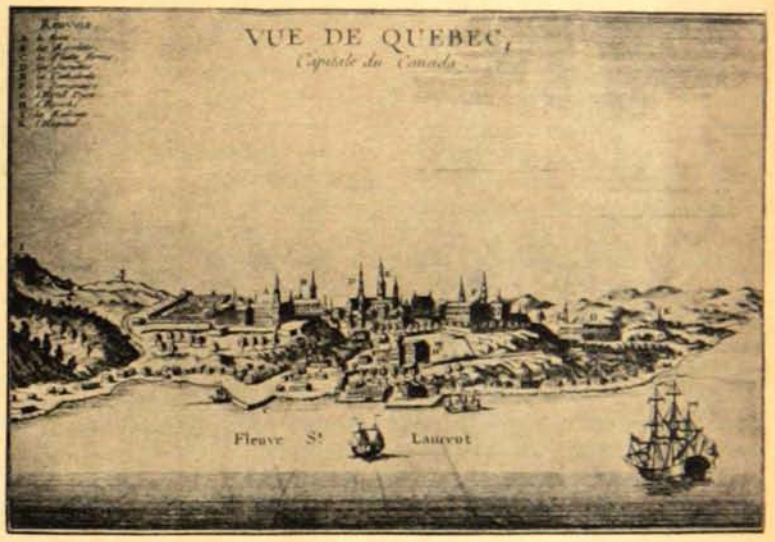
Comment sans cesse sa pensée, au delà des mers, n'accourait-elle auprès des siens, de son bien, de sa famille, auprès du roi à Versailles et sur les champs de bataille européens! A l'armée, combien de camarades doivent en ce moment ramasser de la gloire, des grades et des grâces! Quiconque a connu le Maroc en 1914 peut se figurer combien l'on se ronge en cette région maudite à laquelle, s'écrie Bougainville, "je ne m'habituerai jamais". En être rappelé au plus tôt, quel rêve! En attendant, il va falloir y vivre durant six mois, enveloppés dans le silence comme dans un suaire.

Ah! certes, n'allons pas pousser jusqu'au tragique la sévérité de ce destin. Québec, où M. de Montcalm va passer quelques semaines, selon son propre témoignage, "vaut moins que Montpellier, mieux que Béziers, Nîmes" et bien d'autres séjours de la province française.

La ville est restée telle que le P. Charlevoix la décrivait une trentaine d'année auparavant: "On ne compte guère à Québec que 7 000 âmes, mais on y trouve un petit monde choisi où il ne manque rien de ce qui peut former une société agréable". Quelques années plus tard, le botaniste suédois Pierre Kalm en 1749 contait ses charmes et se livrait à des comparaisons amusantes quant au mérite comparé des femmes qu'il y remarquait et des Anglaises. "Ici, les femmes en général sont belles: elles sont bien élevées et vertueuses et ont un laisser-aller qui charme par son innocence même et prévient en leur faveur; elles s'habillent beaucoup le dimanche, mais les autres jours elles s'occupent assez peu de leur toilette, sauf leur coiffure qu'elles soignent extrêmement, ayant toujours les cheveux frisés et poudrés, ornés d'aiguilles brillantes et d'aigrettes. Chaque jour de la semaine, le dimanche excepté, elles portent un mantelet petit et élégant sur un court jupon qui va à peine à la moitié de la jambe; et dans ce détail de leur ajustement elles paraissent imiter les femmes indiennes. Les talons de leurs souliers sont élevés et très étroits; je m'étonne qu'ainsi chaussées, elles puissent marcher à l'aise. En fait d'économie domestique, elles surpassent grandement les Anglaises des plantations qui ne se gênent pas de jeter tout le fardeau du ménage sur leurs maris, tandis qu'elles se prélassent toute la journée assises les bras croisés".

Donc, pour dépaysés que soient messieurs les officiers, ils ne sauraient bouder la vie de société qui s'offre à eux. Québec abonde en jolies femmes. Comment de galants militaires leur demeureraient-ils indifférents? Ce n'est le cas ni de Lévis ni de Bougainville, encore, nous insinue son chef, que celui-ci n'obtienne des coquettes "tout au plus quelques légères faveurs qui ne feraient que des péchés véniels". Chacun a son cercle et sa belle. Montcalm tout le premier n'a rien d'un ascète. On a beau être d'ascendance huguenote, homme de famille et de principes, un brin rigoriste, on est de sa race et de son siècle. Les dames intéressent fort le brillant marquis; et il ne dédaigne pas de les fréquenter, et de près...

Il y a aussi la lecture. M. de Montcalm a emmené ses classiques. Ah! quelle volupté, en compagnie de quelques bons auteurs français ou latins, de se transporter si loin des Iroquois et des Abénaquis, sans parler de M. de Vaudreuil qui ne les fréquente guère. N'oublions pas non plus les plaisirs de la plume. M. de Montcalm tient quotidiennement son journal ou le dicte, ou au moins l'inspire. Puis, Dieu merci, il y a la correspondance. Comme on s'amuse à échanger des billets rapides avec les favoris, MM. de Lévis et de Bougainville, ou même avec Bourlamaque qui peu à peu se dérouille!... On est du même monde. On se comprend. On fraternise. L'en-tête de l'épître est officielle: "Monsieur le comte" ou "Monsieur le marquis", mais vite on se laisse aller; ce sont des boutades, des confidences, des plaisanteries à demi-mot échangées avec ce "cher ami", vis-à-vis de qui il fait si bon se départir de toute contrainte. Etant donné la mauvaise écriture du chef, le commencement de la lettre est souvent de la main d'un secrétaire; mais bientôt la vivacité de Montcalm l'emporte. Il lui arrache la plume. Alors quelle avalanche de brocards! Quand on s'est soulagé, il faut bien se reprendre; d'où la recommandation qui revient: "Brûlez cette lettre". Lévis, heureusement pour nous, était un homme méthodique et conservateur. Il ne brûlait rien du tout, et c'est surtout grâce à lui que nous pouvons apprécier les mérites épistolaires de son général.



La ville de Québec au temps de Montcalm

A Québec, la maison où le train est le plus brillant, c'est celle de l'intendant Bigot. Tout de suite, Montcalm est frappé de l'éclat de ses réceptions: "Deux bals, où il a vu, écrit-il, plus de quatre-vingts dames et demoiselles très aimables et très bien mises... Québec, ajoute-t-il, m'a paru une ville de fort bon ton. Je ne crois pas que dans la France, il n'y en ait plus d'une douzaine au-dessus de Québec pour la société". L'élégance y est grande, aussi la soif de plaisir. Et malheureusement un fléau s'y déchaîne, c'est le jeu, le jeu à outrance.

Certes, jouer est un des divertissements de la bonne compagnie de Paris et de Versailles, mais, chef d'armée, pénétré de son devoir, Montcalm a le souci de ses responsabilités. C'est avec ennui qu'il voit ses officiers s'attabler au tapis vert et engager des parties très disproportionnées avec le montant de leur solde. La passion du jeu et aussi, plus dangereuse, celle de la spéculation existent partout. "L'agio, écrit Bougainville, se fait ici, comme dans la rue Quincampoix". Et d'où vient l'argent qui alimente toute cette folie? C'est alors que, fronçant le sourcil, Montcalm, qui ne débarquait pas sans défiance, est bien obligé de se rendre compte d'un état de mœurs gravement préjudiciable, non seulement à la moralité publique, mais aux intérêts majeurs du roi et de la colonie.

(1) **Montcalm** — par André Lichtenberger, Plon, édit.

LA VIE CANADIENNE

Une Grande Ecole

UN banquet réunissait dernièrement, à Montréal, plusieurs personnalités du monde politique et du monde des affaires, des professeurs et les finissants de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales. Excellente occasion de rappeler l'œuvre éminemment bienfaisante de cette Maison d'enseignement supérieur, "l'une des plus belles filiales de l'Université de Montréal", suivant la très juste expression de l'honorable M. David.

L'Ecole des Hautes Etudes célébrera l'an prochain le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Celle-ci remonte, en effet, à 1910. Le premier ministre de la province de Québec était alors sir Lomer Gouin. En homme qui voyait loin et grand, M. Gouin voulut doter notre ville d'une Ecole où nos jeunes gens pourraient recevoir une formation pratique, propre à les aider dans le commerce ou la finance. Sans doute, nous avions eu, jusque là, des hommes habiles qui, par leur esprit d'initiative, leur ténacité, leur amour du travail, avaient fait leur marque dans la vie économique du pays. Mais, la concurrence devenant chaque jour plus ardente et les Canadiens français ne possédant pas les capitaux nécessaires à la création ou au développement de grandes entreprises, il était urgent de donner à notre peuple, dans le domaine des affaires, non plus seulement des bras et des bonnes volontés, mais des cerveaux, des esprits bien formés, des compétences. Telle fut l'idée qui présida à la fondation de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales.

Après vingt-quatre ans de progrès constants, la modeste institution de 1910 est devenue un établissement de premier ordre qui n'a pas son égal au Canada et qui peut rivaliser avec la plupart des Ecoles du même genre établies en Amérique et en Europe. Elle a eu et, fort heureusement, elle a toujours, dans la personne de M. Henry Laureys, un directeur énergique et clairvoyant qui a su grouper autour de lui un corps professoral d'élite, la plupart de ceux qui enseignent à l'Ecole étant des professeurs de carrière, formés par elle et assez heureux pour avoir pu se perfectionner ensuite en Europe et aux Etats-Unis. Cours du soir et cours du jour attirent chaque année, à l'Ecole de l'avenue Viger, des centaines d'élèves et d'auditeurs; et, à mesure que le besoin s'en fait sentir, un nouveau cours vient compléter un programme d'enseignement des mieux conçus et des mieux distribués.

L'effort des dirigeants de l'Ecole ne s'est pas borné à l'enseignement oral ou aux cours par correspondance qui ont pris, ces derniers temps, un essor des plus significatifs. L'action extérieure de l'Ecole se fait heureusement sentir par un musée qui se développe, lui aussi, d'année en année, par une bibliothèque économique bien pourvue d'ouvrages et de publications périodiques, par une revue dont le rayonnement souligne le succès et la nécessité. De trente-deux qu'ils étaient, en 1910, les auditeurs et les élèves des cours de l'Ecole sont devenus près de mille en 1933 et, comme le faisait remarquer M. Henry Laureys, au banquet annuel de l'Association des licenciés, les jeunes gens qui sont passés par l'Ecole "ont fait et font grand honneur à l'institution qui les a formés".

Comment ne pas se réjouir en face de tels résultats obtenus par le travail persévérant et l'action intelligente! En ces jours de pessimisme, de pessimisme noir pour un trop grand nombre, comme il fait bon entendre des paroles de réconfort du genre de celles que prononçaient, l'autre jour, M. Henry Laureys, l'honorable M. David, MM. Maurice Duplessis et Victor Doré! Nous pouvons donc inscrire quelque chose à notre actif déjà tellement réduit par la crise et par ces défauts de race qui expliquent, en majeure partie, nos échecs et nos reculs? Le fait est assez rare: proclamons-le, répétons-le!

Le Dr Harwood

LA mort subite du docteur Louis de Lotbinière-Harwood, survenue dans la nuit du 15 mai, a plongé dans le deuil et la stupéfaction le monde médical et les milieux universitaires de notre ville. La veille encore, le docteur Harwood avait assisté à une réunion de la Commission administrative de l'Université de Montréal et obtenu, non sans peine, l'adhésion de cette dernière à un projet d'assurances-dotations susceptible de redresser, au moins en ce qui concerne les salaires des professeurs, la douloureuse situation financière qui menace l'existence même de notre institution d'enseignement supérieur. Heureux et fier, à bon droit, du succès de ses démarches et d'un labeur incessant, le docteur Harwood rentrait chez lui, tard dans la soirée. Quelques heures après, une congestion cérébrale emportait le doyen de la Faculté de médecine, l'un de nos plus éminents praticiens qui s'était montré, toute sa vie, un parfait gentilhomme.

Des voix autorisées ont célébré et célébreront encore la mémoire de ce compatriote qui fit honneur aux siens partout et toujours. Elles ont déjà souligné les grands traits d'une carrière entièrement vouée à l'action sociale dans la plus large acception de ces deux mots à la mode. Chirurgien qui avait complété sa formation première auprès des plus célèbres maîtres français et dont les jeunes "anciens d'Europe" avaient pu, à maintes reprises, apprécier la courtoisie et la sympathie, professeur à la Faculté de médecine pendant plus d'un quart de siècle, doyen de cette même Faculté, le docteur Harwood avait consacré son talent, son énergie, ses relations et son prestige à deux grandes œuvres: l'Université de Montréal et l'hôpital Notre-Dame. Ceux-là seuls, dont il fut le collaborateur ou le chef et, souvent, l'entraîneur, sont aujourd'hui en mesure de comprendre quelle perte immense ces deux institutions viennent de faire.

Sur la tombe à peine fermée de cet intègre citoyen qui sut maintenir les belles traditions d'une des plus anciennes familles de chez nous et marcher sur les traces d'ancêtres dont les noms ont brillé dans l'histoire de notre pays, LA REVUE MODERNE dépose l'hommage de ses regrets et de son admiration.

Le Français à la Radio

UN comité parlementaire se livre, depuis quelque temps, à une enquête sur la Commission Canadienne de la radio. Cette Commission, qui compte à peine deux ans d'existence, a déjà été l'objet des plus vives critiques. Sans parler de ceux qui en ont toujours condamné le principe, combien s'acharnent parfois avec raison, à critiquer le choix des artistes ou des programmes, allant même jusqu'à protester contre le favoritisme qui, dans bien des cas, présiderait à ce choix. Il est trop tôt pour dire ce que l'enquête donnera.

D'ores et déjà, elle a servi, non pas à révéler—car elle était connue — mais à souligner davantage l'attitude d'une partie de la population canadienne à l'égard de l'emploi de la langue française au cours des émissions radiophoniques.

Le Canada est un pays bilingue de fait et de droit, sinon, sur tous les points, en vertu de la lettre du Pacte de 1867, du moins dans l'esprit de ce contrat qui permettait, il y a plus de soixante ans, la fédération des provinces. Le gouvernement fédéral l'a compris en créant la Commission Canadienne de radiodiffusion. L'un des commissaires, sur trois, est un Canadien français et l'on a fait, dans les programmes, une part aussi large que possible à la langue maternelle d'un tiers de la population. Nous ne croyons pas, cependant, que cette part soit proportionnée au nombre de nos compatriotes. Il serait intéressant de rechercher combien d'artistes canadiens-français participent aux émissions transmises d'un océan à l'autre, quelle est la part de Toronto comparée à celle de Montréal, soit en matière de programmes, soit en matière de fonds disponibles. Il n'en reste pas moins vrai que l'annonce des programmes de la Commissions se fait dans les deux langues officielles du Canada. C'est peu. Mais cela suffit à rendre encore plus jaunes qu'ils ne le sont déjà certains radiophiles fanatiques de l'Ontario et de la Saskatchewan. Ceux-ci ne veulent pas entendre de français à la radio-Etat. Non seulement, ils protestent contre l'annonce bilingue, mais ils voudraient limiter à la seule province de Québec la diffusion de programmes français. L'un des principaux porte-parole de nos "amis" de l'Ouest s'appelle C. H. Buchanan. Pour ce monsieur et les membres de son association de radiophiles, il y a trop de français à la radio. Les Canadiens anglais de l'Ouest ont autre chose à faire que d'écouter des causeries, des commentaires ou des chants français. Ils ne se soucient pas des besoins et des désirs de nos compatriotes établis dans les provinces de l'Ouest bien avant l'arrivée des émigrants d'Angleterre ou d'Europe centrale. Les 50000 Canadiens français de la Saskatchewan ne pèsent pas beaucoup devant l'étroitesse d'esprit ou l'ignorance d'une poignée de fanatiques.

Fort heureusement, il y a, dans l'Ouest et dans l'Ontario, des hommes aux larges vues et capables d'apprécier un beau programme français. L'enquête aura permis à quelques-uns d'entre eux de faire preuve de bon sens et de justice, pour le malheur des adversaires du français. "L'opinion de la classe intellectuelle, en Ontario, est en faveur du maintien des programmes français", a déclaré M. Frank Denton, de Toronto, président du *National Council of Education*. Un autre Anglais, M. Bushnell, directeur des programmes de la Commission pour l'Ontario et l'Ouest, a parlé dans le même sens. De son côté, le *Mail and Empire*, de Toronto, a vigoureusement condamné les préjugés de ceux qui s'opposent au français et regretté le peu de temps consacré chaque semaine aux excellents programmes canadiens-français de la Commission. Le droit et le bon sens sont de notre côté.

UN CŒUR CAPTIF

par MARCEL IDIERS

Reproduction autorisée par la Société des Gens de Lettres

CHAPITRE PREMIER

Le bal languissait, teinté de cette vague mélancolie qui enlise les choses gaies à l'approche de leur fin, cependant que les jeunes filles, point encore rassasiées de "blues" et de "two-steps", imploraient de leurs mères résignées l'ultime quart d'heure de grâce qui devait assurer leur triomphe.

— De mon temps, chuchota une dame dont la voix avait des sonorités de petite flûte, on se tenait mieux. Les jeunes filles étaient plus modestes... et les jeunes gens donc..., polis, déférents, empressés, fallait voir... Vous laissiez tomber votre mouchoir, exprès naturellement, qu'ils se disputaient l'honneur de le ramasser et vous le tendaient avec un compliment... Aujourd'hui...

— Ils se disputent à qui ne le ramassera pas, soupira sa voisine en secouant sa chevelure fauve, qu'est-ce que vous voulez; les femmes ambitionnent d'être traitées en égales et les hommes en profitent... Elles étaient bien plus fortes quand elles personnifiaient le sexe faible... Mais dites-moi, c'est bien la petite Bertin que j'aperçois là-bas, au bras de ce grand jeune homme blond?

— Mais oui, c'est Nelly, confirma la dame à la voix flûtée en ajustant sur son nez imposant un binocle sans grâce... Vous ne savez pas qui est ce monsieur... C'est Robert de Rochas, ingénieur, très grand avenir, sorti premier de Centrale... très riche...

— Joli garçon...

— Je vous crois... La petite Bertin pourrait plus mal choisir, mais je ne pense pas que le gaillard veuille se laisser marier comme ça... D'ailleurs, toutes les mères se le souhaitent pour gendre... Il a un succès fou.

— Je comprends cela... Mazette! Quel chic! Si, par-dessus le marché, il est aussi bien renté que vous le dites...

— Oh! pour ça, je vous l'affirme... Très riche.

— Vous ne croyez pas que Germaine?

— Ma fille! Ah! bien oui... Il suffirait que je lui en parle pour qu'elle trouve immédiatement le monsieur impossible.

Son interlocutrice poursuivit, sans paraître avoir entendu:

— Si cela pouvait vous être agréable, je vous l'aurais présenté... J'ai beaucoup connu ses parents, les de Rochas avaient une propriété en Touraine, à côté de chez moi...

— Avaient?

— Oui, Robert de Rochas est orphelin. Il habite Paris toute l'année.

La voix se tut, tandis que l'orchestre attaquait les premières mesures d'un tango nostalgique. Les danseurs, plus inquiets de leurs pardessus que du sort des demoiselles vouées à la tapisserie, galopèrent vers le vestiaire.

Les mères s'empressèrent autour de leurs filles, un peu décoiffées... On entendit ça et là de ces benoîtes recommandations qui font se cabrer la jeunesse d'aujourd'hui, où il est question de lainages et de fichus noués sur les oreilles: "Tu sais comme tu t'enrhumes facilement..." "Si encore tu étais raisonnable, mais non, tu danses comme une folle..." "Regarde comme tu as chaud..." "Pourquoi as-tu voulu rester jusqu'à la fin... C'est ridicule jamais nous ne trouverons de voiture..."

Bousculade de bon ton, baise-main distrait, regards malicieux qu'on voudrait complices et qui ne sont que vaguement polis, tout le brouhaha d'une sortie tardive.

Mme Bertin, qui reconduisait une amie dans sa voiture, fit signe à sa fille de se hâter.

Nelly s'empressa d'accourir. C'était une jolie fille au visage tendre, encadré de cheveux châtains foncés, savamment ondulés et retroussés en bouclettes à la naissance du cou. Un teint mat, presque diaphane et une sorte de gravité dans les traits lui donnaient un petit air pensif que corrigeait l'éclat incomparable de très beaux yeux où se lisait toute la ferveur et toute la joie de vivre de ses vingt ans en fleur.

Mme Bertin, née de Fraipont, était, au physique, tout l'opposée de sa fille. Elevé à la campagne, et, disait-on, plutôt durement, par un père excellent, mais terriblement original qui était de cet avis que les filles se doivent mener comme les garçons, la pratique des sports violents lui avait donné une allure martiale qui la faisait vaguement ressembler à un dragon déguisé en femme. De visage agréable, heureusement, mais brusque dans ses manières, elle faisait trembler quiconque l'abordait, et il n'était pas jusqu'à son époux qui ne baissât pavillon devant elle.

Le ménage, néanmoins, était des plus unis. Mme Bertin adorait son mari qu'elle avait épousé par amour, un peu contre le gré de son père qui aurait aimé pour sa fille et pour la dot de sa fille, un mari plus reluisant que ne l'était, alors, Max Bertin, ingénieur sans fortune, devenu, par la seule grâce de son travail acharné, le célèbre constructeur d'autos dont tout le monde aujourd'hui se plaisait à louer la valeur.

Longtemps, le vieil hobereau avait tenu rigueur à son gendre de lui ravir celle qui ordonnait si admirablement sa maison, depuis la mort de Mme de Fraipont et s'entendait comme personne au monde à organiser une chasse au cerf ou à mettre au bouton un cheval indocile. Puis, avec les années, constatant que son garnement de fille ne parlait pas de lui revenir, et que sa dot, d'abord timidement mise à contribution, s'était muée en une usine imposante d'où sortait chaque jour un nombre croissant de voitures, il s'était humanisé.

L'influence de Nelly aidant, M. de Fraipont entretenait avec son gendre des relations de plus en plus cordiales; encore que Max Bertin, peu enclin de sa nature aux démonstrations d'amitié, se bornât à observer à son égard une stricte politesse, ainsi qu'il en usait, d'ailleurs, avec tout son entourage.

Dans la voiture qui les ramenait, Mme Bertin n'adressa guère la parole à sa fille. Nelly avait voulu aller à ce bal, elle avait dansé, sauté, bref, s'était beaucoup amusée, tout était donc pour le mieux. C'était une enfant, une petite fille à peine grandie — sa mère lui aurait volontiers donné douze ans — et, Dieu merci, elle trouvait déjà bien assez beau de l'escorter dans le monde et de subir, des heures durant, les confidences des mamans en mal d'hyperboliques espoirs, sans avoir encore à l'interroger sur ses impressions.

Au demeurant que lui aurait raconté cette gamine fraîchement sortie de pension? Que celui-ci dansait mieux que celui-là, ou que l'orchestre de ce soir était meilleur ou pire que le jazz de la dernière fois... Rien d'intéressant... des enfantillages.

Nelly, pourtant, qui n'était rien moins que la fillette que voulait voir en elle Mme Bertin, aurait donné tout au monde pour confier à sa mère ses premiers émois de jeune fille. Sevrée de ces mille câlineries que seuls connaissent les enfants élevés au foyer paternel, privés de cette chaude atmosphère familiale dont la pension n'est qu'une décevante copie, le cœur et l'esprit de Nelly avaient, tout au contraire, mûris presque trop vite au cours de ces interminables songeries où se complaisent les âmes exilées.

Au calme du paisible couvent, avait succédé sans transition le rythme trépidant de la vie mondaine, les bals, les soirées, les garden-parties; la petite fille, devenue jeune fille, s'était précipitée dans la ronde enchantée de toute la fougue de sa juvénile ardeur. Elle avait, selon que le proclamait sa maman, beaucoup dansé et beaucoup ri, et comme elle n'était vraiment point désagréable à regarder et possédait un papa "confortable", ses danseurs, gens pressés, ne s'étaient pas autrement privés de lui laisser entendre tout le bien qu'ils pensaient de son aimable petite personne.

Nelly avait écouté ces gracieux propos d'une oreille distraite. Cela ne faisait-il pas partie du protocole obligatoire des réunions mondaines? Pourquoi s'en serait-elle émue, puisque sa mère négligeait de s'inquiéter de ce que pouvaient bien lui raconter ses danseurs.

Mais voici que depuis une quinzaine de jours, un jeune homme, un beau jeune homme, tout le portrait du Prince Charmant, ne cessait de lui répéter, partout où ils se rencontraient, ce que lui avaient chuchoté les autres. Seulement, dits par lui, avec un accent de sincérité qui avait forcé son attention, ces pauvres compliments, toujours les mêmes, prenaient, tout soudain, une signification fort différente, et la "petite fille" avait fait connaissance, sans même s'en aviser, avec ce tyran adorable et redouté qui a nom: l'Amour...

Vous l'eussiez probablement fort étonnée et passablement scandalisée, de surcroît, si vous étiez venu lui dire, à brûle-pourpoint: "Mlle Nelly Bertin, vous aimez M. Robert de Rochas." Elle vous aurait sans façon ri au nez, la jolie demoiselle Nelly et, pourtant, au trouble éprouvé chaque fois qu'elle voyait venir à sa rencontre la haute silhouette de Boby, à cette furieuse envie de fuir qui s'emparait d'elle, compliquée d'une non moins furieuse envie de se précipiter au-devant de lui, vous auriez pronostiqué, sans erreur possible, que la jolie Nelly Bertin était bel et bien touchée par le petit bonhomme au carquois.

Quand elle pensait au beau cavalier dont les initiales figuraient toujours en bonne place sur ses carnets de bal, Nelly l'appelait "Il" et comme elle ne pouvait en faire aveu à personne, elle se tenait à elle-même de longs discours où "Il" revenait sans cesse, plus irrésistible que la veille et paré de toutes les séductions imaginables. IL avait dit ceci: IL avait répondu cela... et encore cela...

Mme Bertin, cependant, ne songeait pas le moins du monde à s'étonner du hasard vraiment complaisant qui lui faisait rencontrer le jeune de Rochas dans toutes les maisons amies où elle conduisait sa fille. Ils étaient quelques-uns qui fréquentaient les mêmes salons, assistaient assidûment aux conférences des *Annales* ou allaient réentendre "Mireille" Sitôt qu'ils s'étaient fait présenter, elle mettait une si mauvaise volonté à les identifier, que Nelly avait définitivement renoncé à lui parler de ses danseurs...

Mme Bertin ne cherchait pas à marier sa fille et quand une maman ne cherche pas à marier sa fille, rien ne lui paraît ressembler davantage à un monsieur en habit noir qu'un autre monsieur en habit noir... Nelly dansait, Nelly s'amusait, voilà qui était fort bien. Pour le reste, on avait le temps d'y penser... Rien ne pressait.

Rien ne pressait... évidemment. Quand on s'appelle Nelly Bertin — "La petite G-huit" comme on la désignait familièrement — et qu'on est jolie comme un cœur, on trouve un mari du jour au lendemain... L'ennui est, justement, de rencontrer ce phénix sans l'avoir cherché et de ne savoir à quel saint se vouer.

En pareil cas, il arrive généralement que le phénix s'empresse de dépêcher chez les parents de la "petite G-huit" ou de la "petite Tapioca", son excellent homme de père, avec mission de leur demander la main de sa douce conquête, mais M. de Rochas ne paraissait pas vouloir élire ce moyen.

A dire le vrai, le jeune homme attendait pour se déclarer sa nomination à un poste fort important qui lui avait été promis lors de sa sortie de l'Ecole Centrale. Simple question de jours, car le poste lui revenait pour ainsi dire de droit, en raison de ses brillants succès. Mais encore jugeait-il convenable de ne faire aucune démarche avant sa qualification officielle.

Ce soir-là, comme toutes les fois qu'ils se retrouvaient à l'occasion d'une soirée, Robert de Rochas avait fait à Nelly une cour éperdue.

IL m'aime! se disait Nelly. IL m'aime...

Combien ces mots lui semblaient doux, répétés dans le secret de son cœur et combien ce qui l'entourait prenait, tout soudain, un aspect différent, depuis qu'elle se savait aimée... Comment n'avait-elle pas compris plus tôt que la vie est belle... belle...

— Nelly!

La jeune fille tressaillit comme au sortir d'un rêve; aussi bien était-ce un rêve, et fort joli, qu'elle vivait, tandis qu'elle s'apprêtait à gagner sa chambre.

— Comme je ne te verrai probablement pas demain matin, continua Mme Bertin, je te rappelle que tu déjeunes chez ton grand-père. Tu l'avais oublié... naturellement.

Nelly secoua ses boucles brunes.

— Mais non, maman... Je me souviens très bien que grand-père m'a invitée pour demain.

— Ah! ça m'étonne... Tu es toujours dans les nuages... Sois très aimable, n'est-ce pas? et dis-lui que nous sommes très heureux de le savoir en bonne santé.

— Mais... objecta timidement la jeune fille, il me semble que grand-père nous avait fait téléphoner qu'il n'était pas bien depuis quelques jours; Marie nous a dit qu'il avait toussé...

Mme Bertin eut un geste évasif.

— Au fait, tu as raison, Marie a téléphoné quelque chose comme cela. En ce cas, tu n'as qu'à lui dire que nous espérons qu'il est entièrement rétabli et que je lui recommande de prendre beaucoup de précautions et de ne pas fumer. Tu entends. Dis-lui: "Maman trouve que vous fumez beaucoup trop". C'est cela qui le fait tousser, mais il ne veut pas en convenir.

— Le docteur prétend que cela ne fait rien.

— Les docteurs sont des ânes. Tu ne vas pas me soutenir que le cigare n'irrite pas la gorge. Il n'y a qu'à rester cinq minutes à côté d'un fumeur pour être fixé. Fais-lui ma commission et ne t'occupe pas du reste...

Nelly s'inclina sans mot dire. Tout ce qu'elle aurait pu objecter était bien inutile; du moment que sa mère avait décidé que l'abus du cigare faisait tousser M. de Fraipont, l'avis des médecins ne comptait plus.

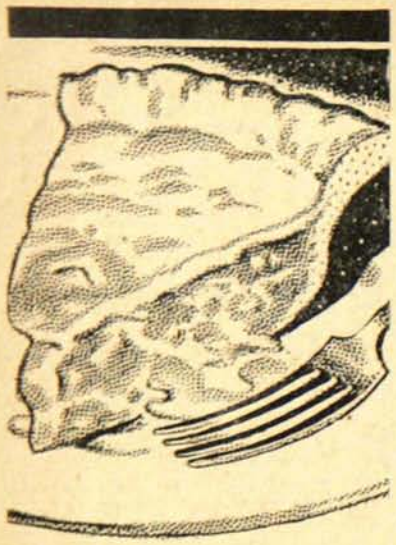
Le lendemain, Nelly s'en fut donc avenue du Bois-de-Boulogne, chez son grand-père, sous la conduite de la vieille Catherine que son âge contraignait à des ménagements; en sorte que la jeune fille la précédait de cinquante pas, juste ce qu'il faut pour se donner l'illusion de l'indépendance et sauvegarder les convenances.

Grand-papa de Fraipont l'accueillit avec joie. Le vieil hobereau, devenu ermite depuis qu'il se cloîtrait dans cet hôtel tout rempli de trophées cynégétiques, avait un véritable culte pour sa petite-fille; celle-ci, d'ailleurs, lui rendait ses tendresses avec usure.

Rien ne lui plaisait davantage que ces petits déjeuners en tête-à-tête avec grand-papa Xavier, déjeuners où ne paraissaient sur la table que ses plats préférés, sans compter maintes choses défendues: salade, crudités et crèmes compliquées, rigoureusement proscrites du menu de Mme Bertin, qui désirait conserver sa ligne et ne craignait pas de faire partager son régime par son entourage.

Mais il n'y avait pas que cela... Il y avait aussi que M. de Fraipont s'entendait comme pas un à confesser sa petite-fille et écoutait toujours le plus gravement du monde les mille et un secrets que brûlait de lui confier son aimable conspiratrice.

Cette fois, les deux amis n'attendirent même pas le rôti pour en venir aux confidences. M. de Fraipont n'avait eu qu'à regarder sa petite-fille pour deviner qu'il se passait quelque chose et, brusquement, dardant sur elle ses petits yeux vifs qui savaient se faire tendres à l'occasion, il lui demanda:



Jean est Fier des Talents de sa Femme!

Jean: Cette tarte est tout simplement délicieuse, Marie. Tu fais maintenant tes pâtes à la perfection.

Marie: Ça me fait plaisir de te l'entendre dire. Et quand je pense que, tout dernièrement encore, je ratais toutes mes cuissons. Si madame Dagenais . . .

Jean: Je me doutais bien que tu avais suivi des leçons!

Marie: Je n'ai pas suivi de leçons. Cette amie m'a simplement recommandé d'employer la Farine Préparée Brodie. Tout est là. Je suis maintenant sûre de réussir toutes mes pâtes.

Vous n'avez plus à vous inquiéter de la poudre à pâte, de la soude et du sel quand vous employez la Farine Préparée XXX Brodie. Ces importants ingrédients sont déjà incorporés à la farine dans les proportions voulues pour assurer une parfaite cuisson. Essayez la Brodie XXX à la prochaine occasion.

FARINE PRÉPARÉE

XXX

BRODIE

Bas de soie gratis

Vous pouvez échanger contre de beaux bas de soie façonnés et autres primes attrayantes les coupons de paquets de Farine Préparée Brodie XXX et autres produits de qualité Brodie & Harvie. Collectionnez les coupons et faites venir notre liste de primes.

BRODIE & HARVIE LIMITED
914, rue Bleury, Montréal

— Qu'est-ce que tu as? Ta mère t'a grondée . . Allons. . . Parle. . .

Nelly devint toute rouge. Elle bredouilla:

— Mais non, grand-père, je vous assure, Maman ne. . .

— Bon!. . . Admettons que ce ne soit pas cela, coupa nerveusement le bonhomme. Qu'est-ce que c'est alors? . . Voyons! N'aurais-tu plus confiance en ton vieux camarade. Tu ne vas pas me faire accroire que tu n'as rien avec une tête comme ça. . .

— Oh! une tête comme ça! s'indigna Nelly. Je vous assure, grand-papa, que je n'ai jamais été aussi heureuse.

Le grand-père haussa les épaules.

— Eh. . . eh. . . c'est donc cela! Tu es sans doute amoureuse. . .

— Oh! grand-papa!

— Quoi? Oh! grand-papa. . . Aurais-je dit une énormité?. . . Tu auras rencontré quelque joli cavalier et écouté ses calembredaines. C'est cela. . . oui?

— Oui, grand-papa, c'est cela, avoua courageusement Nelly, sauf que M. de Rochas ne m'a jamais raconté de calembredaines.

— Ah! ah! Il s'appelle de Rochas. . . vraiment . . Officier de marine, naturellement?

— Non . . . ingénieur.

— Ingénieur? Alors ce ne sont pas les de Rochas que je pensais. . . Le tien. . . euh. . . celui qui nous occupe, veux-je dire, est probablement un cousin. . . Gentil?

— Très!

— Sapristi de petite bonne femme! Comme elle a bien dit cela!. . . Et tu voudrais mon avis. . . Enfin, je m'entends. . . , tu permets que je te donne mon avis?. . .

Nelly devint plus pâle qu'une morte.

— Mais oui . . Grand-père. . . articula-t-elle en faisant un brave effort.

M. de Fraipont prit un temps, comme on dit au théâtre, quand on va énoncer quelque chose de capital. Aussi bien ne déplaisait-il pas à cet homme, jadis terrible, de faire trembler son monde.

— Eh bien, fit-il, ce choix . . ., car il ne peut s'agir que d'un choix, me paraît assez judicieux. Les de Rochas sont de bonne maison, et, ce qui ne gâte rien, très fortunés. Je verrai donc sans déplaisir ma petite Nelly devenir comtesse de Rochas. . .

— Grand-papa, vous êtes gentil, gentil, s'écria la jeune fille.

— Ça, approuva le vieillard en lissant sa moustache blanche, j'en conviens volontiers, encore que ton père n'ait pas toujours été de cet avis, mais passons. . . Ta maman ne sait rien, évidemment. Ton père non plus?

Nelly fit signe que son grand ami avait bien deviné.

— Vas-tu le lui dire ou aimes-tu mieux que. . . je me charge de la commission?

Nelly se mordit les lèvres et déclara qu'elle préférait cette dernière solution, mais pas tout de suite. . . On pourrait attendre que M. Robert de Rochas se soit déclaré.

— C'est le plus sage, approuva le grand-père, d'autant que cela ne peut guère tarder beaucoup. Par la sambleu! si j'étais à la place de cet heureux coquin, j'aurais déjà démoli la sonnette de tes parents. Tu ne te trompes pas, au moins? Tu es sûre que. . .

Nelly ne lui laissa pas le temps de continuer. Elle était certaine que ce jeune homme l'aimait et la voulait pour femme. Aurait-elle songé à lui s'il ne lui avait explicitement fait comprendre ses intentions?

Le grand-père de Fraipont ne demandait qu'à la croire. D'ailleurs, il n'y avait rien là que de très naturel, Nelly était assez jolie et plus que suffisamment dotée pour prétendre à ce mariage.

Emportée par son sujet, la jeune fille ne se lassait point de parler; liquidant d'un seul coup tout son arriéré de bavardage, elle décrivit et commenta ce "Il" sans rival qui tenait désormais une si grande place dans son existence.

Ce jour-là, les desserts fameux de M. de Fraipont retournèrent à l'office, dédaignés.

II

La "petite G-Huit" accueillit trois jours plus tard l'annonce d'un nouveau bal chez M. et Mme d'Oultremont avec des transports de joie. Elisabeth d'Oultremont était son amie la meilleure. Ex-compagnes de pension, les deux jeunes filles n'avaient point de secrets l'une pour l'autre, et comme elle n'ignorait pas que Boby serait présent, Nelly se réjouissait de mettre son amie au courant de son cher secret.

Nelly, que la toilette laissait généralement assez indifférente, s'était brusquement découvert un goût immodéré pour la parure. Elle passait maintenant de longues heures à compulser les journaux de mode et les catalogues des grands magasins; se mettant l'esprit à la torture pour deviner ce qu'"Il" aimait et quel genre de robe pouvait avoir *ses* préférences.

Mme Bertin attachait peu d'importance à ces questions. Selon elle, une jeune fille était toujours bien, pourvu que sa robe fût rose et très fraîche. Pour tout dire, les visites chez les couturiers lui étaient un supplice, aussi s'empressa-t-elle d'accepter la proposition de Mme d'Oultremont, qu'elle connaissait intimement, laquelle s'offrait à conduire les jeunes filles chez un couturier dont on lui avait vanté le talent et le chic extraordinaires.

Jamais Nelly n'avait été à pareille fête. C'était la première fois que sa mère l'autorisait à s'habiller à sa guise, sans autre guide que son caprice, et elle entendait en profiter.

Son amie, pourtant, ne témoignait guère du même entrain; elle laissait faire l'essayeuse d'un air de parfaite indifférence avec, aux lèvres, un invariable: "Si vous voulez", dont Mme d'Oultremont finit par s'impatienter.

— Je ne comprends pas, lui dit-elle, d'un ton d'amer reproche, que tu te désintéresses à ce point de ta toilette. . . Tu sais, pourtant, ce que tu m'as promis. . .

Elisabeth rougit imperceptiblement et balbutia:

— Oui, maman, je sais. . . Je tiendrai ma promesse. . .

Le ton douloureux de la réponse en souligna le caractère énigmatique aux oreilles de Nelly. Elle devina que son amie devait avoir quelque secrète peine et elle conçut un peu de dépit de ce qu'elle la lui ait cachée.

La suite de l'essayage eût tôt fait de chasser ce léger nuage. Bien que très différentes, les robes de Nelly et d'Elisabeth étaient toutes deux ravissantes et Mme d'Oultremont félicita Nelly de son choix.

Le soir du bal, prête avant sa mère — elle s'était tellement hâtée qu'elle avait une bonne demi-heure de reste — Nelly demanda la permission d'user de la voiture et d'aller jusqu'à l'avenue du Bois. Elle voulait se faire admirer par son grand-père avant de comparaître devant l'élu de son cœur et, surtout, surtout. . . lui parler de Robert de Rochas dont le silence la tourmentait.

Au coup de sonnette, M. de Fraipont, qui était peu accoutumé à recevoir des visites aussi tardives, sortit de sa bibliothèque pour recommander au domestique d'éconduire l'audacieux qui ne craignait pas de le déranger à pareille heure. Mais déjà, Nelly, rose de bonheur, franchissait le seuil et accourait à sa rencontre.

— Suis-je belle, grand-père? dit la jeune fille. J'ai voulu que vous me voyiez avant tout le monde. . .

D'un mouvement plein de grâce elle avait laissé glisser son manteau et faisait la révérence à son grand ami en souriant de sa propre vanité.

Elle resplendissait dans l'enroulement du satin nacré ennuagé de tulle, dont le dernier pli se détachait à peine de ses mièvres épaules, mais, tout soudain, elle remarqua que le vieillard la considérait d'un air un peu contraint, avec des yeux enfiévrés de souci.

— Grand-père! questionna-t-elle inquiète, vous n'êtes pas souffrant, au moins?

— Non, ma chérie, non. . .

— Mais, reprit la jeune fille, toute sa joie envolée, vous avez l'air tout triste. . . Dites-moi, cela ne vous fait pas plaisir de me voir, je vous dérange, sans doute. . .

M. de Fraipont prit dans les siennes les petites mains qui se tendaient vers lui et attirant contre son cœur le frêle corps tremblant d'émotion, soupira:

— Ecoute, petite Nell, puisque te voilà, peut-être vaut-il mieux, en effet, que je te dise, que tu saches. . . avant ce bal.

— Quoi? Oh! mon Dieu, vous savez quelque chose. . . vous avez appris. . . M. de Rochas?

La voix secouée d'une angoisse mortelle, Nelly ne put achever.

: : Un Coeur Captif : :

Le vieillard la fit asseoir et l'enlaçant d'un geste très tendre, lui dit:

— Ecoute, Nelly, tâche de préciser tes souvenirs. Es-tu bien sûre que M. de Rochas te parlait avec tout le sérieux d'un homme qui veut faire sa femme d'une jeune fille? Est-ce que ton imagination n'aurait pas exagéré la portée de sa courtoisie, un peu plus montée de ton que celle des autres jeunes gens. . . ou, même, aurais-tu pris pour une déclaration ce qui n'était qu'un flirt un peu trop poussé?

— Mais, grand-père, supplia Nelly c'est effrayant ce que vous me dites-là. . . Vous me demandez si. . . si je ne me suis pas trompée. . .

Le vieillard la serra tendrement sur sa poitrine.

— Tout le monde peut s'abuser, dit-il en évitant de rencontrer les yeux affolés qu'il sentait levés vers son visage. Ce n'est que la mort d'une illusion. . . Rappelle bien tes souvenirs, tes impressions. . . Répète-moi les paroles de ce jeune homme, celles que tu estimais les plus positives. . .

. . Et Nelly, les lèvres frémissantes et sèches, rapporta tout le passé de son jeune amour, tout ce que lui avait dit Robert de Rochas et qui ne souffrait aucune équivoque quant aux engagements du jeune ingénieur.

— Dans ces conditions, s'emporta le vieillard, je n'y comprends plus rien. . . Il ne me semble pas y avoir là aucun malentendu . . A moins d'une légèreté dont je le crois tout à fait incapable, quel intérêt pouvait avoir ce monsieur à troubler ton cœur de jeune fille. . . alors que, déjà, il est fiancé à une autre?

— Grand-père! s'écria Nelly, que dites-vous? Fiancé d'une autre? Ça je ne le croirai jamais. . . jamais. . . entendez-vous. . . jamais!

Outrée, elle lançait les mots avec tant de force qu'elle semblait en marteler son pauvre cœur blessé.

— Même si c'était le père de la fiancée qui te l'apprenait? jeta M. de Fraipont, même si c'était M. d'Oultremont?

— Elisabeth! gémit Nelly. C'est d'Elisabeth d'Oultremont qu'il s'agit! Oh!. . .

Elle s'interrompit, glacée de terreur, comme si ce nom était le dernier auquel elle eut jamais songé.

M. de Fraipont comprit tout ce que ce cri renfermait de douleur et, avec autant de ménagement qu'il lui était possible, il raconta la visite que lui avait faite son vieil ami.

— Le nom de M. de Rochas est tombé je ne sais comment dans notre conversation, dit-il, D'Oultremont, avec qui j'ai toujours été en excellents termes, a prétendu me faire bénéficier d'une nouvelle non encore ébruitée et il m'a confié que le mariage du jeune homme et de sa fille était chose décidée. . . On n'attendrait qu'une occasion pour en faire l'annonce officielle. . . peut-être ce soir, au cours de ce bal. . . chez eux. . .

A mesure que parlait son grand-père, Nelly se souvenait de l'attitude singulière de son amie et des paroles énigmatiques de Mme d'Oultremont. Qui sait si ce détachement affecté ne cachait pas l'assurance d'un cœur qui goûtait, déjà, la joie du rêve accompli.

— Voilà ce qu'on m'a dit, conclut le vieillard. Ai-je eu raison de te prévenir?

— Vous êtes très bon, grand-père, articula péniblement Nelly. Je sais que vous agissez toujours pour mon bien. Elisabeth mérite plus de bonheur que ne pourra lui en donner un homme qui se joue à mentir. . . car il m'a menti, grand-père. Pourquoi? Je l'ignore, mais il m'a menti!. . .

La bouche amère, les yeux secs, Nelly se mordit les lèvres pour ne pas éclater en sanglots.

Les mots lui raclaient la gorge, sourdement, et, quand même, elle se condamnait à parler, à essayer de persuader son grand-père qu'elle ne souffrait pas, pour se donner le change à elle-même, semblait-il, et faire illusion au désarroi qui la secouait comme une pauvre chose battue par la tempête.

— Je le verrai ce soir, fit-elle en rajustant son manteau, il le faut bien. . . mais... soyez tranquille, je ne lui demanderai au-

: : Un Coeur Captif : :

cune explication, ni à lui, ni à elle... A l'avenir je saurai m'arranger pour ne plus *les* rencontrer... Allons! je me sauve... Adieu, grand-père, maman doit m'attendre et j'ai tout juste le temps de me composer une figure souriante...

III

— Grand-père n'est pas malade... j'espère, lui jeta Mme Bertin du plus loin qu'elle aperçut sa fille. Tu es restée tellement longtemps...

Nelly se hâta de la rassurer, point fâchée de cette diversion qui dissipait ses appréhensions en détournant l'attention maternelle, car il lui semblait que ses premières larmes devaient avoir marqué son visage d'un sillon indélébile.

— Grand-père et toi, continua Mme Bertin, vous êtes aussi bavards l'un que l'autre... T'ai-je dit que M. Lefebre viendrait au bal?... J'ai peut-être oublié de t'en parler?

— Monsieur Lefebre? questionna Nelly, à qui ce nom ne rappelait rien de précis.

Mme Bertin s'impatienta:

— Tu vas sans doute me répondre que tu ne sais pas qui c'est, fit-elle. Ah! j'avais bien raison de dire que tu es toujours dans les nuages, ma pauvre petite... C'est le secrétaire de ton père... Tu l'as rencontré, ici même, une bonne dizaine de fois, mais naturellement, Mademoiselle rêvassait comme à son habitude.

Nelly se souvint brusquement d'un jeune homme, à la vérité assez quelconque, que son père appelait M. Maurice, et pour qui il paraissait avoir une certaine considération.

Elle ne l'avait guère remarqué et ignorait totalement qu'il allât dans le monde.

— C'est moi qui l'ai fait inviter chez d'Oultremont, fit évasivement Mme Bertin... Je te dis cela pour que tu n'aies pas l'air de tomber de la lune s'il venait t'inviter à danser, et il viendra certainement, car c'est un garçon bien élevé...

Si Nelly avait été moins désespérée, la réflexion de Mme Bertin n'aurait pas manqué de la faire sourire, tant était amusante l'idée que ce M. Lefebre croirait devoir reconnaître l'attention qu'avait eue pour lui la femme de son patron, en condescendant magnanimement à faire danser sa fille.

— C'est un charmant homme, ajouta la mère de Nelly, ton père y tient beaucoup... Je n'ai pas besoin de te recommander d'être très aimable.

Nelly ne répondit pas. Cette recommandation n'avait pour elle rien d'imprévu; toutes les fois qu'elle lui parlait d'un quelconque monsieur de leur relation, sa mère usait de cette formule immuable à croire qu'elle la soupçonnait de tirer la langue aux gens qu'elle rencontrait pour la première fois.

— Je croyais que papa viendrait avec nous, dit-elle comme sa mère l'entraînait vers la voiture. Il y était presque décidé.

— Presque... oui, mais je l'ai décidé tout à fait à n'en rien faire, répondit Mme Bertin. Il ne danse pas... Alors je me demande bien à quoi il passerait son temps. D'ailleurs, il préfère de beaucoup rester à la maison et se coucher tôt... Au fond, il a le monde en horreur...

Nelly ne se souvenait pas avoir jamais remarqué que son père eut horreur du monde, mais puisque sa mère l'affirmait...

Elle se raidit en pénétrant sous le vaste porche de l'hôtel et réussit même à esquisser un sourire, admirablement imité, à l'adresse de Mme d'Oultremont qui se portait à leur rencontre.

— Betty vous attend avec une folle impatience, lui dit l'hôtesse... Vous la trouverez dans le petit salon jonquille...

Nelly acquiesça d'un signe de tête, mais se jura à part elle de ne pas mettre les pieds dans le salon jonquille où était sa rivale; n'était-il pas déjà assez pénible d'être obligée d'assister à ce bal, sans avoir encore à se donner le spectacle d'une Betty triomphante et hypocritement amicale. Sans doute l'attendait-elle pour lui annoncer ses fiançailles avec Robert de Rochas, ces fiançailles si jalousement tenues cachées et qui seraient ce soir le secret de polichinelle.

Le bal, déjà, était fort animé et Nelly sentit s'accroître sa souffrance à l'ouïe de cette musique de fête qui célébrait un événement dont son infortune faisait les frais. Adossée à une colonne, elle suivit d'un œil machinal le va et vient des couples enlacés, redoutant et espérant, tout à la fois, le reconnaître parmi les habits noirs.

Souvent, ainsi, elle l'avait guetté, dès son entrée, et presque toujours c'était lui qui la découvrait le premier et lui adressait un petit bonjour tout en dansant... Mais ce soir... aurait-il l'audace de seulement la regarder en face?... Après la félonie dont il venait de se rendre coupable, c'était peu probable...

Un jeune homme qu'elle connaissait, n'était-ce pas un ami de Robert de Rochas, vint la prier à danser et se retira tout contrit du sec refus que lui valait son audace.

Douloureuse, pétrissant son mouchoir dans sa paume enfiévrée, Nelly évinça les uns après les autres ceux qui sollicitaient l'honneur de la faire danser, même crût-elle, un moment, avoir envoyé promener le protégé de Mme Bertin, l'ineffable M. Lefebvre, mais elle ne tarda pas à l'apercevoir qui attendait la fin d'un tango prêt à se diriger vers elle.

Pour ne pas avoir à refuser les bons offices de ce nouveau candidat et incapable de se maîtriser plus longtemps, Nelly résolut d'aller se réfugier dans une petite pièce attenant au vestiaire où personne, lui semblait-il, ne songerait à venir troubler sa solitude.

A bout de force, elle referma farouchement la porte derrière elle pour échapper à la hantise de cette musique odieuse et se laissa tomber dans une bergère, le front enfoui dans les mains.

Elle goûtait cette paix relative depuis deux minutes à peine quand, tout soudain, la porte s'ouvrit, livrant passage à Elisabeth d'Oultremont qui n'avait cessé de la chercher depuis son arrivée.

— Nelly, vous êtes là? fit la jeune fille en se tournant vers la tache claire que faisait, dans l'ombre, la toilette de Mlle Bertin.

Nelly se sentit étreinte par les mains de son amie avant même d'avoir articulé une parole.

— On m'avait affirmé que vous étiez ici, dit Betty d'Oultremont en caressant affectueusement les paumes brûlantes de Mlle Bertin... quelqu'un que votre attitude de ce soir a grandement étonné...

Nelly tressaillit.

— Ne me parlez pas de *cette* personne, fit-elle avec effort.

— Pourquoi? Parlons-en au contraire... M. de Rochas est désolé..., croyez-moi, que vous ayez feint de ne pas le voir tout à l'heure quand il s'est approché de vous.

Nelly ne protesta pas.

Ainsi donc Robert de Rochas l'avait aperçue, tandis qu'elle laissait errer son regard sur la foule des danseurs; il s'était même approché d'elle, mais si profond était son trouble qu'elle ne s'en était point avisé...

Véhémente, Nelly saisit le poignet de son amie.

— Je serai franche, dit-elle... Je sais... enfin, j'ai appris que M. de Rochas était... votre fiancé... Elisabeth.

— Mon...

Elisabeth n'en dit pas davantage. Elle venait de comprendre en un éclair l'étrange contenance de son amie et sa trop visible émotion.

— De qui tenez-vous ce... renseignement? demanda-t-elle, après un instant de réflexion.

— De la seule personne qui ait vraiment qualité d'annoncer une semblable nouvelle, fit Nelly en pinçant les lèvres, c'est-à-dire de Monsieur votre père lui-même...

Elle s'attendait à voir son amie rougir de confusion, mais tout au contraire, Betty d'Oultremont lui entoura câlinement le cou de ses bras menus et, avant qu'elle soit revenue de sa surprise, lui déposait un rapide baiser sur le front.

— Petite Nell, dit-elle... Si vous saviez... Si vous saviez... Mais tenez... J'aime encore mieux vous montrer... combien vous vous trompez... Venez... Accompagnez-moi jusqu'à ma chambre...

Nelly se leva sans hâte. Ce qu'elle entendait lui causait à la fois tant de surprise et de confusion qu'elle se demandait si elle n'était pas le jouet d'un rêve.

— Venez, répéta doucement Betty en lui prenant la main.

Machinalement, Nelly la suivit.

Les deux jeunes filles gagnèrent sans bruit un palier dérobé donnant sur l'escalier de service et montèrent deux étages. Betty ouvrit une porte, tourna un com-

ON DEMANDE---

des Petits Moniteurs de Sécurité!

"Oh! papa, voici quelque chose que j'aimerais à faire."

N'AIMERIEZ-vous pas être un Petit Moniteur de Sécurité, et avoir un petit livre contenant des images et faisant voir comment vous pouvez aider à prévenir les accidents? Sur ce petit livre, un espace a été réservé pour votre nom.

Il va sans dire que vous êtes assez prudent maintenant pour assurer votre propre sécurité dans la rue, et vous êtes certainement capable d'avoir l'œil aux enfants qui marchent sans regarder où ils vont — les plus petits surtout.

Si jamais vous empêchez quelqu'un de se faire tuer ou de se faire casser un bras ou une jambe, vous vous en souviendrez tout le temps de votre vie. Et c'est précisément ce que vous allez tâcher de faire.

Tous les mois, un grand nombre d'enfants se font tuer accidentellement au Canada, et des milliers se font blesser — gravement dans bien des cas — et ce, malgré toutes les mesures prises par les parents, les instituteurs et institutrices, et les agents de la circulation, afin que les petits garçons et les petites filles soient préservés des accidents.

La Metropolitan espère que lorsque les Petits Moniteurs de Sécurité seront répandus par tout le pays, il y aura une tout autre histoire à raconter au sujet des accidents, le mois prochain et les autres qui suivront.

Ecrivez votre nom et votre adresse très lisiblement sur le coupon, et soyez un des premiers Petits Moniteurs de Sécurité dans votre localité. Tout en étant prudent à votre propre égard, vous pouvez faire énormément de bien en voyant à vos petits compagnons de classe, ou même aux grandes personnes qui, après que vous aurez reçu le petit livre qui vous est offert gratuitement, ne sauront pas aussi bien que vous quelles sont les précautions à prendre pour éviter les accidents. Qui va être le premier à s'inscrire Petit Moniteur de Sécurité?

Metropolitan Life Insurance Company, Dépt. 6-R-34
Bureau chef canadien, Ottawa.

Je désire contribuer à prévenir les accidents. Veuillez m'envoyer un exemplaire du "Petit Moniteur de Sécurité".

Nom .....
(Ecrire lisiblement)

No et rue .....

Ville ..... Prov. .....

METROPOLITAN LIFE
INSURANCE COMPANY

FREDERICK H. ECKER, PRÉSIDENT

BUREAU CHEF CANADIEN, OTTAWA

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

"Comment je me suis procurée sans frais un vêtement de deuil"

"J'ai l'impression que j'aimerais à vous remercier personnellement de m'avoir aidée à surmonter une situation difficile", écrit une femme de Québec. "Récemment, il me fallut trouver un vêtement de deuil à une journée d'avis. C'est toujours difficile de se procurer au meilleur compte un objet de première nécessité; mais lorsqu'on n'a pas d'argent, cela devient un angoissant problème. Une aimable voisine vint à mon secours et me suggéra de lui permettre de teindre en noir mes bas et vêtements de couleur. Elle n'emploierait pas autre chose que les Teintures Diamond, car, disait-elle ce sont les seules teintures qui rendent le succès certain. Elle fit un travail merveilleux — tout semblait absolument neuf. Le noir était un noir solide et riche; nul bariolage, rien de terne. Pas de taches ni de rayures. Ma voisine affirma qu'il en était ainsi parce que les Teintures Diamond contiennent une plus grande quantité de la meilleur aniline. Elles m'ont sûrement été d'un grand secours dans cette occasion ennuyeuse et je vous en suis très reconnaissante". Des milliers de femmes disent qu'elles n'utiliseront jamais autre chose que les Teintures Diamond lorsqu'elles voudront obtenir des couleurs sombres qui durent en faisant bouillir les vêtements ou autres tissus. Mais quand vous voudrez des teintes légères, des tons délicats, sans rien faire bouillir, employez les Teintes Diamond. Faites-en l'essai. Tous les pharmacies ont en vente les Teintures et les Teintes Diamond. 15 cents.

DIAMOND DYES

Fabriquées au Canada

Meilleures parce que plus riches en pures anilines

L'ANTIQUE...

Un bol à fruits type de l'argenterie à la mode quand George II était roi d'Angleterre.

et le

MODERNE

Un bol à fruits en argent de nos jours — beau spécimen d'orfèvrerie moderne.

Entretenez vos précieuses pièces d'argenterie avec Silvo — le merveilleux poli liquide qui enlèvera toute ternissure mais ne détériorera jamais la belle surface. Quelques gouttes de Silvo sur un vieux chiffon mou et quelques légers frottements rendront à l'argenterie tout son éclat brillant.

SILVO SEUL PEUT DONNER À VOTRE ARGENTERIE CE SERVICE EXCELLENT ET SÛR. 59F

Demandez par lettre un échantillon gratuit de

SILVO

POLI POUR ARGENTERIE

Reckitts (Overseas) Ltd. 1900, Amherst, Montréal

: : Un Coeur Captif : :

mutateur et, s'effaçant devant son amie, prononça:

— Ma chambre.

Nelly ne put réprimer un frisson. En fait, ce réduit de six pieds carrés que Betty appelait "sa chambre" n'était rien moins qu'engageant. Au froid glacial qui y régnait venait encore s'ajouter une pénible impression de nudité produite par la vue du carreau tenant lieu de parquet et des murailles peintes à la chaux. Un lit de fer, recouvert d'une grossière couverture grise, un prie-Dieu placé devant un grand crucifix surmontant la cheminée sans glace et sans feu et une petite table en bois blanc, portant une cuvette, en composaient tout l'ameublement.

Nelly se tourna vers son amie.

—Votre... chambre! fit-elle... Mais...

Betty, la face irradiée d'une joie céleste ne lui laissa pas le loisir de continuer, et ayant fait asseoir Nelly sur l'étroite couchette, elle lui dit d'une voix tremblante d'émotion:

— Dans quelques mois j'aurai quitté cet oratoire pour une véritable cellule de... religieuse... Les dames du Carmel, dont la maison mère est en Angleterre, m'ont inscrite sur la liste de leurs futures novices.

— Vous prendriez le voile...

Nelly était tellement bouleversée qu'elle ne vit pas le sourire d'ineffable bonheur qui illuminait la face de son amie, tandis qu'elle lui répondit:

— J'ai toujours désiré me faire religieuse, ma chère Nelly... C'est mon vœu le plus cher.

— Mais alors, interrompit la jeune fille, éperdue, ce que M. d'Oultremont a dit à mon grand-père...

Betty eut un geste résigné.

— Illusion... Mon pauvre papa espère encore, hélas! me voir changer d'avis, ma pauvre maman aussi... et comme tous deux croient faire pression sur ma décision — irrévocable, croyez-le bien — mon père n'aura pas craint d'énoncer comme... certaine, à son vieil ami de Fraipont une chose qui n'existe que dans son imagination, sans se douter, évidemment, qu'il pouvait jeter le désarroi dans l'âme d'une autre jeune fille...

Maintenant qu'elle *sait*, maintenant qu'elle connaît l'absolue vérité, j'espère que cette jeune fille me pardonnera le mal que...

Nelly lui saisit les mains d'un geste spontané.

— Betty, voyons... Vous en vouloir... Je suis bien trop heureuse de...

Mais elle se mordit les lèvres. Parler de sa joie, de son bonheur à cette charmante créature qui venait de l'entretenir de son renoncement aux choses du monde lui apparaissait presque sacrilège.

Elisabeth d'Oultremont devina sa pensée et sans cesser de lui sourire, elle lui dit, indulgente:

— Pourquoi hésitez-vous... Nelly?... Ne suis-je pas votre meilleure amie?... N'ayez aucun scrupule à m'avouer que vous aimez M. de Rochas... Je l'avais, d'ailleurs, deviné, comme bien vous pensez... Rien ne peut me faire plus de plaisir que de vous savoir heureuse. J'ai pris toutes mes dispositions pour assurer mon bonheur dans une autre voie... la seule qui me convienne, la seule que je juge capable de ne me causer aucune déception. Vous aurais-je parlé comme je le fais, si j'avais la moindre amertume à vous voir épouser ce monsieur qui est digne de vous et...

Elle regarda malicieusement son amie.

— Et? questionna Nelly, les joues empourprées.

— Et qui vous aime...

— Oh! Betty...

— Qui vous aime... parfaitement... C'est bien simple, c'est lui-même qui me l'a dit, ajouta Betty... Car vous pensez bien, n'est-ce pas, que si papa prend la liberté de nous fiancer, M. de Rochas et moi, au gré de son désir qu'il confond avec la réalité, c'est beaucoup parce que M. de Rochas et moi sommes amis d'enfance. Seulement, ce que ce brave papa ignore, c'est que Robert de Rochas n'a jamais traité d'exaltation passagère mon intention arrêtée de prendre le voile; je lui en fis confidence voici deux ans déjà, et lui, en retour, du premier jour qu'il vous a vue, est venu me déclarer qu'il avait découvert la jeune fille de ses rêves.

Ah!... ah! vous ne dites plus: "Oh Betty", mademoiselle la modeste...

Pour toute réponse, Nelly, transportée de joie, sauta au cou de son amie.

— Allons, conclut Betty, je crois que je vais pouvoir aller rassurer ce grand nigaud d'ingénieur qui doit se faire "du sang noir", comme dit ma bonne; figurez-vous qu'il ne parlait rien moins que de partir pour le fin fond de l'Afrique... Je vous demande un peu sans même connaître les raisons de votre froideur...

Evidemment, il ne pouvait pas deviner.

Nelly tressaillit.

— Vous n'allez pas dire à M. de Rochas que... enfin ce que mon grand-père m'a répété, supplia la jeune fille. J'en mourrais de honte.

— Tranquillisez-vous, fit Betty. Je ne lui dirai rien de la sorte, aussi bien vous suffira-t-il de paraître... et de sourire pour dissiper toute équivoque... Tout au plus lui donnerai-je à entendre que son amour est partagé...

Sa voix était lente mais admirablement timbrée, à la façon de ces gestes à la fois prudents et fermes qu'on a pour faire un mal nécessaire à autrui... ou à soi-même... Relevant ses longs cils d'or qui, depuis un moment dérobaient son regard à son amie, elle reprit plus vite:

— Je connais suffisamment votre... fiancé, ma chère Nelly, pour savoir qu'il vous rendra très... très heureuse. Quant à moi, je répondrai à l'appel d'en haut, à l'appel d'un autre...

Sa figure prenait, comme son accent, des ardeurs singulières lorsqu'elle parlait de ce bonheur futur, de ce bonheur dans le renoncement qui remplissait Nelly d'émerveillement et de crainte.

— Vous ne m'aviez jamais dit, fit la petite "G. Huit" en caressant le front de son amie, que vous vouliez entrer au couvent.

— Mes parents m'avaient demandé de taire mes résolutions, répondit calmement Betty d'Oultremont, au moins jusqu'à ma majorité... Je sais qu'ils espèrent encore que je changerai d'avis, mais loin de modifier ma décision, chaque jour qui s'envole me rapproche de celui qui m'attend...

Elle désigna le crucifix et ajouta:

— Vous ne pouvez pas savoir, Nelly, ce que veut dire le mot "vocation". On est appelé par quelqu'un qui parle en maître et dont les droits sur nous sont bien supérieurs à ceux que peuvent avoir nos parents, nos frères, nos sœurs et nos amis... On ne peut pas répondre autrement que par "oui"... On ne songe même pas à répondre... On est appelée... On se lève et on va...

Betty se laissa tomber sur son prie-Dieu et, la tête enfouie dans les mains, s'abîma en prières.

A la voir ainsi agenouillée, les épaules émergeant du tulle vaporeux et la nuque comme offerte à la hache d'un invisible bourreau, Nelly frissonna... Prise d'une indicible terreur, elle se précipita vers Betty et l'enlaça d'un geste tendrement protecteur...

Certes rien n'eut paru plus étrange que la vue de ces deux jeunes filles, en robes de bal, toutes à l'émotion de leurs confidences, dans cette cellule de nonne où leur parvenait, à peine assourdi, l'écho des fox-trots et des blues.

Betty ayant achevé ses explications et persuadé son amie qu'à l'exemple de Marthe elle s'était assuré "la meilleure part", les deux jeunes filles regagnèrent le rez de-chaussée.

Robert de Rochas, secrètement averti de leur absence, les attendait sur le seuil du petit salon et les regarda s'approcher, avec l'orgueilleux sourire d'un général qui verrait venir à lui la double statue de la Victoire et de la Paix...

IV

Témoin de l'empressement, peut-être un peu trop visible, que Nelly avait mis, la veille, à accueillir les bons offices de cet éternel danseur au masque d'empereur romain, Maurice Lefebre s'était livré à une discrète enquête auprès de ses amis.

La petite "G. Huit" étant de celle dont on parle, il n'avait pas tardé à acquérir la quasi-certitude qu'un autre, plus avisé, l'avait devancé. M. de Rochas, lui dit-on, n'attend plus que sa nomination officielle pour faire sa demande. Pour ce qui était d'être agréé, la dite demande en mariage avait toutes les chances de l'être, attendu que le jeune ingénieur comptait parmi les plus mirifiques partis du moment.

Une fois de plus se vérifiait l'adage fameux qui veut que la fortune sourie aux audacieux, qu'il s'agisse de traverser l'Atlantique comme Costes et Bellonte, ou, plus modestement, d'obtenir la main de Mlle Bertin, dite Nell, héritière du célèbre fabricant d'automobiles.

J'ai été trop discret, soupira amèrement Maurice Lefebvre, trop bien élevé, pour tout dire... En relations étroites avec Max Bertin, j'ai cru qu'il me suffirait de m'en ouvrir à lui ou à Mme Bertin quand j'estimerais le moment opportun, et pendant ce temps-là, pendant que j'attendais, sans oser souffler mot de mon amour, un larron d'honneur, un homme sans scrupule, employait toute sa science diabolique à tourner la tête à cette innocente jeune fille avant même que d'en avertir ses parents.

Belle malice, en vérité, que de capter l'attention d'une couventine qui en est à ses premières sorties dans le monde, piètre triomphe que celui-là; comme si le premier danseur venu n'en pourrait faire autant...

On murmure quelques fadaises d'un ton pénétré, on affecte de ne paraître au bal que pour une seule, on convient de se retrouver ici et là et, l'attrait du mystère aidant, on fait figure, sans trop de frais d'un personnage de légende... On se fait aimer... Mais... minute... A vouloir brûler les étapes, on se brûle parfois aussi les ailes... Monsieur de Rochas... quand Mme Bertin saura...

Maurice Lefebre interrompit brusquement son soliloque... Quand Mme Bertin saura, répéta-t-il, que sa fille a accordé son cœur à un inconnu... sans la consulter... sans même le lui faire entendre par une de ces allusions qui sont de mise entre une mère et sa fille. Il se pourrait fort bien que Mme Bertin prisse très mal la chose...

Il connaissait la dame, Dieu merci, et savait qu'elle n'était pas précisément commode sur le chapitre des convenances... non plus que sur aucun autre chapitre d'ailleurs. Elle aimait donner son avis en toutes choses et s'arrangeait presque toujours pour transformer cet avis en un ordre formel!...

La veille, durant les loisirs forcés que lui avait laissés le bal des d'Oultremont, Maurice Lefebre s'était longuement entretenu avec Mme Bertin. De toute évidence, la mère de Nelly était à cent lieues de se douter de la démarche imminente que projetait d'accomplir Robert de Rochas.

Cette démarche, se dit le secrétaire du constructeur, il ne faut pas qu'il la fasse...

Les lèvres pincées, les traits durs, il marchait de long en large dans son bureau, pesant le pour et le contre, répugnant à l'idée de se poser en délateur, mais incapable de se dissimuler l'imminence du péril...

Robert de Rochas avait de la fortune, un brillant avenir, un grand nom... Mme Bertin qui ne manquait pas d'ambition l'agréerait, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute et alors... adieu la demoiselle, sa dot et l'usine de son papa, cette usine dont il était la cheville ouvrière, qu'il dirigeait, en fait, depuis des mois, caché derrière le patron en titre, incapable de prendre seul une décision.

Non, cela ne serait point. Il n'allait pas échouer au port parce qu'un autre, moins scrupuleux, aurait pris inconsidérément les devants... Le moyen ne lui plaisait guère, mais quand on n'a pas le choix... on use des moyens qu'on a. Et puis, depuis qu'il la connaissait, il aimait Nelly Bertin...

Elle n'aurait pas un sou que je l'épouserais quand même, se dit Maurice Lefebre... Il n'a tenu qu'à moi de le lui faire comprendre, et j'ai eu grand tort d'hésiter, évidemment, puisque la pauvrette se jette à la tête du premier enjôleur venu.

Pourquoi ne s'était-il pas déclaré plus tôt... Nelly l'aurait plus que certainement accepté des mains de ses parents à qui elle donnait toute sa confiance... Trop sûr de lui, il avait caressé la chimère de la conquérir petit à petit, il avait rêvé d'une Nelly frémissante, venant à lui les mains tendues, il avait voulu ne la devoir qu'à lui-même afin de goûter avec elle, et par elle, l'ivresse parfaite d'un amour résultant de leur réciproque exaltation...

L'impétuosité même de son désir en avait arrêté l'aveu sur ses lèvres, l'instinctif respect d'un homme bien élevé pour une jeune fille encore adolescente lui avait commandé de se taire, il avait

: : Un Coeur Captif : :

craint de se voir accuser d'un manque de tact que sa position privilégiée dans la maison aurait rendu insupportable et il avait patiemment guetté chez celle qu'il aimait l'éveil d'une imagination encore endormie, ou, du moins, qu'il croyait encore endormie, et voici qu'elle naissait, cette imagination, au moment précis où un autre s'interposait entre eux...

La disputer ouvertement à Robert de Rochas n'était pas tâche facile, encore qu'il sût pouvoir compter sur l'appui de Mme Bertin... Non, le seul, l'unique moyen à adopter, était de se débarrasser de ce concurrent redoutable.

Quelques mots, innocemment prononcés, lui suffiraient et, sitôt la place nette, il aviserait...

Un coup sec frappé à la porte du bureau interrompit ses réflexions. Machinalement, il se saisit d'un porte-plume et s'assit en hâte devant la grande table encombrée de graphiques. Ce ne pouvait être le patron, il n'aurait pas frappé pour s'annoncer, pourtant, il n'était pas encore arrivé — Maurice Lefebre s'en avisait seulement maintenant — et il allait être dix heures.

— Entrez, dit-il.

C'était Mme Bertin. Elle traversa rapidement la vaste pièce et, sans paraître remarquer l'étonnement qui se peignit sur les traits du jeune secrétaire, elle lui fit signe de la main de ne pas se déranger et lui lança tout à trac:

— Monsieur Lefebre, il faut absolument que je vous parle...

Le secrétaire s'inclina, vaguement inquiet.

— Mais parfaitement, madame... parfaitement.

— C'est au sujet de mon mari, poursuivit Mme Bertin... Sa santé m'inquiète beaucoup depuis quelque temps... Je le crois très affaibli...

Maurice Lefebre avait eu tout loisir de se ressaisir. Poursuivant son idée fixe, il s'était sottement imaginé qu'il s'agissait de Nelly, mais comprenant qu'il s'était trompé, il respira, soulagé.

— Monsieur Bertin s'est beaucoup fatigué, ces deux derniers mois, dit-il. La mise au point de notre dernier modèle lui a donné énormément de soucis... Peut-être que...

— Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas, coupa Mme Bertin, vous aussi le trouvez changé...

— Changé n'est pas le mot, madame, surmené tout au plus... Nous avons eu une fin d'année très chargée, le salon, les nouveaux modèles...

Mme Bertin tendit les mains, suppliante — chez cette femme les sentiments avaient toujours quelque chose d'excessif.

— Epargnez-moi les explications techniques, fit-elle, vous savez bien que je n'y entends rien... Je voulais simplement vous demander si vous aviez remarqué que mon mari... que la façon d'être de mon mari plutôt, se soit modifiée...

Et comme Maurice Lefebre hésitait à répondre, cherchant peut-être une formule polie, habile, pour exprimer sa pensée, elle ajouta:

— Je vais vous dire pourquoi je vous demande cela, monsieur Maurice... Je vous ai toujours considéré comme un ami... Je sais que je n'ai pas à me gêner avec vous... Depuis plusieurs semaines, mon mari me paraissait tourmenté, chagrin, bizarre même, j'ai voulu en avoir le cœur net et j'ai fait venir le médecin.

— Le docteur Blanckart!

— C'est cela même, c'est lui qui nous a toujours soignés, j'ai une absolue confiance en lui... Seulement vous savez ce que c'est, Blanckart, précisément parce qu'il nous connaît intimement, n'ose pas toujours dire le fond de sa pensée. J'ai senti qu'il me cachait quelque chose et j'ai exigé qu'il fasse appeler un de ses confrères en consultation...

— C'était sans doute s'alarmer bien à tort, émit le secrétaire.

— Eh non, justement, rétorqua Mme Bertin avec fébrilité, je croyais, comme vous, qu'il allait s'y refuser ou, tout au moins, se récrier, mais pas du tout, il a fait droit à ma demande sans émettre la moindre objection... C'est donc que mon pauvre mari est plus sérieusement atteint que je le crois...

Maurice Lefebre voulut la rassurer.

— Je dirais plutôt, fit-il, que c'est, de la part du docteur Blanckart, un excès de prudence, mettons de scrupule, si vous voulez.

— Non... Mon mari est malade... Monsieur Maurice, vous-même le savez... Il est presque impossible que vous ne vous en soyez pas aperçu, mais vous ne voulez pas me l'avouer... Pourtant, vous me rendriez service en me disant la vérité.

Maurice Lefebre fut sur le point de répondre qu'il avait remarqué, en effet, que son patron n'était plus le même homme depuis deux mois, mais il lut dans les yeux de Mme Bertin une telle angoisse et un si ardent désir d'être trompée qu'il se mordit les lèvres pour retenir la parole imprudente qui allait lui échapper.

— Je vous assure, madame, dit-il, que vous auriez tort de vous inquiéter... Une fatigue passagère...

J'ai appris que M. de Rochas était votre fiancé!

— Oui, fit-elle, vous êtes bien tel que je vous supposais, un véritable ami... Un ami sur qui je pourrai compter...

Elle ne vit pas le sourire de triomphe qui passait sur les lèvres minces du jeune secrétaire et conclut:

— Quand même, je vais prier le docteur Blanckart et son collègue de venir vous rendre visite quand ils auront examiné mon mari... Peut-être pourrez-vous leur donner d'utiles indications. Personne ne connaît mon mari mieux que vous, qui travaillez avec lui journellement.

Maurice Lefebre, dont la physionomie avait repris toute la gravité qui convenait aux circonstances, acquiesça.

— Je me tiendrai volontiers à l'entière disposition de ces messieurs, dit-il.

Mme Bertin comprit que le jeune homme ne lui en dirait pas davantage. De toute évidence, il devait avoir remarqué quelque chose, mais il lui répugnait d'en faire l'aveu à la propre femme de l'intéressé. En pareil cas, il y a des silences qui sont plus éloquents que toutes les paroles, car la contrainte que s'imposait Maurice Lefebre n'était, hélas, que trop évidente.

Moins d'une demi-heure plus tard, le docteur Blanckart et son collègue, le professeur Héraud, se faisaient annoncer chez le secrétaire de Max Bertin qui les fit immédiatement pénétrer dans son bureau.

— Monsieur, lui dit le docteur Blanckart, ce n'est pas sur la prière de Mme Bertin que mon collègue et moi avons tenu à vous entendre... A la vérité, Mme Bertin nous a demandé de vous faire visite, mais c'est moi qui lui ai suggéré cette démarche... Sans doute en mesurez-vous toute l'opportunité?

Une pâleur soudaine avait envahi le masque énergique du jeune secrétaire. Il venait brusquement de réaliser que son heure était venue, celle qu'il attendait et qui allait lui permettre de donner corps à *toutes* ses ambitions.

Sans répondre à la question qui lui était posée, il dit, aussi calmement qu'il le put.

— Je vous écoute, messieurs.

Le docteur Blanckart réfléchit une seconde et se tournant vers son collègue:

— Nous avons, dit-il, dissimulé de notre mieux la gravité de la situation à Mme Bertin, mais vis-à-vis de vous, monsieur, nous n'avons pas, Dieu merci, à user de ménagement... Je vous demande seulement de répondre très sincèrement aux questions qu'il est de notre devoir de vous poser.

Il se recueillit à nouveau, guettant l'approbation de son collègue et poursuivit.

— Il importe peu, pour l'instant, que vous connaissiez la nature de la maladie, ce qui nous occupe est ceci: notre examen nous porte à croire que Monsieur Bertin a *déjà* subi une notable diminution de ses facultés intellectuelles... Votre avis est-il que nous aurions commis, sur ce point, une erreur de diagnostic?

Cette fois, sans plus essayer de se dérober, Maurice Lefebre répondit d'une voix ferme:

— Je ne le pense pas, messieurs.

— Vous estimez... que nous ne nous sommes pas trompés...

Le jeune homme eut un geste de douloureuse commisération:

— Hélas! dit-il...

Il se fit, tout soudain, un grand bruit dans l'antichambre et, avant que les trois hommes aient eu le temps d'intervenir, Mme Bertin bousculant l'employé qui tentait de la retenir, se força un passage jusqu'à eux.

— J'ai tout entendu, s'écria-t-elle révoltée.

Et s'adressant à Maurice Lefebre:

— Comment osez-vous insinuer une chose aussi monstrueuse, dit-elle...

Le docteur Blanckart se hâta d'intervenir.

— Je vous en prie, madame, fit-il... Dans l'intérêt du malade et dans le vôtre aussi, tâchez de rester calme... S'il en était autrement, nous nous verrions obligés de remettre cet entretien à plus tard et je le déplorerais, croyez-le...

— Pourquoi m'avoir caché la vérité... gémit-elle d'une voix gonflée de sanglots.

Le praticien hocha la tête. Il n'ignorait pas que Mme Bertin aimait tendrement son mari et lui était demeurée aussi attachée qu'aux premiers jours de son mariage.

— Promettez-moi d'être vaillante, implora Blanckart. Courageuse... très courageuse.

— Je vous le promets, articula sourdement Mme Bertin.

Résignée à tout entendre, elle s'accouda au bureau et suivit d'un air farouche l'interrogatoire de Maurice Lefebre.

Le docteur Blanckart baissant le ton, reprit en s'adressant au jeune homme:

— Nous tiendrons donc pour entendu que vous aviez, au cours de vos occupations professionnelles, remarqué chez M. Bertin les... défaillances à quoi je faisais allusion... Pourriez-vous nous préciser à quelle époque remontent vos premières observations?

— A deux mois environ, répondit Maurice Lefebre en évitant de rencontrer le regard de Mme Bertin qu'il sentait braqué sur lui. Défaillances toutes passagères, d'ailleurs, et dont je n'ai pas jugé bon d'avertir qui que ce soit, car je savais que tôt ou tard, Mme Bertin en arriverait à vous consulter...

Blanckart et son collègue approuvèrent de la tête.

— J'ai pu, poursuivit le secrétaire, obtenir de M. Bertin toutes les fois que c'est devenu nécessaire, qu'il se repose entièrement sur moi et presque toujours il s'est rangé à mon avis...

Mme Bertin qui l'écoutait, haletante, eut un mouvement de surprise. Elle savait, mieux que personne, combien le caractère de son mari était volontaire et entier; que Maurice Lefebre soit arrivé à lui faire partager sa manière de voir lui paraissait extraordinaire.

— Monsieur, lui dit le docteur Blanckart, je ne puis que vous féliciter de votre zèle et de votre discrétion, mais, aussi bien, n'est-ce là qu'une mesure temporaire... Vous ne pouvez, indéfiniment, assumer cette tâche... ingrate... je ne crains pas de le dire... Dans l'intérêt de M. Bertin et de ses affaires qui sont considérables, ne vous semblerait-il pas qu'il serait sage d'obtenir qu'il donne sa démission... Je vous demande de nous répondre en toute franchise, comme vous l'avez fait jusqu'ici.

Au mot de démission, Mme Bertin avait bondi.

— Démissionner! s'exclama-t-elle les joues empourprées, démissionner à cinquante-deux ans! Mais vous n'y pensez pas, monsieur Blanckart... Mais c'est sa mort qu'il signerait, sa condamnation irrémédiable... Je veux bien admettre que son état de fatigue anémique, son présent énervement, aient pu lui faire commettre quelques erreurs, erreurs dont il a été le premier à convenir d'ailleurs, mais sa lucidité générale est demeurée parfaite... Vous avez pu vous en rendre compte par vous-même tout à l'heure... En dehors de ses affaires... il...

Le praticien eut un geste excédé.

— C'est que, justement, dit-il, il y a les affaires... Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer la gravité que peut avoir au point de vue de la simple sauvegarde de vos intérêts, l'état de santé de monsieur votre mari.

Mme Bertin haussa les épaules, dédaigneuse.

— Je me moque bien de ce que vous appelez mes intérêts, fit-elle... Je sacrifierai mon dernier centime s'il le faut, mais je ne supporterai pas que mon mari soit en rien diminué à ses propres yeux et dans

IL APPREND COMMENT SOULAGER SES YEUX APRES LA ROUTE

Pourquoi souffrir de lourdeur, de fatigue ou de brûlure des yeux après une randonnée en automobile ou toute autre cause d'exposition au soleil, au vent et à la poussière? Car quelques gouttes de *Murine* soulagent instantanément le malaise et permettent d'éviter la vilaine apparence d'yeux injectés de sang. *Murine* a la sanction du Bureau du Good Housekeeping; elle coûte moins d'un sou par application et est en vente chez tous les pharmaciens partout. Ecrire à Murine Company, 65 Front St., East, à Toronto 2, pour un livre gratuit sur le soin des yeux.

MURINE POUR VOS YEUX

Maux de Tête Toujours soulagés par ANTALGINE

Le choix d'une Crème de Beauté

NON, Madame, vous ne voulez pas une crème qui durcit ou une crème qui rancit.

ALORS, choisissez une crème saine, fraîche, inaltérable, ni sèche, ni grasse ; une crème que le Corps Médical prescrit ;

une crème vivifiante,

qui tiendra votre poudre, une crème rigoureusement hygiénique.

Vous n'avez pas le choix, Madame : adoptez la

CRÈME SIMON

SA POUDRE SON SAVON

l'opinion du monde, si prompte à la compassion ironique.

Et se tournant vers Maurice Lefebre:

— Je suis sûre que monsieur me donne raison, dit-elle. Les automobiles *La Torpille* ne peuvent pas exister sans Max Bertin, leur fondateur... En m'opposant à ce que mon mari donne sa démission, c'est non seulement son prestige que je défends, mais encore l'avenir de son affaire industrielle.

"Voyons, monsieur Lefebre, vous m'approuvez, n'est-ce pas? Vous ne refuserez pas de me seconder, de *nous* aider...

— Je ne demande qu'à vous prouver mon dévouement, madame, affirma le jeune homme, mais je crains que ce ne soit beaucoup présumer de mes forces, les responsabilités matérielles sont lourdes.

— Je les assumerai toutes, déclara Mme Bertin avec une véhémence passionnée... Je vous donne pleins pouvoirs...

Maurice Lefebre parut faire un violent effort sur lui-même.

— M. Bertin, dit-il, n'est pas *toujours* disposé à changer d'avis quand il prend une décision qu'il estime opportune. J'ai eu le bonheur, dans la plupart des occasions, d'obtenir de lui qu'il modifie ses résolutions, mais à deux ou trois reprises j'ai été contraint d'agir à son insu, de la façon qui me paraissait le plus conforme à la bonne marche des affaires... Il ne s'apercevait pas, en donnant sa signature, que j'avais passé outre à ses ordres... mais ce sont de ces choses qui ne peuvent indéfiniment se répéter...

Mme Bertin, plus âprement décidée que jamais à ne pas céder, intervint:

— Du moment que je vous affirme que je prends tout sur moi... il n'y a aucun danger à retarder cette malheureuse démission.

Acceptez-vous?

Maurice Lefebre dut entendre une voix qui lui chuchotait à l'oreille: "Vas-y... ne comprends-tu pas que tu as partie gagnée... Nelly sera tienne quand tu voudras".

— J'accepte donc, madame, fit-il, en redressant sa chétive personne, à la façon d'un lutteur qui se prépare au combat.

— Je rends une fois de plus hommage au dévouement de monsieur, intervint précipitamment le docteur Blanckart, mais afin de lui éviter, et à vous aussi, madame, de fâcheuses surprises, permettez-moi de vous indiquer sommairement, d'accord avec mon confrère, les phases par lesquelles évoluera, selon toutes probabilités, l'état du malade. L'hyperesthésie actuelle se compliquera, un jour ou l'autre, de phénomènes d'hallucinations que la position en vue de M. Bertin rendra bien difficile à tenir secrets... Ensuite l'anémie cérébrale ensablera lentement le cerveau malade...

Mme Bertin, indomptable, ne voulut pas se tenir pour battue.

— Ce ne sont là que des hypothèses, fit-elle, avec des soins, beaucoup de soins, et beaucoup de dévouement, j'entreprendrai d'enrayer la maladie.

M. Lefebre m'y aidera, ajouta-t-elle en se tournant vers le jeune homme.

— De toutes mes forces, madame, répondit Maurice Lefebre...

Les docteurs s'inclinèrent...

Devant cette lutte de l'amour disputant sa proie à la mort, ils se sentirent envahis de pitié, leurs lèvres hésitèrent et leur science se rétracta dans un demi-mensonge: ils convinrent qu'avec d'extrêmes précautions, du repos, des soins attentifs... on pourrait, peut-être, retarder les progrès du mal.

Et Mme Bertin se reprit à espérer.

V

Maurice Lefebre, qui avait reconduit les deux médecins, trouva Mme Bertin dans une attitude désespérée, le front enfoui dans les mains et le regard fixé au sol, comme si elle y voyait un tas de cendres fumantes.

Ne venait-elle pas d'assister, pendant cette heure tragique, à la ruine de sa vie et à l'anéantissement de son bonheur d'épouse? Le verdict des docteurs — ce verdict qu'elle *savait* terriblement vrai, bien qu'elle l'eût discuté avec une fougueuse énergie — la poignardait jusque dans ses souvenirs de fiancée radieuse et éblouie qu'elle avait été à vingt ans... Tout cela, toute une vie, n'était plus que vestiges abolis et consumés.

Maurice Lefebre, sincèrement ému, touché de cet héroïsme féminin qui s'apprêtait à gravir avec une si magnifique bravoure son douloureux calvaire, s'approcha de Mme Bertin et lui renouvela l'assurance de son absolu dévouement.

Mme Bertin saisit la main du jeune homme.

— Je ne pourrai jamais assez vous remercier, dit-elle avec véhémence, de tout ce que vous avez fait pour moi, de tout ce que vous ferez encore, car je ne me dissimule pas que votre tâche sera malaisée...

Il aurait voulu lui répondre qu'elle disposait d'un moyen de reconnaître son attachement qui le paierait au centuple de tout ce qu'il pourrait jamais faire pour elle et son mari, mais il se retint; un semblable aveu dans un pareil moment aurait eu par trop l'air d'un marché...

La sirène de l'usine fit entendre son glapissement aigu, des portes claquèrent et un bruit confus emplit la vaste cour de l'usine...

Ils se regardèrent sans mot dire... Autour d'eux la vie continuait, inexorable... la vie, faite de petites joies et de grandes douleurs, menue peau de chagrin que grignote le temps, très vite ou très lentement, selon notre humeur, mais sans arrêt...

— J'espère, dit soudain Mme Bertin, arrachée pour une seconde à l'absorption de ses souvenirs, que vous ne serez pas malheureux au milieu de nous, Monsieur Maurice?

Le jeune homme tressaillit.

Aurait-elle deviné, se dit-il en évitant de regarder son interlocutrice et tout soudain fort effrayé d'un aveu qui lui brûlait les lèvres.

Mais Mme Bertin, point dupe de son silence, revint patiemment à la charge.

— Mon mari, dit-elle, il y a quelques mois, m'avait fait part de votre intention de le quitter... Il ne m'en a jamais reparlé depuis. Je suppose que vous avez définitivement renoncé à ce départ...

Maurice Lefebre hocha la tête.

— Définitivement... non, Madame... C'est impossible, hélas!...

Elle s'étonna.

— Impossible? Pourquoi? Auriez-vous trouvé une... firme qui vous offre des... appointements meilleurs... Dans ce cas, c'est bien simple...

Il l'arrêta d'un geste excédé.

— Il ne s'agit pas de cela... Pas du tout de cela...

— Mais de quoi, alors?...

Il la vit, penchée vers lui, sollicitant presque cette confession qui ne pourrait la surprendre beaucoup tant elle paraissait l'avoir devinée, et, n'y tenant plus, la voix altérée, il s'écria:

— J'attendais ce verdict des médecins comme le signal de ma délivrance... Je savais qu'ils vous conseilleraient d'obtenir de M. Bertin qu'il se retire des affaires et j'aurais démissionné, moi aussi... avec quel soulagement.

Elle l'arrêta, le visage brusquement durci.

Il comprit aussitôt qu'il s'était grossièrement trompé en s'imaginant qu'elle se doutait de quelque chose, et il se demanda s'il aurait jamais le courage de lui dire la vérité, mais Mme Bertin ne lui laissa pas le temps de se ressaisir.

— Expliquez-vous, dit-elle, pourquoi vouliez-vous quitter cette maison?

Il baissa la tête, et dans un souffle:

— Parce que j'aime, dit-il.

Elle chercha quelques secondes et n'eut aucune peine à trouver. Alors, marchant vers lui, elle articula, la voix sourde:

— Nelly? C'est ma fille que vous aimez?

Il fit signe qu'elle ne se trompait pas.

— J'aurais dû m'en douter, dit-elle. C'est classique... la fille du patron...

Le jeune homme pâlit sous l'insulte.

— J'aime sincèrement Mlle Bertin, fit-il.

Mme Bertin ricana:

— Elle vous aime peut-être aussi... Vous auriez tort de vous désespérer...

Mais, tout soudain, rappelée au sentiment de la réalité, elle cessa brusquement ses sarcasmes. La présence à l'usine de Maurice Lefebre était indispensable... force lui était de le ménager.

— Vous auriez pu, dit-elle avec hauteur, vous adresser à son père ou à moi...

— Je l'aurais fait, avoua le jeune homme, si je n'avais eu la conviction que Mlle Bertin en aimait un autre...

— Un autre? Vous voulez dire que ma fille aime quelqu'un...

Sa stupéfaction montrait bien à quel point Mme Bertin était plus épouse que mère.

Maurice Lefebre acquiesça:

: : Un Coeur Captif : :

— Je sais qu'elle aime M. de Rochas, dit-il, et qu'elle s'est secrètement fiancée à lui.

Mme Bertin sursauta.

— Je vous défends, dit-elle, de tenir devant moi des propos aussi offensants, Monsieur Lefebre. Il n'y a, d'ailleurs, pas un mot de vrai dans ce que vous osez affirmer.

"Ma fille n'aime personne, ma fille n'est promise à personne, sachez-le... Votre susceptibilité vous aura entraîné à faire ces sottes déductions. Dieu merci! Nelly — qui est une enfant — n'aime encore que ses parents... La menace suspendue sur la tête de son père, qu'elle adore, voilà ce qui occupe en ce moment toute son imagination et tout son cœur, la pensée de le sauver... et pas autre chose...

— Je voudrais vous croire, Madame, soupira le jeune secrétaire, mais je crains que certains détails concernant Mlle Nelly ne vous aient échappé... Vous avez été très absorbée par la récente indisposition de M. Bertin, et...

— Il suffit, Monsieur, coupa sèchement la femme du grand constructeur d'autos. Je vous dis, moi, que ma fille n'est pas fiancée, au surplus je ne connais même pas, sinon de nom, ce M. de Rochas. Ma fille n'est pas de celles qui accordent leur cœur à quiconque, sans le déclarer à leur mère... J'espère que vous me ferez l'honneur de me croire...

Maurice Lefebre ne répondit mot. Jamais Mme Bertin n'admettrait que Nelly lui ait caché quelque chose, elle la voyait encore enfant —ne venait-elle pas de le dire à Maurice Lefebre au cours de leur discussion — et la pensée qu'elle se soit promise à ce M. de Rochas ne l'effleurait même pas.

Mme Bertin se leva.

— Si j'ai bien compris, fit-elle, vous retarderiez votre départ au cas où je consentirais à vous donner ma fille en mariage.

— Je n'ai posé aucune condition, se récusa le secrétaire. J'aime Mlle Bertin... je l'aime sincèrement, mais désespérant de l'épouser, je préfère m'en aller...

— Pour qui connaît notre situation cela revient absolument au même... Vous ne posez pas d'ultimatum, mais l'ultimatum se pose de lui-même.

Envahi d'espoir, le cœur battant à tout rompre, Maurice Lefebre interrogea du regard Mme Bertin, n'osant croire encore, après l'accueil glacial que lui avait valu son aveu, qu'elle soit disposée à consentir à son mariage.

Elle devina sa muette interrogation et, désirant s'épargner une question directe, conclut:

— J'en parlerai à ma fille...

Lefebre eut un geste résigné.

Le regard de Mme Bertin se durcit.

— Ayez bon espoir, fit-elle, amère. Nelly aime beaucoup son père... Elle m'écoutera.

— Je ne voudrais pour rien au monde... s'empressa le jeune homme, faire pression sur l'esprit de Mlle Bertin.

— Je sais... persifla Mme Bertin, vous êtes grand seigneur, mais moi, je tiens essentiellement à ce que vous ne résiliez pas vos fonctions... Votre présence au côté de mon mari est plus que jamais précieuse... Vous paraissez, d'ailleurs, l'avoir admirablement compris... Monsieur Lefebre.

— Je vous ai offert spontanément de continuer ma collaboration, s'indigna le jeune homme.

— En stipulant que vous aimiez ma fille...

— Cet aveu m'a échappé...

— Au bon moment...

— Qu'importe... Puisque vous triomphez... Pourquoi nous payer de mots... Vous ne me proposez pas de marché, c'est moi, moi seule, qui vous en propose un... Combien de fois devrai-je vous le répéter: je désire que vous restiez en fonction...

— Je resterai, dit-il.

— Voilà qui est entendu... Vous aurez la réponse de ma fille dans trois jours...

Ayant dit, elle passa, indifférente, devant Maurice Lefebre et s'en fut, le laissant en proie à des réflexions assez contradictoires, où la joie du succès se tempérait d'une sourde humiliation.

: : Un Coeur Captif : :

Comme Mme Bertin regagnait son logis, où on l'attendait pour déjeuner, elle entendit la voix de Nelly dans le hall qui répondait au téléphone:

"Je serai patiente, je vous le promets, disait la petite G 8... Mais quand me ferez-vous signe?...

"Dans une dizaine de jours, c'est cela... Au revoir... à jeudi!..."

Elle venait juste de raccrocher le récepteur quand elle aperçut sa mère.

— Qui était-ce? fit Mme Bertin, en affectant la coutumière indifférence qu'elle avait pour tout ce qui concernait Nelly.

— Elisabeth d'Oultremont, répondit Nelly sans se troubler; elle me demandait si je viendrais avec elle au thé de Mme Raveau... c'est jeudi.

— Tu lui as répondu que oui?

— Je lui ai dit que je te demanderais si tu voulais bien m'y conduire... Je pense que tu voudras...

— Nous avons le temps d'en reparler, maugréa Mme Bertin. Et papa, comment va-t-il? La visite des médecins ne l'a pas trop fatigué... Qu'est-ce qu'il t'a dit quand je suis partie... J'avais peur qu'il ne soit impressionné par la présence du professeur Héraud... Tu lui as bien expliqué que sa présence était tout à fait fortuite.

— Je lui ai dit... ce que tu m'avais dit, fit Nelly. Il a paru me croire... Il trouve ce M. Héraud très bien, très fort... Il se demande comment ce médecin, qui ne l'a jamais vu, connaît si bien son cas... Pauvre papa... C'est mal de le tromper comme nous faisons.

Mme Bertin haussa les épaules.

— Tu aimerais mieux lui dire la vérité... Sais-tu seulement ce que m'a conseillé le docteur Blanckart quand je l'ai revu tout à l'heure?

— Tu as revu le docteur Blanckart tout à l'heure?

— Evidemment... Où crois-tu donc que j'ai été... chez ma modiste peut-être?

— Il t'a dit que c'était grave? gémit Nelly.

Mme Bertin baissa la voix.

— Ton père n'est pas seulement surmené... C'est anémié, qu'il est... anémié cérébralement, et Blanckart voulait que j'obtienne de lui qu'il donne sa démission.

— Papa, donner sa démission! Mais c'est insensé!...

— Bien entendu... Ce serait lui porter un coup mortel... Seulement, comme il lui est déjà arrivé de commettre certaines erreurs, je suis terriblement inquiète.

Nelly réfléchit un court instant, et, soudain:

— As-tu demandé conseil à ce monsieur dont tu me parlais l'autre jour, son secrétaire?...

— M. Lefebre... Oui... Il est de l'avis des docteurs...

— Il pense que papa devrait se retirer des affaires? questionna anxieusement la jeune fille.

Mme Bertin eut un geste d'accablement.

— Il le croit, oui, mais en attendant il consent à s'occuper de tout et à assurer la bonne marche de l'usine... C'est un garçon de grande valeur.

Nelly ne répondit pas. Sa mère l'observait attentivement, attendant le moment favorable pour lui faire part de ses desseins, trop habile pour brusquer les choses, ce qui aurait eu pour conséquence de mettre sa fille en défiance.

Les deux femmes déjeunèrent en tête à tête. M. Bertin, décidément plus accablé qu'il ne voulait en convenir, préférant rester dans sa chambre.

Nelly, quand sa mère l'avait surprise au téléphone, ne lui avait dit qu'une partie de la vérité, juste assez pour travestir son mensonge et libérer sa conscience, car s'il était exact que Betty d'Oultremont lui ait téléphoné, ce n'était pas du tout pour lui faire part de son désir de la retrouver au bal des Raveau, mais pour lui annoncer un événement autrement important.

"Papa et maman, lui avait dit son amie, viennent enfin de capituler. Ils ont abandonné tout espoir de me voir changer d'avis — peut-être est-ce mon attitude au bal qui les aura éclairés — après une ultime explication, je viens de leur arracher la permission d'annoncer, avec quelle joie, à la Supérieure des Dames du Carmel que j'étais prête à entrer au noviciat.

"J'attends leur réponse — qui ne fait pas de doute — dans une dizaine de jours. De son côté, *notre* ami de Rochas, satisfait de la façon dont je m'acquitte des ambassades... veut bien me charger d'une communication point trop désagréable... Il est convoqué pour demain en huit au siège de sa Société, et, déjà, il sait de source certaine que c'est pour lui notifier sa nomination...

"Nous connaîtrons ensemble la "bonne nouvelle", avait conclu la gente Betty, et célèbrerons en même temps nos "fiançailles", tandis que les Sœurs du Carmel m'appelleront à elles pour me fiancer à mon nouveau maître, Robert de Rochas ira trouver M. Bertin et lui demandera votre main..."

Les deux amies avaient encore échangé divers propos et clos l'entretien par cette recommandation de Betty d'Oultremont de ne pas ébruiter le double événement avant une dizaine de jours.

Nelly, n'était l'état de santé de son père, aurait été la plus heureuse des femmes. Sitôt sa demande agréée — Nelly ne doutait pas une minute que sa demande soit agréée — Robert de Rochas la viendrait voir, chaque jour, précédé d'une gerbe de fleurs...

Quel bonheur de se voir, de se parler sans contrainte, d'échanger ces mille riens charmants qui sont le langage des fiancés, sous toutes les latitudes... Déjà elle prenait avec d'incroyables précautions la mesure du deuxième doigt de sa main gauche... celui où *il* lui glisserait la bague de fiançailles... en attendant l'anneau nuptial qui consacrerait sa tendre servitude...

Dix jours! Qu'était cela?... moins que rien quand on voit poindre au bout la félicité de toute une vie...

Et pourtant... Que de choses peuvent arriver en dix jours que l'on n'a pas prévues.

Dans son boudoir, Mme Bertin explique à sa fille:

— Je ne t'ai pas tout dit... Maurice Lefebre, le secrétaire de ton père, nous est d'un grand secours en ce moment... Grâce à lui, uniquement grâce à lui, tu m'entends, papa ne sera pas obligé de donner sa démission...

Et, avec un air de défi, elle ajoute:

— Il dépend de toi qu'il continue à nous aider...

Nelly va se récrier qu'elle ne comprend pas, mais sa mère lui impose le silence d'une brusque pression de la main et entreprend sa cruelle confidence, sans beaucoup de ménagement pour ce jeune cœur inaccoutumé à la douleur, puisqu'aussi bien il lui faudra le sacrifier tout entier.

Nelly écoute sa mère comme on écoute un orage qui gronde dans le lointain et qui, d'une seconde à l'autre, va tout anéantir sur son passage... Avant même que d'expérimenter que le bonheur reste toujours, hélas! en deçà de nos rêves, elle apprend que le malheur dépasse de beaucoup nos appréhensions les plus folles.

Lorsqu'il lui arrivait de penser, le plus rarement possible, qu'un jour viendrait où elle perdrait son père qu'elle chérissait, cette pensée s'associait toujours dans son esprit à l'image d'un beau vieillard s'éteignant doucement, tendrement bercé par ceux qui l'aimaient, comme une belle musique qui nous a charmés cesse de se faire entendre... Mais quoi! Son père serait encore là... le brillant Max Bertin, que tous admiraient, vivrait... et sa voix n'aurait plus qu'incohérences, son regard vide ne la reconnaîtrait plus... Elle lui parlerait et il ne la comprendrait pas...

Elle en fut, à la lettre, épouvantée...

— Il ne faut pas, dit-elle. Il faut le soigner... le guérir...

— Il faut d'abord lui éviter tout souci, toute espèce de fatigue, soupire Mme Bertin. C'est pour cela que Maurice Lefebre nous est précieux.

— Ne m'as-tu pas dit qu'il était de l'avis des médecins, fait Nelly. Je ne comprends pas comment cela se fait... Mieux que personne, pourtant, il doit savoir combien papa est intelligent.

Mme Bertin a un geste d'accablement.

— Il a avoué que depuis longtemps déjà, depuis plusieurs mois, il s'attachait à suppléer à l'insuffisance de son patron et à pallier les effets de ses erreurs... Il n'en a rien dit pour ne pas m'inquiéter... sachant que, tôt ou tard, j'en arriverais à consulter un médecin, qui, lui, me conseillerait d'obtenir que papa donne sa démission.

4 CROISIÈRES de NEUF JOURS

La route du St-Laurent

L'océan Atlantique

New-York et retour

DE MONTRÉAL
21 et 31 JUILLET
10 et 20 AOÛT

$65 et plus

par le populaire transatlantique

"DUCHESS OF RICHMOND"

Soyez cette année du nombre des joyeux passagers qui s'embarqueront à bord du "Duchess of Richmond", à Montréal ou Québec, pour faire une de ces intéressantes croisières de neuf jours à New-York. Vous descendrez d'abord le cours majestueux du fleuve St-Laurent, avec ses rives pittoresques — vous apercevrez les côtes de Gaspé, celles de la Nouvelle-Ecosse, puis vous voguerez deux jours en pleine mer.

Vous aurez toute une journée à New-York, durant laquelle vous pourrez visiter les merveilles de cette grande cité moderne, faire des emplettes et même assister à une représentation de théâtre dans la soirée. Aucuns frais supplémentaires, excepté vos dépenses purement personnelles. Le bas prix de passage couvre lit et repas à bord. Pas besoin de passeport. Faites ce beau voyage. Réservez maintenant.

Renseignements complets de tout agent du Pacifique Canadien

Pacifique Canadien

La Force de la Volonté dans la Confiance

Par CELIA CAROLINE COLE

QU'IMPORTE ce que nous sommes, il y a toujours en nous ou dans notre vie, une entrave quelconque dont nous voudrions nous dégager.

Sans doute, les psychologues disent que nous ne devons pas essayer de nous soustraire à la force des choses, que nous devons les regarder en face et les accepter. Eh bien! non. S'il est nécessaire de savoir ce qui est une lacune dans sa vie ou en soi-même, de l'envisager sans détour, sous son véritable aspect, afin de travailler à s'améliorer, il ne s'en suit pas que nous devions l'accepter.

Il ne faut pas croire qu'il n'y a rien à faire parce que telle ou telle chose embarrasse notre route, et on ne peut éviter l'obstacle en s'en éloignant à pas de course. Personne ne peut courir assez vite pour échapper à sa poursuite. Le seul moyen d'y arriver, c'est de s'élever au-dessus — comme le lis évite la boue — c'est de savoir *monter* par l'effort constant de la volonté.

Toute bulbe confiée à la terre boueuse promet le rendement d'une fleur et est soumise aux lois de la végétation. Serions-nous moindres? Aurions-nous moins de ressource qu'elle?

Il est probable que si nous pouvions nous élever assez haut pour voir passer, comme sur un chemin, l'histoire de l'humanité toute entière, notre premier cri de surprise serait: "Mais oui, nous pouvons réussir avec de la volonté et de la confiance!"

En contemplant le défilé, en en étudiant les détails, nous ne cesserions de répéter: "Mais oui, nos rêves se réalisent!" Voyez ici et là, ces œuvres admirables, fruit d'un travail persévérant, et qui font la joie de ceux qui y ont consacré leur vie. Et là, cette chose terrible obtenue par le labeur soutenu de la méchanceté, et toutes ces activités au service de volontés tenaces!

Penser, c'est créer. C'est une loi. Chaque pensée qui nait bâtit quelque chose autour de soi. La moindre chose qui existe quelque part dans l'univers, est l'œuvre d'une pensée humaine. L'idée en est venue un jour à quelqu'un qui lui a donné toute son attention et y a attaché sa volonté. C'était par là même assurer l'existence de cette chose.

J'ai connu une femme qui cherchait continuellement à passer sans être vue et tenait ainsi sa vie dans l'ombre, parce qu'elle possédait une figure ingrate, sans expression, et vivant ainsi une vie terne et monotone. Elle souffrit ainsi longtemps, puis un jour se décida de chercher à y remédier.

Personne ne lui en parla. Seulement, sa vie solitaire et la crainte de se voir privée à jamais de la beauté de la vie, lui inspirèrent les moyens à prendre. Elle s'imagina le genre de figure qu'elle aimerait être le sien, si elle en avait l'avantage. La nuit quand elle ne dormait pas, le matin quand elle s'éveillait, comme l'aube entre l'obscurité et la lumière, elle *regardait* cette figure.

Naturellement, elle ne fit pas qu'y rêver, elle travailla. Sa modeste situation ne lui permettait pas de fréquenter des salons de beauté ni de suivre des traitements. Mais elle y alla quelquefois pour y apprendre le sens de la beauté et les moyens d'*améliorer* son visage. Elle étudia les physionomies, cherchant à trouver ce qui faisait leur charme ou ce qui leur manquait, ce qui faisait que certaines personnes étaient très entourées et d'autres à peu près délaissées.

Et toujours dans son cœur et dans son esprit vivaient cette figure de rêve et la vie réconfortante qui serait la sienne si seulement elle y parvenait.

Elle réussit enfin. Sa figure devint expressive, charmante et intéressante, car on n'arrive pas à ce succès sans apprendre des choses qui aident à comprendre pour toujours l'isolement, la crainte et l'espérance qui se partagent les cœurs humains. Son rêve accompli, elle est maintenant une des femmes les plus heureuses que je connaisse.

Il y a certainement certaines règles à observer, et il y a aussi une technique.

On peut ne ménager aucun effort, vouloir véritablement et cependant ne pas atteindre le but désiré. Il faut savoir faire *vivre* son rêve. Le désir nait le premier, un désir si grand que, tout le long du jour, il bourdonne dans notre cœur à la façon d'une dynamo.

Ensuite, vient la volonté. Volonté d'arriver, volonté d'*être*. Mais cela ne signifie pas de s'absorber farouchement dans ce travail. Il faut plutôt que le désir s'élève au-dessus de l'anxiété et échappe à la fièvre de la tension. On doit l'accueillir avec confiance, le servir avec une volonté calme, le maintenir en pleine lumière et croire en son accomplissement. Chacun possède en soi tout ce qu'il faut pour réussir, tout comme la bulbe du lis a toutes les qualités nécessaires à son développement et à sa croissance. Tout dépend de la précision du désir, et s'il est assez sincère pour être la force qui ne laisse perdre aucune occasion susceptible d'assurer sa réalisation.

Et il faut avoir la foi, la foi fervente de cette petite fille qui croyait fermement que les prières recevaient une réponse. Un prêtre ayant annoncé aux fidèles que le dimanche il serait fait des prières spéciales pour obtenir de la pluie afin de faire cesser la sécheresse qui menaçait les moissons, tous les habitants se firent un devoir d'assister à cet office. L'église était remplie. Peu à peu, le soleil pâlit, le ciel s'obscurcit, et bientôt la pluie tomba en abondance, battant fortement le toit.

Quand vint le temps de sortir de l'église, tout le monde se pressa dans le portique attendant la fin de l'orage pour retourner à la maison. Tout le monde, excepté une petite fille. Elle avait *cru* et elle avait pris son parapluie!

Nous rêvons tous de beaucoup de choses durant notre existence: d'un bon chez soi, de vêtements confortables et élégants, d'un genre de vie, d'amour, de succès, de grandes et de petites choses.

Lorsque l'ambition n'existe plus en soi, il y a une lacune dans la vie. La raison de vivre est négligée, on est indifférent au but à atteindre, la valeur des actions est moindre, pour ne pas dire nulle. C'est le rythme de la vie qui manque.

Il faut savoir vivre les jours pleinement et bravement et élever sans cesse sa pensée pour faire la vie plus grande; avoir un but à atteindre une œuvre à servir, et se convaincre qu'il y a en soi tout ce qui est nécessaire pour construire ce que nous rêvons; chaque soir, pouvoir se rendre le témoignage de ne pas s'être dérobé à la tâche quotidienne.

En avant toujours par la force de la volonté dans la confiance! (Courtoisie du "Delineator")

: : Un Coeur Captif : :

— Tu as eu raison de refuser...

— Jamais je ne lui infligerai l'horreur d'une retraite... Cesser de s'occuper d'une affaire qui est toute sa vie, tout son orgueil, sa raison d'être, ce serait le poignarder...

— Mais si M. Lefebre consent à...

Nelly s'interrompt brusquement... Tout à l'heure, elle n'a pas très bien compris en quoi il dépend d'elle que le jeune secrétaire continue son office, mais voilà que, tout soudain, elle croit comprendre.

— Il consent, articule sourdement Mme Bertin, mais il y met une condition...

L'anxiété de Nelly est devenue telle, ses traits sont à ce point décomposés, que Mme Bertin hésite.

— Il voulait partir, fait-elle, s'embarquer pour les colonies...

— Et... tu as... réussi à l'en dissuader?

La voix de la petite G. 8 s'est faite si menue et si humble qu'elle est à peine intelligible.

Mme Bertin n'ose plus répondre. Les yeux cloués au plancher, elle sent toute sa belle énergie l'abandonner.

C'est Nelly qui rompt la première le silence.

— Cette condition... quelle est-elle?

Mme Bertin fait appel à tout son courage.

— Il veut t'épouser, prononce-t-elle tout bas.

— Il...

— Oui, Maurice Lefebre t'aime... Il m'a demandé ta main...

Nelly, immobile, frémissante comme un arbuste qui a senti le premier souffle de la tempête, fixe sur sa mère des yeux agrandis d'épouvante. Son cri est un cri d'alarme, mais Mme Bertin feint de n'y voir que l'étonnement d'une toute jeune fille à qui l'on parle mariage pour la première fois.

Elle poursuit, très vite:

— Ton père et moi serions tout disposés à l'agréer comme gendre... Eu égard aux circonstances... je pense que tu n'hésiteras pas...

— Maman!

Nelly vient de proférer le plus fervent des appels, celui que l'âge n'abolit pas... L'instinct de l'enfant demeure en nous si vivace qu'aux heures de danger nous ne pouvons que répéter ce mot qui résume toute notre aveugle confiance en celle qui nous a bercés.

Mais Mme Bertin estime sans doute trop périlleux de comprendre sa fille.

— Explique-toi, dit-elle. Tu serais bien en peine de le repousser, tu ne le connais pas...

Nelly s'est ressaisie. Elle répond d'une voix que l'émotion étrangle au fond de sa gorge:

— Je ne puis pas l'épouser... Je n'aimerai jamais M. Lefebre...

— Tu ne l'aimeras jamais, qu'en sais-tu? Apprends d'abord à le connaître...

— C'est impossible, maman...

Mme Bertin hausse imperceptiblement les épaules.

— Ce que je te demande, dit-elle, n'est pas un sacrifice... Je me borne à t'indiquer *ton* devoir... Je fais le mien... A toi de juger si tu as le droit de priver ton père d'un collaborateur indispensable...

"Je crois t'avoir suffisamment exposé les raisons majeures qui me font désirer la présence de Maurice Lefebre aux côtés de ton père... Sous le romanesque prétexte de vivre ta vie... d'être heureuse... tu ne précipiteras pas la déchéance de celui que nous aimons.

— J'allais me fiancer... implore Nelly. J'aime un jeune homme...

— Tu aimes un jeune homme... Vraiment... Tu sais donc ce qu'aimer veut dire... Malheureusement, ce... jeune homme ne sauvera pas ton père de la ruine, de la mort lente qui le guette.

"Tu tiens entre tes mains son destin, tu sais que si Maurice Lefebre l'abandonne, c'est, pour lui, l'obligation de donner immédiatement sa démission de chef d'entreprise... Tu *sais* que sa démission, à cette heure, lui causerait un choc qui le mènerait au tombeau... Tu n'ignores rien de tout cela et, délibérément, tu refuses...

— J'aime Robert de Rochas, souffle la petite G. 8. Je serais si heureuse d'être a femme... N'ai-je pas le droit de choisir son mari?

— Tu n'as pas le droit de priver ton père d'un concours qui lui est aussi nécessaire que l'air pour respirer... Sachant que tu peux le sauver, tu n'as pas le droit de lui refuser ton aide... Tu n'en as pas le droit... non... pas le droit...

— Maman, supplie Nelly. Maman, j'aime beaucoup papa... Je voudrais le sauver... mais n'y a-t-il pas un autre moyen?

— Il n'y en a pas, brusque Mme Bertin. Nous avons absolument besoin de M. Lefebre... Quand tu le connaîtras mieux, tu l'apprécieras... Il t'aime depuis longtemps et il te rendra heureuse...

— Oh! heureuse...

— Mais certainement... Je me demande bien pourquoi tu ne serais pas heureuse avec ce garçon qui est fort intelligent et d'une conduite irréprochable.

"Tu le verras ce soir... Je lui ai dit de venir bavarder un moment avec nous quand il en aura terminé avec ton père...

Nelly soupire, elle demande:

— Maman, veux-tu me permettre d'aller jusque chez grand-père?...

Elle s'est dit que son grand ami était seul capable de lui donner un peu de courage... beaucoup de courage... pour supporter cette nouvelle épreuve.

— Chez grand-père? s'étonne Mme Bertin. Mon Dieu... va voir grand-père, oui... Seulement... tu ne vas pas lui raconter toutes ces histoires, j'espère... Ne lui dis pas un mot de tout cela... Tu comprends bien, ma pauvre enfant, que personne ne doit savoir...

— Je te le promets, fait Nelly.

— Je ne voudrais pour rien au monde...

— Je ne lui dirai rien, assure la petite G. 8.

Brave petite G 8!... Elle a déjà son plan... Il lui suffira de ne rien dire du tout... de laisser croire à grand-père de Fraipont que Robert de Rochas est fiancé à Betty... En le trompant, c'est elle, surtout, qu'elle trompera, mais elle a besoin de s'abuser, parce qu'elle a besoin de créer un prétexte qui éloignera d'elle celui qu'elle aime...

Grand-père est parfaitement dupe de sa comédie, d'ailleurs... avant même qu'elle lui ait dit quoi que ce soit. Il lui a suffi, comme toujours, de voir sa pauvre petite figure ravagée de chagrin pour s'imaginer que les choses en sont restées où elles en étaient... Et tout de suite, il trouve une foule de consolations, un régiment de bonnes raisons pour oublier cet indigne monsieur.

— Ne le regrette jamais... Il n'en vaut pas la peine, dit-il.

— Je suis très triste, soupire la petite G 8.

Comme il sait bien la consoler, comme il la dorlotte, ce grand-père plus maternel qu'une maman.

La petite G 8 écoute en fermant les yeux ces paroles apaisantes, ces mots qui sont un baume à sa douleur.

— Tu épouseras quelque jour un brave garçon qui t'aimera... que tu aimeras, fait doucement son grand ami.

La petite G 8 a frissonné... "Que tu aimeras"...

— Je crois, dit-elle, que M. Lefebre...

— Ah!... vraiment... N'est-ce pas le secrétaire particulier de ton père?...

— Oui. Tu le connais?

— Pas beaucoup... Tu sais, je ne vais jamais à l'usine, moi... Je crois que je l'ai aperçu une fois ou deux en compagnie de ton père... Il m'a fait l'effet d'un charmant garçon.

Mais toi...

La petite G 8 eut une moue désabusée.

— Oh! moi, fit-elle.

— Comment! "oh moi!", mais il me semble que tu es la première intéressée... S'il te demande en mariage...

— Il m'a demandée en mariage.

— Ah! Et ta mère lui a donné sa réponse?

— Oui... Elle veut bien... Papa aussi.. Moi... j'hésite.

— Il ne te plaît pas?

— Pas beaucoup, mais maman dit que cela n'a pas d'importance, que j'apprendrai à le connaître, et qu'alors il me plaira.

Le grand-père se mordit les lèvres, embarrassé.

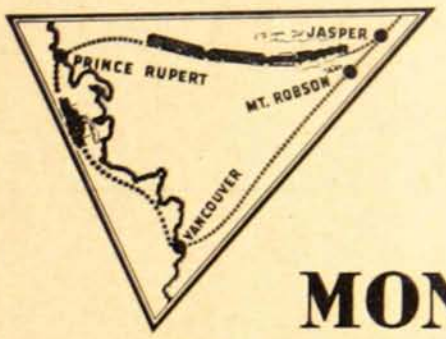
— C'est ce qui arrive quelquefois, en effet, dit-il.

— Pas toujours.

— Pas toujours, évidemment... Ce serait trop beau...

La petite G 8 soupira. Elle pensait comme son grand-père que "ce serait trop beau"... Mais, déjà, elle était résolue non pas à tenter l'expérience, mais à se soumettre...

LE VOYAGE EN "triangle"



OU LES TROIS ASPECTS DES

MONTAGNES DE L'OUEST CANADIEN

EN empruntant la route Jasper-Prince-Rupert, Vancouver-Jasper, vous verrez les plus beaux paysages de l'Ouest canadien, les endroits les plus intéressants. Sous vos yeux se dérouleront, comme dans un film magistral, les plus hauts pics des Rocheuses, les lacs alimentés par les glaciers, les canyons qui enserrent les eaux tumultueuses des torrents, les villages peaux-rouges avec leurs *totems* et cette vallée de la Skeena que les indiens appellent leur *Temlahan* ou paradis terrestre.

Deux fois vous vous arrêterez pour admirer la blanche majesté du Mont Robson, le plus haut pic de la chaîne des Rocheuses canadiennes. Pendant *deux jours* vous voguerez sur l'Océan Pacifique et visiterez les fjords de l'Ouest, un spectacle unique.

Le voyage dure 4 jours et demi. Il est le complément idéal d'un séjour à Jasper Park Lodge, mais même sans cet arrêt il vaut la peine qu'on parte de l'Est pour l'entreprendre. Renseignez-vous sur ce beau voyage auprès des agents du Canadien National ou en écrivant à la Compagnie.

1

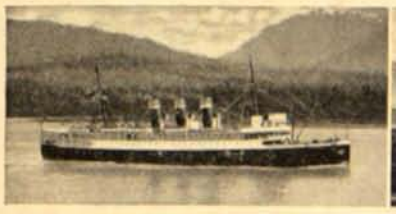
1400 milles par rail en pleine montagne. Deux arrêts devant le Mont Robson.

2

L'avantage de s'arrêter, à l'aller ou au retour, à Jasper Park Lodge, l'hôtel idéal au coeur des Rocheuses.

3

Une croisière de 600 milles parmi les fjords du Pacifique en suivant une route abritée.



En route vous pouvez arrêter aussi à Minaki, dans l'historique région du Lac des Bois, et y pratiquer votre sport d'été favori dans les meilleures conditions. *Minaki Lodge* est ouvert du 29 juin au 3 septembre.

CANADIEN NATIONAL

mène partout au Canada

Voici exactement le fil qui vous la donnera

Les femmes qui comprennent comme leur est essentiel le fil exactement requis choisissent la ***Soie en Bobines J. & P. Coats*** pour coudre et finir velours, satins et fins tissus laineux.

Le "*Sheen*" *J. & P. Coats* est fabriqué spécialement pour faire des points délicats et souples sur crêpe de chine, georgette, chiffon et autres tissus à fini mat. Votre corbeille à couture n'est pas complète sans ces deux fils . . . et les

Aiguilles Milward.
Célèbres depuis 1730.

"SHEEN"
J. & P. Coats
et
SOIE EN BOBINES
J. & P. Coats

FABRIQUÉS AU CANADA par 127P
THE CANADIAN SPOOL COTTON CO.,
MONTRÉAL
Fabricants du Coton en Bobines Coats et Clark

X-BAZIN
Enlève les **POILS**

Appliquez la crème X-Bazin, enlevez en lavant — et vos dessous de bras et jambes seront débarrassés de poils superflus. *Vite, Facile, Sûr!*

Prix 55c.

General Typewriter Service
Limited
87, rue Notre-Dame E. Tél. LA. 7595
LOUE, VEND, REPARE, ACHETE,
clavigraphes de toutes marques.
Spécialité: contrat d'inspection mensuel. Papier carbone, rubans, papeterie.

POURQUOI S'ATTRISTER?

Un cheveu blanc est si vite disparu. — LE RESTAURATEUR CANADIEN ramène les cheveux gris à leur couleur et à leur beauté naturelles. (*Ce n'est pas une teinture*). S'applique facilement. Ne tache pas.

75 sous

Faire remise par mandats ou chèques au pair au

Laboratoire "NEL"
220 est, rue Notre-Dame, Montréal

Il ne peut pas y avoir d'alternative, se disait-elle. Je n'aimerai jamais Maurice Lefebre, on n'aime pas quelqu'un quand on a donné son cœur à un autre.

— Je sais des mariages parfaitement heureux, lui dit doucement le vieillard, qui ont eu comme point de départ une bonne et solide amitié, une amitié affectueuse faite d'estime réciproque.

Nelly ne demandait qu'à le croire. Au demeurant, elle connaissait si peu ce M. Lefebre qu'il aurait été vraiment prématuré de se faire une opinion.

—Nous en reparlerons dans huit jours, dit-elle en prenant congé de son grand ami.

Elle affectait une allure joyeuse, dont M. de Fraipont n'était guère dupe.

"Pauvre gosse!", soupira-t-il.

Il ne croyait certes pas si bien dire.

Jusqu'au soir, jusqu'au moment du dîner, que M. Bertin prit avec les siens, Nelly s'absorba dans l'étude de "son anglais". Elle était déjà d'une certaine force et perfectionnait sans cesse son accent au moyen de disques de gramophone — conférences ou monologues — qu'elle écoutait attentivement pour en noter les moindres nuances.

Adresse ou . . . maladresse, Mme Bertin n'eut rien de plus empressé que d'aiguiller la conversation sur le secrétaire de son mari. M. Bertin en pensait beaucoup de bien et le proclamait à tous les échos.

Selon lui, Maurice Lefebvre était un jeune homme accompli.

— Je l'ai, dit-il, toujours un peu considéré comme un fils.

Mme Bertin lança un furtif regard à sa fille. Sans doute Nelly comprendrait-elle.

Las! La petite G 8 comprend surtout que le siège de son père est fait. Indifférent, il répète une phrase apprise. . .

— Je l'ai invité à passer la soirée, énonce évasivement Mme Bertin.

— Excellente idée, approuve son mari.

Ah! oui, la leçon est bien sue. . . Il n'est pas jusqu'à la petite G 8 qui, docile, esquisse un faible sourire consentant.

Mme Bertin est rassurée. Nelly acceptera.

VII

Ce qu'a été cette soirée, Nelly, tôt réveillée le lendemain, essaie de se le rappeler. Une chose est certaine, elle s'en voudrait de ne pas en convenir très loyalement, Maurice Lefebre a été parfait. Fort prévenant, excessivement aimable, sans la moindre fanfaronnerie.

Elle s'était dit qu'admis pour la première fois dans l'intimité de la famille, il se laisserait peut-être aller à faire montre d'une certaine suffisance. Sans le connaître, elle l'avait jugé poseur. . . Il ne l'est pas. Elle s'est avisée, aussi, qu'il était très bien élevé. Nelly croyait qu'un employé, un homme qui n'est pas "du monde" était forcément mal élevé. Il n'en est rien.

Pour ce qui est de lui plaire. . . La question ne se pose pas. . . Elle aime Robert de Rochas. . . Elle n'aimera jamais que lui. . . Elle *sait* que Maurice Lefebre. . . ou n'importe quel autre jeune homme, n'a aucune espèce de chance de lui plaire, tout au plus lui concède-t-elle qu'il n'a rien de désagréable. . .

Il était très ému, point n'est besoin d'être une femme bien avertie pour remarquer ça, une femme tout court a tôt fait de déceler chez un homme ce trouble particulier qui le rend semblable à un petit garçon. . . Elle l'a deviné, aussi, ingénument admiratif. . .

Maurice Lefebre, quand il lui parle, quand il la regarde surtout, à l'air de s'adresser à une idole. Il la met sur un piédestal, et Nelly a beau faire, elle ne peut s'empêcher d'en concevoir un secret plaisir; c'est une satisfaction qu'elle n'a jamais éprouvée à l'égard de Robert de Rochas, il est vrai que ce dernier lui en promettait bien d'autres. . .

Une jeune fille est rarement insensible à qui lui témoigne aussi visiblement son admiration, c'est un hommage auquel nulle fille d'Eve n'est indifférente.

Quand elle a vu le tremblement de ses mains, sa figure pâle, frémissante, elle en a conçu un naïf orgueil, elle s'est dit qu'il était doux de s'entendre proclamer, même silencieusement, l'élue d'un homme, celle qui remplit toute sa vie. . .

Il n'a pas osé faire de projet, ni esquisser aucune allusion à leur prochaine union; c'est elle qui a pris les devants et lui a dit, en évitant de rencontrer son regard:

— Maman m'a appris que vous consentiez à rester auprès de mon père, Monsieur Lefebre, je vous en suis infiniment reconnaissante. . .

Lui-même a feint de ne pas comprendre et de ne pas entendre le ton d'ultime résignation avec lequel Nelly a prononcé cette pauvre phrase qui scelle le pacte de leur mutuelle convention.

Il l'a interrogée sur ses préférences, ses lectures, ses musiciens favoris, ses occupations. . . Quand elle lui dit qu'elle apprenait l'anglais, il a légèrement tiqué. Il ne doit sans doute pas ignorer que si elle a pioché avec tant d'assiduité la langue de Shakespeare, c'est qu'elle se préparait à être la femme de Robert de Rochas, dont la mère est anglaise et dont la famille est très entichée de tout ce qui est anglais.

Elle a insisté, avec un peu de cruauté, sur ce dernier chapitre, et lui a complaisamment expliqué qu'elle corrigeait son accent au moyen de *lectures* parlées que lui débite son phonographe.

Mais c'est sans importance tout cela. . . Quand sa mère lui demandera, au déjeuner: "Eh bien. . . comment le trouves-tu?" elle sait fort bien ce qu'elle lui répondra: elle lui répondra qu'elle se soumet à son désir. . . à son ordre. . . mais rien de plus. Inutile de mettre son cœur à nu et d'exhiber sa peine dans le fallacieux espoir de mendier une commisération qui ne viendra pas.

Mme Bertin ne lui pose aucune question. Il lui suffit d'avoir compris que Nelly acceptait l'inévitable.

M. Bertin est retombé dans son apathie coutumière — coutumière depuis deux mois — son humeur est tantôt morose, tantôt exagérément gaie. Il a des projets grandioses, formidables, qu'il expose avec une fougue juvénile, parle de doubler, de tripler sa production journalière, puis, cinq minutes plus tard, se refuse à donner une signature, aussi indifférent à ce qui l'entoure que s'il entendait parler d'automobile pour la première fois de sa vie.

. . . Et Maurice Lefebre revient le soir... précédé d'une gerbe blanche, absolument comme aurait fait. . . l'autre.

Comme l'autre, aussi, il s'isolait dans un coin du salon en compagnie de Nelly et lui disait toute sa joie de la savoir près de lui, comme l'autre? Non, ce qu'il lui racontait en lui tenant la main ne *pouvait* pas être la même chose que ce que lui aurait chuchoté Robert de Rochas. Quand même les mots se seraient-ils ressemblés que la petite G 8 les aurait entendus très différents, car elle les entendait, ces mots, d'une oreille distraite, tandis qu'elle aurait écouté avec son cœur les paroles de Robert.

Et pourquoi Nelly aurait-elle refusé aucune des. . . conséquences naturelles de son suprême renoncement. Si ignorante qu'elle fut de la vie, elle se rendait parfaitement compte qu'elle n'éprouvait à attendre les visites de Maurice Lefebre qu'une totale indifférence qui ne lui rappelait en rien les tressaillements de joie ressentis, naguère, à l'approche des entrevues qu'elle avait eues avec Robert de Rochas.

A dire le vrai, elle éprouvait, à mesure que s'écoulaient les jours et que se creusait entre elle et lui l'irréparable de son silence, un déchirement intérieur à la pensée de voir s'éloigner à jamais les deux seules personnes qui avaient tenu dans leurs mains la clé de toutes espérances: la tendre et bonne Betty et le brillant ingénieur, dont le ressentiment demeurerait sans doute superbement muet.

Encore convenait-il qu'il fût avisé de sa décision. . . et pour ce, elle songea immédiatement à son amie Betty, si héroïquement dévouée.

Libre d'aller et de venir, sous l'égide indulgente de la vieille Catherine, elle l'entraîna par un bel après-midi de novembre, froid et sec, chez son amie Elisabeth, qu'elle trouva, comme à l'accoutumée, à l'abri de son oratoire.

Betty, poussée par un sentiment de convenances que la température glaciale de sa chambre-cellule aurait suffi à justifier, voulut la recevoir au salon, mais la petite G 8 eut tôt fait de l'en dissuader. Aussi bien, ce qu'elle avait à lui communiquer s'accommodait à merveille de l'austère décor où s'étaient échangées leurs premières confidences.

Betty, sitôt qu'elle l'aperçue, lui dit, toute joyeuse:

— C'est le ciel qui t'envoie. . . J'allais justement aller te voir pour passer avec toi ma dernière journée dans le monde. . . C'est pour bientôt, tu sais. . . pour très bientôt. . .

Nelly, témoin de ce bonheur, pourtant si différent de celui qu'elle avait souhaité, sentit un petit pinçon lui mordre le cœur, non qu'elle éprouvât la moindre jalousie

: : Un Coeur Captif : :

à l'égard d'une amie qu'elle chérissait, mais parce qu'elle ne pouvait s'empêcher de penser que Betty, du moins, connaîtrait l'idéal qu'elle désirait si ardemment, tandis qu'elle-même

Atteignant un coffret de bois sculpté, posé comme une offrande sur la tablette de son prie-Dieu, Elisabeth d'Oultremont poursuivit:

— J'ai résolu, aussi, de distribuer à mes cousines et à mes amies mes bijoux de jeune fille. . . Maman aurait bien voulu que je n'en fasse rien. . . Pauvre maman, elle espère encore que je ne supporterai pas les règles sévères du Carmel et que je lui reviendrai. . . Mais je sais si bien, moi, que je ne reviendrai jamais. . . sinon en pensée, quand je prierai pour ceux que j'aime. . .

"Pour vous, Nelly, j'ai réservé cette bague, ma grand'mère me l'avait léguée pour qu'elle soit ma bague de fiançailles. . . J'ai écrit à M. de Rochas qu'il ne vous en offre pas d'autre. . . pour l'instant. . . Cela me fera plaisir. . . Je pense qu'il acceptera. . .

Elle voulut passer la bague au doigt de Nelly. C'était un très beau bijou, une petite perle entourée de diamants d'un éclat magnifique Mais la main de la petite G 8 eut un brusque geste de recul.

Betty leva les yeux sur son amie.

— Nelly! s'écria-t-elle, la voyant les lèvres tremblantes, plus pâle qu'une morte. . . qu'avez-vous? . . . Cet innocent caprice vous déplairait-il?

De grosses larmes avaient jailli sur les joues de la petite G 8.

— Je ne serai jamais la femme de M. de Rochas, fit-elle sourdement. . . Je venais vous l'annoncer pour que vous soyez. . . une fois de plus, mon interprète...

— Nelly. . . Ce n'est pas possible. . .

Le visage enfoui dans les mains, secouée de sanglots convulsifs, Nelly ne répondit pas.

— Ma chérie. . . qu'est-il arrivé? questionna anxieusement Betty en se penchant sur elle. Vous ne pouvez pas avoir changé d'avis. . . Vous aimez toujours M. de Rochas?

— Il *faut* que je l'oublie.

— L'oublier. . . mais c'est insensé. . . juste au moment où il va faire une démarche auprès de M. Bertin. . . Il me l'annonce dans sa dernière lettre. Tenez. . . voulez-vous que nous la lisions ensemble? Je l'ai conservée pour vous la montrer. . .

Nelly eut un mouvement de refus, presque d'effroi. . .

— Non, Betty, dit-elle, non. . . Je ne dois pas.

— Mais. . . pourquoi?. . . Vos sentiments à son égard n'ont pas changé. . .

Nelly, s'essuyant les yeux, expliqua d'une voix brisée:

— Mes sentiments n'ont pas changé. . . mais *tout* est changé dans ma vie. . . dans ce qui devait être ma vie. Pour des raisons que j'ai promis de tenir secrètes et qu'il ne m'appartient pas de divulguer, même à vous, Betty, parce que ce secret n'est pas seulement le mien, je suis obligée d'épouser Maurice Lefebre, le secrétaire de papa.

— Voyons. . . je ne comprends pas. . . Vous êtes obligée, dites-vous. . . mais personne ne peut vous obliger à épouser quelqu'un que. . .

— Que je n'aime pas. . . Vous l'avez deviné. . . Pourtant, j'y suis décidée. . . parce que c'est mon devoir. . .

Déférente à son désir et comprenant que son amie ne pouvait pas lui en dire davantage, Betty se garda de toutes nouvelles questions. Nelly s'empressa, au demeurant, de spécifier que Robert de Rochas était absolument étranger à cette décision.

— Je compte sur vous pour lui faire part de. . .

— Je le ferai, acquiesça la jeune fille. . . Il en sera atterré. . .

Nelly, que son drame, à elle, absorbait toute, n'entendit pas la réflexion de son amie.

— Il en souffrira dans son cœur et dans son orgueil, continua Betty avec une imperceptible nuance de rancune pour celle qui ne craignait pas de décevoir un ami d'enfance qui lui était cher et, comprenant, par une admirable intuition féminine, la part exacte que l'homme apporte dans l'amour.

: : Un Coeur Captif : :

Mais Nelly, sourde à cette ultime prière, n'avait d'oreille que pour les lamentations de son jeune amour blessé à mort.

— Dieu décidera, soupira Betty. Je ne manquerai pas de le prier pour vous et... pour lui...

Elles s'embrassèrent à nouveau, car c'était le moment de leurs adieux. Nelly déplora de perdre une amie juste au moment où elle aurait eu si grand besoin d'être affectueusement assistée.

— Vous ne me perdez pas... pas tout à fait, protesta Betty d'Oultremont. La première semaine, je serai en retraite; mais ensuite, il me sera permis de recevoir des visites au parloir du couvent... Je sais bien que le voyage est long, de Paris à Margate, et qu'on ne va pas en Angleterre comme on se rend à Marseille ou à Bruxelles... Pourtant, la distance est sensiblement la même et, si vous tenez réellement à me voir...

— Je viendrai, répondit Nelly.

Elle articula cette promesse un peu machinalement et d'un accent découragé qui ne fit guère illusion à son amie.

Hélas! Nelly n'ignorait pas que c'en était fini des consolations et des joies de l'amitié entre son amie et elle. Transplantée dans le recueillement du couvent, Betty allait vivre, désormais, d'une vie toute mystique qui la rendrait peu à peu indifférente aux bruits du monde, à ses plaintes et à ses joies.

VIII

Tout est consommé!... Un mot hâtif de Betty vient de l'informer que la commission a été faite à... qui de droit.

Betty est trop respectueuse de ce que son amie lui a dit être un "devoir" pour tenter de la dissuader de cette union qui n'a pas l'heur de lui plaire; mais, au ton de sa lettre, sa réprobation n'en apparaît pas moins évidente...

La petite G 8 nè se fait aucune illusion; personne ne comprendra jamais qu'aimant Robert de Rochas, elle ait rompu avec lui, au moment précis où leurs fiançailles allaient devenir officielles, pour promettre sa main au secrétaire de son père.

Son grand-père de Fraipont, qu'elle a revu et à qui elle a confirmé son intention d'épouser Maurice Lefebre, feint de croire ce qu'elle lui a raconté. Il n'en est pas dupe le moins du monde, mais il s'est bien gardé d'approfondir un douloureux secret qu'il devine à moitié. Il sait que son gendre et sa fille ont toujours fait grand cas de ce secrétaire modèle et il discerne obscurément que là doit être la vérité, la seule et unique raison de ce choix inattendu. Encore ignore-t-il, jusqu'à présent, l'entrée en religion d'Elisabeth d'Oultremont, car s'il savait que sa petite fille a été obligée d'évincer Robert de Rochas, le bon grand-père ne demeurerait certainement pas aussi stoïquement impassible.

Depuis sa première rencontre avec Robert, avec celui qu'elle nommait IL dans sa pensée, la petite G 8 faisait des rêves dorés, elle regardait se dérouler sur l'écran de sa jeune imagination le plus beau film qui soit au monde, celui de son bonheur futur, film en couleur agréablement teinté de rose, film parlant cent pour cent, comme disent les affiches, dont le dialogue était exclusivement composé de paroles d'amour...

Aujourd'hui, la belle projection s'est interrompue tout net et ses yeux intérieurs sont plongés dans le noir, comme il arrive au cinéma, quand l'appareil se détraque. Le bonheur — un bonheur bien modeste — tel qu'elle l'avait souhaité, lui apparaît comme une impossible chimère...

Elisabeth d'Oultremont vient de partir pour le couvent de Margate, où commence son novociat. Son père et sa mère l'ont accompagnée, le désespoir dans l'âme, espérant jusqu'à la dernière minute qu'ils parviendraient à soustraire leur fille à cette claustration qui leur ravit leur enfant, comme le ferait l'impitoyable mort...

Par une amie qui s'était jointe à eux, Nelly a eu quelques détails de la cérémonie, très simple, qui a précédé l'entrée en retraite de la novice.

Vêtue de blanc immaculé, ainsi qu'une mariée, Betty d'Oultremont a été guidée au pied du maître-autel par ses futures compagnes, elles-mêmes voilées de blanc, à la façon des demoiselles d'honneur des noces d'autrefois, et tandis que l'orgue de la chapelle égrenait un hymne d'allégresse, le prêtre officiant a prononcé les paroles sacramentelles de ce mariage avec le Seigneur, à quoi la jeune épousée a répondu d'une voix tremblante de bonheur...

Et Nelly ne songe pas sans amertume que, bientôt, elle va avoir à répondre, elle, aussi, à la question que lui posera l'officier de l'état civil. Réponse sans joie qui sonnera le glas de son bonheur.

Entre ces deux cérémonies, aucune analogie, sinon que le renoncement de l'une aux plaisirs du monde suivrait le renoncement de l'autre à ses rêves de jeune fille.

Chaque fois qu'il rencontrait un de ses amis, Max Bertin lui faisait part du prochain mariage de sa fille avec Maurice Lefebre. Il ne laissait pas d'en témoigner une vive satisfaction qui l'empêchait de remarquer l'étonnement que provoquait, presque toujours, l'annonce de cette union jugée bizarre, parce qu'il était communément admis que la petite G. 8, jolie et richement dotée, méritait mieux que cela.

Toujours aussi ignorant de son état, il se plaignait seulement d'éprouver par moments une grande fatigue, accompagnée de migraines extrêmement douloureuses qui le laissaient prostré, aveuli, incapable d'ordonner ou de décider quoi que ce soit.

C'est dans ces occasions que Maurice Lefebre se révélait réellement précieux, indispensable, disait Mme Bertin, et le terme n'avait rien d'exagéré, car nul autre que lui, certainement, ne serait arrivé, avec autant de douceur et une aussi grande fermeté, à obtenir du chef suprême des usines "La Torpille" exactement ce qu'il désirait.

Au sortir de ces crises et témoin du dévouement réel que montrait le jeune secrétaire, Nelly oubliait ses rancunes pour ne plus se souvenir que des qualités de son futur époux. Son sacrifice lui était moins amer, moins cruel. Elle se disait que sa mère avait eu raison d'exiger d'elle cet abandon qui devait permettre à son père d'éliminer les soucis d'une direction trop lourde pour lui et, peut-être, de recouvrer insensiblement la santé.

Mme Bertin avait déjà pris toutes ses dispositions pour loger le nouveau ménage dans une aile de son hôtel particulier. Au surplus, la petite G 8 en avait exprimé le désir à Maurice Lefebre qui, bien entendu, s'était abstenu de la moindre objection...

Nelly était la maîtresse de sa destinée... Tout ce qu'elle décidait était parfait et devenait un ordre à quoi il s'empressait de se conformer.

Sincèrement épris, il l'avait assurée qu'il n'épargnerait rien pour la rendre heureuse.

Las! que ne pouvait-elle le prendre au mot et le supplier de l'épargner... de renoncer à cette union qui ne promettait qu'heurts et malheurs... Ne lui avait-il pas dit, la veille au soir, encouragé par son attitude un peu moins distante:

— Tout ce qui sera humainement possible de faire... je le ferai... Nelly, pour vous conquérir; pour vous mériter.

Elle le croit... Mais elle sait bien que ses efforts sont voués à l'insuccès. L'amour, les soins, les prévenances dont l'entourera Maurice Lefebre ne chasseront jamais l'oiseau noir du souvenir dont les serres impitoyables griffent son pauvre cœur.

Entre eux, quoiqu'il fasse, et si habile soit-il, demeurera à jamais l'image tendrement aimée de celui qui, le premier, a su émouvoir sa jeune âme.

***

Pour éviter de trop penser et comme d'autres cherchent un refuge dans le tourbillon des plaisirs, Nelly s'était réfugiée dans la pratique des sports. Tous les matins, délaissant "son anglais", désormais superflu, qu'il pleuve ou qu'il vente, elle se grisait de vitesse au volant d'une G 8 super-sport, emmenant tantôt la vieille Catherine, paralysée de peur, tantôt une amie admirative, que le quatre-vingt-dix soutenu n'effrayait pas ou, du moins, qui le lui cachait...

Au retour de ses randonnées, sans but précis, il lui arrivait de s'arrêter un court instant, chez son grand-père, juste le temps d'entrer et de sortir.

Ce jour-là, faisant droit aux supplications de sa vieille bonne, elle avait consenti à "faire la tortue", c'est-à-dire à ne pas dépasser le cinquante, ce qui repré-

CONSTRUCTION SOLIDE

Pierre par pierre, étage par étage, s'élève sur le roc le solide édifice. La Banque Royale a monté ainsi, d'année en année. Sa stabilité éprouvée explique la position qu'elle occupe parmi les plus grandes institutions bancaires du monde entier.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

Tél. CR. 2149 — 2461, rue des Carrières MONTREAL

J. H. Breton

TEINTURIER et NETTOYEUR

Prop. du NEW SYSTEM CLEANING SERVICE

EXCURSION

QUEBEC — NEW-YORK

A BORD DU

S. S. CHAMPLAIN

(Le plus grand navire de classe cabine au monde)
(28,000 tonnes)

DEPART DE QUEBEC..... 29 août, 11 P.M.
ARRIVEE A ST-JEAN, N.B..... 1 sept., 6 A.M.
DEPART DE ST-JEAN, N.B..... 1 sept., Midi
ARRIVEE A NEW YORK..... 2 sept., 7 P.M.

$45.00 MINIMUM

$65.00 Aller et Retour — Incluant Chemin de Fer Montréal-Québec — New-York-Montréal — Couchette New-York-Montréal.

POUR RENSEIGNEMENTS S'ADRESSER:

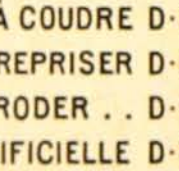
French Line

1196, PLACE PHILLIPS
MONTREAL
OU AUX AGENTS LOCAUX

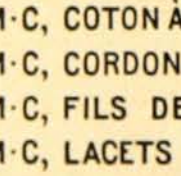
"Au nombre des fervents du Balai Mécanique Bissell," *dit Mlle B. Haden Gilman, directrice adjointe de l'excellent Hôtel Grosvenor, de Vancouver,* "nous comptons notre Première Ménagère. Le Bissell est vraiment essentiel, car, quoique nous nous servions, bien entendu, de l'aspirateur électrique, la perfection du service exige aussi un appareil silencieux, qui enlève en un clin d'oeil toute trace de poussière et la moindre cendre de cigarette. Nos balais Bissell sont utilisés à tout moment, et les salons et les chambres des clients sont toujours d'une propreté méticuleuse."

Cendre sur les tapis

Miettes sous les tables



Petits fils, etc.



MODÈLE "APPARTEMENT"
$5.75 (Supplément de 25c dans l'Ouest)
Les autres modèles coûtent encore moins cher!
Demandez notre Brochure Gratuite
Bissel Carpet Sweeper Co. of Canada, Limited, Chutes Niagara, Ontario.

Ayez recours au Bissell pour faciliter votre propre ménage—suivez l'exemple de l'Hôtel Grosvenor!

Un Bissell ramassera toute la poussière, grâce au Réglage Hi-Lo, dispositif exclusif qui élève et abaisse automatiquement la brosse selon l'épaisseur du tapis. A cause de la finesse et du soyeux de ses poils, le Bissell n'endommage jamais les carpettes. Il est très léger—et ses roulements à rouleaux le font glisser silencieusement. Quel contraste entre le Bissell et ces autres balais qui n'ont d'autre mérite que leur prix!

6F

Le Nouveau BISSELL Dans tous les grands magasins

DOLLFUS-MIEG & Cie
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS

COTON
LIN & SOIE
POUR BRODER·CROCHETER·TRICOTER
D·M·C
MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE
SPÉCIALITÉ DE COULEURS BON TEINT
ARTICLES DE Ire QUALITÉ
POUR OUVRAGES DE DAMES
DOLLFUS-MIEG & Cie, SOCIÉTÉ ANONYME
MULHOUSE-BELFORT-PARIS

COTONS À BRODER D·M·C, COTONS PERLÉS.. D·M·C
COTONS À COUDRE D·M·C, COTON À TRICOTER D·M·C
COTON À REPRISER D·M·C, CORDONNETS.... D·M·C
SOIE À BRODER .. D·M·C, FILS DE LIN.... D·M·C
SOIE ARTIFICIELLE D·M·C, LACETS DE COTON D·M·C

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES
On peut se procurer les fils et lacets de la marque D·M·C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

sentait pour la pauvre Catherine une vitesse diabolique.

Passant par l'avenue du Bois, elle remarqua devant chez son grand-père l'automobile du docteur Blanckart. Prise d'un terrible pressentiment, elle stoppa aussitôt et, laissant la vieille bonne dans l'auto, grimpa quatre à quatre les étages.

Au coup de sonnette, le domestique accourut, l'air effaré.

— Mademoiselle trouvera Monsieur bien souffrant ce matin, dit-il. Le docteur m'envoyait justement prévenir Madame...

Nelly poussa un cri.

— Allez! fit-elle... Allez vite... Vous lui direz que je suis ici...

Elle ne fit qu'un bond jusqu'à la chambre de M. de Fraipont. Le docteur Blanckart vint lui ouvrir et, mettant un doigt sur ses lèvres, lui désigna le malade, étendu sur son lit, la tête surélevée par une pile de coussins et si affreusement pâle que la petite G 8, haletante d'angoisse, dut faire appel à toute sa présence d'esprit pour ne pas se trahir.

M. de Fraipont, très oppressé, devinant la présence de sa petite fille, lui fit signe d'approcher.

— Ne t'inquiète pas, Nell, dit-il. Ce n'est rien... Un gros froid... J'ai voulu réveillonner et tu vois... je me suis fait pincer.

— Mais oui, mais oui, fit la petite G 8. Je ne suis pas inquiète... Grand-père.

La voix tremblante de Nelly, sa physionomie défaite démentaient son optimisme. Le malade insista:

— Un simple rhume.

Sa poitrine se soulevait avec un bruit rauque.

Le docteur écarta doucement la jeune fille. A cet instant, on entendit un pas pressé dans le couloir.

— Voilà maman! s'écria Nelly.

C'était Mme Bertin que le domestique avait été chercher. La petite G 8 se précipita audevant de sa mère. La menace qu'elles sentaient peser sur elles deux les rapprochant dans une commune angoisse les fit se jeter aux bras l'une de l'autre.

Mme Bertin, étouffant un sanglot et n'osant interroger sa fille, dont le bouleversement n'était que trop visible, articula:

— Ma pauvre petite... Ma pauvre enfant.

Il sembla à Nelly que sa mère ne l'avait jamais embrassée avec autant de ferveur. Elle désigna la porte restée entre-bâillée.

— Le docteur Blanckart est là?

Nelly fit signe que oui.

— J'ai peur, murmura la jeune fille.

Mme Bertin rendit son salut au docteur et, s'approchant du malade, lui prit la main qu'elle tint pressée dans les siennes.

Le vieillard reconnut sa fille et, l'attirant à lui, il lui dit à mots entrecoupés:

— Je voudrais que Nelly soit... heureuse.

— Mais elle est... heureuse... rétorqua Mme Bertin.

Il secoua la tête.

— Non... approche-toi... plus près... c'est cela... Je veux dire heureuse de... de son mariage... du mariage projeté avec M. Lefebre.

Mme Bertin pâlit. Elle s'assura que Nelly, sans doute pour pleurer sans qu'on la vît, avait quitté la chambre, et, mortellement embarrassée par la présence du docteur, elle répondit à mi-voix:

— Nelly est très heureuse d'épouser M. Lefebre, je vous assure...

— Bien vrai...

— Mais certainement, papa... très heureuse.

M. de Fraipont se recueillit un moment:

— C'est bien, dit-il... Je croyais... Je me suis trompé.

Il ne parlait plus qu'avec une extrême difficulté. Sa respiration était devenue sifflante, extrêmement pénible.

Mme Bertin lança au docteur un regard de détresse et elle s'éloigna sur la pointe des pieds pour aller rejoindre sa fille qui sanglotait dans le couloir.

— Pauvre papa! gémit-elle.

Les pleurs de Nelly redoublèrent. Un immense déchirement se faisait en elle. Elle comprenait, hélas! que son grand-père adoré était à toute extrémité et elle réalisait le vide immense que sa perte, qu'elle sentait proche, allait opérer dans sa vie.

Avec lui s'en allait son meilleur et son plus sûr ami, le confident de sa jeunesse, son conseiller de toutes les heures, celui qui l'avait toujours admirablement comprise et si tendrement consolée, celui qui l'avait peut-être mieux aimée que personne au monde.

: : Un Coeur Captif : :

Ne représentait-il pas les rares joies qu'elle ait connues jusqu'ici? N'était-il pas associé à tout ce qui lui était arrivé d'heureux, de souriant...

D'instinct et bien qu'elle n'ait pas encore eu le douloureux spectacle d'êtres chers luttant avec la mort, Nelly ne songea pas un instant que son grand-père se rétablirait. A la minute où le domestique lui avait fait part de l'état de M. de Fraipont, elle avait eu l'horrible pressentiment de sa fin, et, maintenant qu'elle pleurait dans les bras de sa mère, elle repoussait tout espoir...

Séchant hâtivement leurs larmes, la mère et la fille revinrent dans la chambre. Le docteur venait de faire au malade une application de ventouses qui avait légèrement calmé l'oppression, mais, déjà, on sentait que les forces du vieillard diminuaient.

S'arrachant à sa torpeur, Nelly se précipita pour aller au-devant du prêtre, que Mme Bertin avait fait mander dès qu'elle avait eu connaissance de l'état alarmant de son père, et fut assez heureuse pour le rejoindre et le supplier de se hâter, tant elle redoutait que la raison du malade ne l'abandonnât avant sa suprême entrevue avec le représentant de Celui qui juge et décide de nos actes.

Après avoir communié et pieusement accueilli les secours de la religion, le grand-père fit appeler les deux femmes, auxquelles s'étaient joints M. Bertin et Maurice Lefebre, et il trouva encore la force de murmurer à sa fille ses dernières recommandations.

Nelly... Le bonheur de Nelly... revenaient sans cesse sur ses lèvres tremblantes comme un leitmotiv de douceur et de tendresse.

Le docteur Blanckart, qui honorait particulièrement le malade de son amitié, tenta l'impossible: piqûres, ballons d'oxygène, frictions, tout ce que la science a inventé pour se donner l'illusion d'arracher à la camarde notre pauvre enveloppe charnelle, fut essayé... Mais l'heure était là... et le grand-père de Nelly, en paix avec sa conscience et entouré des siens, rendit à Dieu son âme de très brave homme.

IX

Eu égard au deuil qui frappait la famille Bertin, le mariage de la petite G 8 fut célébré trois mois plus tard, dans la plus stricte intimité. Un vrai mariage de convenance sans fleurs ni couronnes.

Nelly sut se montrer courageuse; même, elle réussit si habilement à donner le change que son fiancé lui-même s'y trompa. Il crut que la jolie Nelly s'était enfin laissé toucher par le tendre amour qu'il lui témoignait et, comme ils sortaient de l'église, accompagnés de M. et Mme Bertin et de leurs témoins, il lui dit:

— Vous avez fait de moi le plus heureux des hommes... Nelly...

La belle épousée voulut bien sourire.

— Je pense, fit-elle, que vous n'avez pas oublié ce que je vous ai dit hier.

Le front de Maurice Lefebre se rembrunit.

— Non, je n'ai pas oublié...

— Alors...

Elle lui échappa pour aller embrasser son père, très droit dans sa jaquette bien coupée, l'air un tantinet rêveur, mais si incroyablement jeune que les inévitables midinettes qui se pressaient pour les voir passer, le prirent pour le marié et échangèrent des réflexions qui firent rougir de plaisir Mme Bertin.

Un oncle de Maurice qui lui servait de témoin, Maurice Lefebre ayant perdu son père et sa mère dès l'âge le plus tendre, s'approcha de lui et le félicita chaleureusement.

Il s'étonna de la mine renfrognée que faisait le nouveau marié, d'autant plus que Maurice s'était montré fort exubérant jusque-là.

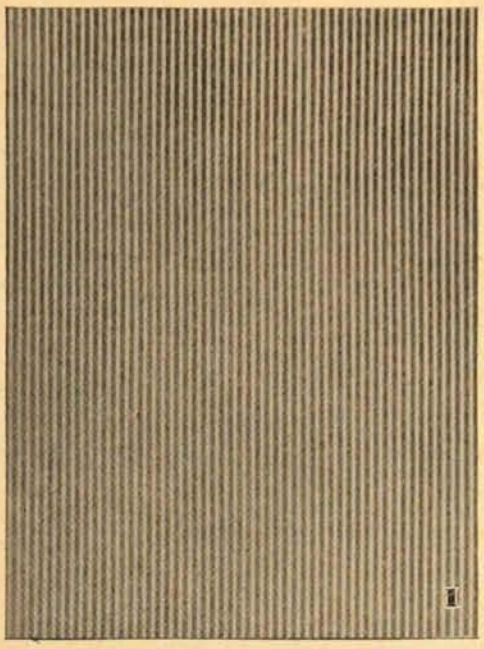
— Qu'est-ce qui t'arrive, lui dit-il à mi-voix; tu étais tout sourire ce matin, et maintenant tu fais une figure longue d'une aune... On dirait, Dieu me pardonne, que tu n'es pas content... Trouverais-tu, par hasard, la fiancée trop belle...

— Mais pas du tout...

— Tu as quelque chose... voyons?...

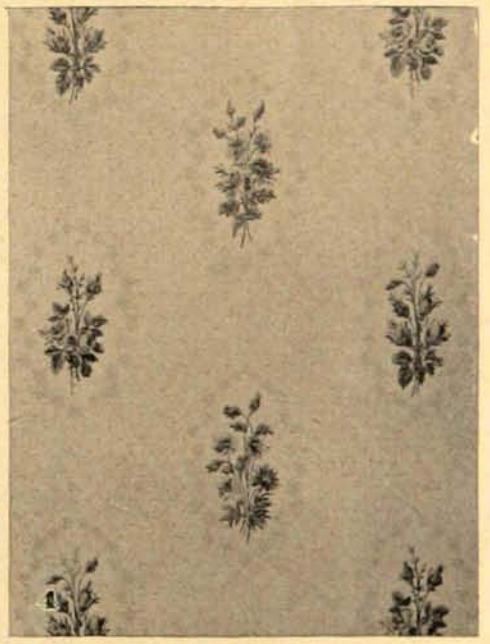
(*Suite à la page* 24)

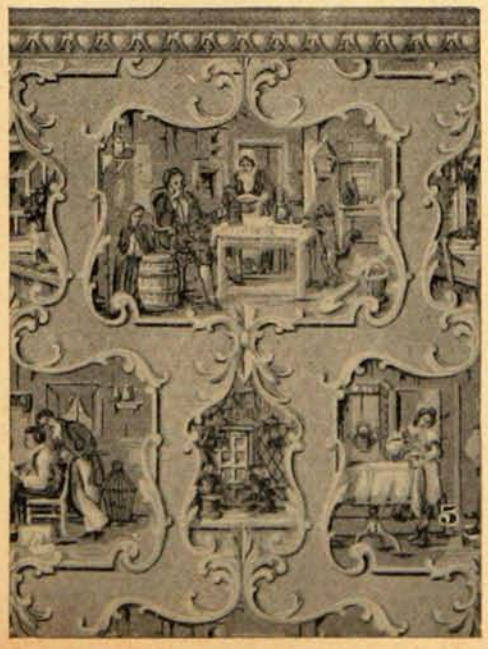
Pour l'Embellissement de la Maison

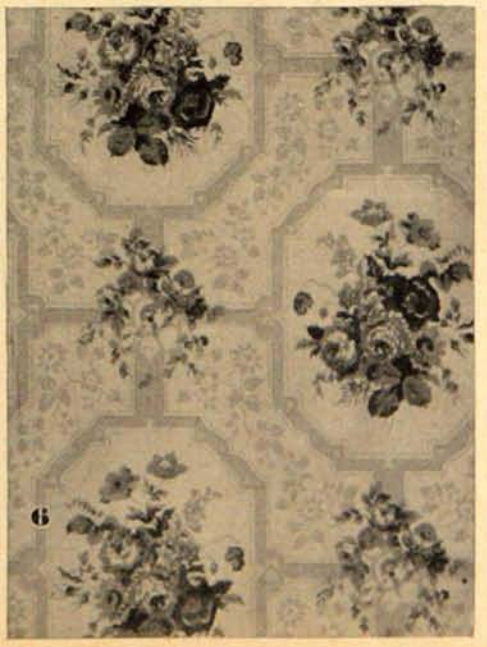

1

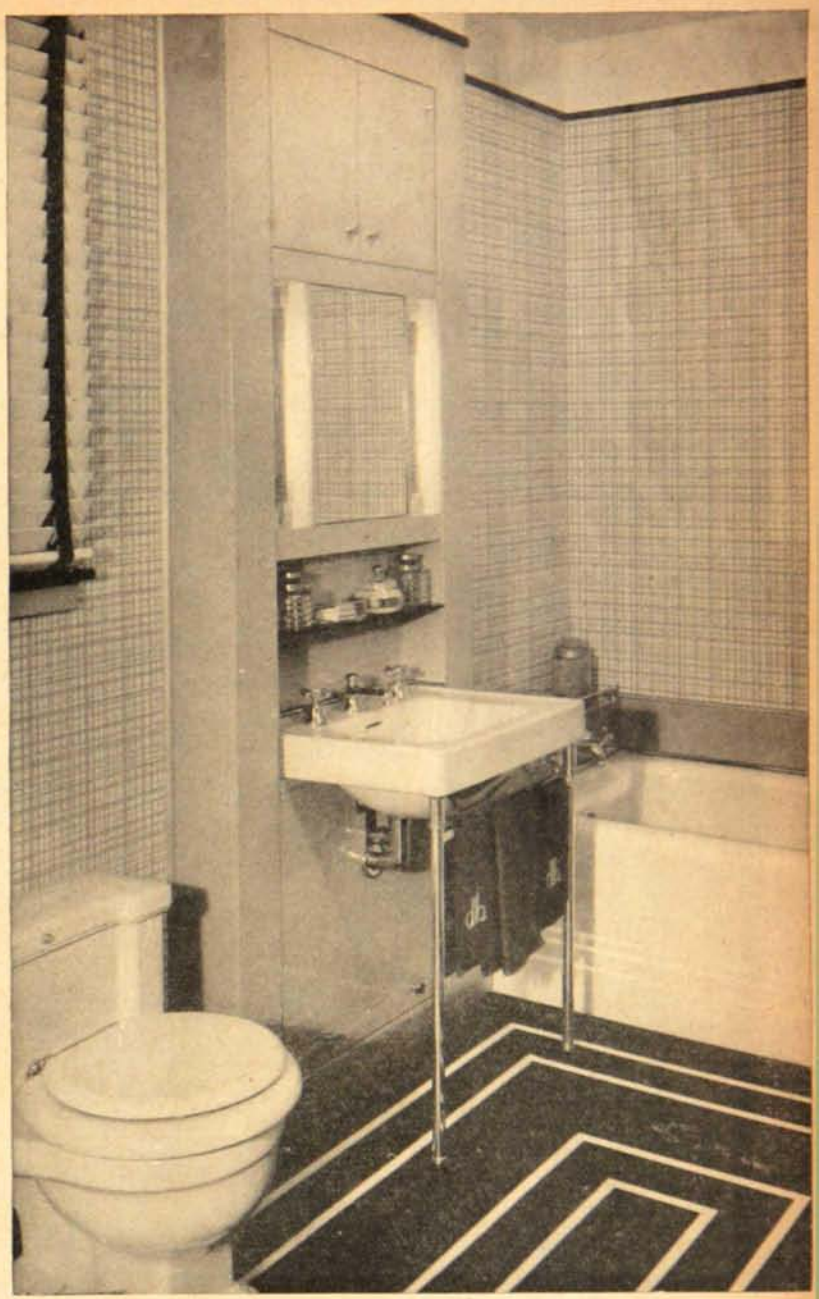
2

3


4


5


6



LA belle saison met de la gaieté tout autour de nous. La nature a sa toilette neuve et pour être en harmonie avec elle, la maison en demande une nouvelle. Il ne faut plus rien de sombre, rien de fané, tout doit être clair.

Avec les inventions modernes rien n'est plus facile que de tenir une maison propre, d'en entretenir l'agréable fraîcheur et de lui conserver sa beauté. Toutefois, la maîtresse de maison doit de temps à autre en faire l'inspection minutieuse pour découvrir l'amélioration à apporter ou le changement à faire.

C'est la peinture à rafraîchir, le papier tenture à remplacer, quelque accessoire à ajouter à la chambre de bain, de nouveaux tapis à acheter ou de nouveaux rideaux.

Le contraste de murs peints et de murs recouverts de papier-tenture est du plus heureux effet et la plus haute nouveauté dans la décoration des pièces. La variété et la beauté des papiers tentures sont infinies, et il n'en coûte pas plus cher d'en poser un bon que d'en choisir un bon marché. Il y en a quelques-uns qui se lavent. Quelle économie!

Nos modèles représentent: des dessins rayés argent et blanc ou or et blanc — pour une petite pièce, un papier bleu à fond blanc, d'un dessin bien balancé, sobre et charmant — un jardin de fleurs sur fond bleu pâle, fleurettes de tons délicats, y compris blanc — fond beige pâle avec dessin léger beige plus foncé et fleurs aux couleurs gaies — un beau papier dans les tons brun et tan avec dessins bleus et rouges — papier ivoire et dessins géométriques plus foncés et fleurs de tons doux.

Les accessoires de la chambre de bain sont fournis par Canadian Potteries Limited qui vient de publier un joli dépliant démontrant la beauté du dessin de ces accessoires pratiques, hygiéniques et économiques.

(Courtoisie du "Delineator")

FLORISTS
McKenna
LIMITED

Les fleurs
pour la "Mariée"

Notre spécialité

1600, Ste-Catherine O.
Coin Guy

352, ave Laurier O.
Coin ave du Parc

La Santé du Bébé

Il importe de protéger l'enfant contre les maladies, afin d'en faire plus tard un citoyen capable de remplir parfaitement ses devoirs d'état.

La revue mensuelle LA GARDE-MALADE, sera un auxiliaire précieux pour les mamans conscientes de leurs devoirs envers leurs enfants.

Chaque mois LA GARDE-MALADE vous apportera des conseils sur la diète, les habitudes d'hygiène et sur maints autres sujets du plus grand intérêt.

Abonnez-vous à LA GARDE-MALADE. **Prix de l'abonnement: $2.00 par an**

- - - - - - - - - Envoyez ce coupon aujourd'hui! - - - - - - - - -

LA GARDE-MALADE,
a/s La Revue Moderne,
320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Messieurs,

Veuillez m'envoyer La Garde-Malade pendant un an (12 numéros). Ci-joint, veuillez trouver la somme de $2.00.

Nom .....

Adresse.....

Prière de faire chèque payable au pair à Montréal à l'ordre de La Revue Moderne

On demande à acheter

Petite ferme ou camp avec lac dans les Laurentides. S'adresser:

Dept B. La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame E., Montréal

***Pour* Affections Nerveuses, Anémie, Convalescence, Insomnie, Perte d'Appétit**

Le Tonique Puissant et Reconstituant

ELIXIR CONTANT

aux Glycéropophosphates et Lécithine

$1.25 la bouteille

Inutile d'insister sur la qualité de ce produit. Les cent ans d'existence de la Pharmacie sont une preuve indiscutable de son honorabilité envers ses clients, et de la valeur des préparations qu'elle offre au public.

PHARMACIE CONTANT
J. B. CONTANT, Prop.

1833 — 100 Ans — 1933

365, rue Notre-Dame est **MONTREAL**

(*Suite de la page* 22)

— Absolument rien, protesta mollement le jeune homme... Qu'est-ce que j'aurais?... Je suis très content... très, très content...

— On le serait à moins, maugréa l'oncle qui était célibataire et prétendait n'avoir jamais trouvé femme qui lui plaise...

"Une petite femme charmante... Un amour... jolie, fine et pas bête...

Il baissa la voix:

— Je sais que tu n'es pas intéressé... mais tout de même... la fille unique de Max Bertin... l'héritière des automobiles "La Torpille"... On a beau dire... c'est un mariage, ça...

— Mon oncle, je vous en prie... Si on vous entendait...

— On ne m'entend pas... Et puis... ce que j'en dis... ce n'est pas bien méchant... Sans compter que te voilà le chef tout désigné de leur affaire... Une des premières usines de France... Je voudrais bien voir que tu ne sois pas content... Moi, à ta place, je danserais de joie... Je danserais, tu m'entends...

— Oui... oui... je vous entends... Mais je ne puis tout de même pas danser dans la rue... Nous ne sommes pas à Pithiviers ici.

— Pas à Pithiviers! rugit l'oncle que cette allusion à sa ville natale blessait au plus profond de son orgueil de citoyen conscient et organisé, je le sais fichtre bien que nous ne sommes pas à Pithiviers... Pas la peine de le crier sur tous les toits... Ce n'est pas chez nous qu'on verrait jamais un mariage comme ça... D'abord, à Pithiviers, on se marie en habit...

— Vous me l'avez déjà dit, coupa Maurice impatienté... Je vous ai pourtant expliqué que la jaquette était tout aussi bien portée...

— Et il y a du monde, continua l'oncle... Une suite... Un cortège, quoi!...

— Nous sommes en deuil, trancha Maurice.

Nelly vint à point nommé interrompre leur dialogue qui menaçait de tourner à l'aigre, l'oncle de Maurice, digne citoyen de Pithiviers, n'ayant d'autre tort que de ne pas être très au courant des usages mondains et excessivement chatouilleux touchant la ville où s'écoulaient ses jours sans faste.

— Je voulais vous présenter à une amie qui m'a fait le plaisir de se joindre à nous, fit doucement la petite G 8 en entraînant son mari vers une grande jeune fille supérieurement élégante qui se disposait à prendre place dans sa voiture.

Maurice Lefebre s'inclina cérémonieusement.

— Mon mari... Mlle Jacqueline Saint-Georges.

— Toutes mes félicitations, Monsieur, dit Mlle Saint-Georges en tendant sa main finement gantée à Maurice, subitement embarrassé devant le regard ironique de sa femme.

Mme Bertin, qui s'impatientait dans son auto arrêtée au bord du trottoir, fit signe à Nelly de se hâter.

— Vous venez, articula la petite G 8 en se tournant vers Maurice.

Il la suivit sans mot dire.

Ils prirent place dans leur voiture discrètement fleurie de roses blanches. Nelly expliqua:

— Je ne comptais pas retrouver ici Mlle Saint-Georges; mais puisqu'elle a eu la bonne idée de venir, je l'ai priée d'être des nôtres, je suppose que cela ne vous contrarie pas?

— Mais... bien au contraire, assura le secrétaire de Max Bertin.

Il ajouta en boutonnant son gant:

— Elle est charmante...

— Très gentille, oui... Nous sommes amies de pension, mais il y avait longtemps que je n'avais eu le plaisir de la voir. Je crois qu'elle n'habite plus Paris...

Nelly se tut, évitant de regarder son mari.

Maurice Lefebre était manifestement de plus en plus mal à l'aise. Figé dans un silence hostile, il méditait ce que lui avait dit son épouse. A en juger par son air furibond, le résultat de ses méditations de devait pas être précisément couleur de rose.

Dix fois il fut sur le point de rompre les chiens... de s'évader de cette lourde inimitié qu'il sentait peser sur eux comme une chape de plomb, et dix fois le courage lui manqua pour ramener à lui l'insoucieuse épousée qui affectait d'arranger du bout de ses doigts fûselés les plis de sa robe blanche.

La veille, parbleu... Elle lui avait dit... des choses... certaines choses à quoi il n'avait peut-être pas attaché suffisamment d'importance. Il croyait qu'elle oublierait ou qu'elle n'y ferait plus attention... Mais voilà qu'elle le rappelait à l'ordre au premier mot qu'il lui adressait...

Il se souvient admirablement qu'elle lui a dit, à peu près textuellement:

— Monsieur Lefebre... Réfléchissez à ce que vous allez faire... Je ne vous aime pas... Je ne vous l'ai jamais dissimulé... Vous persistez à m'épouser... soit, ne craignez-vous pas que cela ne vous réserve quelque surprise désagréable?

Il avait répondu que rien ne pouvait lui arriver de désagréable dès l'instant qu'elle consentait à devenir sa femme, qu'il saurait si bien l'entourer de tendresse qu'elle finirait par se laisser attendrir, et autres choses du même goût, susceptibles, croyait-il, de la faire revenir sur sa détermination.

Il se disait, au surplus, qu'elle voulait probablement l'effrayer, ou, plus exactement, l'éprouver, se convaincre que son amour était assez profond, assez vrai, pour se rire des difficultés et ne reculer devant rien...

Elle sera la première à oublier ses menaces, pensait-il. C'est une épreuve... pas autre chose...

Maintenant qu'elle lui avait rappelé, et en quels termes, ses propos de la veille, il se demandait s'il n'avait pas eu tort de l'épouser... coûte que coûte... Il songeait qu'il y a des choses dont on ne devrait jamais user à la légère et que l'amour était de celles-là.

— Maurice!

Il tressaillit, comme au sortir d'un rêve, et bredouilla, voyant Nelly le regarder avec le même petit sourire énigmatique qu'il lui découvrait depuis quelques heures.

— Vous... heu... vous m'avez appelé?...

— Oui, nous sommes arrivés, fit-elle, le plus tranquillement du monde. J'attends que vous veuilliez bien me laisser passer...

Il aperçut un valet de pied qui tenait la portière ouverte et n'eut que le temps de sauter hors de la voiture pour aider Nelly à descendre.

— J'espère que vous n'êtes pas toujours aussi distrait, mon ami, lui dit-elle.

Il répondit, fort mécontent de son personnage:

— Non... pas *toujours*. Rassurez-vous.

Il éprouvait la désagréable sensation de perdre pied, de plus en plus, et se sentait un peu ridicule de trembler devant cette femme... qui était la sienne et qu'il avait jusqu'ici considérée comme une grande enfant...

Les repas de noce ont ceci de commun avec les auberges espagnoles qu'on y trouve très exactement ce qu'on y apporte et pas davantage, au point de vue gaieté, s'entend, car pour le reste, l'ordonnance du festin offert par les parents de la petite G 8 fut irréprochable. Irréprochable, mais glacial.

M. Bertin, dont la double cérémonie de la mairie et de l'église avaient épuisé la réserve d'énergie, demeurait irrémédiablement taciturne; quant à sa femme très grand dame, elle eut tôt fait de renoncer à dégeler ses convives. Les nouveaux époux échangeaient de rares paroles, empreintes d'une politesse à décourager un Lapon.

L'oncle, après plusieurs tentatives pour amorcer une conversation avec Mlle Saint-Georges, qu'il s'était vu octroyer comme cavalière, se consolait en mangeant comme quatre et en buvant sec. Son neveu lui faisait l'effet d'un poseur... Il voulait bien admettre que cette famille venait d'éprouver une perte cruelle, mais de là à faire des... bobines comme ça, il y avait de la marge. On n'avait jamais vu un mariage pareil... Trois pelés et un tondu et qui se regardaient en chiens de faience, comme s'ils voulaient se jeter les uns sur les autres.

Le départ des conjoints, un peu avant le dessert, fut presque un soulagement. Mme Bertin s'avisa que l'oncle de Pithiviers risquait d'emporter un bien fâcheux souvenir de son séjour à Paris, et elle l'interrogea sur ses occupations.

— Je suis inventeur, Madame, répondit avec toute l'emphase désirable le témoin de Maurice Lefebre.

— Inventeur! Quelle belle profession, s'extasia Mme Bertin. Cela doit être passionnant d'inventer... de faire sortir de son cerveau des choses inédites...

: : Un Coeur Captif : :

: : Un Coeur Captif : :

Elle eut une légère hésitation et demanda:

— Peut-on savoir ce que vous avez déjà... inventé jusqu'à présent... Je m'excuse de mon ignorance, mais je suis fort peu au courant des nouvelles découvertes.

— Rien, Madame, dit l'oncle, en vidant le verre de Château Yquem qu'un valet venait de poser devant lui, rien encore... Je cherche... On n'invente pas comme cela...

Mme Bertin en était persuadée.

— Cela doit être fatigant de toujours chercher, dit-elle, sans l'ombre d'un sourire.

— Très fatigant, Madame... Mais que voulez-vous?...

Les nouveaux époux, qui étaient allés s'habiller pour le voyage, firent soudain leur apparition.

L'oncle de Pithiviers, oubliant les soucis que lui occasionnaient ses incessantes recherches, ne put retenir un : "Cristi!" d'admiration à la vue de sa toute récente nièce.

De fait, Nelly, dans un élégant tailleur beige, le cou emprisonné dans un immense renard argenté, était tout simplement ravissante. Son mari, enveloppé d'un ample pardessus à martingale, très jeune d'allure, très chic, se hâta de distribuer de vigoureuses poignées de mains à son beau-père et à l'oncle, trop ému pour lui tenir rigueur de ses critiques à l'égard de Pithiviers, cependant que Mme Bertin s'entretenait avec sa fille et lui prodiguait ses recommandations.

— Ecrivez-nous dès votre arrivée, n'est-ce pas?...

— Nous écrirons, assurait la petite G 8, un peu pâle, et dont les lèvres tremblantes trahissaient une émotion grandissante... Je te le promets, maman.

— Vous y veillerez, Maurice, appuya Mme Bertin.

— Oui, Madame... Je... nous écrirons tout de suite...

— Pourquoi m'appelez-vous toujours "madame"? reprocha la mère de Nelly.

— Oui, maman, se reprit le jeune homme avec effort.

— Et à moi aussi, renchérit l'oncle inventeur; faudrait voir à ne pas m'oublier... Je vous aime beaucoup tous les deux... Je... Je... ne veux pas qu'on m'oublie, moi...

Le pauvre homme, que les vins de Mme Bertin avaient assez visiblement émotionné, ne se rendait plus très bien compte de ce qu'il disait.

Mlle Saint-Georges, profitant d'un moment d'accalmie, questionna son amie:

— Heureuse?

Maurice Lefebre, qui avait entendu, sentit un petit frisson lui courir le long du dos.

— Très heureuse! répondit la petite G 8 en embrassant son amie avec effusion.

Maurice regarda curieusement sa jeune épouse, mais Nelly se parut pas comprendre sa muette interrogation, et, le plus naturellement du monde, elle ajouta:

— Très heureuse.

Le jeune homme savait pertinemment qu'elle ne disait pas la vérité... qu'elle n'était pas "très heureuse", qu'elle ne pouvait pas être "très heureuse".

Il se mordit les lèvres, une telle facilité de dissimulation le confondait.

"Je croyais la connaître, se dit-il. Je m'aperçois que je ne la connais pas du tout..."

Mais connaît-on jamais une femme?... La plus simple est, pour elle-même, une énigme indéchiffrable...

X

Les jeunes époux ne disposant que d'une dizaine de jours pour leur voyage de noce, Maurice ne pouvant absolument pas s'absenter davantage, eu égard à ses fonctions de secrétaire-directeur, Nelly avait décidé qu'ils iraient en Belgique.

Leur première pensée, ou du moins la première pensée de Maurice Lefebre, était d'aller en Italie; c'est le pays tout indiqué pour une lune de miel... mais, justement pour cette raison, la petite G 8 avait refusé. Au demeurant, ni l'un ni l'autre ne connaissaient la Belgique, et Nelly, qui en avait maintes fois entendu vanter le pittoresque et la beauté, brûlait du désir de s'y rendre.

Depuis la veille, ils étaient à Bruxelles, en touristes sinon en amoureux. Cette griserie d'indépendance, à quoi ne peut échapper une jeune fille quittant pour la première fois le toit paternel, aidant, la petite G 8 était presque souriante... Maurice, lui, se consolait de la voir moins triste, prenant bien soin de ménager, aussi complètement que possible, l'attrait nouveau qu'exerçait sur la jeune femme ce sentiment de liberté qui paraissait lui plaire démesurément.

En réalité, ce voyage plaisait surtout à la petite G 8 en ce qu'il la libérait des tourments intimes que lui avaient valu les multiples complications de ces derniers mois.

En voyage on est volontiers enclin à oublier, on pense moins au passé, on ne veut pas encore songer à l'avenir qui apparaît, on ne sait pourquoi, plus lointain, plus inaccessible, un peu comme si cette période de temps qui s'écoule hors du logis ne comptait pas... Absorbé que l'on est par la minute présente, on remet à plus tard les choses sérieuses qui sont si souvent synonymes d'ennui... On se dit: "Quand je serai rentré", comme on disait, en 1915: "Après la guerre, je ferai ceci ou cela"; on cesse volontairement de vivre sa vie coutumière pour vivre une existence transitoire et artificielle, dénuée de toutes préoccupations intérieures.

A la vérité, ce bienheureux enchantement que procure le voyage n'allait pas jusqu'à faire oublier à Nelly qu'elle avait épousé son mari contrainte et forcée.

Son premier soin avait été de réclamer à l'hôtel deux chambres séparées, exigence à quoi s'était conformé Maurice, toujours aussi épris et aussi fermement décidé à obtenir par la douceur et la patience ce qu'on lui refusait, croyait-il, par simple caprice.

Tôt levés, ils prenaient leur petit déjeuner dans la salle à manger de l'hôtel, déserte et glaciale, perpétuellement la proie des "filles de quartier" qui "reloquetaient" le linoléum du parquet et fourbissaient le cuivre des portes avec une sorte de rage fébrile.

Chaque matin il en était de même; en quelque coin de l'hôtel qu'ils essayassent de se réfugier, ils se heurtaient à une équipe de nettoyeurs ou de frotteuses qui faisaient la toilette du vaste caravansérail, à grand renfort de seaux d'eau et de brosses électriques, à croire que leur salut en dépendait.

Les rues de la jolie capitale belge offraient sensiblement le même spectacle, au moins pendant les premières heures de la matinée, là encore on frottait, récurait, lavait et polissait sans relâche, même les pavés... surtout les pavés, qui exhibaient leurs saillies pointues, démolisseuses de pneus, mais... rutilantes de propreté.

Ils admirèrent la grand'place, un bijou d'architecture, où s'élève l'Hôtel de Ville, une pure merveille, et les maisons des différentes corporations qui lui font une ceinture dorée du plus magnifique aspect où se retrouve le style si caractéristique de la Renaissance italienne du début du XVIe siècle, le Bois de la Chambre qui rappelle notre Bois de Boulogne, l'avenue Louise bordée de superbes "hôtels de maître", comme on dit là-bas pour désigner un hôtel particulier, et qui ressemblerait, en moins grand, à l'avenue du Bois, si d'horribles tramways électriques ne la sillonnaient.

Ils visitèrent les églises, qui sont fort belles, et notamment Sainte-Gudule, la cathédrale.

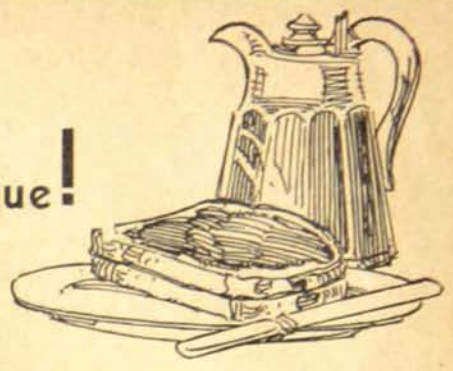
L'homme de la rue — selon l'expression de nos amis anglais — les ravissait, car rien n'est plus pittoresque que le Bruxellois chez lui, le Bruxellois du peuple, celui qu'on coudoie boulevard Anspache, dans les tramways et les cafés.

Le Bruxellois est bon enfant, il aime rire, il pratique la *zwanze*, qui est sa blague à lui, jamais méchante, quoique un peu lourde, parfois, et usant d'un langage déconcertant, aggravé d'un accent fort particulier, absolument inimitable, vous dit: "Je ne sais pas de chemin avec ça" quand il est embarrassé, et : "J'ai marié cette fille", alors qu'il l'a épousée...

Nelly prenait grand plaisir à excursionner dans les environs de Bruxelles qui sont remarquablement jolis et d'une propreté, d'une netteté dont on parviendrait difficilement à se faire une idée. Que ce soit dans les lointains faubourgs ou au long des routes, la plus humble demeure arbore à ses fenêtres des rideaux étincelants de

(*Suite à la page* 43)

La Mélasse "BEMA" est Economique!



Que vous en serviez sur la table, que vous l'employiez pour faire des bonbons ou pour préparer des aliments, cette Véritable Mélasse de Barbade est la plus économique de même que la sucrerie la plus hygiénique.

Elle ne contient pas de glucose; n'est pas falsifiée.

N'oubliez pas de toujours exiger que ce soit la marque "BEMA". Votre foyer mérite la meilleure!

La Véritable
MELASSE
Extra Fancy
des BARBADES

REGISTERED TRADE MARK EXTRA FANCY MOLASSES BEMA GUARANTEED GENUINE BARBADOS B.W.I.

Ne se vend qu'en quantité chez tous les bons épiciers.

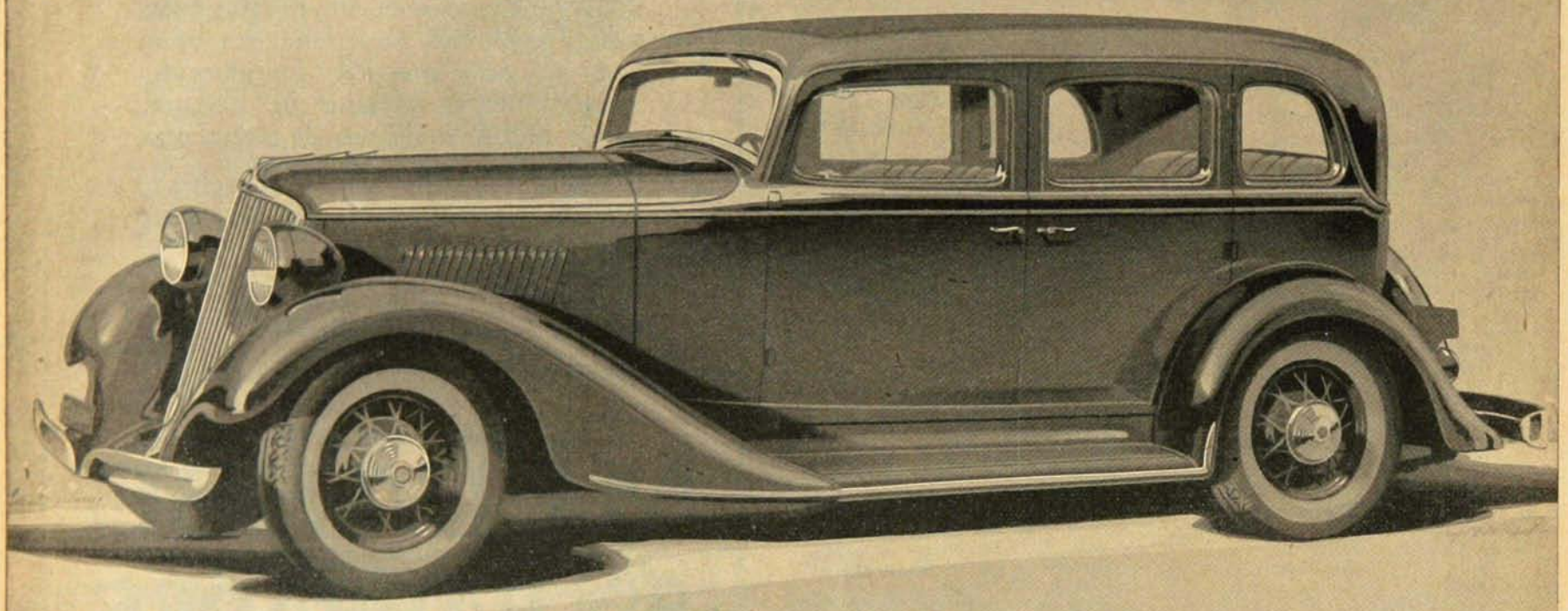
LISEZ...
La Petite Revue
En vente partout
15 sous

BUVEZ
LA BIÈRE
Dow
OLD STOCK
PRIME PAR LA FORCE ET PAR LA QUALITÉ

NOUVEAU

GRAHAM

Sur-Compresseur (Super-Charger)



Force Motrice Enorme Vitesse Supérieure

Double Accélération

Jamais, jusqu'ici, a-t-on vu un auto devancer les autres par la puissance du moteur, son rendement de vitesse supérieure, et une double accélération possible grâce à son compresseur d'un dessin unique, identifiant le nouveau "Graham" dans son modèle de 1934.

FABRIQUÉ AU CANADA

Distributeurs: CANADA MOTOR CAR COMPANY — 3485 Av. du Parc

VENDEURS-ASSOCIES:

GIRARD-AUTOMOBILE Inc.
1448 ouest, rue Dorchester

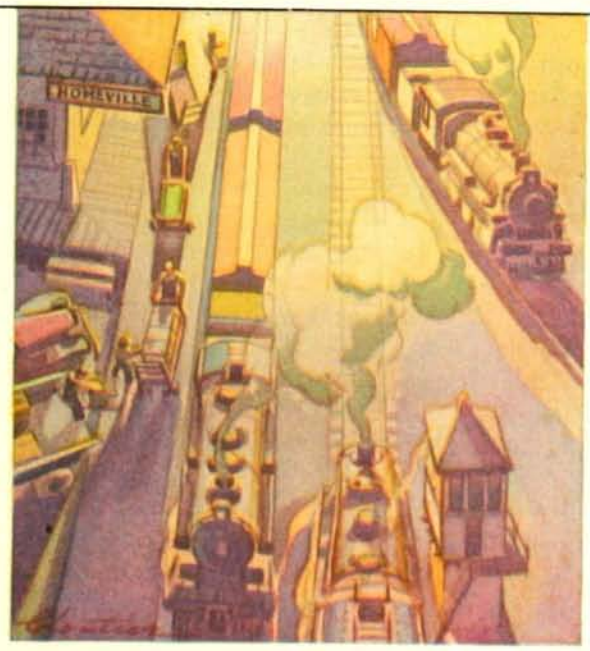
FRANKLIN MOTORS LIMITED
4016 ouest, rue Ste-Catherine

ROXY GARAGE
2023, rue St-Laurent

J. L. LAPLANTE, St-Jérôme
J. A. PARE, Joliette
C. W. MILLER, Granby
J. A. BOISLARD, Sherbrooke
GARAGE MILOT, Trois-Rivières
BARIL & FRERES, Victoriaville
S. DUMAS, Sorel

La Science Invisible

. . . toujours présente à votre foyer comme à votre bureau, dans votre auto aussi bien que dans un hochet d'enfant. Comment on la trouve mêlée à tous nos actes et comment le sel peut brûler les doigts.



par
ALAN JACKSON

LA CHIMIE a ceci de particulier que, hors des laboratoires, elle reste invisible. Cette invisibilité n'a pourtant rien de mystérieux; elle repose tout simplement sur un système de nomenclature. Gratter une allumette, c'est déclencher un phénomène chimique; le sirop que vous donnez à votre enfant a sa formule chimique; la vie elle-même est chimie et le corps humain peut se peser en phosphore ou en chaux. Comme toute science, la chimie a son vocabulaire propre, et son étude s'étend à toute la matière. Quant à cette dernière, comme nous l'avons appris dans nos manuels scolaires, c'est tout ce qu'il y a dans la nature, aussi bien les gaz que l'air et que l'eau.

Sous le moindre souffle de vie se trouve quelque chose qui peut se traduire en termes chimiques. La chimie joue un rôle dans la fabrication de la chaussure, de même que dans la maturation du vin et le traitement du tabac. Il en a toujours été ainsi. C'est aussi vrai aujourd'hui, où l'homme vit de produits de synthèse, que ce l'était aux époques lointaines où il vivait de matières brutes. Car vous ne devez pas oublier que le vingtième siècle est essentiellement l'âge de nouveaux matériaux et d'applications nouvelles de ces matériaux. N'avons-nous pas découvert que le « Fabrikoïd » peut se substituer au cuir et qu'on peut construire des maisons de verre qu'aucune pierre ne saurait casser ?

Cette évolution, c'est à la chimie que nous la devons. Nos journaux sont pleins des découvertes que fait chaque jour cette science inlassable. Un établissement utilise les tiges de maïs pour en faire un « bois » sans noeud et sans grain où les clous ne sauraient pénétrer. Un autre trouve le secret d'une température de 459.4 degrés Fahrenheit sous zéro. Votre auto, votre maison, votre vie même, tout s'en trouvera conséquemment modifié, petit à petit.

Car la chimie est essentiellement une science d'*application*. Peu importe que les laboratoires soient aménagés dans de sombres et modestes édifices, si ceux qui y travaillent font oeuvre créatrice. Qu'il leur arrive, par exemple, de découvrir qu'une goutte de « X » colore un pouce carré d'étoffe, ils en déduiront aussitôt

qu'avec des réservoirs pleins de cette substance on pourra colorer des milliers de verges d'étoffe. Et qui sait si cette découverte ne suscitera pas la construction de nouvelles usines, ne donnera pas du travail à des milliers d'artisans et ne contribuera pas à la création de nouvelles modes !

Inutile de dire que toutes les institutions ou compagnies qui font de la chimie une affaire et qui conduisent cette affaire avec succès rendent d'immenses services aux pays où elles sont établies. Tous les pays du monde comptent des compagnies de ce genre. En Grande-Bretagne, c'est l'Imperial Chemical Industries Limited; aux Etats-Unis, la E. I. du Pont de Nemours and Company, Inc. Au Canada, nous avons la Canadian Industries Limited. Il existe des liens étroits entre ces trois compagnies, mais nous ne parlerons ici que de la compagnie canadienne. Au lieu de nous en tenir à l'étude de sa structure corporative ou de son état financier (ce qui risquerait d'ennuyer le lecteur), nous verrons plutôt ce que représente cette compagnie pour vous, habitant du Dominion du Canada et consommateur ou usager de tout ce qu'elle fabrique. Car vous êtes ou vous avez été, à votre insu ou non, un client de la C-I-L.

L'HISTOIRE de la Canadian Industries Limited débute par la petite explosion, insignifiante en soi, que fit une pincée de poudre noire, un beau matin de l'année 1862, à Hamilton, Ontario. Cette explosion allait en provoquer bien d'autres, et combien plus importantes ! En effet, au cours de cette année-là, une compagnie d'explosifs fut formée à Hamilton qui fit d'abord un commerce modéré en fournissant ses produits surtout au Canada et quelque peu aux Etats-Unis.

Les noms du Dr Thomas C. Brainerd et de Lammot du Pont se retrouvent aux débuts mêmes de cette compagnie de Hamilton. La famille du Pont était déjà intimement liée, depuis cent trente ans, à l'histoire de l'industrie américaine. Quant au Dr Brainerd, il était venu au Canada dans le but de s'occuper de l'industrie de la poudre et fut plus tard président de l'entreprise de Hamilton. La compagnie ayant pris de l'importance, elle construisit des poudreries à Beloeil, Québec, ainsi qu'à Nanaimo, Colombie anglaise.

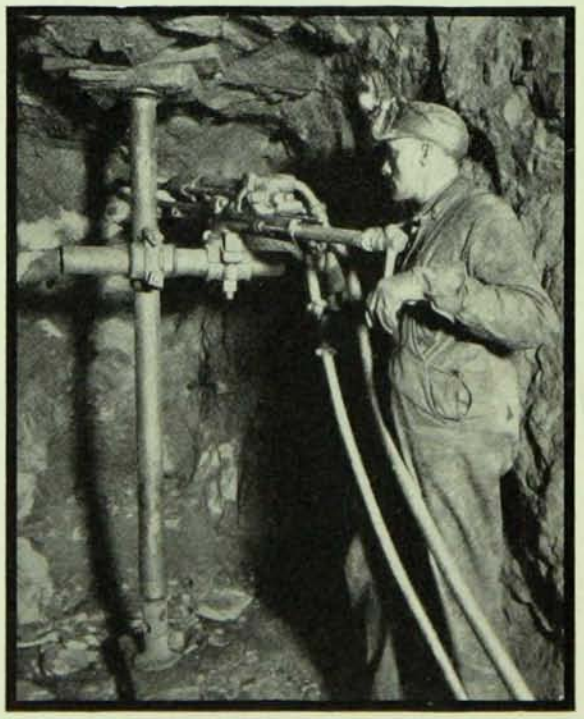
Survint alors un certain Harry (aujourd'hui Sir Harry) McGowan qui se servit de la compagnie existante pour développer au Canada le commerce d'explosifs de la compagnie dont il était l'âme dirigeante: la Nobel's Explosives Company Limited, de Glasgow, Ecosse. En 1910, à l'instigation de ce même Harry McGowan, la Hamilton Powder Company servit de centre à la fusion de quatre compagnies d'explosifs et de la Dominion Cartridge Company. La Compagnie du Pont (un nom célèbre dans l'industrie de la poudre aux Etats-Unis) prit part à cette fusion de compagnies qui fut appelée Canadian Explosives Limited et dont le premier président fut M. William McMaster qui contribua grandement à l'expansion de l'entreprise pendant les quinze premières années de son existence. C'est alors que furent endigués des cours d'eau de toutes sortes et construits de nombreux chemins de fer.

Mais il arrive presque toujours que les compagnies d'explosifs, pour peu que des hommes habiles président à leurs destinées, se consacrent également à la fabrication de produits chimiques qui n'ont apparemment rien à faire avec les explosifs. Voyez, en Angleterre, Lord Melchett, chef de la grande entreprise de produits chimiques Mond, et Sir Harry McGowan, des Nobel Industries (au début, simple compagnie d'explosifs). Ces deux hommes d'affaires éminents s'embarquèrent de New-York, un certain jour de septembre 1926, à bord de l'Aquitania, et quand leur navire atteignit Southampton, la compagnie Imperial Chemical Industries Limited était fondée.

De même aux Etats-Unis, la compagnie du Pont étendait de plus en plus ses intérêts dans le domaine de la chimie.

La Canadian Explosives Limited, que présidait depuis 1925 Arthur B. Purvis, successeur de M. McMaster, suivait de même l'exemple de ses deux grands associés en donnant à l'industrie des produits chimiques une importance de plus en plus marquée. Si bien qu'en 1927 cette compagnie changea son nom en celui de Canadian Industries Limited, sous lequel elle est connue depuis lors.

AVANT d'aller plus loin, il serait peut-être bon de vous dire comment est constituée la Canadian Industries Limited, au cas où vous croiriez que son activité se limite au service des explosifs. La C-I-L comporte dix divisions ou services, dont la Division des Explosifs. Ces divisions sont liées entre elles par des liens que nous appellerons chimiques (voir le tableau en couleur à la fin de cet article), mais chacune fonctionne indépendamment des autres. C'est une sorte de confédération dont C-I-L serait la capitale. Toutes ces divisions commercent entre elles. C'est ainsi que l'acide sulfurique produit par la Division des Acides et autres Produits Chimiques, à Copper Cliff, Ontario, entre dans la fabrication des explosifs à Beloeil, Québec, de même que l'ammoniaque produite par la Division du Sel et des Alcalis, à



UNE MINE DE CUIVRE

..un forage de 4,680 pieds sous terre. C'est l'industrie minière qui est la plus grande consommatrice d'explosifs au Canada. Vient ensuite la construction.

Sandwich, Ontario. C'est d'ailleurs ainsi que fonctionnent toutes les grandes compagnies bien administrées. Les relations chimiques qui existent entre les diverses unités de ce grand tout prennent plus de sens encore que leur fonctionnement particulier. C'est la nature et l'importance même de ces relations qui permettent à la C-I-L de fabriquer de la dynamite aussi bien que des nécessaires de toilette, des stores aussi bien que des engrais.

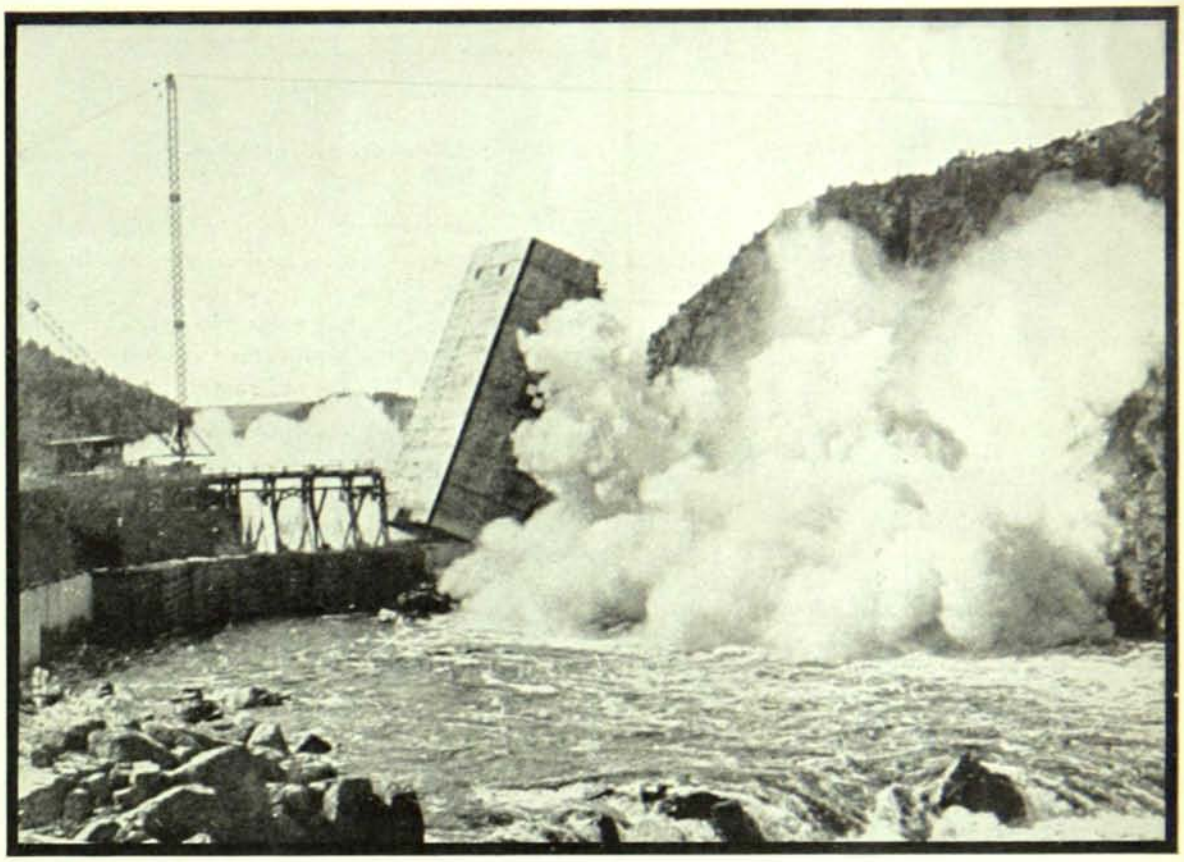
La Canadian Industries Limited fut formée, en 1927, grâce à la fusion d'une vingtaine de compagnies canadiennes dont chacune jouait un rôle de premier ou de second plan dans l'industrie des produits chimiques. Cette unification s'imposait. Elle permit bientôt à la compagnie nouvelle de réduire le coût de revient et le prix de vente, et eut encore bien d'autres conséquences des plus heureuses. Voici un exemple. L'Imperial Chemical Industries et la compagnie du Pont prirent part à la réorganisation, et chacune détient un nombre considérable d'actions de la compagnie. Aussi les laboratoires de ces compagnies sont-ils à la disposition de la C-I-L qui peut tirer profit de tous leurs travaux de recherches.

En étant affiliée à ces deux compagnies dont la fondation remonte à de nombreuses années, la C-I-L peut mettre à contribution leurs énormes ressources. Que du Pont, par exemple, découvre le Duco, — la C-I-L est immédiatement autorisée à le fabriquer au Canada. C'est d'ailleurs grâce à des arrangements de ce genre que les compagnies progressent.

DES DIX divisions de la C-I-L, celle des Explosifs, dont la charte fut prise avant la Confédération, est la plus ancienne. On naît poète, dit-on, on ne le devient pas. Ce qui est vrai des poètes ne l'est pas des compagnies, car si la Division des Explosifs a fait en peu de temps des pas de géant, c'est qu'elle répondait a un besoin pressant dans un pays jeune et entreprenant comme le nôtre. Si ces compagnies ne s'étaient pas formées, au moment opportun, pour donner au Canada ce qu'il attendait, d'autres compagnies se seraient constituées et nous n'aurions pas besoin de seize pages pour raconter ici toute l'histoire de la C-I-L. C'est que le Canada avait un besoin urgent d'explosifs. Quand la Colombie anglaise jugea bon de se joindre à la Confédération, cette province exigea d'abord, pour ce faire, qu'elle fût reliée au reste du Canada par un chemin de fer transcontinental. Un chemin de fer ne se construit pas sans explosifs. Et les explosifs jouèrent un rôle si important dans cette affaire qu'au mois de novembre 1887 Sir Donald Smith posa, à Craigellachie exactement, le dernier boulon du réseau promis. Ce jour-là des explosions, non pas de dynamite mais de joie, éclatèrent dans tout le Canada. La dynamite avait eu raison des Rocheuses et toutes les provinces de notre immense pays étaient enfin reliées par un chemin de fer, celui du Pacifique Canadien.

Puis les compagnies allèrent de progrès en progrès et la guerre survint, — une guerre qui obligea la C-I-L à construire des engins meurtriers au lieu d'explosifs destinés à des oeuvres constructives. Les canons 75 français avaient besoin de certaines munitions que le Canada, de tous les pays alliés, fut le premier à fournir. Comme munitions de guerre, on peut mentionner encore les balles incendiaires et certaines balles utilisées dans l'aviation, d'un genre tout à fait spécial.

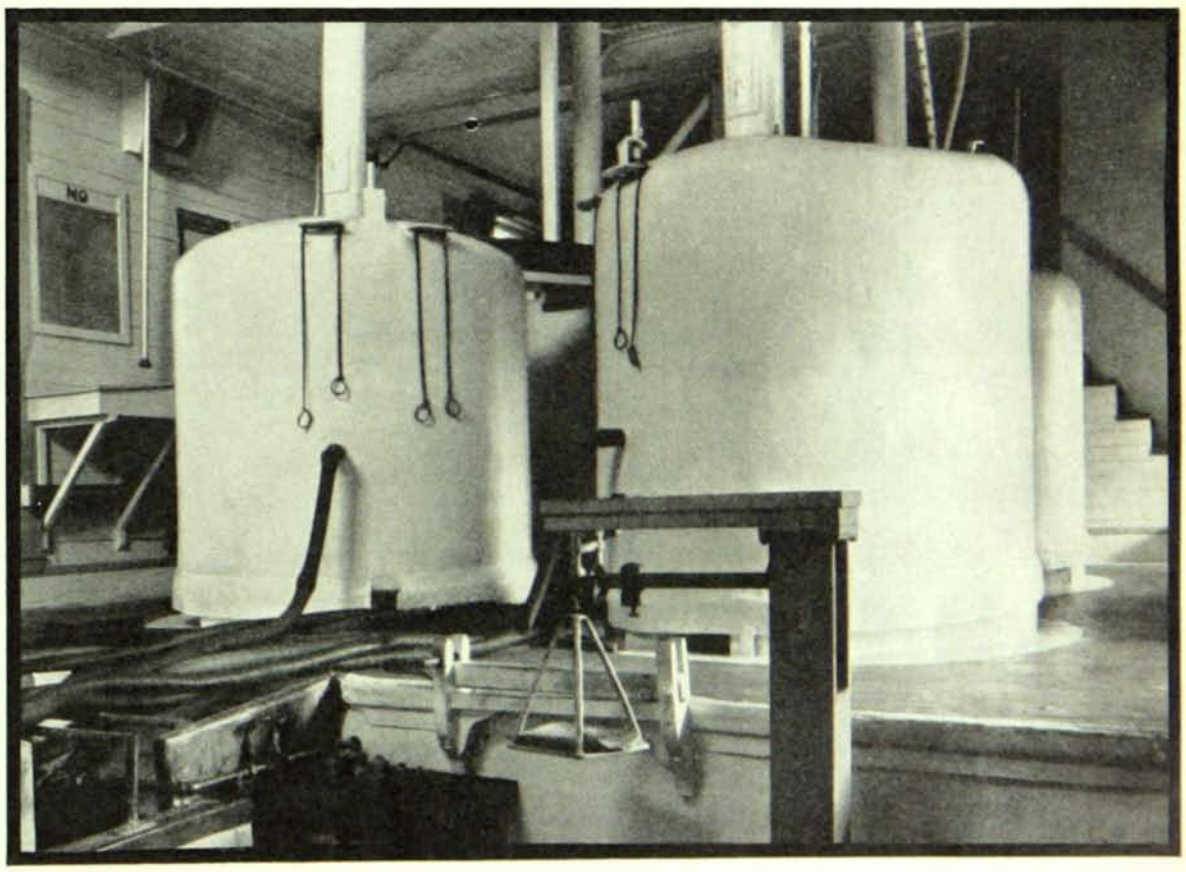
Avec la guerre, on dut doubler et tripler la production. Les quartiers-généraux se montraient insatiables. Leurs commandes devaient être remplies rapidement et fidèlement. La guerre finie, le monde respira d'aise et entonna des chants d'actions de grâce, de Stamboul à Halifax. Le monde devait maintenant reconstruire ce qu'il avait détruit. Les musiques militaires se turent pour faire place aux orchestres; les drapeaux retournèrent à leurs gaines. Et les industries de paix se remirent à l'oeuvre. Une ère de prospérité se leva sur le monde pacifié. L'industrie de l'automobile et celle de la construction atteignirent leur apogée. Bien d'autres industries

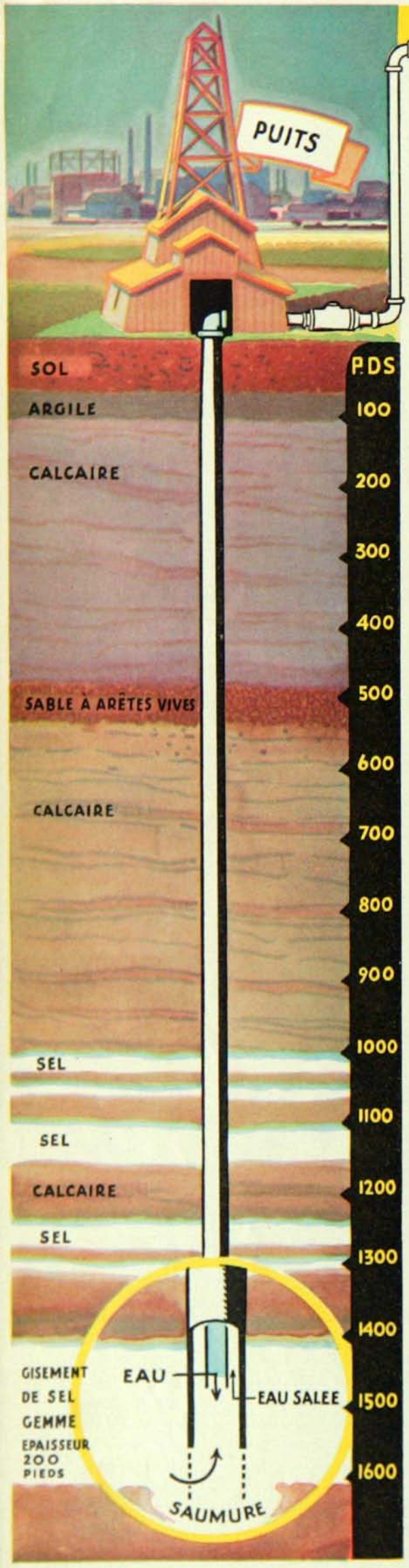


UN MONOLITHE EN BETON DE 12,000 TONNES

...à la Chute à Caron, construit pour s'adapter au lit du Saguenay. On l'appuya contre une jetée en béton abattue à la dynamite et cette tour de béton, en tombant dans la rivière, l'endigua complètement.

CI-DESSOUS : Ces réservoirs brillants et d'aspect bien placide qu'on voit à la Division des Explosifs, à Nobel, contiennent de la nitroglycérine dont les propriétés n'ont absolument rien de pacifique...





encore profitèrent de la fièvre qui s'empara alors du monde entier.

Mais que devinrent dans tout cela les compagnies d'explosifs ? Elles avaient pris une importance et une expansion que rien ne justifiait plus. Le moment était venu pour elles d'économiser et, pour les compagnies moindres, de se fusionner avec les plus puissantes.

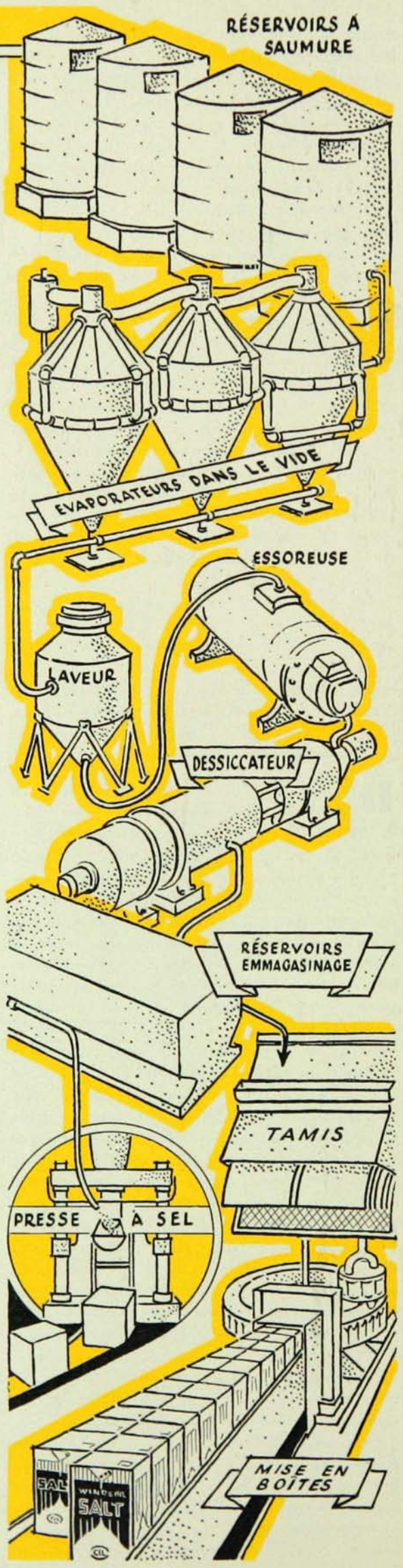
Mais il y a toujours une demande pour la dynamite. On en a besoin pour essoucher aussi bien que pour changer le cours des rivières. Malgré cela, les choses n'allèrent bien qu'à partir de 1926, alors que s'effectua une réorganisation sous le signe de la Canadian Explosives Limited, laquelle devint, l'année suivante, comme nous savons, l'une des divisions C-I-L.

Oui, la dynamite est toujours en grande demande. Lisez ce rapport : « La plus grosse charge de dynamite qu'on ait fait sauter à date au Canada (le 13 septembre 1933) explosa à la mine Flin Flon de la Hudson Bay Mining & Smelting Company. 281,875 livres de dynamite sautèrent, broyant 583,750 tonnes de gangue et minerai. » C'est-à-dire qu'une *livre* de dynamite fit sauter plus de deux *tonnes* de gangue et de minerai.* On dut, pour cette charge, forer des trous de 6 pouces, sur une longueur de cinq milles, et il fallut douze jours pour exécuter ce travail qui coûta environ $72,000.

A ces explosions, ajoutez celles qui servent à démolir des cheminées ou des murs, ou à faire sauter des bases de moteurs en béton ou de vieux moulages, sans oublier celles qui servent à enlever les souches ou les grosses pierres dans un champ destiné à la culture ou à l'aviation.

Voici maintenant, en quelques mots, les services que vous rend la Division des Explosifs. Ces services sont nombreux et les artisans à qui vous en êtes redevable font une besogne qui présente bien des dangers.

C'est à la Division des Explosifs (par l'intermédiaire de sa compagnie affiliée, la du Pont) que nous devons la découverte de ce qui devait logiquement conduire à la création de la Division des Peintures & Vernis, division dont nous aurons l'occasion de parler tout à l'heure. Disons tout de suite un mot de cette découverte. A la fin de la guerre, les compagnies d'explosifs du Canada et des Etats-Unis se trouvèrent encombrées d'un excédent de matières premières dont elles ne savaient que faire. Il y avait tout particulièrement beaucoup trop de nitrocellulose qui est à la base de la cordite et de la poudre détonante. Des chimistes soumirent donc la cellulose à toutes sortes d'expériences, solution, dilution, etc., etc., pour enfin découvrir quelque chose qui pût servir de vernis. L'industrie de l'automobile, qui connut après



* Autres chiffres intéressants extraits du rapport d'une mine d'or: 2.7 tonnes (86,400 onces avoirdupoids) de minerai sautèrent sous la pression de 5 livres ⅓ (environ 85 onces av.) d'explosif pour rapporter ½ livre (10 onces troy) d'or.

la guerre une hausse subite qui se maintint pendant toutes les années de prospérité, ainsi que l'industrie du meuble, surent mettre à contribution ce produit nouveau qui, en plus de bien d'autres qualités, avait l'avantage de sécher rapidement. Sans ce produit, en effet, ou quelque autre du genre, la production automobile en grande série eût été impossible. Ce produit, c'était le Duco. Découvert en temps de guerre, il eût probablement servi aux explosifs. Il doit à la paix son application actuelle. Cette conversion est l'oeuvre de chimistes remarquables.

La chimie fit également du beau travail à Sandwich, en Ontario. Le sous-sol y est très riche en gisements de sel dont on sut tirer un excellent parti. Des puits d'extraction de sel se profilent sur l'horizon, accompagnés d'une saunerie ou raffinerie de sel, d'immeubles administratifs, d'un laboratoire, d'une fabrique d'ammoniaque et d'une usine où l'on produit l'hydrogène, le chlore et la soude caustique. La rivière Détroit arrose cette énorme exploitation.

Cette région est d'ailleurs très riche en souvenirs historiques. Maintes batailles furent livrées sur l'emplacement même de cette saunerie qui fut, jusqu'en 1801, une réserve de Hurons. Cette année-là, les tribus indiennes firent cession de leur territoire à l'Angleterre dans un acte ainsi libellé : « Attendu que nous, chefs, guerriers et membres des nations indiennes d'Ottaoua, Chippeoua, Poutaouatchie et Ouaiandotte, sommes désireux, en considération de la somme portée ci-dessous, de vendre et céder un lopin de terre situé du côté sud-est de la rivière Détroit et désigné sous le nom de réserve de l'église des Hurons, à Sa Majesté britannique George III, notre père et protecteur, nous tous, chefs, guerriers et membres des nations indiennes d'Ottaoua, Chippeoua, Poutaouatchie et Ouaiandotte, pour et en considération de la somme de trois cents livres ... avons donné, concédé, vendu et livré pour toujours, au capitaine Thomas Affairs, au nom et en faveur de Sa Majesté britannique le Roi George III, ses héritiers et successeurs ... » le territoire connu sous le nom de réserve de l'église huronne. Tout ceci pour dire que le gouvernement anglais achetait en bonne et due forme un joli domaine. Le marché était avantageux à tous les points de vue.

LA FAMEUSE SALIERE DE BENVENUTO CELLINI

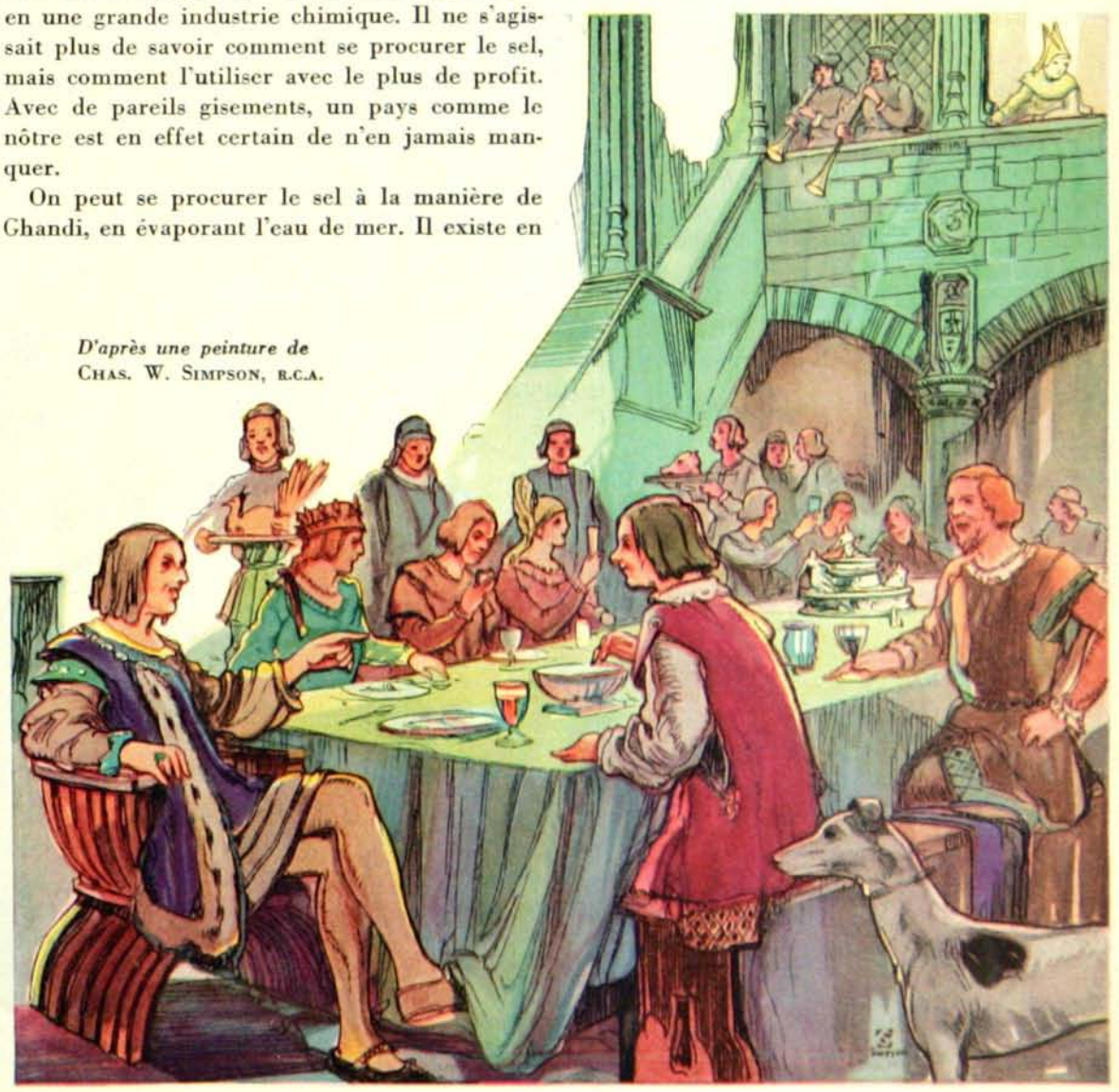
... en or, émail et ébène, aujourd'hui au musée de Vienne. «Quand je posai cette salière devant le roi (François Ier de France)», écrit Cellini dans ses Mémoires, « il en fut si émerveillé qu'il ne cessait de la contempler. » Cellini dit encore de cette salière qui constituait alors un surtout de table : « J'en ai enfin fini avec cette pièce d'orfèvrerie qui m'a donné tant de mal. »

Le sous-sol de ce domaine renfermait en effet du sel, comme nous avons vu. Les gisements de sel de l'Ontario méridional qui s'étendent sur 3,000 milles carrés, ont de quoi alimenter le genre humain pendant 90,000 ans. Et c'est par hasard que furent découvertes ces énormes salines. Un syndicat était à forer des puits pour en extraire du pétrole quand de l'eau sulfureuse, tout à coup, jaillit des entrailles de la terre. Ce voyant, deux hommes d'affaires entreprenants s'avisèrent d'installer à cet endroit une station thermale qui eut d'ailleurs son heure de célébrité. Les choses en seraient restées là si un chercheur de pétrole voisin, en creusant plus avant, n'avait atteint le gisement de sel gemme.

Le Canada ne manquait certes pas de sel à cette époque, mais l'exploitation en paraissait trop difficile et aucunement avantageuse. La découverte des énormes gisements de l'Ontario eut deux résultats immédiats. Sir William Van Horne, homme d'affaires clairvoyant, y entrevit la source d'une grande entreprise industrielle (il devint d'ailleurs le premier président de la Canadian Salt Company qui fait aujourd'hui partie de la Division du Sel & des Alcalis de la C-I-L), et l'importance du gisement permit de convertir le sel — au Canada du moins — en une grande industrie chimique. Il ne s'agissait plus de savoir comment se procurer le sel, mais comment l'utiliser avec le plus de profit. Avec de pareils gisements, un pays comme le nôtre est en effet certain de n'en jamais manquer.

On peut se procurer le sel à la manière de Ghandi, en évaporant l'eau de mer. Il existe en Californie des montagnes de sel extrait précisément de cette manière. Mais à Sandwich, le sel gît à 1,600 pieds sous terre. Le système usité ici est plus simple et plus rapide.

Comme l'indiquent les schémas de la page précédente, un tuyau amène de l'eau sous pression jusqu'au niveau de 1,600 pieds, où elle dissout le sel. La pompe foulante élève cette saumure jusqu'à la surface où elle est recueillie dans les réservoirs d'emmagasinage. On utilise un système analogue, aux Etats-Unis, pour l'extraction du soufre. Des réservoirs, l'eau salée passe à des évaporateurs à multiple effet dont l'objet est de concentrer la saumure. L'évaporation se fait dans le vide en vertu d'une loi bien connue de la physique. On sait, en effet, qu'un liquide bout plus facilement dans un récipient où on a fait un certain vide. L'eau salée bout donc dans le premier évaporateur et le sel cristallise. La vapeur produite par l'évaporation passe à la deuxième bouilloire, (où on a fait le vide). Nouvelle évaporation, cristallisation plus abondante. De là à la troisième bouilloire, où le vide est encore plus grand, et où l'opération recommence une dernière fois. Ce n'est pas plus malin que ça. Le sel est ensuite lavé et séché, puis il passe sur les tamis pour être assorti suivant la grosseur des grains. On peut encore le diriger vers des presses qui en font des gâteaux à l'usage des bestiaux. Disons en passant qu'on a tort de croire que le sel soit mauvais pour l'élevage du cochon. Le sel se prête de plus à bien d'autres opérations. On peut évaporer la saumure à l'air libre pour obtenir des trémies, ou gros cristaux en forme de pyrami-



D'après une peinture de CHAS. W. SIMPSON, R.C.A.

UNE COUTUME D'AUTREFOIS

... A la table des seigneurs d'autrefois, les invités de marque prenaient place près de la salière de famille, posée au haut bout de la table. Seuls pouvaient l'atteindre les invités d'une condition sociale élevée. Les gens de cette époque observaient certaines règles d'étiquette qui nous font sourire aujourd'hui. On disait, entre autres : « Evitez de vous essuyer les mains sur les poils du chien, » ou : « Ne plongez pas votre viande dans la salière ». Les grands nobles apportaient leur couvert, un plat à leurs armes, une salière, leur serviette et leur couteau. On avait plus besoin qu'aujourd'hui, et pour cause, de se laver les mains avant et après les repas. Les repas s'annonçaient à coups de trompette.

des. Le soupçon d'iode qu'on y ajoute en fait un préventif du goître. Soumis à la fumée de carya ou noyer d'Amérique, il sert à la préparation des viandes fumées sans qu'il soit nécessaire de recourir au fumage habituel.

Les usages du sel sont légion (on pourrait en compter aujourd'hui plus de 1,400), et son histoire est intimement liée à celle de l'homme. C'est en sel que les légionnaires romains touchaient une partie de leur solde — ce qu'on appelait le *salarium*, d'où tire son nom l'auguste institution des salaires. Le sel servit de monnaie dans bien des pays et la Bible en parle à diverses reprises. Rappelez-vous seulement l'histoire de Loth dont la femme fut changée en statue de sel. Le sel est si important, qu'au dire d'un grand savant américain, nous ne pourrions vivre plus de deux jours si on le retirait de notre organisme. Gargarisme idéal, il est excellent pour les dents et les gencives. Il empêche la combustion spontanée du foin engrangé. Il chasse les fourmis, congèle la crème, efface les taches d'encre, que sais-je encore ? Réjouissons-nous donc qu'il y en ait tant à Sandwich.

L'importance du sel est cependant encore plus grande comme produit chimique que comme denrée. Electrolysé, il donne du chlore et de l'acide chlorhydrique; de la soude caustique et de l'ammoniaque. L'eau dans laquelle vous prenez votre bain est désinfectée au chlore; la soude caustique entre dans la fabrication du savon et des bas de soie artificielle (soie rayon), ainsi que dans celle des vitres de vos fenêtres.

C'est dans toutes ces choses que se révèle l'invisible présence de la chimie, et aussi de la C-I-L. Sur le paquet de sel préparé à Sandwich se voit la marque de fabrique ovale de la compagnie. Vous savez ainsi à qui vous en prendre ou qui louanger, selon que vous êtes mécontent ou satisfait du produit acheté. Mais rien, dans les tissus que vous achetez, n'attire votre attention sur le chlore qui les a blanchis ou sur les matières colorantes qui ont servi à les teindre. La liste des multiples produits intermédiaires utilisés dans la fabrication des objets que voit le public serait d'ailleurs trop longue. Ces produits obscurs méritent néanmoins qu'on signale leur existence à l'attention de l'usager. Car s'il est facile de se rappeler que le sel extrait des profondeurs de la terre, à Sandwich, est celui-là même dont vous assaisonnez vos mets, on oublie généralement de penser au chlore qui stérilise l'eau de nos robinets ou à la soude qui constitue onze pour cent de notre savon. Ce n'est évidemment pas pour rien que le sel est si abondant dans la nature.

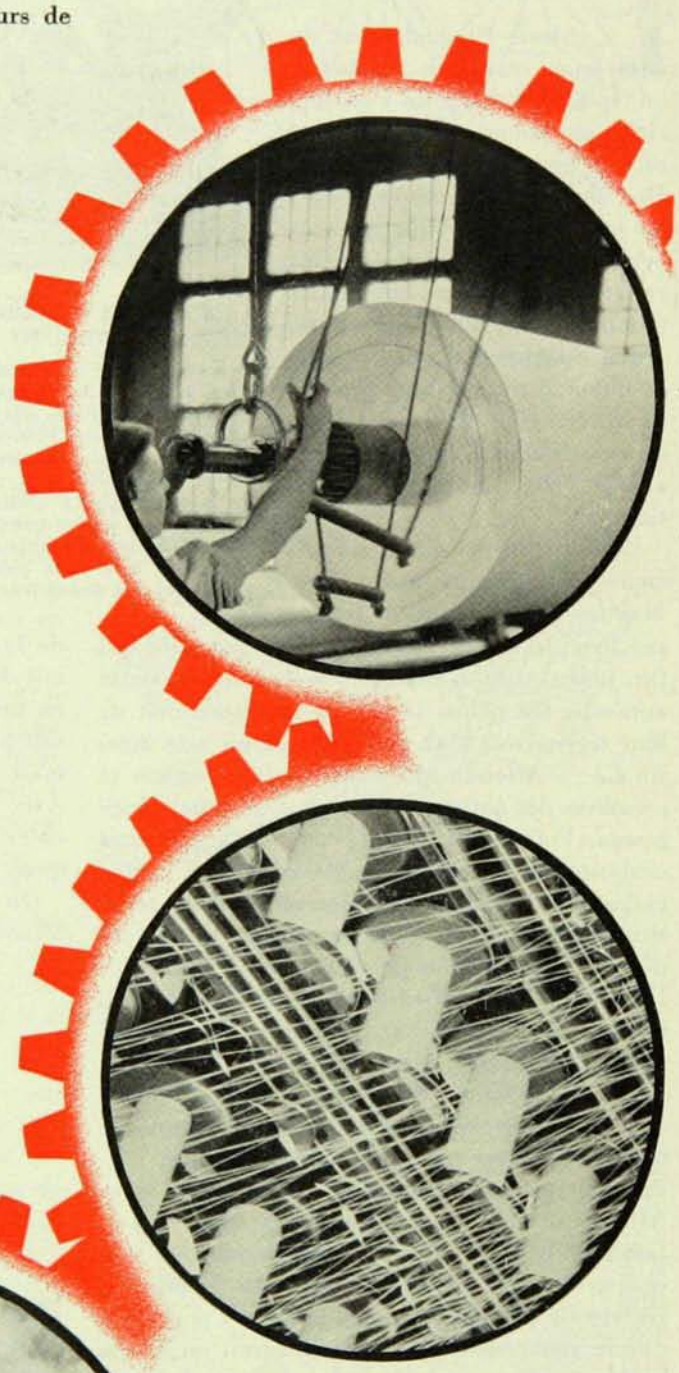
Il n'en manque d'ailleurs pas au Canada, comme nous l'avons constaté. Pas plus que de bois, d'or, de cuivre et même de radium. Mais le soufre natif est un des rares éléments dont notre pays soit privé. Le Canada, au cours de 1932, dut en importer pour $2,226,000. Le soufre? c'est le S que vous voyez dans la formule chimique SO^4H^2 qui est celle de l'acide sulfurique. Cet acide indispensable à l'industrie nous est connu depuis l'époque lointaine où des alchimistes arabes, illustres inconnus, découvrirent sa présence en grillant des sulfures métalliques.

Une fortune colossale attendait, il y a quelques années, celui qui eût découvert quelque gisement de soufre natif. Ce serait encore une belle découverte actuellement, bien que le Canada puisse maintenant produire presque tout l'acide sulfurique dont il a besoin. C'est aux chimistes qu'il est redevable de cette indépendance.

La chimie, comme nous le verrons, est un véritable mouvement perpétuel. Les produits d'une réaction servent souvent à régénérer les éléments qui leur ont donné naissance. On peut, dans bien des cas, décrire des cycles fermés d'opérations, les représenter par un cercle ou par une ellipse en faisant allusion à la marque de commerce de C-I-L.

Voici l'histoire de ce grand oeuvre de nos chimistes et quelques-unes de ses répercussions. Il y a une quarantaine d'années, on construisit, à Copper Cliff, dans le bassin de Sudbury, une usine pour l'extraction du cuivre. Le premier chargement livré aux raffineurs contenait des quantités notables de nickel. Comment les séparer ? Problème important dont la solution fut vite trouvée.

On fabriquait alors, au Canada et aux Etats-Unis, de l'acide nitrique avec du nitrate de sodium (nitrate du Chili). On obtenait, comme sous-produit, du bisulfate de sodium. On utilisa ce dernier pour séparer le cuivre du nickel. Ainsi naquit l'immense entreprise de l'International Nickel Company, dans le district de Sudbury.



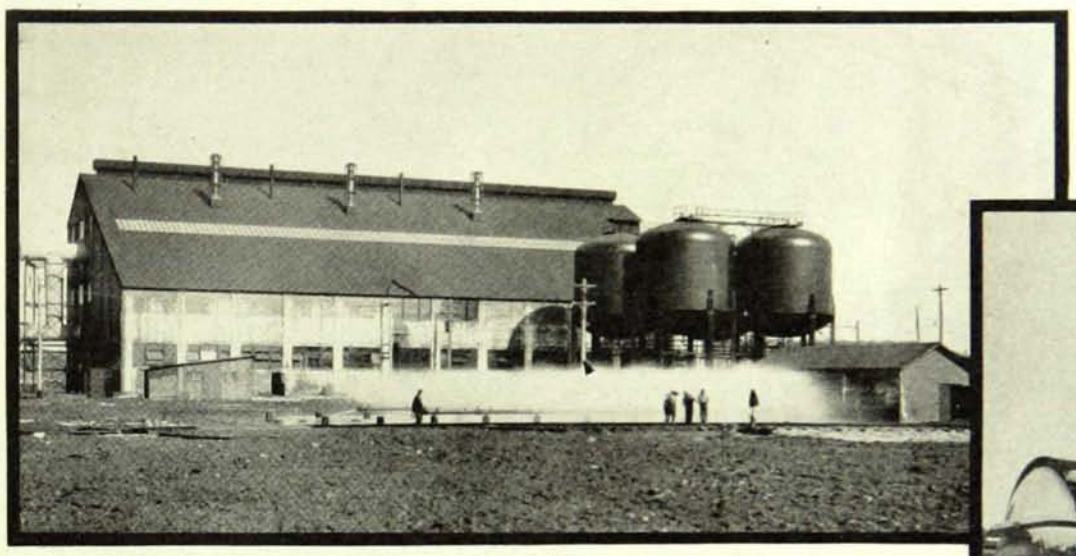
DES PRODUITS CHIMIQUES

...que vous n'avez pas souvent l'occasion de voir blanchissent la pâte de bois de vos journaux ou les fils de vos tissus. Ils servent aussi à l'industrie de l'acier et à l'industrie minière. Les quatre industries illustrées ici comptent parmi leurs plus grandes consommatrices.

Tout allait bien. Des tonnes et des tonnes de bisulfate prenaient le chemin de l'usine; le cuivre et le nickel étaient produits séparément et des hautes cheminées de cette usine sortait une épaisse fumée que le vent emportait.

N'y avait-il donc rien à tirer de cette fumée sulfureuse ? On fit des recherches qui obtinrent le plus grand succès. A preuve qu'on peut aujourd'hui voir, à Copper Cliff, une usine de la Division des Acides et autres Produits Chimiques de la C-I-L dont la fonction est d'utiliser le soufre de la fumée.

Ce phénomène n'est pas facile à expliquer et les chimistes eux-mêmes s'y perdent. L'usine où se font ces opérations a environ 200 pieds de longueur et 75 de hauteur. Au fond sont les réservoirs d'emmagasinage. Tout ce que l'on voit à l'intérieur, c'est un enchevêtrement inextricable de tuyaux, de cuves, de réservoirs et de récipients, tout cela ronflant, bourdonnant et crachant. Cette usine est reliée à celle de l'International Nickel par un gros tuyau d'acier, long de 1,000 pieds, par lequel provient la fumée.



DE L'USINE DE L'INTERNATIONAL NICKEL

...à Copper Cliff, Ontario, vient le tuyau que vous voyez à gauche. Ce tuyau contient de la fumée sulfureuse provenant des minerais de nickel et de cuivre avec quoi C-I-L fabrique l'acide sulfurique, à raison de cent cinquante tonnes par jour environ.

CETTE fumée contient du gaz ou anhydride sulfureux (SO^2), de l'air et des impuretés sous formes de poussières et d'arsenic. Il faut donc nettoyer cette fumée, en chasser l'humidité et les impuretés. On utilise pour cela l'action de l'électricité. Un potentiel de 50,000 volts est nécessaire. Dépoussiéré, le gaz passe ensuite dans un autre tuyau qui contient de la mousse de platine qui agit comme catalyseur. Les 50,000 volts d'électricité servent à précipiter l'arsenic qui empoisonnerait le catalyseur. Or un catalyseur empoisonné ne vaut plus rien, comme on s'y attend. Mais qu'est-ce qu'un catalyseur ? C'est une substance, élément ou combinaison, qui active ou favorise une réaction chimique sans changer lui-même de nature ou d'état; il est tel à la fin qu'il était au début. La catalyse, ou action du catalyseur, est un mystère pour le chimiste qui n'a pu encore en trouver la clé. C'est une action de présence ou de contact. Dans le cas présent, l'anhydride sulfureux passe sur le platine, se combine à un atome d'oxygène pour se transformer en anhydride sulfurique (SO^3). C'est le platine qui opère ce phénomène sans que son état en soit le moindrement altéré. Ne vous demandez pas pourquoi; vous ne trouveriez pas.

La formule de l'eau est, comme vous savez, H^2O. Et H^2O, plus SO^3, font SO^4H^2, ce qui vous explique comment l'acide sulfurique vient de cette fumée. 30,000,000 de pieds cubes de fumée des fours de grillage en produisent cent cinquante tonnes par jour.

La séparation du nickel et du cuivre se fait au moyen du gâteau de bisulfate. L'acide nitrique fut tiré du nitrate du Chili par un procédé très ancien jusqu'à ce que les chimistes découvrirent le moyen de fabriquer l'acide nitrique à partir de l'azote de l'air, ce qui n'était pas de nature à plaire au Chili ! A compter de ce moment, on n'eut plus besoin d'importer le nitrate du Chili puisque l'acide nitrique pouvait se fabriquer sur place. Mais la chose présentait, pour l'International Nickel du moins, l'inconvénient que voici : Lorsque vous fabriquez l'acide nitrique synthétique, vous n'obtenez pas, comme sous-produit, le sulfate acide de sodium, autrement dit le gâteau de bisulfate. Il s'ensuivit que la baisse dans la production de l'acide nitrique issu du nitrate de Chili provoqua une hausse du prix du gâteau de bisulfate.

ENCORE DES PRODUITS CHIMIQUES

...des acides en tourie et de l'ammoniaque en cylindre, tout prêts pour la livraison.

CENT QUARANTE-SEPT WAGONS-CITERNES

...de la Canadian Industries Limited servent à l'expédition de certains de ses produits chimiques.

C'EST à ce moment qu'entre en scène le Horseshoe Lake, Saskatchewan, où se trouvent d'importants gisements naturels de sulfate de sodium. Or, en traitant ce sulfate avec de l'acide sulfurique, vous pouvez obtenir des gâteaux de bisulfate, longs de six pouces et larges de quatre. Ce sulfate de la Saskatchewan est expédié par chemin de fer à Copper Cliff et cinquante pour cent environ de l'acide sulfurique de Copper Cliff sert à traiter le sulfate dont est fait le gâteau de bisulfate qui, comme nous l'avons dit, sépare le cuivre du nickel.

Si ces divers exemples ne suffisent pas à illustrer le cycle des réactions chimiques dont nous parlions plus haut, apprenez encore que l'acide nitrique (dérivé de l'ammoniaque synthétique extrait de la saumure de Sandwich) s'unit à la glycérine en présence d'acide sulfurique pour donner la nitroglycérine. Ce corps obtenu aux usines de la Division des Explosifs entre dans la composition de la dynamite.

Quelques hommes, des contrôles automatiques et voilà que des millions de pieds cubes de fumée sont transformés en acide. Acide sulfurique ou acide acétique. Acide chlorhydrique, acide nitrique. Autant d'acides, autant de fonctions. C'est grâce à tous ces acides que le soir s'allument les lumières; que le démarreur se met en marche alors que le moteur est froid; que l'argenterie et la porcelaine brillent sur la nappe d'une blancheur immaculée de votre salle à manger.

C-I-L s'occupe de tout, de la fabrication aussi bien que de la vente des acides. Vous trouverez même une Division C-I-L pour vous vendre du

LES CANARDS SAUVAGES

...sont abattus dans leur vol au-dessus du Québec avec des cartouches enduites de Duco (voir panneau 2); et les avions des régions nordiques ont exigé l'emploi des produits illustrés sur le panneau 8. Les numéros de la carte ci-contre indiquent l'endroit où sont fabriqués les produits du panneau portant le même numéro.

D'après une peinture d'Albert Cloutier

Les Collaborateurs de cette entreprise

Arthur Blaikie Purvis

Initié aux affaires par sir Harry McGowan, Arthur Blaikie Purvis devint, à 34 ans, président et directeur-gérant des Canadian Explosives Limited (1925) dont le nom fut changé, en 1927, en celui de Canadian Industries Limited. Il fut le véritable organisateur de la C-I-L et de ses nombreuses ramifications. Fait partie, d'après « Who's Who », de huit conseils d'administration. En hiver, pratique le ski dans les Laurentides; en été, fait de la navigation. Fervent de musique et de littérature. Marié, un fils.

Sir Harry McGowan

Sous le règne de la reine Victoria n'était que messager dans une fabrique d'explosifs de Nobel, à Glasgow. Maintenant président du conseil de l'Imperial Chemical Industries Limited qui a absorbé les entreprises Nobel. C'est lui qui, à bord de l'*Aquitania*, forma avec Alfred Mond le consortium qui allait créer l'I.C.I. (fusion des groupes Nobel, Brunner et Mond.) Membre du conseil d'administration de la C-I-L, il a beaucoup contribué à son développement.

Alfred Moritz Mond, Lord Melchett

Aussi connu que son père l'avait été; celui-ci, Ludwig Mond, a édifié plusieurs industries chimiques au temps de la reine Victoria. Alfred Moritz Mond fut avocat, ministre et partisan de l'unité économique de l'Empire. A sa mort, survenue en 1930, il était président de l'I.C.I. S'intéressait beaucoup à la C-I-L et à d'autres industries canadiennes. Plus connu sous le nom de sir Alfred Mond.

Chirurgien de l'armée américaine, puis homme d'affaires. Allié à une famille de fabricants d'explosifs, il le devint lui-même. Nommé président de la Hamilton Powder Company, en 1878, seize années après l'incorporation de la compagnie et onze années après la Confédération. Décédé à l'age de 73 ans, sous le règne d'Edouard VII. Laissa quatre fils dont l'un, Winthrop, est vice-président de la C-I-L.

Dr. Thomas C. Brainerd

William McMaster

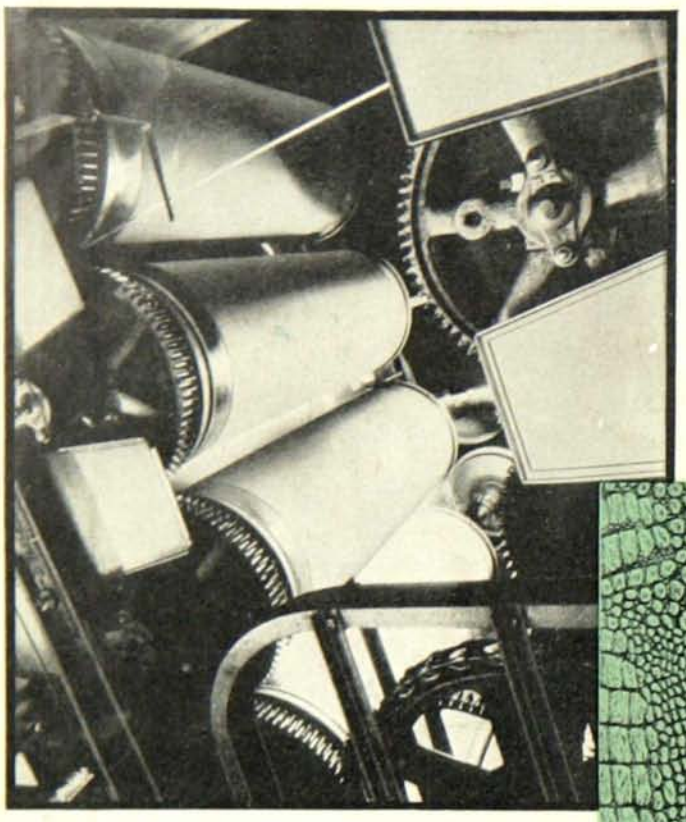
Canadien clairvoyant à qui fut confié le soin de présider le consortium des explosifs à ses débuts, en 1910 (année de l'accession du roi George V au trône d'Angleterre). Conserva ce poste pendant toute la guerre et jusqu'en 1925. De 1925 à 1930, année de sa mort, fut président du conseil d'administration. Possédait des intérêts divers, dans la banque, les industries du verre, du coton, de l'amiante, et autres.

Deuxième président du C.P.R. Après avoir vaincu la forêt, le roc et les marécages, sans parler des pics vertigineux des Rocheuses, c'est lui qui, à Craigellachie, posa le boulon d'or, le dernier de ce double ruban d'acier qui joignait désormais l'Atlantique au Pacifique. Homme de décision — la dynamite aida à son succès. Premier président de la Canadian Salt Company, aujourd'hui inféodée à la C-I-L.

Sir William C. Van Horne

Le tenace et habile Suédois qui, en inventant la dynamite, donna à l'homme une puissance formidable. Il contribua ainsi à accélérer la marche du progrès. Sa mémoire se perpétue dans le célèbre prix qu'il a fondé et par un village de la baie Georgienne qui porte son nom. Apôtre de la paix, parce qu'il aimait la vie, les abus que l'on fit de ses inventions l'affligèrent profondément.

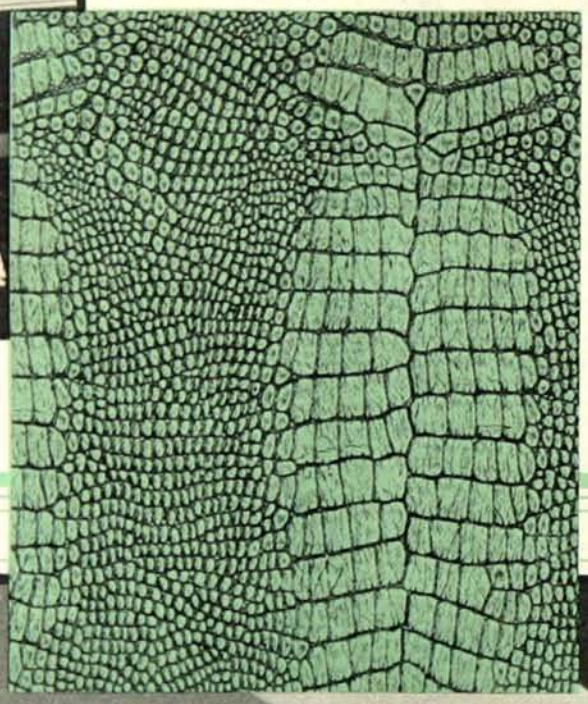
Alfred Nobel



LE TISSU DE COTON GRIS

...passé entre les cylindres, teint et traité avec des produits chimiques, se transforme en...

IL NE FAUDRAIT PAS CROIRE, cependant, que tous les produits de la Canadian Industries Limited soient des acides inimaginables ou des alcalis auxquels il ne nous arrive jamais de penser. N'allez pas oublier les produits qui se voient, se palpent et même se mangent, tel le sel C-I-L dont vous connaissez l'étiquette et même la forme du paquet. On pourrait encore mentionner la poudre explosive qu'achètent les mines d'or, accompagnée du mode d'emploi et de brochurettes explicatives.

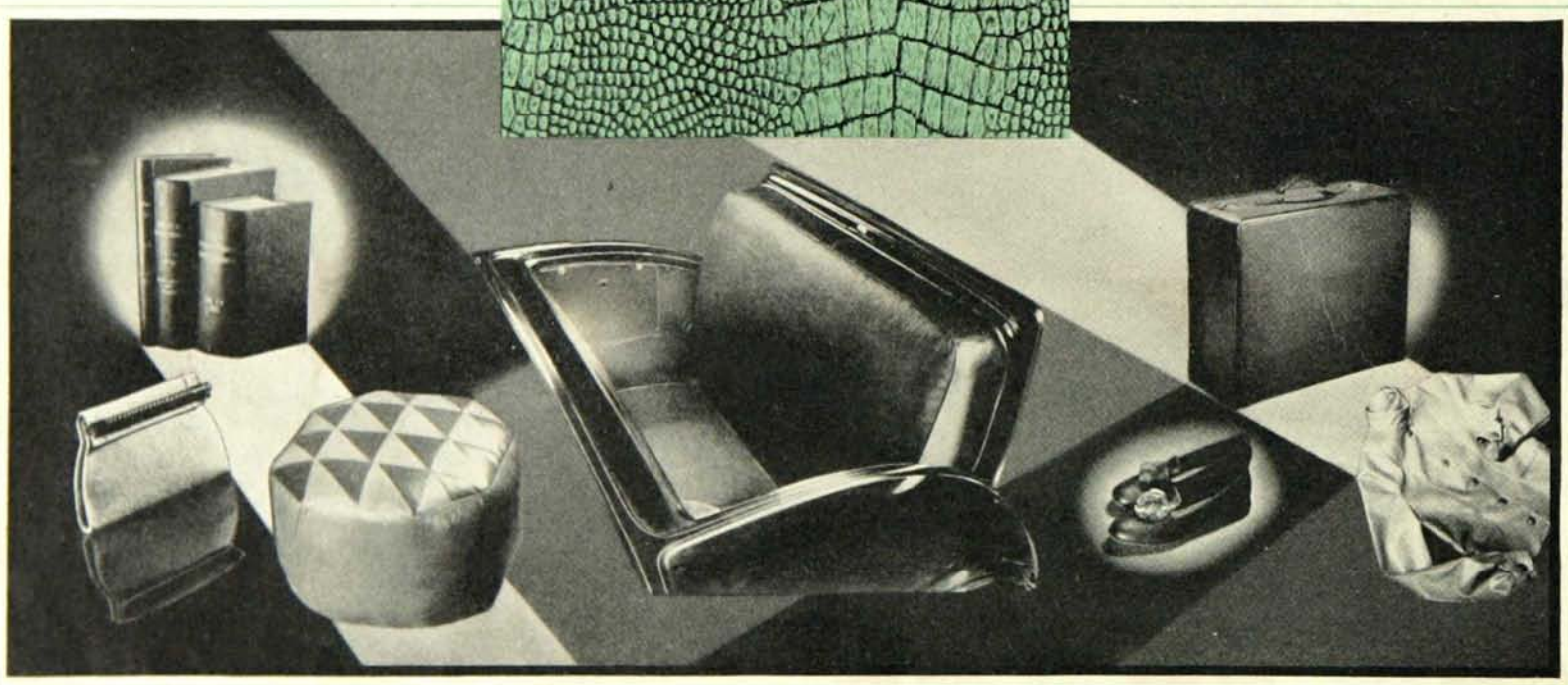


jusqu'à New Toronto où vous trouverez facilement l'établissement de la Division du « Fabrikoïd ». Muni d'un permis, on se fera un plaisir de vous faire visiter l'usine.

Nous revenons ici au chapitre de la cellulose. La cellulose est le principe particulier constituant la partie solide des végétaux. Elle se rencontre dans le bois ou dans le duvet du cotonnier. On en fait de la nitrocellulose, laquelle entre dans la fabrication des explosifs qui sortent de la poudrerie de Beloeil. C'est également avec de la nitrocellulose que des chimistes réalisèrent, après la guerre, le Duco et d'autres vernis. Inutile donc de s'étonner que le cuir artificiel en soit aussi sorti.

COMME question de fait, C-I-L a une autre division, celle de la Pyraline, qui fabrique des services de toilette et des manches de brosses à dents, et même, tant que dura leur éphémère popularité, ces jouets agiles qu'on appelle Yo-Yo. La Pyraline vient de la pyroxyline, qui est elle-même un dérivé de la cellulose. Le contremaître de l'usine Fabrikoïd vous expliquera tout cela avec une grande patience.

L'usine de Fabrikoïd constitue en soi quelque chose de compliqué et même d'incroyable.



CUIR GRENU APPELE FABRIKOID

Pour les chimistes du Fabrikoïd, à New Toronto, cette transformation ne semble pas extraordinaire. Mais le visiteur, lui, peut à peine en croire ses yeux. *Directement au-dessus* : quelques-uns des centaines d'objets qu'on fabrique avec cette matière protéiforme.

« diethylammoniumdiethyldithiocarbamate », sous un nom plus facile à retenir cependant, si vous en exprimez le désir.

L'industrie de l'acier fait une énorme consommation d'acide sulfurique. Certains légumes même ont poussé dans une terre que l'acide sulfurique a fertilisée.

C'est par des exemples de cette nature qu'on peut le mieux faire comprendre ce que nous appelons l'invisible présence, ou, en jouant sur les mots, l'invisibilité visible, de C-I-L.

Nous avons jusqu'ici parlé de Sandwich, de Copper Cliff; aussi de Beloeil où les diverses bâtisses, construites à bonne distance les unes des autres, sont ceinturées de forts remblais pour atténuer les dégâts que pourrait causer un accident. Etudions maintenant la fabrication du cuir artificiel, ou du tissu simili-cuir, tel qu'il se fait à Toronto.

Ce cuir artificiel est l'oeuvre d'une autre Division de la même compagnie. Si jamais vous voyagez en automobile, de ce côté, rendez-vous

Pourquoi? Parce que le Fabrikoïd, qui a l'apparence et donne la sensation du cuir, commence la série de ses transformations sous la forme d'un simple ballot de coton. Le coton aura beau avoir été choisi et analysé dans les laboratoires, comme on vous le dira, ce sera quand même un morceau de coton gris ordinaire. Puis sous vos yeux étonnés et incrédules, vous verrez l'étoffe, une fois teinte de la couleur qu'elle doit finalement avoir, passer dans une série de cylindres et en sortir sous

la forme d'une feuille interminable de cuir, grenu peut-être, ou uni. Pendant qu'elle passait à travers les cylindres, vous y avez vu appliquer un enduit de couleur, ou une substance caoutchouteuse, qui en réalité n'est que partiellement du caoutchouc, et qui lui sert de revêtement. Mais la transformation paraît si rapide et si simple que vous êtes porté à en douter. Par bonheur le contremaître est là qui vous rassure, qui vous parle des difficultés qu'on éprouve à marier exactement les couleurs, des mille et une formules de colorants que l'on garde quelque part dans l'usine. Il vous dira qu'il n'est pas toujours suffisant de faire passer le tissu entre ces cylindres, mais que parfois il faut l'estamper à la presse pour lui donner du relief. On voit ce qu'il faut d'habileté pour prévenir les plus petits défauts dans la conversion d'une pièce d'étoffe grise en une sorte de cuir.

C-I-L ne fabrique, naturellement, que le Fabrikoïd et ses dérivés; d'autres industries le transforment en chaussures, sacoches, tapisserie d'ameublement, stores « Tontine » (que vous pouvez laver et frotter; ils ne se fendillent pas, ne se trouent pas, et ne perdent pas leur coloris), revêtements muraux « Muralart », sacs de golf ... bref, seul un catalogue Fabrikoïd a bien répondu à la demande. Le bibliophile, par exemple, préfère peut-être encore faire relier les *Essais* de Montaigne en veau. Mais la couverture finira par tomber et il faudra la recoller, puis quelque insecte, le psoque par exemple, en fera peut-être ses délices un de ces jours. Les insectes bibliophages ne sont pas friands de Fabrikoïd.

Le Fabrikoïd ne coûte pas cher. On en fait donc les garnitures des automobiles, ce qui contribue encore à abaisser le prix de vente des voitures. Voyez les sacoches dans la rue, les valises au retour d'un *week-end*, les reliures des derniers manuels scolaires. Voyez les stores et les papiers peints dans les nouveaux immeubles. Il ne faut pas aller loin pour trouver des échantillons de ce dérivé de la cellulose qui sort en milliers de verges des machines silencieuses de Toronto.

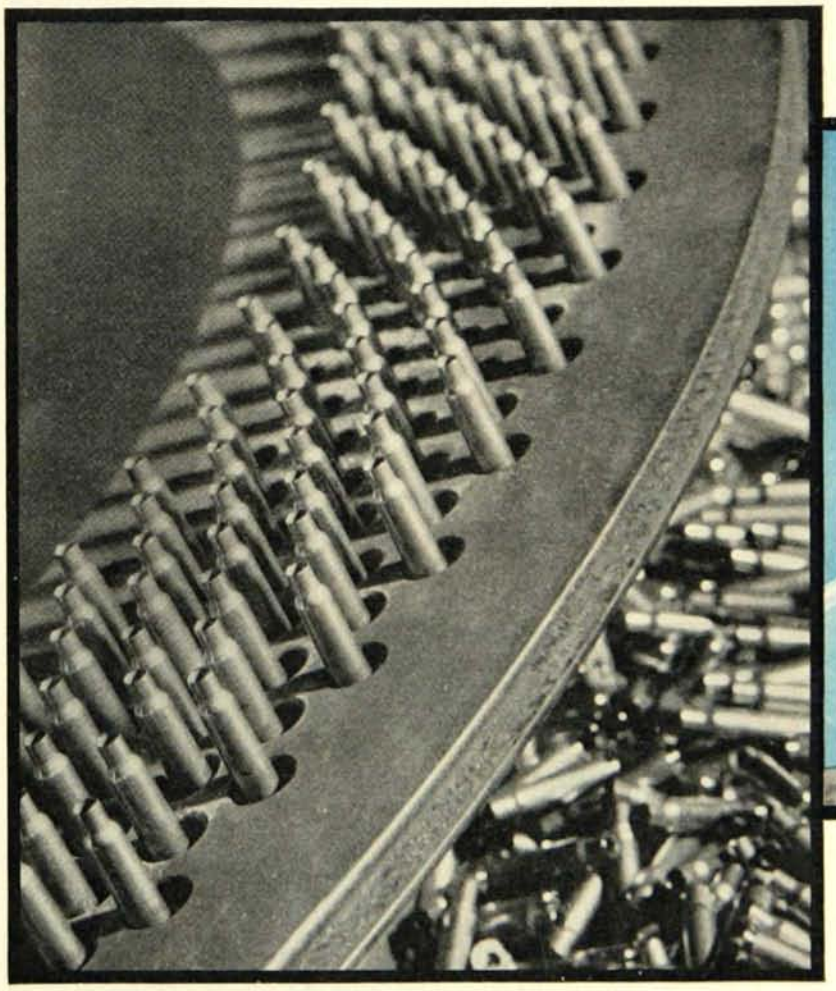
MAIS là ne s'arrête pas l'histoire de la cellulose. Elle sert en outre à l'imperméabilisation, non plus d'un chiffon de coton gris, mais des cartouches à plombs. C'est à Brownsburg, P.Q., où se trouve la Division « Dominion Ammunition » de la C-I-L, qu'on vous racontera cette nouvelle métamorphose.

C'est le « Duco » qui imperméabilise. Mais il ne s'agit pas seulement de plonger la cartouche dans le liquide et de la laisser sécher. L'opération comporte divers procédés d'étanchéisation et une préparation spéciale de la cartouche qui permette au Duco d'adhérer. La cartouche en sort recouverte d'un fini brillant et dur, connu partout maintenant dans le Dominion. Rien dans l'histoire de la fabrication des munitions n'a eu autant d'importance depuis la découverte de la poudre sans fumée. Les voeux anciens des sportsmen sont exaucés, parce qu'on peut maintenant prendre une cartouche bien sèche dans la poche humide d'un complet de chasse et la faire entrer doucement dans la culasse et tirer à la perfection. La balistique du fabricant est sauvé. Pas un fabricant de munitions qui n'ait cherché à découvrir une telle cartouche; et c'est pourquoi la Dominion Ammunition se réjouit tant de l'avoir trouvée.

Heureuse découverte s'il en fut et qu'on a dû célébrer à Brownsburg par de nombreuses salves. Les magasins d'articles de sport exposèrent dans leurs montres des verres remplis d'eau où baignaient de brillantes cartouches rouges. Et la réputation grandit, de même que la demande, des cartouches canadiennes bien connues portant les marques Canuck ou Imperial.

A l'extrême nord du pays, le chasseur et le trappeur sont méticuleux dans le choix de leurs munitions. Car d'une cartouche peut dépendre leur vie même. L'ours gris des Rocheuses et l'orignal mâle blessé vous laissent rarement le temps de tirer un deuxième coup. La première balle doit porter.

On peut difficilement faire varier les balles de fusil; le même type de cartouches doit donc servir dans les régions froides du nord et dans



CES CARTOUCHES, UNE FOIS CHARGEES, VONT DANS TOUT

. . . le Dominion, même dans des coins aussi froids et reculés que le poste de la Baie d'Hudson, à Fort Harrison.

aurait assez d'espace pour tout contenir. Les annonceurs prennent plaisir à vous montrer des pièces où seuls les gens et le feu ne sont pas en Fabrikoïd. Vous pouvez, en effet, en recouvrir les chaises, les murs et même en faire de solides reliures.

Le Fabrikoïd n'est pas dispendieux. Il est une des inventions que l'on a trouvées au 20e siècle pour répondre à la demande grandissante de matériaux moins chers et plus effectifs. Et le

OIES SAUVAGES DU CANADA
d'après une peinture de Lynn Bogue Hunt

le sud humide et chaud. Les munitions « Dominion » répondent à ces exigences et c'est pourquoi chasseurs et sportsmen célèbrent à l'envi leurs qualités: amorce à percussion nette, balle à pointe tendre, balle pneumatique. Parmi les petits calibres, les Whiz Bang 22 ont fait de la carabine 22 une arme qui atteint le but à plus de cent verges. Quant aux balles 22 de Bisley, elles ont à leur crédit des records que bien peu de balles de même calibre peuvent revendiquer.

A Brownsburg, il y a des hommes qui tirent à la journée. Non par plaisir, mais par fonction. Ils ne tirent pas sur le gibier ni les maraudeurs, mais sur des cibles. Ces tirs continuels donnent à la Dominion Ammunition la certitude que ses produits quittent l'usine en parfait état. Et le mot parfait est lourd de sens.

Ces tireurs consomment, dit-on, de sept à dix pour cent de la production totale de l'usine, ce qui veut dire sept cartouches sur cent, 70,000 sur un million. Qu'une cartouche rate, tout le lot est mis au rancart.

Voilà pourquoi, à Brownsburg, il y a des hommes qui tirent sans relâche, tandis que d'autres se servent du chronographe pour mesurer la vitesse des balles, de manomètres indiquant la pression dans la culasse, et d'instruments assez précis pour révéler un écart d'un dix-millième de pouce.

Dans tout le Canada, la Dominion Ammunition a organisé des clubs de tir pour garçons, qui comptent près de 50,000 adhérents. Sous ses auspices également, les corps de police des diverses provinces tiennent chaque année des concours de tir avec prix annuels. D'autre part, il n'y a pas de plus éloquent défenseur du gibier que la Compagnie. Le fait que rien de tout cela n'est de nature à restreindre les affaires de la Compagnie ne doit pas faire oublier la valeur sociale de son action dans ces domaines.

Le Canada est fameux dans le monde pour ses sports. Or, pour certains, le sport prend la forme d'oies sauvages ou d'un orignal. La Compagnie a à coeur la réputation du pays et, dans tout le Canada, son nom vient naturellement aux lèvres avec celui de ses munitions.

PYRALINE est le nom que, par euphonie, les chimistes ont donné à la pyroxyline lors de sa découverte. C'est une matière plastique qu'on obtient en traitant le coton par un acide (encore le coton, la cellulose), et qui prend l'aspect du jade, de l'écaille de tortue, de la nacre ou de l'ivoire. Belle d'une beauté infiniment variée, la Pyraline prend tous les finis: opaque ou transparent, blanc ou teinté, uni ou marbré, mat ou brillant. Bref, une substance magnifique aux mille et un usages. Elle sert à fabriquer des plumes-réservoirs, des savonniers, des garde-vue, des manches de brosse à dents, des peignes et, surtout, des nécessaires de toilette.

LES chimistes savent réaliser ces transformations, mais elles restent mystérieuses pour le commun des mortels. Le chimiste, toutefois, se contente de dire : « Voici une matière plastique. » Il laisse à d'autres de la façonner en mille objets différents: nécessaires de toilette, boutons, mille autres choses. On en fait des *zippers* aux vives couleurs. Disons en passant qu'il existe pour cela une expression française: fermeture-éclair.

Les matières plastiques sont le secret du chimiste. Elles dissimulent leurs origines sous des termes chimiques incompréhensibles, mais la Compagnie leur donne des marques de commerce que nous savons comprendre et utiliser. Et nous avons vu la Pyraline, cette substance protéiforme, remplacer, grâce à son éclat et à sa couleur, d'autres matières d'origine plus fa-

milière. Et notre vie s'est enrichie de la gaieté de ses couleurs, dont elle ne saurait maintenant se passer.

IL FUT un temps où l'on achetait un nécessaire de toilette pièce par pièce; les soies de la brosse s'enlevaient déjà que le miroir n'était pas encore acheté. Et quels soins de polissage et de nettoyage ! Et quelle pitié que le nécessaire de la chambre d'amis, fait de mauvais bois et, le plus souvent, déverni !

L'apparition de la Pyraline au royaume de la femme tenait en germe une véritable révolution. D'abord, elle coûtait peu. Puis elle avait de la couleur: si la chambre d'amis était bleue, nécessaire bleu; chambre verte, nécessaire vert. Et pas de polissage pour garder à la Pyraline son éclat. D'autre part — les femmes auraient sans doute de plus fortes raisons pour l'adopter — son coefficient d'expansion est si faible qu'elle est considérée sur le marché comme la substance la mieux capable de retenir les soies des brosses (à cheveux et à dents).

Comme toutes les matières plastiques, la Pyraline est presque incassable et elle peut prendre toutes les formes qu'on désire. En effet, il n'y a pas seulement les nécessaires de toilette, mais encore les boutons, peignes, hochets d'enfants, savonniers, manches et bouts de parapluie, plumes-réservoirs, crayons, etc. Le verre dit « inéclatable » est fait de deux plaques de verre que sépare une feuille de Pyraline. Et les stores d'automobiles sont faits presque exclusivement de cette substance. La Pyraline a sa place dans la maison. Mais personne ne saurait prédire à quoi elle servira plus tard. Cependant, il ne faut pas un grand effort d'imagination pour entrevoir qu'elle sera fort utile en architecture et dans la décoration intérieure. Ses splendides couleurs multiplieront ses usages.

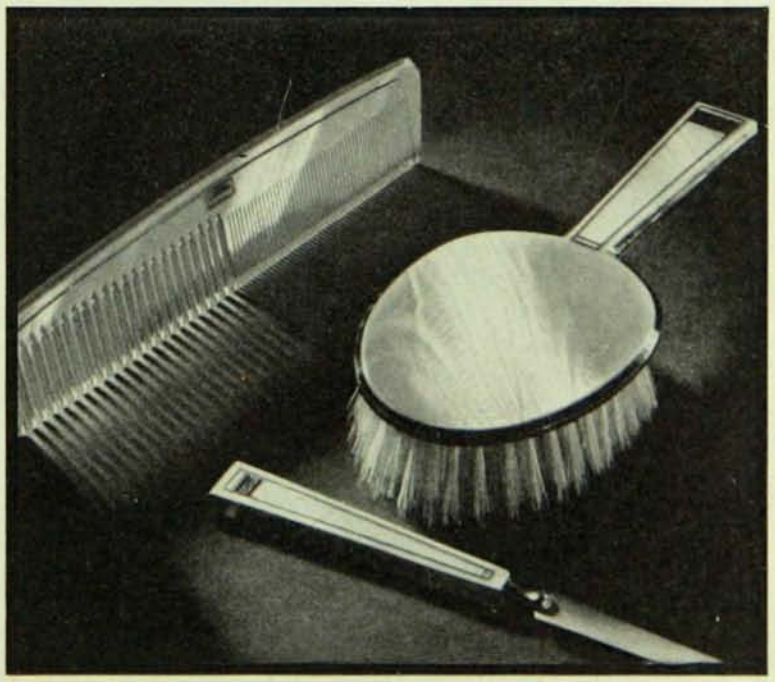
LAISSONS la splendeur de la Pyraline et considérons l'humble boîte de ferblanc, ou le couvercle de pot peint en blanc et portant, en rouge, en vert ou en bleu, le nom du fabricant; ou, si vous le voulez, le seau aux couleurs gaies que les petits apportent à la plage pour le remplir de boue tandis que l'eau vient caresser le bout de leurs orteils. Toutes ces couleurs, c'est de la peinture, et de la peinture soumise à de rudes épreuves. Les dessins sont, en effet, imprimés sur le ferblanc en feuilles. Celles-ci sont ensuite découpées à l'emporte-pièce pour en faire des seaux ou des couvercles. Et la peinture ne doit pas se fendiller.

Prenez la carrosserie d'une auto. Les diverses parties en sont peinturées séparément en des lieux différents, mais lors du montage, les teintes doivent être parfaitement identiques.

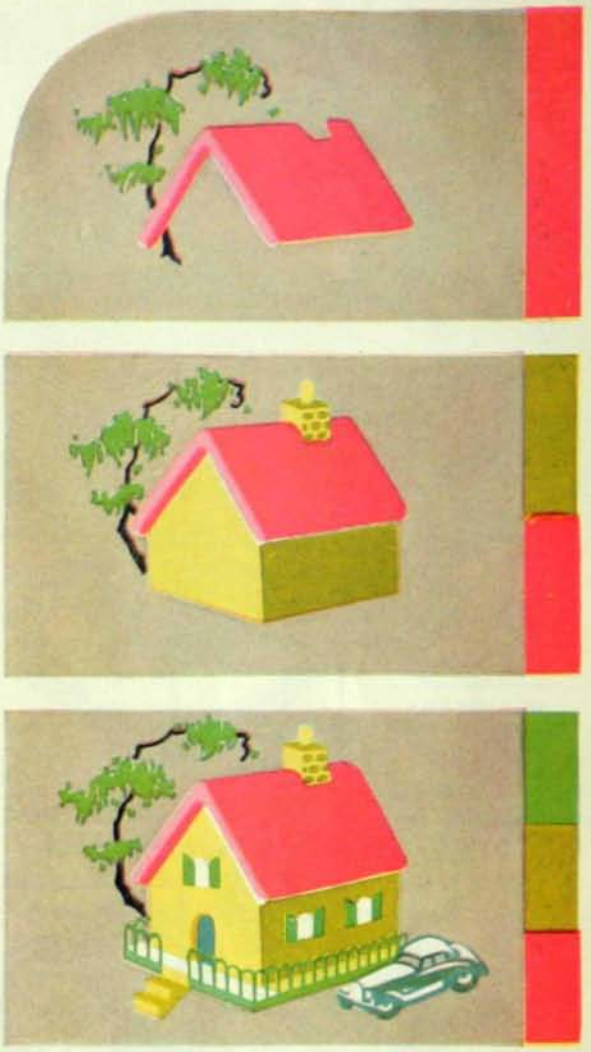
L'industrie automobile est le plus fort client de la Division des Peintures et Vernis. On ne fait que des éloges du Duco, comme nous l'avons fait nous-même. Sa valeur vient de ce qu'il sèche rapidement. Vous pouvez finir la carrosserie d'une auto en un jour si cela est vraiment nécessaire. En général, il faut deux ou trois jours. Autrefois, on attendait trois ou quatre *semaines* pour que le vernis sèche ! La différence est due au fait suivant: les peintures sèchent par l'oxydation lente des huiles qu'elles contiennent; le Duco (qui est dérivé de la cellulose) sèche par l'évaporation de son solvant. Et cela se fait en un rien de temps. Le Dulux est un produit encore plus récent et dont on est fier. C'est une laque résineuse qu'on applique surtout aux camions et aux autobus. Les voitures de maître de 1934 en bénéficieront. La nacelle stratosphérique du professeur Piccard en était recouverte.

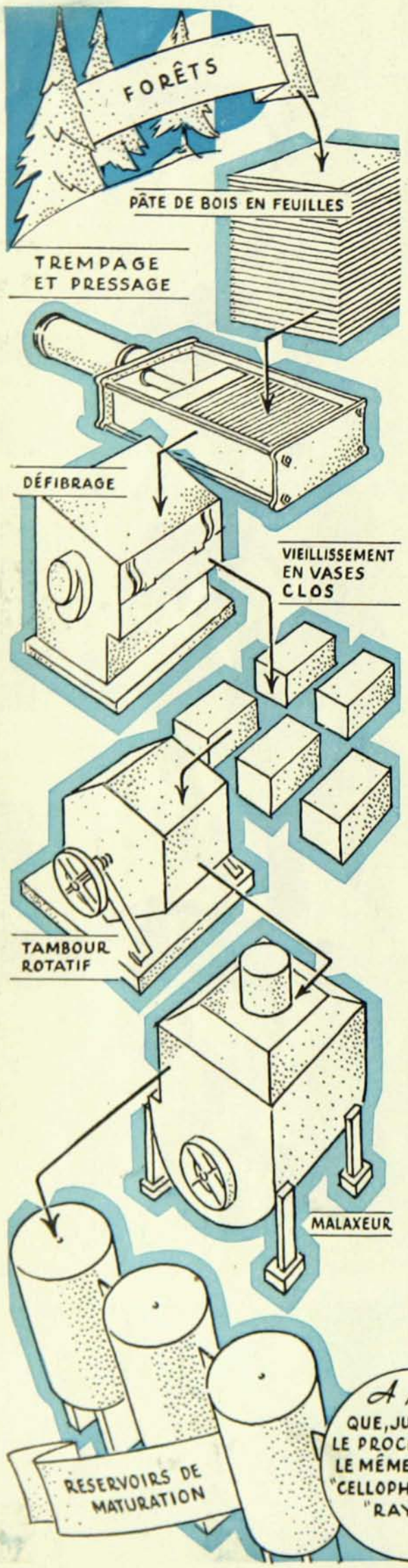
La Division connaît les automobilistes et les couleurs en vogue pour l'auto. Ses représentants sont assidus aux salons de l'automobile et conférent longuement avec les fabricants. Et chaque mois, on note avec soin les couleurs préférées. Le noir a toujours beaucoup de vogue auprès du public automobiliste. Depuis quatre ans, le bleu venait au second rang. En décembre 1933, le gris (gris-bleu et gris-vert compris) semblait l'emporter sur le bleu. Le vert ne manque pas de vogue et le marron vient au cinquième rang. Avec ces renseignements, la Division des Peintures et Vernis est en état de préparer la série de ses couleurs.

Peintures et vernis, semble-t-il, peuvent se tirer de tout: résines fossiles de Zanzibar ou du Congo, le Kauri, arbre de la Nouvelle-Zélande, gomme de manille des Indes. Les huiles sont l'huile du lin, qui vient du lin de la Prairie canadienne ou l'Argentine, ou l'huile de bois Chine, extraite de la noix d'un arbre chinois, le « tung ». Il y a eu, plus récemment, les résines synthétiques, surtout celles du type « alkyd » qui résultent de la condensation de la glycérine et de l'acide phtallique. Ce dernier dérive de la naphtaline qui est elle-même un intermédiaire dans la fabrication des matières colorantes. Les pigments sont presque tous synthétiques. Les bleus sont à base de potassium; les rouges vifs emploient des teintures (et ils coûtent cher: environ



JADIS, L'IVOIRE, L'ARGENT
...servaient à fabriquer de ces nécessaires. Aujourd'hui c'est la Pyraline.





$12 la livre tandis que le rouge qui servira pour couvrir une grange ne coûte que quelques sous la livre). Le blanc de plomb a toujours été employé en peinture de même que l'oxyde de zinc; mais on leur substitue depuis peu la lithopone (mélange de sulfure de zinc et de sulfate de baryum) qui n'est pas toxique comme le blanc de céruse.

La Division des Peintures et Vernis a des usines à Toronto et à Régina. Là sont les bacs, les mélangeurs, les peintures rutilantes, les inoffensifs chiffons de coton qu'on va transformer en Duco, faute d'en avoir fait des explosifs. Et sur le toit, la « galerie de peintures », où l'on accède, par un puits de lumière, au moyen d'une échelle légère. Là quelque 1500 bardeaux de bois ou de métal peint sont tournés vers le sud à un angle de 45 degrés. Vers le sud, parce qu'ainsi ils sont davantage exposés. Nuit et jour (et la lumière est le pire ennemi de la peinture) dans la neige ou à la chaleur, les bardeaux subissent les intempéries. Chaque semaine, on les examine un à un. Avant de vanter les propriétés climatiques de ses peintures, la C-I-L les a d'abord vérifiées à fond. Il y a des bardeaux tellement vieux qu'ils tombent en morceaux; pourtant on y trouve encore quelque trace de peinture, et l'on prend soin de le noter.

La production de la Division trouve quatre débouchés: les constructeurs d'autos, les ateliers de réparation et de peinture, les autres industries, telles que celle du meuble et enfin, par l'intermédiaire des marchands, le petit consommateur qui veut peinturer sa maison ou les chaises de sa cuisine. La Division vend des myriades de couleurs; dans ses bureaux, toutes les peintures portent un numéro et sont inscrites au catalogue; le public, toutefois, aimera toujours mieux acheter un « jaune chrome » qu'un « jaune No..... », aussi chaque peinture reçoit-elle aussi un nom. Et chacun, depuis l'apparition des émaux très siccatifs (Cilux, petit frère du Dulux, est le favori de la C-I-L), s'est mis à peinturer ses meubles avec enthousiasme.

Depuis environ une dizaine d'années, l'emploi des couleurs au Canada et aux Etats-Unis a progressé énormément. Les manches de balai sont devenus rouge cramoisi, et même la boîte à cendres est bleu tendre. L'arc-en-ciel a chassé les couleurs sombres et tristes de nos foyers. Cette tendance vers la joie des yeux n'a rien en soi qui puisse décourager les fabricants de peinture. Mais ceux-ci vendent surtout de la « protection ». La clôture peinturée dure plus que celle qui ne l'est pas. Même la teinte dorée qu'on voit dans les boîtes de sardines est un vernis spécial, qui en protège le métal. C'est pour rendre cette protection plus efficace que le « musée », sur le toit de l'usine, regarde au sud et que les chimistes cherchent tous les jours quelques autres résines synthétiques.

La Division la plus récente et la plus brillante de la C-I-L est celle de la Cellophane. C'est de la Cellophane qu'on voit sur les boîtes de cigarettes et qui enveloppe les chemises dans les magasins. Vous ne savez peut-être pas qu'on la fabrique à Shawinigan Falls, P.Q., pour tout le Canada, car rien n'indique sa provenance.

Le commerce de détail a connu trois phases successives dans son développement. D'abord l'âge héroïque de l'emballage en vrac, où l'épicier débitait les biscuits à même le baril, ne prenant garde ni aux miettes ni à la poussière qu'il servait en même temps. Ne parlons pas des odeurs douteuses et multiples qui remplissaient son magasin. Ce fut l'âge d'or de la balance et de la pelle à sucre. Puis ce fut l'ère des empaquetages, chose sensée. Mais le paquet a un inconvénient. Au temps du baril, on pouvait voir ce qu'on achetait, et souvent on achetait uniquement parce qu'on avait vu. Il n'en est pas de même avec les empaquetages tout faits. Vous demandez le paquet que vous désirez, sans vous préoccuper des autres, les boîtes ayant toutes la même apparence extérieure. La dernière période est celle de la Cellophane. Grâce à la Cellophane vous n'achetez plus les yeux fermés car elle enrobe le produit comme sous une couche de verre flexible. Les paquets prirent meilleure apparence, au point qu'en en vint à croire que tout ce qui brille est de la Cellophane.

Tel n'est pas le cas, toutefois. Il reste des tas de choses qu'on n'enveloppe pas dans la Cellophane. Mais vous les voyez moins souvent. Les marchands, par préférence et par sagesse, mettent à l'étalage celles qui le sont. La Cellophane a été le plus grand stimulant de la vente depuis dix ans.

La Cellophane n'a pas été inventée en un jour. Dès avant 1900 on avait déjà tenté de fabriquer une substance flexible et transparente dont on pût se servir pour l'emballage. Mais ce ne fut qu'en 1912 qu'on élabora un produit se rapprochant raisonnablement de la Cellophane. Et jusqu'en 1924, la France en fut le seul pays producteur. La Cellophane française coûtait cher et ne servait que pour les produits de très grand luxe. On en fit des oculaires de masques contre les gaz. Quel joli contraste, direz-vous...

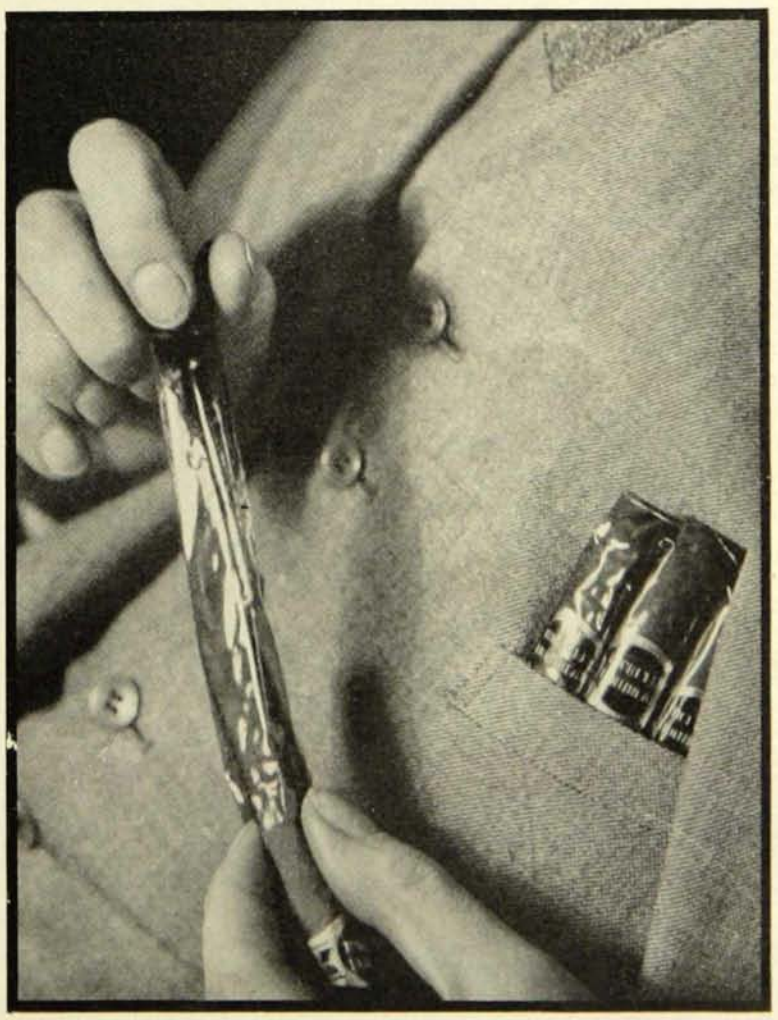
Le produit parvint, breveté et protégé, en 1923, au groupe du Pont qui en avait discerné les qualités. Mais ce n'est qu'en 1927 qu'on créa la Cellophane à l'épreuve de l'humidité.

La Cellophane pénétra au Canada il y a quelques années, brevetée et protégée comme il convient. La Canadian Industries Limited construisit une usine moderne à Shawinigan Falls, P.Q. et commença à en fabriquer, en vertu d'une entente avec les propriétaires américains, Du Pont Cellophane Company, Inc.

La Cellophane nous arriva alors et non sans susciter beaucoup d'intérêt et de curiosité. On apprit moins vite à apprécier sa valeur. Certaines de ses qualités les plus précieuses ne furent découvertes qu'après six mois et plus d'usage général. Il lui fallait d'abord devenir un jouet national. Son charme tient en partie au fait qu'elle le restera sans doute toujours. Elle plaît au toucher et à l'oeil.

Mais elle est plus qu'un amusement. Elle répond à notre besoin d'hygiène. Les hôpitaux le savent et s'en servent. Le rôle qu'elle joue dans l'hygiène est la meilleure garantie de l'avenir de la Cellophane. Car notre civilisation sait le prix de la propreté. Elle la réclame partout. Elle a aussi entendu parler de fraîcheur et d'empaquetage hermétique. Tout cela, la Cellophane nous le donne, et c'est de beaucoup plus important que son éclatante transparence.

Vous savez sans doute tout ce qu'on pourrait dire encore de la Cellophane. On en fait de divers poids et de six couleurs différentes. Une variété est imperméable à l'humidité tandis que l'autre ne l'est pas. Peut-être savez-vous aussi que la Cellophane, c'est encore de la cellulose ? Mais sous un autre état que l'on obtient en traitant du bois successivement par de la soude caustique, de l'acide sulfurique et de la glycérine. Il y a peu de différence, au fond, entre la Cellophane et la soie artificielle, le Rayon. Je parie que vous vous amusez à jouer avec l'enveloppe de vos cigares ou de vos cigarettes. C'est un jouet qui a multiplié les ventes. La Cellophane conserve aux denrées la fraîcheur et la propreté que vous désirez. C'est là toute l'histoire de cette Division, la benjamine de C-I-L.



GESTE NATIONAL

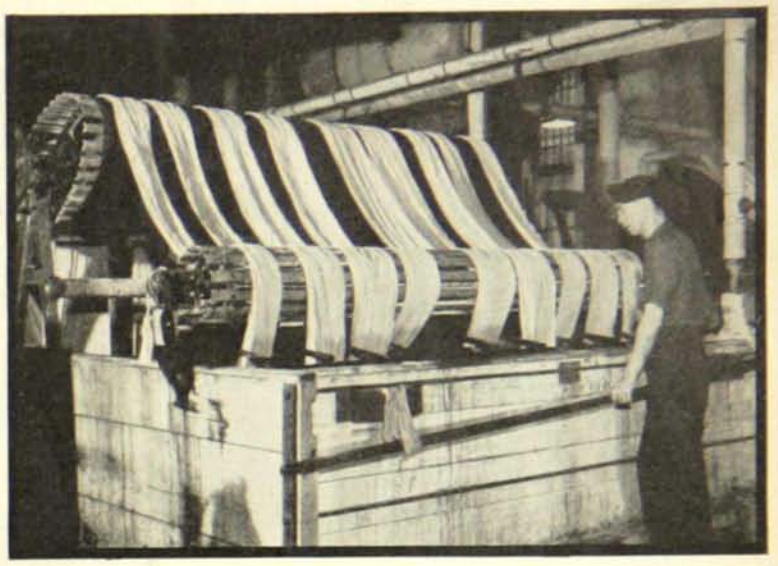
...que l'on fait depuis la découverte de la Cellophane.

LA Cellophane de couleur est obtenue par teinture. Ces matières colorantes viennent de la Division des Teintures de la C-I-L. Il est d'usage de décorer les boîtes de munitions de scènes de chasse, ou du moins de l'image d'une cartouche. Pour celles-ci le rouge vif est de rigueur. Partant, il est fort probable que les encres d'impression sont à base de teintures. Ce qui signifie encore que très probablement la Division des Teintures de la C-I-L a fourni les couleurs. Mais cette Division ne se contente pas de répondre aux besoins de la C-I-L.

La Division ne produit pas de matières colorantes au Canada. Elle importe ses teintures des groupes Imperial Chemical et Du Pont, pour les distribuer par tout le Canada. Elle vend aussi, en quantités moindres, des produits dits intermédiaires, surtout dérivés des goudrons de houille, qu'on emploie dans les premières phases de la fabrication des teintures. Les trois plus importants de ces produits ont quelque chose de biblique dans leurs noms: benzène, naphtalène et anthracène. On s'en sert en grande partie dans l'industrie des peintures et vernis où on les convertit en pigments. Il est impossible, sans matières colorantes synthétiques, d'obtenir des couleurs telles que l'écarlate et le bleu hollandais, car les pigments minéraux manquent d'éclat. D'autres produits de la Division servent comme agents de flottage dans le traitement des minerais d'or, d'autres dans l'industrie textile, et d'autres sont utilisés pour fixer une teinture complètement sur des filés ou des tissus.

Les teintures préparées sont toujours en plus grande demande. Elles vont naturellement dans l'industrie textile, la bonneterie (qui, pour un teinturier, comprend tout ce qui est tricoté), la tannerie, les peintures, les encres, la Cellophane, le Fabrikoïd. L'industrie du papier en fait une forte consommation. Tous les papiers passent à la teinture, papier-journal ou papier de chiffons, papier d'emballage ou papier à lettre, papier orchidée ou papier blanc. Et plus de 90 p. 100 des fourrures mises en vente au Canada ont été teintes plus ou moins complètement, ce qui est bien fait pour surprendre les profanes.

En 1931, l'industrie des teintures au Canada accusait un chiffre de $2,000,000. On ne sait quelle part de cette somme revient à la C-I-L. Ses teintures sont bien connues et son organisation de vente est efficace. Ce dont elle s'enorgueillit, c'est que tous ses vendeurs sont des techniciens qui connaissent la teinturerie dans la complexité de tous ses détails.



SOIE ARTIFICIELLE A LA TEINTURE

Photographie prise à l'usine de la Dominion Textile Company, à Magog, P.Q.

La Division des Teintures est toujours en éveil et possède une forte organisation. C'en est une autre dont les produits ne sont jamais étiquetés lorsqu'ils parviennent au consommateur ultime. Les petits paquets de teintures que vous achetez pour la maison ont peut-être été faits avec les « intermédiaires » de la C-I-L. On oublie facilement l'existence de la fabrique qui est à l'origine.

Voici les fermes du Canada et les champs ondulés à perte de vue, le foin à faucher, la traite des vaches. Tout cela est du domaine de la Division des Engrais.

C'est une division des plus importantes. Elle fabrique annuellement 60,000 tonnes d'engrais chimiques ainsi que nombre d'autres produits pour la ferme et l'agriculture. Les plantes de votre jardin ont besoin de « nourriture » et de sulfate de nicotine. La division vous les fournit ainsi que les engrais mixtes nécessaires à la grande culture. Elle vend aussi des insecticides, des superphosphates, du nitrate de sodium, et des aliments minéraux solubles pour le bétail. Elle répond tous les jours aux questions qu'on lui pose et vient en aide à des milliers d'agriculteurs. La liste de ses produits est longue, mais il y a deux choses de plus en plus apparentes dans l'industrie des engrais: d'abord qu'il lui faut des phosphates et ensuite de l'acide sulfurique.

ON POUVAIT se procurer de l'acide sulfurique à Victoria, dès 1899. Une fabrique d'engrais y fut donc établie et, en 1911, la Canadian Industries Limited s'en porta acquéreur. Plus tard, la C-I-L créa d'autres sources d'acide sulfurique à l'usine d'acides de Hamilton et à la fabrique d'explosifs de Beloeil.

La direction des usines révèle un enchevêtrement d'industries aussi intéressant que dans le cas de la récupération de l'acide des fumées de l'International Nickel. Hamilton et Beloeil ont parfois un excédent d'acide sulfurique. Cet excédent va à la Division des Engrais. Et dans les deux usines, le personnel, la force motrice et même les machines sont utilisés au maximum

de façon que la Division des Engrais puisse utiliser les excédents durant le printemps, qui est la période de plus grande activité.

Il y a trois aliments des plantes qui sont susceptibles de s'épuiser dans le sol: l'azote, l'acide phosphorique (généralement sous forme de superphosphates qui sont en quelque sorte à la base de tous les engrais), et la potasse. Le Canada a tout l'azote qu'il lui faut; la potasse, jadis quasi-monopole de l'Allemagne, lui vient aujourd'hui des Etats-Unis, de la France et de la Palestine; quant aux phosphates, ils sont importés des Etats-Unis et de l'Afrique du Nord.

DES TROIS, l'acide phosphorique est le plus important. Il représente à peu près, 50 p. 100 des matières premières qu'emploient les producteurs d'engrais au Canada. Et on l'importe presque en totalité. La C-I-L s'est donc crue justifiable de produire l'acide au pays (en important des phosphates et en les traitant à l'acide sulfurique) et de l'employer non seulement elle-même mais de le vendre aux autres producteurs d'engrais. L'ennui, toutefois, c'est que les superphosphates entrent au Canada en franchise, car on les considère comme matières premières. Jaloux de conserver le marché canadien, la Hollande et les Etats-Unis ont abaissé leurs prix et fait ainsi à la C-I-L une situation difficile.

La théorie de la fertilisation consiste en quelque sorte à rendre à César ce qui lui appartient. La terre donne généreusement sa substance aux récoltes qu'elle nourrit. D'où la rotation des cultures. D'où, aussi, la fertilisation du sol, qui n'est en somme que son alimentation. L'engrais restitue tout simplement au sol les ingrédients que les plantes y ont puisés. Dans les pays insulaires comme la Grande-Bretagne, où l'on dispose de peu de terres arables, l'emploi des engrais est très important.

Tout ceci comporte une leçon pour le petit agriculteur. Il y a avantage à alterner les récoltes par l'assolement et la rotation des cultures. Chaque partie du champ produit à son tour une récolte différente.

Non seulement le champ y gagne, mais sûrement aussi l'agriculteur. Le triste phénomène de la surproduction est apparu ces dernières années à maintes reprises.

Engrais mixtes pour la grande culture... phosphates pour le blé de la Prairie... il est superflu d'insister sur la nécessité absolue des engrais chimiques.

LES CHAMPS CANADIENS

... (il s'agit ici de pommes de terre), domaine de la Division des Engrais. *Peinture d'*ALBERT CLOUTIER

Les agriculteurs sont la providence des nations. Les longs convois de chemins de fer ne transportent pas de cargaisons plus précieuses que leurs céréales et leurs animaux, leurs légumes et volailles. Les villes, qui les oublient parfois, vivent de leur travail ardu et solitaire. Bien que les cieux immenses et les champs qui touchent à l'horizon semblent parfois les rapetisser, ils restent les géants de la nation.

QUI NE SE rappelle les contes de notre enfance où le héros et trop souvent, hélas, le vilain pouvaient se métamorphoser en tout ce qu'ils voulaient? A tout prendre, il y a dans la C-I-L quelque chose qui tient de la légende. Mais le plus surprenant, c'est que la C-I-L est quelque chose de tangible, qui verse des salaires, paie des dividendes, publie des bilans, élit des directeurs. Elle expérimente et prend part aux congrès scientifiques. Ses produits sont sur tous les marchés.

Telle est l'histoire de cette entreprise canadienne et de ses dix parties constitutives qui fabriquent des produits chimiques aux multiples usages. Transformés, vous les avez employés, achetés ou vus; vous en avez tiré parti, mais presque toujours sans vous douter de leur origine.

FIN

Matières Premières	Sel Chlore Soude caustique Ammoniaque	Peintures Vernis & Emaux "Lilux"	Acides et autres Produits Chimiques	Pyroxyline Laques et "Duco"	Nitrocellulose Plastiques "Pyralin"	Pyroxyline et Tissus caoutchoutés "Fabrikoid"	"Cellophane"	Munitions de Guerre et de Chasse	Explosifs Détonateurs et Amorces	Engrais Chimiques
ACIDE SULFURIQUE	■		■	■	■	■	■	■	■	■
CELLULOSE				■	■	■	■	■	■	
ACIDE NITRIQUE			■	■	■	■		■	■	
GLYCERINE - GLYCOL							■	■	■	
ALCOOL - SOLVANTS		■	■	■	■	■	■	■		
HUILES-PIGMENTS-COULEURS		■	■	■	■	■				
SAUMURE	■									

La plupart des produits de la C-I-L ont un ancêtre commun. On voit ici comment un groupe de sept matières premières assure l'étroite liaison des diverses Divisions.

: : Un Coeur Captif : :

(*Suite de la page* 25)

blancheur. Cette blancheur on la retrouve d'ailleurs dans l'accoutrement des habitants, les Belges, particulièrement les femmes flamandes, ont toujours l'air de sortir d'une boite et elles sont d'une blondeur, d'une fraîcheur, qui fait plaisir à voir.

Maurice se révélait d'une exceptionnelle amabilité et d'une prévenance sans égale; Nelly n'avait pas plutôt exprimé un désir qu'il se mettait en quatre pour lui donner satisfaction, sans jamais témoigner de la moindre impatience; quant à la petite G. 8, si son humeur demeurait égale, elle n'en restait pas moins désespérément distante.

Entre son plaisir et elle s'interposait éternellement l'image de ce qu'aurait été ce plaisir... goûté en la compagnie d'un autre.

En dépit de ses efforts et de toute sa bonne volonté, elle n'arrivait pas à chasser de son esprit le languissant souvenir du rêve entrevu, longuement caressé, désiré. Un immense découragement la prenait à l'idée que ce que pouvait lui offrir la vie resterait très inférieur à ce qu'elle en avait espéré.

Elle s'était dit que l'amour n'était pas tout, qu'on pouvait fort bien se passer d'amour... et elle s'apercevait, chaque jour un peu plus, qu'elle s'était irrémédiablement trompée.

Loin d'en vouloir à son mari, elle le plaignait tout au contraire d'avoir à souffrir du même tourment. Encore ne dépendait-il pas de lui d'être aimé et pouvait-il trouver une manière de consolation dans l'amour qu'il lui avait voué, tandis qu'elle-même, passagère indifférente, embarquée de force sur la galère du mariage, ne pouvait que mesurer l'étendue de son malheur en comparant ce qui était... avec ce qui aurait pu être.

Cette pensée, qui ne la quittait pas, lui gâtait tous les instants de la journée et les moindres distractions du voyage. Contemplait-elle un joli paysage, elle songeait immédiatement qu'il aurait été si doux, si reposant de communiquer son impression à un être aimé. Voyait-elle une chose qui lui plaisait plus particulièrement, elle regrettait aussitôt de n'avoir personne avec qui partager son enthousiasme.

Ils allaient deux, échangeant de futiles paroles et il lui semblait toujours qu'elle était seule... irrévocablement.

Sans grandes phrases, sans éclats de voix ni menaces d'aucune sorte, elle avait signifié à son mari qu'elle entendait avoir sa chambre où il ne pénètrerait pas, où il ne pénètrerait... jamais.

— Je vous avais averti, lui dit-elle, je pense que cela ne vous surprend pas... Vous jugeriez, d'ailleurs, indigne de moi et de vous que je vous joue la comédie.

Maurice Lefebre s'était incliné. Il comprenait que ce n'était plus là l'effet d'un caprice, comme il l'avait cru tout d'abord, mais une volonté arrêtée, mûrement réfléchie.

— Comme il vous plaira, dit-il.

Epoux en apparence, ils l'étaient aussi peu que possible. Leur vie demeurait celle de deux étrangers, de deux personnes de bonne éducation qui se retrouvent aux heures des repas, se promènent de compagnie, échangent quelques vagues réflexions et regardent ensemble s'égrener le temps.

Si Nelly connaissait d'amères désillusions, Maurice en éprouvait de bien pénibles lui aussi. Une chose pourtant lui restait, à laquelle la jeune femme ne croyait pas: l'espoir...

On dit que l'espoir fait vivre, c'est profondément exact, car sans cette consolante attente en des jours meilleurs, combien se décourageraient, cesseraient de lutter, de combattre, de vivre en un mot, puisque vivre n'est pas autre chose qu'une éternelle escarmouche avec la destinée.

Maurice vivait donc, et aussi Nelly, chacun traînant après lui sa chimère comme un forçat son boulet.

De Paris, leur arrivait de brèves lettres de Mme Bertin, adressées à "ses chers enfants", où elle les interrogeait sur les agréments de leur voyage en évitant, sans en avoir l'air d'y prendre garde, de les questionner sur leurs impressions de nouveaux époux. M. Bertin y joignait invariablement deux ou trois lignes pour leur souhaiter tout le bonheur possible et leur prodiguer ses amitiés, mais tout cela, souhaits et missives, étaient désespérément froids et si loin de ce qu'aurait désiré Nelly que c'était sans plaisir aucun qu'elle décachetait les lettres maternelles.

Jamais elle ne s'était sentie aussi désemparée, aussi avide de consolations. Sans doute ne se prenait-elle pas pour une héroïne, mais il lui aurait paru tout au moins généreux de la part de sa mère de lui apporter quelque réconfort, une manière d'encouragement, un peu de gratitude, quelque chose enfin qui lui prouve qu'on lui savait gré de son . . sacrifice. Au lieu de cela, Mme Bertin se bornait à lui parler de la pluie et du beau temps, de leur future installation, des villes qui leur restaient à visiter, d'une foule d'histoires qui lui étaient, en somme, parfaitement indifférentes, comme lui était indifférent tout ce qui l'entourait.

Certaine de n'être pas comprise, elle évitait de se confier, de lui parler de ce qui lui tenait le plus au cœur, lui cachant jalousement ses tourments, ses peines, ses désillusions, et affectant une insensibilité, une résignation de commande qui auraient dû, plus que tout le reste, donner l'éveil à Mme Bertin si celle-ci avait consenti à "lire entre les lignes", mais Mme Bertin ne *voulait* pas lire entre les lignes, pas plus qu'elle n'avait daigné comprendre à demi-mot les raisons que lui avait donné Nelly pour tenter d'échapper à l'anéantissement de son beau rêve. Combien elle regrettait que son grand-père... son véritable ami, ne soit plus là. Comme il aurait su la consoler, la guider, l'aider à voir clair en elle-même.

Un matin, n'y tenant plus, elle avait écrit à Elisabeth d'Oultremont. Un peu de son cœur, beaucoup de sa souffrance s'étaient épanché sur le papier, au hasard de son humeur, avec tout juste la retenue que lui commandait le caractère de celle à qui elle s'adressait. Mais, hélas! la réponse de son amie ne lui avait apporté qu'une désillusion de plus.

Volontairement ignorante des humaines souffrances dont l'entretenait la petite G. 8, la novice du Carmel lui faisait un brillant plaidoyer en faveur de la résignation qui lui paraissait le seul bien désirable à quoi elle dût prétendre. De ses regrets, de ses pleurs, elle ne voulait rien connaître... autant aurait valu essayer de discuter couleurs avec un aveugle.

Les heures qu'elle passait en tête-à-tête avec son mari, parce qu'on ne peut quand même pas se promener toute la sainte journée, elle les consacrait le plus souvent à la lecture ou à quelque ouvrage d'aiguille. Non que la conversation de Maurice lui déplut, il était au contraire assez agréable causeur, mais parce qu'elle sentait, et lui aussi, qu'une sourde hostilité naissait peu à peu entre eux qui n'attendait qu'un prétexte pour dégénérer en une explication, ce que Nelly voulait éviter à tout prix.

Leur éducation réciproque et l'exquise politesse dont le jeune homme usait à son égard avaient suffi, jusqu'ici, à conserver à leurs rapports cette apparence de parfaite entente qui est l'apanage des gens de bonne compagnie.

Pour qui les aurait observés un peu superficiellement, ils donnaient l'illusion d'un couple idéalement heureux... mais cette situation fausse à tous égards, cette paix si fragile qu'un mot maladroit pouvait anéantir, Nelly devinait qu'elle ne durerait pas toujours.

Déjà elle avait vu poindre le danger à deux ou trois reprises et deviné les efforts que faisait Maurice pour retenir les mots prêts à s'échapper de ses lèvres blêmes. Bravement, elle avait fait face à l'orage menaçant, lui opposant le calme obstacle de sa tranquille indifférence, sur quoi étaient venus se heurter et s'anéantir, les reproches de son compagnon, avant même qu'il les eût formulés, et bien plus efficacement que si elle avait commis l'insigne imprudence d'accepter la lutte et de prêter le flanc à la discussion en essayant de se disculper.

Néanmoins, et quelque adresse qu'ils y missent l'un et l'autre, cette apparente quiétude, menacée à tout instant de sombrer dans le plus lamentable des conflits, cette presque tranquillité bâtie sur le sable, comme ces châteaux forts qu'élèvent les enfants et que viennent balayer les lames, ne pouvait les abuser bien longtemps.

Ils savaient que le moment viendrait où leur énervement, leur mauvaise humeur, leurs chagrins pour tout dire, seraient plus forts que les conventions polies qui les avaient jugulés jusque-là et, qu'alors, un

Ne Risquez Pas...
Employez toujours la MAGIC

MOINS DE 1¢ DE "MAGIC" VOUS ASSURE DES RESULTATS CERTAINS

Ne risquez pas l'usage d'une poudre à pâte inférieure!

COMBIEN vous coûtent les ingrédients que vous employez pour faire un gâteau? Si vous preniez le temps de calculer le coût des ingrédients d'une recette de gâteau au chocolat à trois étages, votre liste se lirait à peu près comme suit: beurre 5¢; sucre 13¢; oeufs 17¢; farine à pâtisserie 7¢; lait 3¢; chocolat 12¢; POUDRE A PATE "MAGIC" *trois-quarts de sou!*

Vous voyez que le coût de la "Magic" est vraiment insignifiant —*moins de 1¢* pour un gros gâteau!

Pourtant, cette quantité infime de "Magic" est la meilleure sauvegarde que vous puissiez avoir pour *tous* vos autres ingrédients . . . car la "Magic" assure toujours des résultats certains.

Vous n'y gagnez pas à employer une poudre à pâte inférieure qui vous donne invariablement un gâteau de qualité médiocre, quand elle n'est pas la cause d'un insuccès complet!

Pourquoi vous exposer à perdre pour 35 à 60¢ de bons ingrédients? Cuisez avec la "Magic" et vous aurez la certitude de réussir! Les plus grandes autorités canadiennes en art culinaire emploient et recommandent la Poudre à Pâte "Magic". Elles savent que la "Magic" donne toujours de meilleurs résultats. Commandez-en une boîte chez votre épicier—aujourd'hui.

**Ces prix, naturellement, varient selon les localités.*

GATEAU ETAGE "MAGIC" AU CHOCOLAT

½ tasse shortening
1¼ tasse sucre
3 oeufs
1 c. à thé essence vanille
¼ c. à thé sel
2¼ tasses farine à pâtisserie ou 2 tasses farine à pain
3 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"
⅔ tasse lait

Défaites shortening en crème; ajoutez lentement le sucre, battant bien. Ajoutez les oeufs non battus, un à la fois, battant bien après chaque addition. Ajoutez la vanille. Tamisez ensemble les ingrédients secs et ajoutez au premier mélange en alternant avec le lait. Cuisez en moules à gâteau étagé graissés, à four modéré, 375°, environ 25 minutes. Rassemblez les étages et couvrez les côtés avec Garniture et Glaçage au Chocolat. (Voir en page 8 du nouveau Livre de Cuisine "Magic.")

FABRIQUEE AU CANADA

"NE CONTIENT PAS D'ALUN"—Cette déclaration su chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun ni aucun ingrédient nuisible.

● Gardez le nouveau Livre de Cuisine "Magic" à votre portée pour quand vous cuisez à la maison. Il contient toutes sortes de délicieuses recettes éprouvées de gâteaux et autres mets. Postez ce coupon.

Gillett Products, Fraser Ave., Toronto 2
Veuillez m'envoyer gratis un exemplaire du fameux Livre de Cuisine "Magic". T.M.-6

Nom.....
Rue.....
Ville..... Prov.....

Ouf! "Mayonnaise Bouillié" à froid!

Lait Eagle

CÉLÈBRE MAYONNAISE CANADIENNE
(sans huile)

2 oeufs bien battus — 1 cuil. à thé moutarde
1 cuil. à thé sel — 1 boite Lait Eagle Borden
1 tasse vinaigre

Battez vigoureusement durant quelques minutes les quatre premiers ingrédients, ajoutez le vinaigre, amalgamez bien et laissez épaissir durant quelques heures.

Cette Mayonnaise se conserve plusieurs semaines.

• Essayez-la! Sa saveur est la même que celle de la "Mayonnaise bouillie" que préparaient nos mères! Cependant elle se prépare à froid, par simple brassement! Recommandée pour la salade au chou, les salades de légumes verts et même pour la salade aux tomates.

• *Mais rappelez-vous* que le Lait Evaporé ne s'emploie pas dans cette recette. Pour la réussir, vous devez faire usage de *Lait Condensé-Sucré*. Il suffit de vous souvenir du nom: EAGLE.

GRATIS! Merveilleux Livre de Recettes Inédites!

Contient de nombreux raccourcis pour la préparation des friandises au caramel, au chocolat et au citron, de même que des trucs magiques pour la réussite des bonbons, petits fours, crèmes glacées et mayonnaises!

THE BORDEN CO., LIMITED, Yardley House, Toronto. 6-F108

Nom _____

Rue _____

Ville _____ Prov. _____

Grande Nouveauté!

LA PETITE REVUE **15c**

UN ROMAN — SECTION ILLUSTREE

Un mélange spécial donne à l'huile 3-Dans-Un une action triple. Elle lubrifie, nettoie et prévient la rouille. Voilà pourquoi elle permet aux instruments de fonctionner plus facilement—pourquoi elle évite des réparations.

cri jaillirait de leur poitrine, un cri de colère, de rage, qui résumerait toute leur souffrance et toute leur rancœur et créerait entre eux... l'irréparable.

Plus averti que sa jeune épouse des choses de la vie, plus expérimenté, plus âgé aussi, Maurice résolut de parer au danger, comme disent les marins.

"J'ai mal agi, se dit-il... je n'aurais pas dû l'épouser sachant qu'elle ne m'aimait pas, sachant surtout quelle en aimait un autre... j'ai trop présumé de mes forces... j'ai cru, vaniteusement, que je réussirais à lui faire oublier celui à qui, enfant, elle avait donné son cœur. J'ai abusé d'une situation qui me la livrait à merci comme jamais esclave ne fut vendue par ceux qui en avaient la garde... Je suis coupable, c'est donc à moi d'expier... je partirai".

Une grande paix s'était aussitôt faite en lui, comme si déjà les remords qui ne lui laissaient guère un moment de repos s'étaient envolés. Il en conclut que son projet était excellent et se fortifia dans cette idée que son départ devenait indispensable, tant pour elle à qui sa présence était manifestement pénible, que pour lui dont la résignation avait atteint ses limites.

Encore, ne pouvait-il disparaître aussi complètement qu'il l'aurait voulu, car s'il lui convenait de déserter le toit conjugal, il ne pouvait, en aucune façon, se dérober au devoir d'assistance qu'il avait juré d'accomplir aux côtés de son beau-père. Il convenait donc, avant tout, de sauver la face et de regagner Paris sous un habile prétexte, en laissant la jeune fimme achever seule le voyage commencé.

Une correspondance téléphonique avec le chef de fabrication de l'usine, suivie de deux télégrammes urgents lui fournit aisément le prétexte qu'il cherchait. Restait à persuader à Nelly que, son absence devant être de courte durée, elle veuille bien consentir à l'attendre.

Aux premiers mots qu'il lui en dit, et sans qu'il eut besoin de lui montrer le télégramme qu'il s'était fait envoyer, elle acquiesça à sa proposition.

— Je m'étonne que maman ne m'ait parlé de rien, fit-elle, ordinairement elle est assez au courant de ce qui se passe à l'usine.

— Il s'agit d'une chose très spéciale, expliqua Maurice Lefebre. Un nouveau procédé de rodage des moteurs que j'ai tenu secret pour éviter que nos concurrents ne s'en emparent, et que le chef d'équipe ne connaît pas suffisamment pour l'expérimenter lui-même. Mme Bertin ne peut pas en avoir entendu parler...

— Et vous resteriez absent combien de jours?

— Trois ou quatre jours au maximum.

— Vous partez? questionna Nelly.

— Ce matin à dix heures trente, répondit le secrétaire de Max Bertin.

La jeune femme réfléchit une seconde et reprit:

— Vous embrasserez papa et maman pour moi... Dites-leur que ma santé est excellente... que le temps est beau...

Elle hésita:

— Et que je suis très heureuse...

Maurice la regarda interloqué.

— Je vous prie de leur dire que je suis très heureuse...

Il serra rageusement les poings.

— Si encore c'était vrai, fit-il entre ses dents.

Le beau visage de Nelly devint mortellement pâle. Elle sentit approcher cette explication qu'elle avait pris si grand soin à éviter, cette discussion qu'elle redoutait plus que tout. Allait-elle éclater comme part une arme depuis trop longtemps chargée, au premier contact maladroit...

— Heureuse ou non, cela ne regarde que moi, dit-elle avec une sorte de farouche bravade.

Les lèvres blêmes, tout son être tendu dans un suprême effort pour endiguer le flot de paroles prêt à s'échapper, il se contint un long moment, n'osant la regarder.

Très certainement la jeune femme comprit le combat qui se livrait en lui, car ses traits prirent une expression de douceur inaccoutumée et, la voix légèrement teintée d'émotion, elle prononça:

— Pourquoi nous faire mutuellement souffrir, Maurice — c'était la première fois qu'elle le nommait ainsi — si nous ne pouvons réaliser d'être heureux, au moins épargnons-nous ces inutiles déchirements, essayons d'être... amis.

Il eut un geste désespéré.

— Vous savez bien que je ne demande que cela, fit-il... je suis votre ami de toujours, Nelly... vous êtes ce que j'ai de plus sacré, de plus précieux au monde...

Elle baissa les yeux, visiblement troublée...

Allait-elle s'humaniser, réaliser enfin tout ce qu'il y avait chez cet homme de véritable tendresse et d'amour fervent, en dépit de l'indigne manœuvre qui avait fait d'elle, par contrainte, la compagne de sa vie.

Il le crut — on croit volontiers ce que l'on désire ardemment — et son cœur se mit à bondir dans sa poitrine, trop petite pour tant de bonheur, comme un colibri dans sa cage.

— Dites-moi seulement que... que je puis espérer, implora-t-il avec une ardeur passionnée... Je ne vous demande qu'un peu d'espoir... Nelly...

Elle allait répondre, peut-être lui jeter le moi qu'il attendait, quand le garçon de l'hôtel entra dans le salon de lecture pour y apporter les journaux. Ces quelques secondes suffirent à lui rendre son sang-froid, et, se saisissant des feuilles, non encore dépliées, elle chercha à se dérober, à éluder l'obligation d'avoir à se prononcer tout de suite.

Soudain, comme il l'observait, guettant anxieusement ses lèvres, à la façon d'un condamné attendant son verdict, il la vit chanceler et s'abattre en travers de la table, évanouie...

— Nelly!...

Affolé, Maurice s'était précipité.

Avec d'infinies précautions, il transporta la jeune femme jusqu'à un canapé, puis se dirigea vers la porte pour appeler le domestique, mais à cet instant la petite "G. 8" ouvrit faiblement les yeux.

— Nelly... ma chérie...

Elle secoua la tête.

— N'appelez personne, dit-elle, d'une voix rauque... je ne veux personne...

— Qu'avez-vous?...

Elle ne répondit pas. De grosses larmes silencieuses coulaient lentement sur ses joues pâlies.

Il répéta machinalement:

— Qu'avez-vous?...

Mais son regard rencontrant le quotidien qu'elle venait de parcourir et qui avait glissé jusqu'au plancher, il aperçut, avec un sursaut de stupeur, un titre en gros caractères qui tenait toute la largeur des six colonnes:

"Terrible accident d'avion sur la ligne Paris-Londres: le pilote et neuf passagers périssent dans les flammes".

Il se baissa, ramassa hâtivement le journal et, tout à coup, il frissonna. Dans la liste des sinistrés, un nom se détachait:

"Robert de Rochas, ingénieur".

XI

Dans sa chambre, petite chose menue enfouie au creux des oreillers, Nelly repose... Le docteur a dit que ce ne serait rien, un choc nerveux, un simple ébranlement qui n'aurait heureusement pas de suite fâcheuse.

— Du repos, du calme, beaucoup de calme, assure-t-il à Maurice Lefebre qui l'interroge anxieusement, et dans deux jours il n'y paraîtra plus.

Maurice s'est borné à raconter au médecin que sa jeune femme avait éprouvé une violente émotion, aussi bien la cause n'importe-t-elle guère, le principal est que ce ne soit pas grave et le docteur lui en donne sa parole.

— J'étais sur le point de m'absenter, ajoute le secrétaire de Max Bertin, croyez-vous que...

— Que vous puissiez la quitter, mais certainement... Je dirais même, si je ne craignais de vous désobliger, fait le docteur en se grattant le menton, que jamais absence n'aura été plus opportune...

Maurice ne peut réprimer un mouvement d'humeur. Le docteur aurait-il deviné, par hasard, ou bien encore Nelly aurait-elle parlé... C'est assez improbable pourtant...

— Je ne pensais pas que ma présence fut à ce point indésirable... grommelle-t-il.

— Eh!... voilà bien les jeunes gens! s'exclame le praticien en hochant la tête. Qui est-ce qui vous dit que votre présence est indésirable... Je songeais seulement qu'étant deux amoureux — le domestique

: : Un Coeur Captif : :

: :Un Coeur Captif : :

d-l'hôtel m'a informé que vous étiez des jeunes mariés — comme tous les amoureux, vous deviez être passablement bavards... prolixes, si vous préférez, conséquemment je rédoute fort que vous vous absteniez de parler de... de l'événement imprévu qui a valu à votre épouse cette soudaine commotion qui a ébranlé son cerveau et ses nerfs...

"Je ne vois guère que votre départ pour lui assurer le repos absolu qui lui est indispensable... Voilà tout...

Au fur et à mesure que le médecin exposait ses raisons, le visage de Maurice se rasserénait.

— Je partirai donc, docteur, dit-il... Vous avez raison... Je... nous... éviterions difficilement de parler de... de... certaines choses...

— Parbleu! conclut le médecin... Vous êtes jeunes... vous vous aimez... C'est assez naturel, que diable, c'est le contraire qui serait surprenant, et votre gentille malade ne sera pas plutôt réveillée, que vous vous installerez à son chevet... C'est tout justement ce qu'il faut éviter. Elle a besoin de repos, de tranquillité... Deux choses que les amoureux consentent rarement à s'accorder...

"Vous comptiez rester absent combien de jours?

— Trois jours...

— Trois jours... parfait... Quand vous reviendrez notre petite sensitive sera sur pieds, plus vaillante et plus aimante que jamais...

"Je ne vous dirais pas cela, ajouta le docteur en prenant congé de Maurice, si ce... malaise était le moins du monde alarmant ou si l'état de votre épouse nécessitait des soins quelconques, mais, heureusement, l'unique remède pour son cas est le calme... et vous ne pouvez mieux lui administrer ce remède là qu'en vous éloignant...

Maurice Lefebre avait donc obéi à la suggestion du médecin et après avoir recommandé aux membres du personnel d'être très attentifs à ce que sa femme ne manquât de rien pendant son absence, il était parti.

Nelly, comme l'avait prévu le docteur, se réveilla dans le courant de l'après-midi sans autre mal qu'une légère douleur aux tempes, ainsi qu'il arrive après une migraine ou une nuit passée en chemin de fer. Elle songea aussitôt à se lever, mais au premier mouvement qu'elle fit pour se mettre sur son séant, elle s'avisa qu'elle était incroyablement lasse, sans force et sans courage et si courbaturée qu'elle eut l'impression d'avoir été rouée de coups.

A ce réveil physique succéda, presque immédiatement, un autre réveil, de beaucoup plus pénible, celui de sa pensée, ou, si l'on veut, de sa mémoire qui lui remit une fois de plus devant les yeux l'horrifiante vision de Robert de Rochas agonisant au milieu des flammes.

Elle se couvrit le visage de ses mains et, frissonnante, se laissa retomber sur ses oreillers, maudissant ce retour à la vie qui était en même temps un retour à la souffrance.

De toute sa volonté, elle appela le sommeil, la bienheureuse torpeur qui la délivrerait de cette obsession insupportable, et, puérile, retint quelques secondes sa respiration, dans le vague espoir de provoquer un nouvel évanouissement qui l'arracherait à la cruelle réalité, mais, hélas! elle ne réussit qu'à entrevoir avec plus de précision la terrifiante vérité qu'elle-essayait vainement de chasser de son esprit.

Avec une lucidité impitoyable, encore accrue par son état de faiblesse corporel, elle se demanda pourquoi Robert de Rochas avait voulu se rendre en Angleterre ou rien, apparemment, ne l'appelait.

A cette question, une seule réponse plausible: Robert était allé en Angleterre pour rendre visite à Elisabeth d'Oultremont, pour s'entretenir avec l'unique personne au monde qui fut capable de lui parler d'elle, de lui donner de ses nouvelles, de lui apprendre ce qu'elle faisait, ce qu'elle devenait, comment s'était passé son voyage de noce...

Dans cette pensée, nulle vanité, pas l'ombre de suffisance, mais seulement le cuisant remords d'avoir été la cause indirecte de la mort tragique de Robert de Rochas.

Le destin implacable avait voulu que, non contente de lui ravir son amour, elle lui prisse aussi la vie...

Epouvantée, Nelly ferma les yeux... Elle murmura:

— Comme il m'aimait...

Elle n'en avait jamais douté, mais, influencée par tout ce qu'elle avait entendu raconter touchant le soi-disant esprit volage des jeunes gens, leur incroyable faculté d'oubli qui, à en croire certains, ne résistait pas à une absence de quelques semaines, elle s'était dit, pour les besoins de la cause et dans le secret dessein de s'absoudre, que Robert, après son abandon, aurait tôt fait de l'oublier.

Elle avait voulu ignorer qu'elle ne l'oubliait pas elle-même, pour croire plus à son aise qu'il n'userait pas à son égard de la même constance et voilà qu'au moment où elle commençait à accorder quelque crédit à ce mensonge, elle acquérait la preuve, et quelle preuve!... que Robert n'avait jamais cessé de l'aimer...

Dans l'impossibilité de parler d'elle à qui que ce fut, dans son entourage immédiat, il avait songé à la douce Betty, agent de liaison de leurs secrètes et innocentes amours, et, impatient de la voir plus tôt, il s'était embarqué à bord de cet avion qui devait être son tombeau...

Un flot de larmes lui inonda les joues.

— Je l'ai tué, murmura-t-elle... C'est à cause de moi... pour moi... qu'il est mort...

L'avenir lui faisait peur... Que lui importait la vie... Déjà elle n'attendait de l'existence aucune joie, aucun bonheur, si modeste fut-il, mais maintenant... maintenant que sans cesse se dresserait devant son esprit le souvenir de ce drame atroce à quoi elle se savait si intimement mêlée, aurait-elle encore la force de supporter son dur calvaire...

Il le fallait, pourtant... Nul n'a le droit de se soustraire aux épreuves que nous adresse la Providence... En bonne chrétienne, en courageuse enfant de France à qui ses aînés ont donné les plus magnifiques exemples qui soient dans l'histoire elle acceptera avec stoïcisme le lourd fardeau de ses peines...

Aux heures de découragement, quand le chagrin pèsera plus cruellement sur ses fragiles épaules, elle pourra quand même se dire, en tête-à-tête avec son secret, qu'elle a été beaucoup aimée... C'est une satisfaction qui est moins commune qu'elle ne le croyait à l'aurore de sa vie de jeune fille, quand il lui semblait que l'amour était une belle fleur qui fleurissait toutes les fois qu'on le souhaitait...

Elle sait, maintenant, que l'amour est semblable à ces fleurs exotiques qui ne souffrent pas d'être transplantées et qui demandent pour vivre, pour grandir, des soins éclairés et très spéciaux que bien peu sont réellement capables de leur prodiguer.

Ayant sonné la femme de chambre, la jeune femme apprit sans émoi le départ de son mari, même il lui parut que son absence avait quelque chose de providentiellement heureux, car il lui aurait été particulièrement désagréable d'avoir à s'observer alors que son esprit était tout entier la proie du drame que le hasard venait de lui révéler.

— Si madame a besoin quelque chose, lui fit la camériste, avec une évidente bonne volonté, monsieur a dit comme ça qu'on devait lui donner...

— Ah!... monsieur a dit que...

— Oui... Ça est gentil... n'est-ce pas?... Je crois que monsieur il aime bien madame... Savez-vous... Il avait l'air tout perdu quand il est quitté... Mais le docteur a su le tranquilliser... "Partez seulement" qu'il disait... "Partez... sans crainte... Elle ne peut mal... Un simple choc...

— Un simple choc?

— Oui... un simple choc nerveux...

— Ah! bon...

— Est-ce qu'il faut porter à manger à madame sur son lit ou bien est-ce qu'elle saurait descendre? questionna la domestique... Il y a justement des bonnes carbonades et de la tête de veau en torture...

Nelly s'étonna:

— De la tête de veau en torture!... Qu'est-ce que c'est que cela, grand Dieu...

La femme s'esclaffa bruyamment:

— Ouïe... ouïe... Ça est moi qui dit ça comme ça... mais c'est en tortue qu'on dit... Ça est de la tête de veau qu'on la prépare avec une sauce au madère... Madame a jamais mangé ça?... C'est encore plus meilleur que du bœuf à la mode et, cependant, vous savez, le bœuf à...

Nelly se hâta de l'interrompre:

— Je me contenterai d'une tasse de thé, dit-elle et d'un œuf à la coque... bien cuit.

Préféré pour sa saveur

683P

MÉLANGE ORANGE PEKOE

pour une occasion spéciale

OFFRE EXTRAORDINAIRE

Pour encourager la bonne cuisine chez les lectrices de ce journal

NOUS OFFRONS A PRIX D'OCCASION:

"Les Secrets de la Bonne Cuisine"

par Soeur Sainte-Marie Edith

Directrice de l'Ecole Ménagère de Montréal.

Ce livre contient le cours de cuisine complet de l'Ecole Ménagère de Montréal et plus de 1500 recettes, toutes mises à l'épreuve dans les cuisines de l'Ecole.

C'est le livre classique de la ménagère canadienne.

•

336 PAGES

Plus de 40 Illustrations

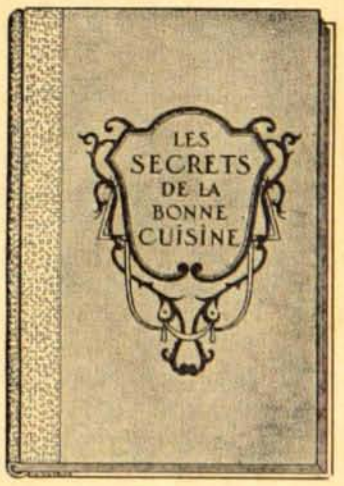
Format : 9½" x 6½"

Couverture en toile cirée lavable.

PRIX : $1.00

Par la Poste $1.10

•



COUPON DE COMMANDE

La Revue Moderne
320 est, rue Notre-Dame,
Montréal.

Messieurs,

Veuillez me faire parvenir par retour du courrier le volume de Soeur Ste-Marie-Edith, intitulé "LES SECRETS DE LA BONNE CUISINE". Ci-joint, veuillez trouver la somme de $1.10.

Nom .....

Adresse .....

.....

Prière de faire remise par lettre recommandée, mandats, ou chèques payables au pair à Montréal.

— Et rien autre?

— Non... rien...

— Pas de carbonades? Elles sont bonnes, vous savez...

— C'est bien possible... mais je préfère m'en tenir à ce que je vous ai dit... un œuf et du thé... Ce soir, je verrai si je puis me lever.

La domestique hocha la tête.

— Bon... ça va... Je vous monte ça subitement... Restez seulement couchée... du moment que vous vous sent pas bien, c'est mieux de rester couchée, moi quand j'ai pas faim, hein! c'est toujours que je suis malade...

Elle finit tout de même par s'en aller et prompte à rattraper le temps perdu, reparut quelques minutes plus tard avec le déjeuner commandé.

Nelly toucha à peine à sa frugale collation et tenta vainement de lire un roman tout nouvellement paru, ses yeux suivaient avec application les caractères d'imprimerie, mais son esprit se refusait obstinément à absorber la prose de l'auteur.

Après plusieurs essais, force lui fut de se rendre à l'évidence: non seulement elle ne comprenait pas un traître mot de ce qu'elle lisait, mais sa pensée revenait, avec une obsédante obstination, au drame dont elle se reconnaissait l'auteur involontaire et, chaque fois, son imagination en délire ajoutait quelques nouveaux détails à la scène tragique.

Durant son voyage de noce, alors qu'elle s'efforçait de se faire, comme on dit, une raison, il lui était arrivé de se demander combien de temps il lui faudrait, sinon pour oublier complètement son premier amour — cela lui paraissait impossible — mais tout au moins pour l'effacer suffisamment de sa mémoire, pour faire trêve en quelque sorte à son chagrin et jouir d'une relative quiétude, à défaut d'un bonheur à quoi elle ne croyait plus... Las... elle ne songeait plus à s'adresser cette question tant il lui paraissait évident que le souvenir de Robert de Rochas, décédé, demeurerait plus impréissable dans son esprit que le souvenir de Robert de Rochas vivant.

L'oublier, étant donné les horribles circonstances qui avaient entouré sa mort, lui aurait fait l'effet d'une inqualifiable trahison.

A tout jamais, elle se sentait vouée à sa mémoire, au culte de son tragique souvenir dont elle porterait éternellement le deuil au plus secret de son cœur.

Ainsi triomphe l'aveugle fatalité, quoiqu'on lui oppose: armes d'acier ou de chair, si le minotaure a soif d'une vie, cette vie, il la prendra et il sera vain de lui marchander chaque goutte de sang pour un océan de larmes, rien ne le pourra désaltérer...

XII

Maurice Lefebre est bien parti pour Paris, comme il l'a annoncé, mais sachant que personne ne l'attend à l'usine, il a eu soin de ne pas s'y montrer, pas plus qu'il ne rend visite à ses beaux-parents qui trouveraient fort étrange ce retour solitaire.

Disposant de deux jours d'absolue liberté, il a songé à les mettre à profit pour obtenir quelques éclaircissements concernant l'accident d'aviation dont a été victime son ex-rival.

Comme il arrive presque toujours, les journaux, après avoir mené grand bruit le lendemain, et donné force détails, la plu part contradictoires, se sont tus brusquement, sans cause apparente. L'information de la veille est passée de la première à la troisième page, quatre ou cinq lignes banales pour annoncer que l'enquête concernant les circonstances du tragique accident de l'avion Paris-Londres se poursuivait activement.

On cherchait à établir les responsabilités et, bien entendu, la Compagnie, tout comme la femme de César, n'entendant pas être soupçonnée, on insinuait que le pilote devait avoir commis quelque grave négligence.

Maurice se rendit au siège de la Compagnie aérienne, mais, pris pour un journaliste — cette engeance est haissable, parce que trop indiscrète — il ne réussit qu'à se faire éconduire.

Il récidiva, insistant pour voir le directeur ou tout au moins son secrétaire et, s'avisant de la notoriété nouvelle que lui conférait son mariage, fit passer sa carte par l'entremise d'un huissier à chaîne d'argent qui la prit avec une hautaine condescendance.

Cinq minutes plus tard, l'homme au pendentif lui annonça que M. le directeur allait le recevoir. Effectivement, Maurice Lefebre ne tarda pas à être introduit dans le bureau du directeur général qui s'empressa à sa rencontre.

— Je pense, lui dit-il, avoir eu le plaisir de vous rencontrer au dernier banquet de la chambre syndicale des métallurgistes.

Le fondé de pouvoir de Max Bertin eut un geste évasif: il était pertinemment certain de n'être jamais allé à aucune réunion de ce genre et, au surplus, ne connaissait pas le moins du monde son interlocuteur, mais, diplomate, n'en laissa rien paraître.

— J'ai appris, comme tout le monde, commença Maurice Lefebre, le... l'accident arrivé à...

L'autre lui coupa nerveusement la parole...

— Les derniers résultats de l'enquête viennent de nous parvenir, fit-il en se renversant dans son fauteuil. Il est absolument établi aujourd'hui que le pilote souffrait de troubles de la vue...

Maurice étendit la main.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit-il... Je... — il hésita l'espace d'une seconde — je connaissais tout particulièrement un des passagers... un jeune ingénieur, et j'aurais voulu savoir si, par impossible...

Le directeur de la *Royal Flying Society* secoua la tête.

— Tous les passagers ont péri, dit-il... tous sans exception...

— Ils étaient neuf, je crois...

— Neuf, oui... plus le pilote et le mécanicien... j'ai la liste ici, fit le directeur en désignant une feuille dactylographiée qui était glissée dans un des coins de son buvard...

— Vous permettez, sollicita Maurice Lefebre en avançant la main.

— Mais parfaitement.

Le directeur lui tendit la liste.

— Voyons, s'exclama le mari de Nelly en proie à une violente émotion. Je... ne me trompe pas... Vous dites que ce sont là les noms des victimes...

— Des neuf passagers... oui...

— Et il n'y en avait pas d'autres?...

— Mais non... Neuf passagers et deux hommes d'équipage, on a relevé onze corps — les journaux l'ont assez répété — deux respiraient encore très faiblement, mais sont morts pendant leur transfert à l'hôpital...

Le fondé de pouvoir de Max Bertin regarda fixement son interlocuteur.

— Les journaux, fit-il, ont publié, le premier jour, une autre liste... Sur cette liste figurait Robert de Rochas, l'ingénieur dont je vous parlais tout à l'heure... Son nom n'est pas sur votre liste...

— Attendez, coupa le directeur... "Robert de Rochas"... je me souviens... Il devait partir, oui... il avait loué sa place et fait porter ses bagages, mais à la dernière minute il n'est pas parti...

— Ah!

— Il est sain et sauf... Vivant... Comme vous et moi... Dans leur hâte, les reporters n'ont pas attendu l'identification des sinistrés et ils ont donné la liste des passagers qui avaient retenu leur place à bord du R. F. S. 11...

Maurice Lefebre demeurait silencieux, atrocement pâle et ses mains étaient agitées d'un petit tremblement.

— La famille a été prévenue immédiatement, continua fébrilement le directeur de la *Royal-Flying-Society*... Nous étions trop heureux, comme bien vous pensez... Si ce monsieur était de vos amis, je ne comprends pas que vous n'ayez pas été informé de cette regrettable confusion.

— J'étais en voyage, bredouilla Maurice Lefebre dont l'émotion allait grandissante. Je... je le croyais mort... Beaucoup l'ont cru mort... Les journaux n'ont pas rectifié...

— Pas tous, admit le directeur, du moment que la famille était avertie, la chose n'avait plus guère d'importance...

"Vous devez être content, hein, de savoir *votre ami* en vie... C'est une bonne nouvelle ça au moins... Une fameuse chance aussi...

Il reprit, tandis que Maurice recouvrait peu à peu ses esprits:

— C'est tout à fait par hasard que ce Monsieur n'est pas parti; figurez-vous que le taxi qui l'amenait au Bourget a eu une panne, une panne stupide... mais combien providentielle... S'il avait su... à ce moment là... il aurait embrassé le chauffeur au lieu de... l'aubader, comme j'imagine qu'il l'a fait... Je sais qu'il a pris le train pour Calais, le jour même et de là pour Liverpool, car il se rendait en Amérique, ses bagages, qui ont été retrouvés d'ailleurs, étaient enregistrés pour Chicago via New-York...

— Il allait en Amérique, dites-vous, fit Maurice Lefebre... A Chicago?...

— Oui... Vous ne le saviez pas? s'étonna son interlocuteur... A l'heure qu'il est il doit voguer vers les Etats-Unis et bénir les taxis parisiens qui ont des pannes aussi opportunes... Il peut se vanter d'avoir frôlé la mort de près...

— En effet, fit sourdement Maurice Lefebre...

Il ne savait encore si ce que venait de lui apprendre le directeur de la Compagnie de navigation aérienne lui causait peine ou plaisir... Sans doute était-il heureux de savoir Robert de Rochas en vie... On est toujours heureux, instinctivement heureux, qu'un malheur soit évité, mais... enfin... après ce qu'il avait surpris, deviné du chagrin de Nelly... il se disait que... tout de même!...

Enfin, il venait d'apprendre, aussi, que Robert de Rochas était parti pour l'Amérique et ceci compensait cela... En somme, c'était un événement heureux... Il n'avait aucune raison d'en vouloir à l'ingénieur; si Nelly l'avait aimé... si elle l'aimait encore, qu'y pouvait-il?... Il prouvait son désintéressement, son détachement, pour tout dire, en s'expatriant... Il se conduisait en gentleman...

— Je suis tellement heureux de ce que vous me dites, fit-il... conscient de son silence maladroit... Tellement content que... vraiment... sincèrement...

— Je comprends cela, fit l'autre... Vous regrettiez votre ami, vous le croyiez mort et voilà que, sans crier gare, vous apprenez qu'il est encore en vie... Des commissions comme celle-là, je voudrais bien en faire tous les jours et plusieurs fois par jour, malheureusement... c'est le contraire qui est arrivé...

Il soupira, ramenant inconsciemment le sinistre aux proportions d'un grave ennui personnel...

Déménagez-vous ?

Si oui, veuillez nous faire connaître sans délai votre changement d'adresse. Vous vous éviterez ainsi des retards dans la livraison de votre revue, qui vous parviendra régulièrement chaque mois à votre nouvelle adresse, sans interruption.

N'oubliez pas de nous donner votre ancienne adresse aussi bien que la nouvelle. CECI EST IMPORTANT.

---------AVIS DE CHANGEMENT D'ADRESSE---------

La Revue Moderne,
320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Messieurs,

Veuillez prendre avis d'envoyez à l'avenir ma revue à ma nouvelle adresse qui est:

_____

Ancienne adresse _____

NOM DE L'ABONNE _____

: : Un Coeur Captif : :

— Ah! nous avons été très éprouvés, fit-il, par cette terrible catastrophe... Vous pouvez imaginer ce qu'ont été ces derniers jours pour moi et mes collaborateurs... Je me demande comment j'ai résisté...

Maurice feignit de ne pas s'étonner de l'étrangeté du propos... A l'en croire, les vraies victimes de l'accident ce n'étaient plus les infortunés passagers mais eux, ces messieurs de la dirction à qui incombait l'ingrate mission de renseigner les parents et amis des sinistrés...

— Nous sommes, dit-il, couverts par l'assurance, mais c'est bien triste... bien, bien triste...

Aimable, souriant, il reconduisit son visiteur jusque dans l'antichambre et ne consentit à s'éloigner que quand l'ascenseur se fut abîmé dans sa prison de fer.

Le premier mouvement de Maurice Lefebre fut de télégraphier à Nelly...

Quoi? Que Robert de Rochas n'était pas mort comme elle le croyait...

Fort bien... Mais... presque aussitôt il s'avisa que sa femme ne lui avait pas soufflé mot de cette prétendue mort... Ce qu'il en savait, lui, était pure déduction... Pas difficile, d'ailleurs, étant donné l'état de son épouse au moment où elle avait pris connaissance du malencontreux journal...

Et puis... Comment lui expliquer qu'il avait pris sur lui d'entreprendre cette enquête... Comment justifier sa visite au directeur de la *Royal Flying Society* où rien ni personne n'aurait dû l'attirer.

Ne devait-il pas feindre d'ignorer la raison de ce soudain évanouissement, lui attribuer une de ces causes vagues et raisonnablement vraisemblables comme en découvrent toujours les docteurs quand ils redoutent de se compromettre... Nelly se remettrait petit à petit de ce choc douloureux, mais il était, lui, son mari, le dernier qui fut autorisé à lui en parler...

Alors?

Se taire... Il devait se taire... Faire celui qui ne sait pas... qui ne sait rien...

Et aurait-il appris quoi que ce soit, au fait, s'il n'avait pas fait cette démarche à la Compagnie de navigation aérienne? Robert de Rochas parti, comme il n'avait aucune relation avec ses parents et amis il aurait très bien pu ignorer la vérité, l'ignorer longtemps... toujours...

Maurice tressaillit.

Il se sentit mal à l'aise... Vraiment, cette solution lui répugnait... Ne rien dire à Nelly, c'était facile, évidemment... très facile... trop facile... mais n'était-ce pas, aussi, honteusement lâche...

Elle avait aimé Robert de Rochas... Las! elle l'aimait encore, et sans doute plus que jamais. Il le savait, lui, elle n'avait aucunement pris la peine de s'en cacher et elle le pleurait maintenant, comme on pleure son premier amour, celui que rien n'efface... Il savait tout cela et aussi que le chagrin l'avait terrassée, elle si vaillante, et n'ayant qu'un mot à prononcer pour faire cesser ce tourment, ce grand chagrin, il aurait la force de ne pas dire ce mot, de la regarder pleurer, ou, plus exactement, car elle ne pleurerait certainement pas en sa présence, de regarder ses yeux rougis et ses lèvres gonflées...

Mon Dieu! que cela était donc compliqué.

D'aucun prétendent qu'on doit toujours se défier du premier mouvement; le premier mouvement est instinctif, il traduit notre désir d'égoïste tranquillité, notre appétit du moindre effort, il est rarement joli. Maurice, après réflexion, s'en tint donc au second mouvement, imprégné de la morale atavique que nous ont léguée nos pères, parce que ce second mouvement est toujours celui que nous dicte notre raison, laquelle, jugulée par quelques siècles de civilisation, est moins cruelle que notre instinct.

Je ne télégraphierai pas, se dit-il, mais je lui apprendrai la chose de vive voix.

Il n'eut pas plutôt pris cette résolution seul à seul avec lui-même et essentiellement révocable, pourtant, qu'il se regarda tout aussitôt avec attendrissement. Il s'admira d'être à ce point héroique, noble, grand... Des comparaisons empruntées aux personnages d'Homère lui parurent moins épiques que ce qu'il considérait, désormais, comme son devoir.

: : Un Coeur Captif : :

Aussi bien, dans le récit que lui avait fait le directeur de la Compagnie, un détail était à retenir: Robert de Rochas s'était embarqué pour l'Amérique; dès lors, qu'importait qu'il fut rayé ou non du nombre des vivants, puisque son éloignement l'éliminait de son horizon conjugal à lui, Maurice et plus effectivement, à n'en pas douter, que si la mort l'avait emporté, tout auréolé de cette manière de gloire qui rejaillit infailliblement sur quiconque est victime d'un accident.

Néanmoins Maurice Lefebre attendit deux jours avant d'aller retrouver Nelly à Bruxelles, se cachant et évitant de se montrer à l'usine où il n'avait que faire.

Durant ces deux jours, obligé qu'il était de jouer un personnage fort différent de ce qu'il était en réalité, désœuvré, s'ennuyant à mourir, il eut tout loisir de mesurer combien Nelly lui était chère, combien elle occupait sa pensée, commandait à ses moindres actes.

Le premier et le deuxième soir il lui écrivit longuement, heureux de s'entretenir avec elle par la pensée, soulagé de se donner l'illusion de sa présence plus que jamais indispensable, vivant par anticipation la minute à la fois douloureuse et bienfaisante où il lui verserait la consolation de cette révélation inespérée qui ferait luire, dans les beaux yeux de la femme qu'il aimait, cette étincelle de bonheur qui, par avance, le poignardait.

XIII

Le taxi vient de s'arrêter devant l'hôtel et dans sa hâte de *la* revoir plus vite, laissant au portier obséquieux le soin de régler la course, Maurice Lefebre se précipite dans le hall.

— Madame Lefebre est chez elle?

Il n'a pas informé Nelly de l'heure de son arrivée et une petite crainte lui vient qu'elle ne se soit absentée, car il est presque l'heure du déjeuner.

Le préposé aux correspondances, après un rapide coup d'œil au tableau où sont accrochées les clefs, agrémentées de lourdes plaques numérotées, lui répond affirmativement.

Une brusque envie lui vient de demander à cet homme si Nelly est remise de son indisposition, mais il se dit que la femme de chambre de l'étage le renseignera bien plus efficacement et, tout courant, le voici dans l'ascenseur.

La femme de chambre est invisible, sans doute est-elle occupée à faire reluire quelque chose — dans ce pays on n'arrête jamais de nettoyer — en moins de trois secondes Maurice est devant la porte de sa femme.

Il frappe, le cœur battant comme un collégien à son premier rendez-vous.

— Qui est là?

— C'est moi... Maurice.

Il lui semble qu'elle ne vient pas tout de suite... A cette heure-là de la matinée, pourtant, Nelly est toujours habillée... serait-elle plus malade...

Une angoisse horrible lui crispe le cœur, mais, bientôt, un pas léger foule le tapis et la porte s'ouvre, enfin, inondant de clarté le couloir ripolinisé.

Nelly, vêtue d'une robe de crêpe marocain noir que Maurice ne lui connaît pas et qu'égaye seul un soupçon de lingerie formant collerette, se tient immobile devant son mari.

Maurice lui tend spontanément les deux mains, frappé de sa pâleur et affectant de ne point remarquer le mouvement d'imperceptible défense, vite réprimé, mais trop esquissé, hélas! pour passer complètement inaperçu.

— Vous allez mieux?

— Tout à fait bien...

Elle a dit cela en se forçant à sourire, de ce sourire qu'il lui a déjà vu et qu'il n'oubliera pas de sitôt.

Elle ajoute, devinant sa gêne:

— Ce malaise, que je ne m'explique pas, s'est dissipé après quelques heures de repos... Vous avez bien fait de ne pas retarder votre voyage.

— J'ai suivi l'avis du docteur, déclare Maurice Lefebre, un peu confus, malgré tout, de ce départ en un pareil moment.

— Je sais, fait Nelly... C'est la première chose qu'il m'a dite... Je crois, d'ailleurs, que le brave homme s'est légèrement abusé sur les causes de... de mon évanouissement... Mais... de toutes façons j'avais grand besoin de repos...

Et dans un rire qui sonne passablement faux, elle ajoute:

— Ne parlons plus de cela, voulez-vous?

— Mais! objecte Maurice...

La jeune femme secoue la tête.

— Non... Vous ne tenez pas plus que moi à reparler de cet incident... Nous sommes et entendons rester des... amis... C'est bien votre avis, n'est-ce pas?...

Maurice ne peut qu'approuver.

— Alors, évitons soigneusement *tout* ce qui pourrait nous faire de la peine...

Elle l'a regardé droit dans les yeux.

— Je pense que vous me comprenez.

S'il acquiesce, c'est le silence obligé...

En souscrivant à ce pacte muet, il se condamne à lui taire ce qu'il a projeté de lui révéler... L'occasion est terriblement tentante, car c'est elle qui l'implore de n'en rien faire et jamais, sans doute, il ne retrouvera semblable occasion...

L'espace d'une seconde, il hésite... se demandant s'il est bien nécessaire de donner suite à ses intentions. En somme est-il tenu de se montrer plus royaliste que le roi, comme disent les bonnes gens, ne vient-elle pas, précisément, de lui dicter sa conduite...

Il va peut-être s'en tenir à ce dernier parti. Mais il lui suffit de l'observer, d'observer combien ses traits tirés, sa face amaigrie, ses yeux rougis de larmes dénoncent le chagrin qui la mine et stoïque, il énonce, en évitant cette fois de rencontrer son regard.

— J'ai une nouvelle à vous apprendre, Nelly.

Elle croit à une habile diversion et, presque gaiement, questionne:

— Bonne?

— Oui...

Elle rit nerveusement.

— Vous dites cela du ton dont vous annonceriez une catastrophe, mon cher... Allez-y... Les bonnes nouvelles sont choses rares et puisque vous affirmez en connaître une...

Maurice ne s'est pas départi de son air grave. Nelly s'avoue ne l'avoir jamais vu comme cela... Malgré elle, elle soupçonne que la plaisanterie n'est plus de mise, et ose à peine le prier de poursuivre.

— Vous avez, dit-il à voix basse, appris la mort de... d'une personne qui vous est chère.

Elle l'interrompit, véhémente.

— Maurice... Je vous en supplie...

— Permettez... l'information était... inexacte.

— Vous dites?...

Elle a jeté cela comme un râle.

— L'information, l'accident... Mais parlez... voyons... M. de Rochas...

— N'était pas à bord de l'avion sinistré, achève Maurice Lefebre, très vite... Il devait partir... Au dernier moment, il n'est pas parti.

— Maurice?... C'est vrai... C'est vrai... cela...?

Dans son affolement, elle s'est suspendue aux épaules de son mari, guettant ses paroles avec une avidité qui lui fait mal.

— Absolument exacte, reprend Maurice... Les journaux se sont trompés... M. de Rochas, à l'heure où se passait la catastrophe, faisait route en chemin de fer.

Anéantie, crispée... riant et pleurant à la fois, la jeune femme répète machinalement:

— C'est vrai... alors... c'est vrai... Il n'est pas mort... Il n'a pas été tué... Qui vous a dit cela... qui?

— Le directeur de la Compagnie de navigation aérienne, explique Maurice Lefebre... La famille a été aussitôt prévenue et, à l'heure qu'il est, M. de Rochas vogue vers l'Amérique.

Nelly tressaille.

— L'Amérique?

— Oui... M. de Rochas se rendait en Angleterre pour rejoindre à Liverpool le paquebot qui devait l'emmener en Amérique...

La jeune femme n'ajoute rien, cette fois...

Elle vient brusquement de réaliser combien Maurice s'est montré "chic" et elle s'en voudrait de se laisser aller, à nouveau, à une... démonstration qu'elle regrette déjà de tout son cœur.

— Je suis heureux, dit-il, en manière de conclusion... d'avoir pu vous apporter cette... bonne nouvelle...

A son tour, Nelly évite son regard, mais il lui sembla bien, pourtant, sentir une petite main frémissante s'emparer de ses doigts et les presser, tout doucement, presque timidement, tandis qu'une voix à peine perceptible murmure un "merci" étouffé...

... C'est tout... Ils ne reparleront plus jamais de *cela*, mais, qu'ils le veuillent ou non, depuis ce jour-là, il y a quelque chose de changé dans leurs rapports...

Nelly a senti combien son mari l'aimait, combien il lui était dévoué. Elle a compris toute l'exquise délicatesse de cette nature un peu fruste, impulsive, véhémente, et toute sa patiente bonté, aussi, vis-à-vis de sa blessante indifférence.

Sans doute n'éprouve-t-elle pour lui aucun amour, mais une grande tendresse et une confiante amitié dont son cœur a toujours été avide.

Meurtrie, elle ne veut plus, elle n'ose plus croire en l'amour, parce qu'elle ignore encore que les chagrins d'amour n'ont d'autres antidotes que l'amour lui-même.

En apprenant que Robert de Rochas est parti, non pour l'Angleterre, comme elle le croyait, mais pour cette lointaine Amérique, terre d'oublis et d'aventures, elle a éprouvé une amère désillusion. Elle s'était imaginé que Robert, incapable de l'oublier, inconsolable comme elle-même, s'était rendu auprès de la jeune novice pour se ménager une occasion de s'entretenir d'elle, et voilà qu'il n'en est rien.

Le brillant ingénieur, sans plus se soucier d'elle que si elle n'avait jamais existé, n'a rien eu de plus pressé que de s'occuper de sa carrière. Il a dit adieu à la vieille Europe et, sans regret, il est parti.

Après la fausse nouvelle de sa mort, c'est comme si elle le perdait pour la seconde fois. A tout prendre, n'était-il pas cent fois plus mort dans son souvenir, que s'il avait réellement péri dans la catastrophe de l'avion Paris-Londres?

Elle pleurait un ami fidèle, aujourd'hui c'est presque un parjure dont sa mémoire porte le fardeau.

De son rêve, de sa chimère, que reste-t-il, hélas, moins que rien, son héros lui-même s'est dépoétisé.

Qu'en conclure, sinon que celui qu'elle aime — car elle l'aime encore — est pétri de la même argile que les autres, ces autres dont elle a entendu dire qu'ils oubliaient leurs amours et l'objet de leurs amours en moins de temps qu'il n'en faut à une girouette pour évoluer au gré du vent...

Mon Dieu elle n'a jamais espéré de Robert de Rochas une fidélité de souvenir qui puisse se comparer à sa propre constance, elle n'a jamais cru à son désespoir, mais, tout de même, elle s'attendait à moins de désinvolture.

Un doute lui vient, maintenant, touchant les sentiments du beau Robert à son endroit. L'aimait-il vraiment, sincèrement, exclusivement, comme elle l'aimait elle-même?... C'est peu probable, car lui qui n'avait pas à se soumettre au désir implorant d'une mère s'est montré par trop docile.

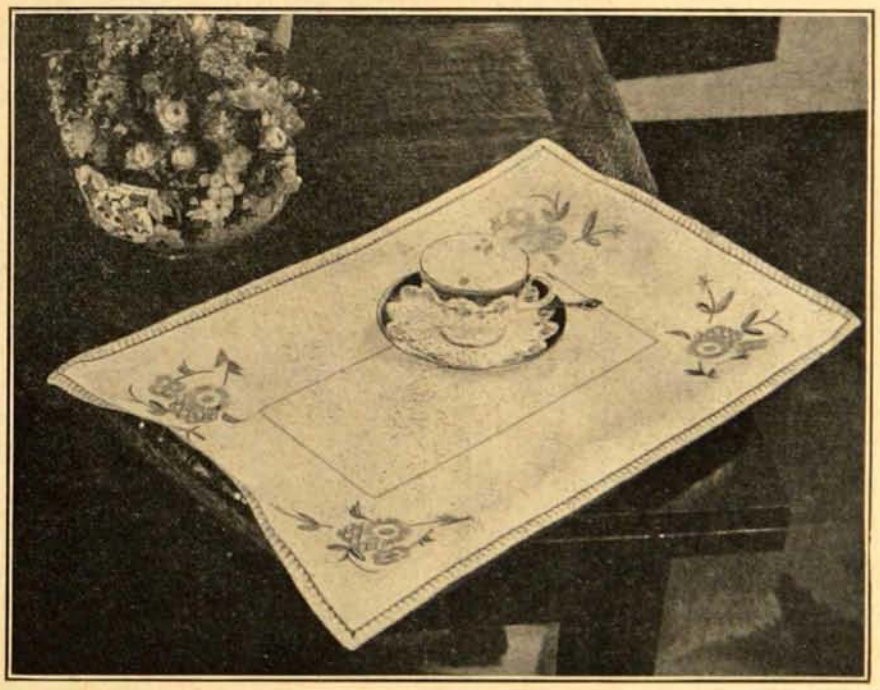
Au premier mot que lui a dit Elisabeth d'Oultremont, non seulement il s'est incliné, mais voila que sans même chercher à obtenir une explication, sans s'étonner d'un revirement qui devrait, pourtant, lui paraître inexplicable, il tourne les talons et s'en va...

Si respectueuse que soit Nelly de la liberté d'autrui et de l'observation des convenances mondaines, il lui semble bien qu'à la place de Robert de Rochas elle aurait agi fort différemment.

Quand on est homme et qu'on aime... on ne s'empresse pas de répondre "amen" aussi docilement que cela... On se révolte... que diable, on crie à l'injustice... on se remue, enfin, et surtout, surtout... on ne déserte pas la place.

... Le voyage de noce de Nelly et de Maurice touchait à sa fin. Après Bruxelles et ses curieux monuments, ils visitèrent Bruges, la ville morte, si remplie de calme beauté qu'on a pu la comparer à la Venise des doges, et Ostende, l'orgueilleuse reine des plages, que détrônent aujourd'hui les petits trous très chers de la côte d'Azur. Ils virent Spa où il pleut trente jours par mois, mais dont les bois sont splendides, et Liège, la coquette, qui n'a pour elle que l'excellente humeur et l'affabilité de ses habitants. Ils admirèrent Anvers, sévère

Vous songez à faire un napperon pour plateau?



NATURELLEMENT, vous n'en avez jamais trop, et vous constaterez que celui qui est illustré ici présente une note de couleur prestigieuse.

Taillez un morceau de toile crème mesurant 21" x 15", tirez 3 brins à 1" du bord tout autour et faites un bord de ¼". Rabattez le bord et finissez-le avec un point de languette crêté (deux points au même endroit) avec F. 558 (6 brins). Faites alors un rang de points limaçon, avec F. 593 (6 brins) le long du point de languette, faisant un nœud entre chaque groupe de points. Tirez un brin à 4¼" du bord.

Taillez les quatre motifs et placez-les à chaque coin à 1¼" du bord, leur donnant une position invertie dans les angles opposés. Suivez le diagramme pour les couleurs et les points, vous servant de 3 brins tout le temps, et faites un rang de points limaçon au-dessus du rang de fil tiré simple, avec F. 558 (3 brins).

Ce modèle peut servir pour petits chemins de table, tabliers, coussinets de théières, vêtements d'enfants, lingerie, etc.

MATERIEL REQUIS:

2 écheveaux	de Coton en Brins "Anchor"	F. 558 Bleu marine
1 écheveau	" " " "	F. 404 Incarnat foncé
1 "	" " " " "	F. 498 Vert gazon
1 "	" " " " "	F. 515 Orange foncé
1 "	" " " " "	F. 484
1 "	" " " " "	F. 463
1 "	" " " " "	F. 593

Patron au fer chaud No D 13 - 703.

: : Un Coeur Captif : :

et affairée et son port qui est un des plus grands du monde, puis ils songèrent au retour.

Leurs jours de fantaisie et de liberté entière étaient révolus, et, déjà, cette mélancolie spéciale des retours de voyage de noce les étreignait, dans l'appréhension de la vie nouvelle qui allait être la leur, vie de tous les jours, au milieu des parents et amis, que l'un et l'autre redoutaient sans oser se l'avouer.

Nelly, dans le rapide qui les emportait vers Paris, relisait une lettre de sa mère qu'on lui avait remise au moment de quitter l'hôtel.

— Mes parents désirent que nous habitions avec eux, fit-elle, qu'en pensez-vous, mon ami?

— Nous ferons comme vous en déciderez, répondit Maurice. Je croyais, d'ailleurs, que cette question avait été réglée entre vous et Mme Bertin.

Nelly se mordit les lèvres.

— Maman préférerait, en effet, que nous acceptions son hospitalité, dit-elle, mais quant à moi, j'aimerais mieux habiter ce pavillon de Saint-Cloud que nous avons visité avant notre départ, je le trouve charmant...

— Va pour Saint-Cloud, acquiesça Maurice, sans paraître se douter que cette sempiternelle docilité exaspérait sa femme au delà de toute expression.

Ce mari trop aimable, trop obéissant, qui jamais ne se permettait de discuter ses avis, était si peu l'image qu'elle s'était faite d'un seigneur et maître, que la jeune femme en était arrivée à souhaiter qu'il lui oppose, au moins une fois, une toute petite fois, un "non" catégorique. Dans ce but, elle lui proposait mille choses extravagantes, folles, déraisonnables, mais, hélas! Maurice en arrivait toujours à admettre ses suggestions, sans paraître s'en étonner le moins du monde.

On aurait dit qu'il s'était donné le mot d'ordre de trouver parfait tout ce que lui conseillait sa femme, tout ce qu'elle disait, faisait, ou imaginait.

— Vous êtes patient, lui avait-elle dit un jour, agacée par son imperturbable docilité.

— Très, avait répondu Maurice avec une imperceptible nuance de défi.

Et Nelly n'avait pas jugé bon de poursuivre plus avant l'entretien.

Maintenant qu'elle connaissait mieux celui dont elle portait le nom, elle ne s'abusait plus sur la signification de cette apparente résignation.

Elle savait que patience signifie aussi, pour certains, persévérance...

XIV

Mme Bertin fit fête au jeune ménage, entourant sa fille de mille soins attentifs, de gâteries et de prévenances qui trahissaient, trop visiblement, un obscur désir de se faire pardonner. Jamais Nelly dans ses lettres ou dans ses entretiens ne se serait laissée aller à faire part à sa mère des tourments — à la vérité moins vifs depuis quelque temps — que lui valait cette union contractée en dépit de son choix, mais Mme Bertin était trop femme pour n'avoir pas immédiatement deviné les sentiments de sa fille. On peut espérer et même sans grands frais, abuser là-dessus un homme, mais une femme ne se trompe pour ainsi dire jamais, si ce n'est quand il s'agit d'elle-même.

Au premier coup d'œil, la femme du constructeur s'était dit: "Ça va... mieux... que je n'osais l'espérer, mais pas trop bien... Elle est têtue comme une Normande et lui, sous son apparence souriante, tenace comme un Breton... Mais je connais le monsieur, je l'ai vu à l'œuvre; ainsi qu'il l'a fait précédemment, il attend son heure... sûr de la victoire, quant à elle, sa confiance est si grande qu'elle ne prend même plus la peine de... dissimuler...

Maurice, très pris par l'usine où sa présence se faisait de plus en plus indispensable, ne faisait chez lui que de brèves apparitions.

Au dernier moment, l'arrangement proposé par Mme Bertin avait prévalu et le jeune ménage occupait provisoirement une aile du magnifique hôtel particulier qu'habitait Max Bertin. Les repas, sauf le déjeuner de midi, se prenaient en commun, et les soirées que Maurice avait presque redoutées, se passaient à discuter affaires avec les invités quotidiens des Bertin, Mme Bertin ayant toujours souci d'entourer son mari de nombreux amis et connaissances pour l'arracher à l'absorption oppressive du mal qui le travaillait sourdement.

Le moment où les deux époux se retrouvaient seuls était généralement le plus pénible.

Leur retour à Paris n'avait en aucune façon modifié la... règle de conduite qu'ils s'étaient imposée au début de leur union. Il semblait même que chacun mettait une sorte de hâte maladroite à éviter les occasions de demeurer en tête à tête.

La matinée tout entière appartenait à Nelly qui en usait à sa guise, soit pour de rapides courses dans Paris, soit pour de brèves promenades au volant de sa voiture particulière.

Jeune femme, elle avait au moins acquis ce privilège de sortir sans chaperon, mais sans doute appréciait-elle médiocrement cet avantage inhérent à sa qualité de femme mariée, car s'il lui arrivait de sortir seule, c'était généralement pour aller prendre chez elle une amie d'enfance qu'elle invitait, comme naguère, à savourer le dangereux vertige que procure la vitesse.

Impénétrable ou... stoïque, elle évitait très soigneusement de faire la moindre allusion à son... bonheur conjugal, affectait une humeur sereine, sinon joyeuse et mettait une telle mauvaise grâce à répondre aux questions indiscrètes, que la meilleure de ses compagnes aurait, certes, été bien en peine de pronostiquer la bonne ou la mauvaise entente du nouveau ménage.

L'après-midi, il lui arrivait de recevoir quelques visites. Parfois Mme Bertin l'envoyait chercher pour figurer dans son salon, car la femme du constructeur se montrait, depuis que Nelly était mariée, exagérément fière de sa fille et ne négligeait aucune occasion de l'exhiber à ses nombreuses relations.

Sans doute obéissait-elle, sans s'en douter, au désir de prouver, à quiconque aurait écouté d'une oreille trop complaisante les bruits malveillants qui avaient circulé à l'époque du mariage de Nelly, qu'elle entretenait avec sa fille les meilleures relations qui soient.

Le monde, celui qui s'est donné le qualificatif de "grand" pratique la médisance et le commérage avec un art que pourrait lui envier le plus simple des bourgeois, peut-être même y met-il plus de malice sous sa feinte distinction et les regrets hypocrites dont il enjolive le récit des pires calamités.

Au lendemain du mariage de la "Petite G.-8", les intimes du constructeur, ses amis et les amis de ses amis qui, sans doute, avaient "arrangé" pour Nelly un mariage selon leurs goûts personnels et leurs convenances, découvrirent, comme par hasard, avec une touchante unanimité, que l'union de l'héritière de Max Bertin avec ce "petit secrétaire" était chose assez peu reluisante.

On se demanda "pourquoi" Nelly qui pouvait prétendre à un tortil, voire à une couronne comtale, accordait sa blanche main à un vague M. Lefebre sans particule ni fortune. On chercha la raison, et comme on ne trouvait pas, on supposa toutes espèces de raisons, exceptée la bonne, bien entendu.

D'aucuns prétendirent que Nelly, empêchée par sa mère d'épouser celui qu'elle aimait — il y avait quelque peu de vrai là-dessous — avait épousé Maurice Lefebre par dépit, mais refusait, depuis lors, de revoir cette mère dénaturée qui avait fait échec à son bonheur... D'autres assurèrent que la petite était folle du jeune secrétaire et s'était presque fait enlever par lui au grand désespoir de Mme Bertin qui, toujours comme dans la première version, mais pour des raisons absolument opposées, aurait juré de ne plus revoir sa fille et moins encore le mari de sa fille...

La femme du constructeur d'autos n'ignorait aucune de ces vilaines petites histoires — sans doute ceux qui les colportaient si charitablement s'étaient-ils arrangés pour que le bruit en parvint à ses oreilles — dans l'un et l'autre cas on la disait brouillée avec sa fille, il importait donc de prouver à la face du monde qu'il n'en était rien et que jamais mère et fille ne s'étaient aussi admirablement entendues que la tendre Mme Lefebre et elle-même.

Nelly paraissait donc aux réceptions de sa mère et quand il plaisait à ces dames de l'interroger sur son mari, ce qui, au demeurant, arrivait rarement, les amies de Mme Bertin tenant le mari de Nelly pour quantité tout à fait négligeable, elle répondait avec une indifférence polie, absolument de circonstance.

Max Bertin, lui, quand il recevait Nelly, lui faisait fête. Il aimait particulièrement l'avoir près de lui, après dîner, pendant que Mme Bertin parlait finances ou affaires avec Maurice Lefebre. Sa conversation si primesautière le récréait, le stimulait. Il n'était jamais aussi brillant causeur, aussi semblable à ce qu'il avait été autrefois que quand il causait avec Nelly, et la jeune femme, abusée par les moments d'accalmies, croyait de fort bonne foi que le miracle désiré par sa mère et les docteurs était désormais un fait accompli.

Malheureusement, Maurice Lefebre qui travaillait toute la journée durant aux côtés du constructeur n'avait pas sujet d'entretenir d'aussi réconfortantes illusions touchant la prétendue guérison de Max Bertin.

Obligé par ses fonctions de feindre une obéissance passive aux ordres trop souvent contradictoires du chef d'entreprise et craignant de nouvelles catastrophes, comment n'aurait-il pas déploré l'évidente puérilité de raisonnement chez un homme naguère supérieur dont toutes les décisions allaient à l'encontre de cet esprit des affaires dont il lui avait inculqué les principes quelques années auparavant.

Bien entendu, Maurice Lefebre se gardait d'en rien dire à âme qui vive et moins encore à sa femme. Il n'était, d'ailleurs, jamais question entre eux de la santé de M. Bertin, Nelly affectait même de se désintéresser complètement des occupations de son mari, évitant de lui parler de l'usine et de tout ce qui avait trait à son travail.

Un soir, pourtant, à l'heure du dîner, Nelly fut fort surprise de ne pas voir son père.

Mme Bertin, après un rapide regard d'intelligence à Maurice Lefebre, expliqua à sa fille que son père, très fatigué, avait demandé à dîner dans sa chambre.

— Je vais aller lui tenir compagnie, fit immédiatement la jeune femme.

Mme Bertin secoua la tête.

— Il ne faut pas, dit-elle vivement. Ton père a besoin de repos... tu le fatiguerais inutilement. Reste ici.

— Mais! objecta Nelly, consciente de ne plus être une enfant à qui on donne des ordres.. Il me semble que j'ai bien le droit d'aller lui dire bonjour. Je trouve même fort singulier que tu ne m'aies rien dit...

— Je n'avais rien à te dire, rétorqua Mme Bertin sarcastique. Ton père a instamment recommandé qu'on le laisse seul..., c'est tout... Si tu m'en avais donné le temps, je te l'aurais expliqué quand vous êtes arrivés, mais tout de suite tu as voulu aller le déranger...

Nelly, point convaincue, mais désireuse d'éviter un esclandre et persuadée, au surplus, que si son père avait été réellement souffrant sa mère aurait été la première à lui conseiller d'aller le voir, consentit à ne pas bouger.

Le repas entre ces trois êtres qui nourrissaient à l'égard les uns des autres une méfiance qui confinait à l'hostilité fut d'une morne tristesse.

Nelly devinait confusément qu'on lui cachait "quelque chose", quant au jeune secrétaire, il songeait, en regardant le fond de son assiette, à la scène douloureuse à laquelle il venait d'assister ce même après-midi et qu'il n'avait pas pu, cette fois, taire à Mme Bertin, son intervention devenant indispensable pour sauver, pendant quelques jours encore, cette façade à quoi Nelly devait d'avoir été sacrifiée.

Au retour d'une courte absence dans les ateliers de montage des moteurs, il avait trouvé l'industriel en proie à une véritable hallucination..., parlant et discourant à tort et à travers, les traits crispés, le geste fou et criant à tue-tête en brandissant une feuille de papier à dessin:

— Vingt-quatre... Je vous dis vingt-quatre cylindres... en ligne, bien entendu ... traction par les roues avant et pas de bougies... Je supprime les bougies... Je supprime les ressorts et les pneus... Je ne veux pas de pneumatiques... et j'ajoute une roue qui absorbe tous les chocs...

Maurice avait vainement essayé de le calmer, en lui donnant raison, comme toujours, mais Max Bertin semblait bien avoir perdu tout contrôle. Il continua à divaguer, disant que les Américains lui

Le Canada célèbre cette année le quatrième centenaire de sa découverte.

ABONNES ET LECTEURS DE LA REVUE MODERNE

Procurez-vous

l'Histoire du Canada Pour Tous

(Tome I, Le régime français)

par JEAN BRUCHESI

Un volume, au prix de $1.25, en vente dans toutes les bonnes librairies et à LA REVUE MODERNE.

Aux Futures Mamans Chaque année, les statistiques canadiennes nous révèlent que les mortalités maternelles et infantiles, à la naissance des enfants, sont beaucoup trop élevées. La plupart des décès par accidents de natalité, peuvent être prévenus par l'hygiène PRENATALE, OBSTETRICALE ET POSTNATALE.

Pour le propre intérêt de chacun, pour l'amour de vos bébés et de votre famille, instruisez-vous afin que, possédant les connaissances nécessaires, vous puissiez vous et vos enfants vous maintenir en santé et être heureux.

Vous n'avez, pour vous instruire très facilement, qu'à demander les lettres maternelles qui vous seront adressées gratuitement.

Adressez le coupon ci-dessous à:

LE CONSEIL CANADIEN DE LA SAUVEGARDE DE L'ENFANCE ET DE LA FAMILLE

245, rue Cooper, Ottawa, Ont.

— — — — — — — — COUPON — — — — — — — —

Nom .....

Adresse .....

.....

Date probable de la naissance attendue: .....

Nom du médecin retenu: .....

Adresse du médecin: .....

: : Un Coeur Captif : :

offraient dix milliards pour ce nouveau modèle de voiture qu'il prétendait, lui, fabriquer en grande série à un prix dérisoire de bon marché.

Maurice Lefebre avait tenté une diversion:

— Nous mettrons ce nouveau modèle à l'étude demain, fit-il en s'emparant de la feuille blanche que tenait le patron.

— Non, cria Max Bertin, c'est tout de suite qu'il faut commencer, et c'est moi qui fabriquerai ce chassis, moi seul... Personne d'autre que moi ne serait capable de mener à bien cette entreprise...

Il voulait se rendre aux ateliers, disant qu'il entendait donner lui-même les ordres aux spécialistes de la mise au point.

Le secrétaire particulier comprit que si son patron abordait dans cet état les chefs d'ateliers et se montrait aux ouvriers, c'en était fait du secret si jalousement gardé. Comme une traînée de poudre la nouvelle de la folie — les ouvriers n'appelleraient pas cela autrement — du grand constructeur se répandrait par tout l'usine; c'était l'écroulement irrémédiable de leurs espoirs, l'affreuse vérité étalée, connue...

En désespoir de cause, il avait téléphoné à Mme Bertin, laquelle était aussitôt accourue.

— La première crise! gémit Mme Bertin quand elle eut réussi à lui faire regagner ses appartements.

— Non, avoua Maurice Lefebre. Pas la première... mais la plus violente!... jusqu'à présent.

— Nelly? questionna la femme de l'industriel.

— Elle ne sait rien, avait répondu Lefebre... Il ne faut pas qu'elle sache... Le plus tard possible...

Mme Bertin était tout à fait de cet avis et, sans doute, pour les mêmes raisons que son gendre. Il convenait d'éviter à tout prix que la malheureuse jeune femme n'apprenne qu'en lui faisant miroiter l'espoir d'une possible guérison on l'avait indignement trompée.

Les deux complices se comprirent sans avoir à s'expliquer davantage.

— Je vais faire appeler le docteur Blanckart, fit Mme Bertin. Il m'avait prévenue... Mais je ne croyais pas... que... ce serait aussi proche...

Maurice Lefebre avait évité de répondre. Il savait que Mme Bertin ne disait pas ce qu'elle pensait. Après ce que lui avait révélé les deux médecins, elle ne pouvait pas ignorer que les crises menaçaient le malade d'un jour à l'autre. C'était miracle qu'elles lui aient laissé un aussi long répit.

... Maintenant, ils songeaient à tout cela, tandis que Nelly, muette, touchait à peine aux plats que lui présentait le domestique.

Il fallait que Nelly continue à ignorer la vérité. Il devenait indispensable de leurrer la jeune femme pour qu'elle n'ébruite pas parmi leurs amis et connaissances une nouvelle qui devait rester secrète jusqu'au dernier moment, pour éviter de voir sur les lèvres des indifférents ce cruel sourire d'ironique compassion dont avait parlé le professeur Héraud...

Déjà ils combinaient ce qu'ils diraient, le lendemain, à Nelly, pour l'éloigner de la chambre de son père, ou, tout au moins, pour qu'elle ne se doute pas immédiatement de l'affreuse vérité.

Mme Bertin et lui aussi, hélas, savait trop bien quel serait le déssepoir et la rancœur de la jeune femme quand elle apprendrait que ce sacrifice qu'on avait exigé d'elle en lui jurant que la guérison de son père en dépendait, avait servi tout au plus à différer pendant quelques semaines la révélation d'une catastrophe que tous savaient d'ores et déjà irrémédiable.

XV

Nelly a réussi à se glisser, le lendemain matin, dans la bibliothèque où la femme de chambre, sans méfiance, lui a dit qu'était M. Bertin. Auparavant, elle s'est assurée du départ de sa mère; rien ne peut donc la trahir, rien, sinon l'industriel lui-même à qui elle n'oserait jamais recommander de cacher sa visite.

Elle trouve son père installé dans une vaste bergère et jouant au tric-trac avec un monsieur encore jeune, au visage douloureux, qu'elle est bien sûre de n'avoir jamais rencontré nulle part. Ce dernier, à son approche, s'est empressé de se lever et esquisse une courbette cérémonieuse.

— Mademoiselle, murmure-t-il, trompé par l'air d'extrême jeunesse de Nelly.

Nelly lui rend furtivement son salut et se penche vers son père pour l'embrasser, un peu surprise qu'il n'ait pas encore tourné la tête.

— Papa! Vous allez mieux, dit-elle de sa voix douce.

Max Bertin a tressailli.

— C'est toi, Nelle, fait-il... Tu es seule...

— Mais oui...

— Ton mari ne t'a rien dit?

Nelly hésite... Elle hésite toujours quand il est question de Maurice parce qu'elle redoute de commettre quelque impair.

— Non, dit-elle, à propos de quoi me demandez-vous cela?

Les yeux de l'industriel se font tout soudain plus brillants, et sa face amaigrie est envahie d'un subit afflux de sang.

— Il ne t'a rien dit, répète-t-il d'une voix saccadée que la jeune femme ne lui connait pas.

Le compagnon de Max Bertin par-dessus la tête du constructeur fait signe à Nelly de ne pas insister... Il fonce les sourcils et met un doigt sur ses lèvres comme pour lui imposer silence...

Qu'est-ce que cela signifie? Nelly ne comprend pas du tout.

— Il ne t'a pas dit, poursuit Max Bertin en se dressant de toute sa haute taille, que je lançais un nouveau modèle... un modèle extraordinaire... un modèle comme on n'en a jamais vu...

Le ton est d'une telle véhémence, et les gestes de son père si désordonnés, que, cette fois, la jeune femme a peur de comprendre...

Grand Dieu!.. Serait-ce possible?.. Ce qu'elle redoutait est-il arrivé?..

Hélas!... la présence aux côtés de l'industriel de cet inconnu au visage grave, de cet homme vêtu de noir dont la politesse a quelque chose d'obséquieux ne lui laisse guère d'espoir... Aussi bien, Max Bertin, poursuivant son idée fixe, s'est mis à lui parler de cette auto extraordinaire dont il fait une description incohérente, jamais la même, supprimant tantôt les roues et tantôt le moteur, sans remarquer que les yeux de sa fille se sont remplis de larmes.

— Papa, dit-elle, calmez-vous...

Max Bertin lui saisit brusquement le poignet, si violemment que Nelly ne peut retenir un cri de douleur.

— Comment, fait-il... C'est toi qui me conseilles le silence... Tu voudrais peut-être que je me taise pour laisser aux autres le loisir de me dépouiller... Mais je ne me tairai pas... je défendrai mon invention dont tout le monde est jaloux...

— Nous vous défendrons, intervient alors l'inconnu vêtu de noir — un infirmier dont Mme Bertin a requis les services le matin même — nous vous protégerons Monsieur...

— Certainement, approuve Nelly, la mort dans l'âme.

Le constructeur paraît se calmer...

— Reprenons notre partie, dit-il, comme si de rien n'était... Je crois bien que j'allais gagner.

Nelly s'est retirée, sur la pointe des pieds... Cette terrible vérité qu'on a essayé de lui cacher, elle la connaît, maintenant, dans toute son horreur.

Elle sait que la raison de son père adoré sombre petit à petit dans l'hallucination d'une idée fixe, elle devine que le mal redoutable progressera chaque jour, emportant lambeau par lambeau celui qu'elle a cru sauver de la déchéance par le renoncement de son premier rêve d'amour, le plus grand sacrifice qu'un cœur de vingt ans soit à même d'accomplir...

Et elle se dit que, peut-être, ceux qui lui ont demandé cette sublime abnégation, qui ont exigé d'elle cette immolation de son premier amour savaient que tout espoir était vain.

Cette pensée lui est à la fois si odieuse et si déchirante qu'elle ne peut supporter le doute abominable qui est entré en elle, comme un venin dans une blessure.

Sans prendre le temps de passer chez elle, nu-tête, elle est descendue au garage de l'usine et s'asseyant au volant de la première voiture d'essais qui lui tombe sous la main elle file chez le docteur Blanckart qu'elle trouve prêt à sortir pour sa visite quotidienne aux hôpitaux.

Las! Le praticien, ignorant au surplus des faux espoirs qu'a fait naître Mme Bertin, ne peut que lui confirmer ce qu'il a dit à la femme de l'industriel quelques mois plus tôt.

Le mal est sans remède, et depuis le jour où s'est manifseté la terrible maladie, depuis la première hallucination, il est avéré que rien au monde ne peut conjurer la catastrophe...

Ainsi donc, il n'était pas vrai qu'en s'assurant les services de Maurice Lefebre, en se l'attachant — et à quel prix! — son infortuné père s'immunisait contre le sort atroce prédit par le professeur Héraud...

Elle avait cru sauver son père de la pire des déchéances, éviter, en devenant la femme de Maurice Lefebre, qu'il ait à donner sa démission. Elle avait cru maintenir son prestige en sacrifiant toute la poésie de sa jeunesse en fleur, et ce mirage auroral et charmant des ambitions adolescentes qui nous masquent si généreusement les années d'orage amassées à l'horizon de l'existence.

Et que restait-il de tout cela... Un sacrifice vain... Un peu de cendre... Une vie manquée... et la sourde rancune qu'elle nourrissait à l'endroit de ceux qui l'avaient indignement trompée; sa mère et son mari.

Certes, il en coûtait à Nelly d'avoir à juger sa mère, à la juger et à l'accuser, mais l'évidence était si flagrante qu'elle ne pouvait même pas s'offrir le bénéfice du doute.

Le docteur Blanckart le lui avait déclaré de péremptoire façon; Mme Bertin était prévenue... quand elle avait supplié sa fille de retenir Maurice Lefebre, en l'épousant, elle savait que l'immense sacrifice qu'elle exigeait d'elle et dont, au surplus, il lui était loisible de mesurer l'étendue, ne pouvait offrir au malade qu'un sursis de quelques semaines...

... Elle savait... et, pourtant, elle n'avait pas craint de briser sa vie.

Restait son mari... ou, tout au moins, celui que le monde regardait comme son mari; Nelly était persuadée qu'il avait, lui aussi, abusé de la situation et exercé à l'égard de Mme Bertin un véritable chantage pour obtenir d'elle qu'elle consente à son mariage.

Des deux, lequel était le plus coupable; de celui qui fait pression sur une nature exaltée, sur une femme réduite aux abois, ou de celle qui, n'ayant en vue que l'opinion du monde, tente par tous les moyens de reculer la fatale échéance où il lui faudra avouer que le mari qu'elle aime est atteint de la plus terrible déchéance qui soit.

Nelly n'essayait pas de se le demander, il suffisait que la question se pose pour la faire frémir d'horreur.

Instruite de la visite de Nelly à son père — l'infirmier n'avait rien eu de plus pressé que d'informer Mme Bertin de son entrevue avec le malade — la femme de l'industriel ne pouvait plus ignorer que sa fille fut au courant des terribles progrès

Les élégantes ceintures

qui sont le dernier cri de la mode!

VOUS n'ignorez certainement pas la place importante qu'occupent les ceintures cette année dans l'histoire de la mode. Vous savez également que, plus elles sont originales, plus elles prêtent d'élégance à votre ensemble. C'est pourquoi d'intelligents créateurs ont inauguré des ceintures crochetées, tricotées et même généreusement brodées, et se sont ainsi évadés des sentiers battus.

L'espace ne nous permet malheureusement ici de n'illustrer qu'un seul des nombreux modèles de ceintures faites à la main et que les Parisiennes, assoiffées de nouveau, ont si cordialement adoptées. Cette ceinture doit son charme à sa grande simplicité et est faite avec le double point de crochet ordinaire que toutes connaissent si bien. La nuance "corde" populaire a été choisie pour le modèle original mais elle peut être faite, va sans dire, de n'importe quelle teinte assortie à la robe, et fini avec une boucle de teinte contrastante ou semblable. N'aimeriez-vous pas savoir comment on la fait? Rien n'est plus facile et cela ne prend qu'une heure (ou même moins si vous êtes une crocheteuse très expérimentée). Tricotez une chaîne de deux pouces de longueur, tournez, tricotez des d. b. sur la chaîne. Continuez à tricoter des rangs de d. b. avec une chaîne chaque fois que vous tournez, jusqu'à ce que vous obteniez 34 pouces. A la fin, diminuez au commencement de chaque rang jusqu'à ce qu'il vous reste une seule m. Cassez le fil. Cousez la boucle au bout carré de la ceinture. Et c'est absolument tout! Vous pouvez employer le fil mercerisé Mercer-Crochet de J. & P. Coats, No 3 (on le vend écru ou blanc seulement) ou le Coton Perlé "Anchor" de Clark que vous pouvez obtenir dans toutes les nuances pastelles ou vives avec le même succès.

Si vous préférez le tricot à la broche à celui au crochet, vous serez heureuse d'apprendre que les ceintures tricotées à la broche sont aussi très en faveur. L'une des femmes les plus élégantes de New-York a été vue dernièrement portant sur une robe d'après-midi en soie brune une ceinture orange vif tricotée à la broche et garnie d'une grande boucle de bois brune. L'ensemble était très frappant malgré la simplicité de la ceinture. Deux sortes de mailles seulement composaient le tout — maille à l'envers et maille à l'endroit. Cela ne semble-t-il pas ridiculement facile? Et pourtant c'est ainsi. Vous montez d'abord dix-huit mailles avec le Coton Perlé "Anchor" de Clark avec des broches numéro 12. Tricotez le premier rang à l'endroit. 2ème rang x tricotez 5 m. à l'endroit, 8 m. à l'envers puis 5 m. à l'endroit. 3ème rang : tricotez à l'endroit. Répétez à partir de x jusqu'à la longueur désirée, puis diminuez d'une m. à la fin de chaque rang jusqu'à ce qu'il n'en reste que deux. Fermez. Cousez la boucle au bout carré, vous avez alors une ceinture parfaite.

Voilà maintenant la ceinture brodée, variée à l'infini. La Maison de Bruyère, à Paris, la préconise extrêmement. Elle est ordinairement en soie mais, à l'occasion, cette firme emploie aussi des lainages légers. Très serrés les uns près des autres, des nœuds français y sont piqués, parfois tous de même couleur, parfois faisant dominer la couleur de l'ensemble. Un nœud remplace la boucle traditionnelle, ce qui rend cette ceinture plus attrayante.

Il ne vous reste maintenant qu'à prendre votre crochet, ou vos broches, ou votre fil à broder pour donner à votre garde-robe complète une nouvelle note élégante et décorative. C'est très agréable, et tellement économique!

Abréviations: — m... maille; ch... chaîne; d. b... double bride

: : Un Coeur Captif : :

du mal, aussi évitait-elle de se rencontrer avec Nelly, redoutant confusément ses reproches et craignant plus encore qu'elle ne s'avise de lui demander telle ou telle explication qu'elle se sentait tout à fait incapable de lui fournir.

Mais c'était mal connaître la jeune femme que de supposer qu'elle put adresser à sa mère la moindre question de nature à l'embarrasser. Pas plus qu'elle n'avait daigné formuler des critiques à l'égard de son mari ni lui demander compte de sa conduite, elle ne se serait permis d'émettre aucune réprobation touchant sa mère.

Meurtrie dans ce qu'elle avait de plus cher au monde: son premier amour de jeune fille et la confiance aveugle qu'elle avait en celle qui l'avait bercée, elle entendait souffrir en silence et refouler au plus profond d'elle-même l'atroce chagrin qui endeuillait l'aurore de sa vie.

Max Bertin ne quittait plus guère ses appartements où Nelly allait lui rendre visite aussi souvent qu'elle le désirait. Quant à son mari, très pris par ses multiples occupations — en fait, n'était-ce pas lui qui dirigeait l'usine — il ne faisait chez lui que de furtives apparitions. Toujours aussi épris de sa femme, le jeune fondé de pouvoir n'était pas sans avoir remarqué le changement qui était survenu dans l'attitude, déjà glaciale, de Nelly.

Perdue en une rêverie sans fin, elle passait des journées entières sans desserrer les lèvres, se bornant à répondre par monosyllabes, quand son mari lui adressait la parole devant un domestique, s'évadant de table sitôt le dessert et témoignant de mille façons sa répugnance à lui tenir compagnie.

Ils vivaient littéralement comme deux étrangers, comme des gens que les nécessités d'un voyages obligeraient à se retrouver aux heures des repas, mais que rien ne rapprocherait.

En sollicitant la main de Nelly et en l'épousant, contre son gré, Maurice Lefebre ne s'était pas fait illusion. Il savait que la lutte serait âpre pour conquérir ce cœur de jeune fille qu'un premier chagrin venait de meurtrir douloureusement, mais il comptait sur le temps qui est le grand médecin des cœurs et comme il disposait de beaucoup de douceur et de patience, il croyait pouvoir attendre indéfiniment, jusqu'à l'heure du triomphe final, mais aujourd'hui, devant l'attitude presque hostile de la jeune femme il se demandait avec angoisse si elle lui pardonnerait jamais de l'avoir arrachée à son rêve.

Quand il la voyait, muette, lui faisant vis-à-vis à table, chipotant son pain d'une main distraite et tout entière réfugiée derrière son front, son beau front sans une ride qui cachait tant de choses qu'elle ne disait pas, une folle envie lui venait de la questionner, de lui demander si elle lui tiendrait longtemps rigueur de l'avoir aimée au point d'avoir osé l'épouser malgré elle... Mais chaque fois la question mourait sur ses lèvres tant il lui paraissait difficile pour ne pas dire impossible, d'aborder une telle qustion avec une femme aussi impitoyablement courtoise et dont l'humeur invariable dénonçait une force de caractère pour le moins égale à la sienne.

Quand Maurice Lefebre avait signifié à Mme Bertin son intention de quitter l'usine, il était assurément sincère... Il était fermement décidé à s'en aller, à cette époque, parce que, précisément, il aimait la fille de son patron, et qu'il désespérait, non sans quelque apparence de raison, d'obtenir sa main. Au surplus, il venait de surprendre le secret de Nelly, son naissant amour pour Robert de Rochas, et en admettant qu'il ait nourri un invraisemblable espoir de se voir un jour agréer comme fiancé, cette découverte anéantissait définitivement son rêve...

Il avait donc résolu de partir, et il serait parti, avec son secret, si Mme Bertin, se méprenant sur ses intentions, ne l'avait contraint à avouer cet amour désespéré, et, sans même vouloir entendre ses explications, accusé de chantage...

Elle lui avait dit, affolée à la seule idée de son départ et du désarroi qui pouvait en résulter à l'usine: "Si vous restez je vous accorde la main de ma fille..."

Il aurait fallu être un saint pour refuser. Maurice Lefebre n'était pas un saint... Il n'était qu'un homme et, qui moins est: un homme qui aime... Il avait donc accepté ce marché qu'il n'aurait, certes, jamais osé formuler.

Il aimait Nelly de toute son âme, de toutes ses forces et, confiant en son amour, il croyait conquérir ce cœur de jeune fille.

Il le croyait, alors, mais, de jour en jour, sa connance s'amenuisait et sa peine était grande de penser qu'il avait fait, en réalité, le malheur de celle qu'il chérissait.

Une révolte gronde en lui, quand il est seul, seulement quand il est seul, car devant elle, il est semblable à ce guerrier dont parle Farrère, dans je ne sais plus quel conte arabe, et qu'une femme interroge, lui disant: "Si on te ligotait les pieds et les mains avec des chaînes et que les ennemis entrent dans cette chambre où nous sommes, que ferais-tu?"

Et il répond:

"Je briserais les chaînes et je tuerais mes ennemis..."

Elle sait qu'il en est capable parce qu'il est très fort et que jamais ses ennemis n'ont eu raison de lui. Alors, elle questionne encore:

"Et si je t'attachais les poignets et les chevilles avec deux de mes longs cheveux blonds et que tes ennemis te trouvent ainsi, que ferais-tu

— Je me garderais de bouger, répond le guerrier, pour ne pas briser tes cheveux, parce qu'à toi je ne résisterais pas... Je t'aime..."

Nos enfants s'amusent!...

Et la femme fait comme elle a dit, puis frappant dans ses mains, elle appelle les ennemis, cachés au dehors, et l'homme, stoïque, se laisse capturer sans faire un mouvement, prisonnier des cheveux de l'aimée.

Mais Nelly n'a jamais adressé à son mari la moindre question. C'est quand il n'est pas la qu'elle pleure et qu'elle souffre, devant lui, elle n'est que résignation et silence.

Maurice Lefebre, qui devine qu'elle le croit coupable de s'être imposé en exerçant à l'égard de Mme Bertin un odieux chantage, endure un véritable supplice du fait de cette sourde hostilité. Il voudrait se justifier, lui dire combien il l'aime, mais il ne s'en sent pas le courage, chaque fois qu'il désire lui parler, l'attitude de Nelly étouffe les mots dans sa gorge.

... Si elle ne le croyait pas... Ne serait-ce pas lui donner l'occasion de formuler ses griefs, et lui fournir cette occasion, n'est-ce pas mille fois pire, n'est-ce pas créer entre eux... l'irréparable...

XVI

Depuis quelques semaines, une activité inaccoutumée règne à l'usine. On met au point les voitures qui doivent participer au circuit de la Sarthe et ce surcroît de travail apporte à Maurice une heureuse diversion qui l'empêche de trop penser à ses propres affaires.

Dès les premières heures du jour, il est sur la brèche, attentif à ce que rien ne cloche, car ce circuit est de ceux qui décident de la valeur d'une marque et, cette année, il s'annonce comme devant être particulièrement sévère du fait de la participation de deux constructeurs étrangers.

Le jeune fondé de pouvoir — tout le monde lui reconnaît ce titre maintenant — tient à l'honneur de se monter à la hauteur de sa tâche, c'est à lui qu'incombe le soin de choisir les pilotes, de surveiller les derniers essais, de décider si telle ou telles modifications doivent être apportées aux voitures de course qui disputeront les couleurs de Max Bertin et comme on ne juge convenablement du rendement d'un bolide de course qu'en prenant soi-même le volant, il consacre une partie de ses journées à piloter les nouvelles voitures.

Cette vie d'intense activité lui est d'un grand secours pour combattre le découragement qui menace de le gagner.

Après avoir espéré vaincre l'indifférence de Nelly, il s'avoue de jour en jour moins confiant et quand il lui arrive de s'interroger, et il ne fait à peu près que cela depuis des mois, force lui est de convenir qu'il a peut-être été trop présomptueux de ses faibles moyens.

Fidèle à la consigne qu'elle semble s'être donnée, Nelly continue à se désintéresser totalement des faits et gestes de son mari, tout au plus remarque-t-elle qu'il lui arrive, de temps à autre, de téléphoner qu'il ne rentrera pas déjeuner ou dîner.

Ce matin-là, il lui a dit:

— Je pars pour Le Mans pour assister aux derniers essais du circuit. Je serai absent pendant quelques jours, jusqu'à lundi... Voulez-vous m'accompagner?...

Elle a fait: "Mon Dieu! non... Je préfère rester ici, si cela ne vous fait rien", sans se départir un seul instant de sa superbe indifférence.

Pourtant, Nelly a toujours été très curieuse de tout ce qui a trait aux épreuves de vitesse et Maurice espérait vaguement qu'elle témoignerait du désir d'assister à cette course, mais décidément, elle évite soigneusement toutes les occasions de se trouver en sa compagnie.

Il l'a donc assuré que "c'était très bien comme cela" et il est parti plus désespéré que jamais.

"*Un seul être vous manque et tout est dépeuplé*".

Rien au monde n'est plus tristement vrai que cette boutade d'un poète célèbre, Maurice en fait la cruelle expérience. Au milieu de l'agitation fiévreuse de ce début de circuit, au sein de cette foule grouillante, venue de tous les coins de France, il a l'impression de vivre dans un désert. Le moindre mécano de sa maison qui passe en compagnie de sa "bonne amie" serait bien étonné si on lui disait que "M. Lefebre" donnerait le double de ce qu'il gagne en dix ans pour être à sa place.

L'équipe des voitures *La Torpille* comprend quatre monstres peints en bleu, courts sur pattes, le ventre rasant le sol, vomissant le feu dans un tapage de tonnerre. Les derniers essais ont été très satisfaisants. Léonard, le conducteur de la voiture No 3, a réalisé le record du tour à la moyenne formidable de 164 kilomètres.

— Et je veux faire mieux, annonce-t-il à Maurice qui le félicite. Vous verrez ça, m'sieur Lefebre... Si seulement y tombe pas de flotte d'ici dimanche, j'pousserai à fond sur le champignon... Vous parlez d'un gaz... Les Anglais peuvent toujours venir avec leur taxi à la noix... Comment qu'on les grattera...

Mathieu, dit Mackintoch, le pilote de la voiture No. 1, n'est pas moins optimiste. Pour lui, la victoire ne fait pas de doute: c'est comme si on était arrivé. Mais, par exemple, il ne faut pas que le temps se mette à la pluie, si la route devient glissante on sera forcé de jouer à la prudence, et la prudence, dans une course ça ne vaut rien.

Le conducteur de la voiture 4, Olivers, un Toulonnais pur sang, ne craignait pas la pluie, lui, et il l'expliquait à tous ceux qui voulaient l'entendre et même aux autres, à moins qu'ils ne fussent diantrement sourds, avé l'assent du pays.

— Une supposition qu'y tombe de l'eau.. y fait glissant, mais, pêchère... y fait glissant pour les ôtres aussi, peut-être bien... *Les Torpilles* sont un peu là, mon bon... Laissez faire... C'est le cœur qui faut...

"Dans les premiers tours on pousse sur l'accélérateur avé le pied, s'pas, mais, dans le dernier tour, c'est avé le cœur qu'on conduit...

Et se frappant sur la poitrine, il concluait:

— N'vous en faites pas... Du cœur on en a... On leur y montrera aux gensses d'Italie qu'on sait conduire une bagnole... Espérez seulement... Vous verrez ça...

Les "gensses" d'Italie que les nôtres appelaient aussi "les macaronis" disaient fort probablement la même chose... en d'autres termes. Leurs voitures étaient admirablement au point et Maurice Lefebre les redoutait tout particulièrement, d'autant plus que la marque italienne qui s'alignait au circuit de la Sarthe courait dans la même catégorie que *La Torpille*.

Vint le grand jour.

Les bolides vrombissants furent amenés sur la ligne de départ, impatients comme des purs sangs qui n'attendent que le signal du starter pour prendre leur galop.

Trois... deux... une... Ils s'élancent dans une pétarade à rendre jalouse une batterie de 75... et, tout de suite, dès le premier tour, la lutte se confine entre les bleues (voitures françaises) et les vertes (voitures italiennes).

Les Torpilles, dont deux ont pris résolument la tête, talonnées par les trois voitures italiennes, merveilleuses de régularité, passent rapides comme l'éclair. Du stand, en langage convenu, on communique avec les conducteurs, le chef d'équipe, chronomètre en main, annonce les vitesses.

La voiture 3, celle de Léonard, vient de battre le record du tour... C'est presque trop bien... on lui recommande de veiller au grain... La course se court sur onze cents kilomètres et le tout n'est pas de faire vite, il faut, aussi, terminer et pour terminer il est indispensable de surveiller le niveau d'huile, éviter l'échauffement qui gripperait les cylindres.

La voiture 2, d'ailleurs, moins impressionnante comme vitesse pure, est beaucoup plus précise, elle suit le chef de file, passant avec une régularité d'horloge et gagnant quelques dixièmes de seconde à chaque tour... Si, par malheur, la 3 venait à flancher, c'est sur le conducteur de la 2 qu'il faudrait compter, car déjà Mathieu, dit Mackintoch, est en difficulté et il a perdu trois tours à se disputer avec son changement de vitesse, quant à Olivers, qui pilote la voiture No. 4, il n'avance qu'assez prudemment; sans doute se réserve-t-il pour la fin, ce qui n'est pas, à tout prendre, une mauvaise tactique.

Là-bas, à l'usine, on suit l'épreuve avec fièvre.

Les dépêches succèdent aux dépêches et aux coups de téléphone et les télégrammes passent de mains en mains, car, bien entendu, il n'est pas si petit employé de la maison Bertin qui ne considère que son honneur personnel est en jeu.

D'un bout à l'autre des bureaux, les mots magiques courent de bouche en bouche: "Léonard est toujours en tête avec quarante-cinq secondes sur l'Italien... Hourra pour Léonard... Vive Léonard".

XVII

La femme de chambre apporte une lettre à sa maîtresse.

Nelly, distraitement, jette un coup d'œil sur l'enveloppe portant son nom et tressaille malgré elle, elle vient de reconnaître l'écriture de son mari... L'enveloppe, scellée de cinq cachets rouges, n'est pas timbrée.

— Qui vous a donné cette lettre? fait-elle.

(*Suite à la page* 52)

La Richesse des Conserves

UN homme très sage écrivait un jour: "Toute littérature est de l'annonce, et les véritables annonces sont de la littérature. Tout ce qui peut être utile aux hommes constitue le thème de l'annonce avec tout ce qui peut leur plaire ou les flatter. L'annonce intéresse, inspire, instruit, quelquefois elle amuse, parfois elle égaie l'existence".

Qui n'aime, par exemple, à regarder les derniers modèles d'automobiles et à rencontrer le sourire charmant de la femme qui est au volant?

Qui n'aime les beaux plats décoratifs enjolivant le texte d'excellentes recettes recommandant l'emploi de tel ou tel condiment, ou de telle et telle essence?

Et la séduction des beaux gâteaux au chocolat qui rendent les pages si attrayantes et dont tout le monde raffole? Ils suscitent un désir irrésistible de les savourer, et rares sont les personnes qui résistent à la tentation. De même pour le coco. Quand les deux sont mélangés, quelle chose délicieuse!

La vogue du bacon monte de plus en plus depuis qu'il est traité à la façon moderne qui donne beaucoup de valeur au jambon. On l'apprête de mille manières différentes, toutes plus savoureuses les unes que les autres. Et ne voilà-t-il pas maintenant que l'on parle d'une soupe-crème aux champignons en conserve? Il y a longtemps que l'on aurait dû y penser!

Nous avons attendu longtemps pour lire une annonce de pâté au poulet. Nous l'avons. Un vrai pâté, comme ceux faits à la maison, à la mode d'autrefois, et toujours aimé de génération en génération. Et n'était-ce pas tout à fait ce qu'il fallait pour la pâte préparée?

Et l'histoire de la farine pour les succulentes crêpes? N'est-ce pas exquis? Combien de ménagères s'en servent avec plaisir et en régalent leur famille. Disons en passant que les crêpes doivent cuire dans beaucoup de graisse. Rira qui voudra, mais c'est bien cela.

Il y a déjà quelque temps, nous avons parlé dans ces pages de parsemer les coupes, de fruits à la gelatine pour ajouter à leur beauté, à leur saveur et à leur intérêt. Et voilà que l'on nous offre des cubes de gelatine de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel pour orner ces coupes de fruits que l'on voit sur toutes les tables et dont on ne se fatigue jamais.

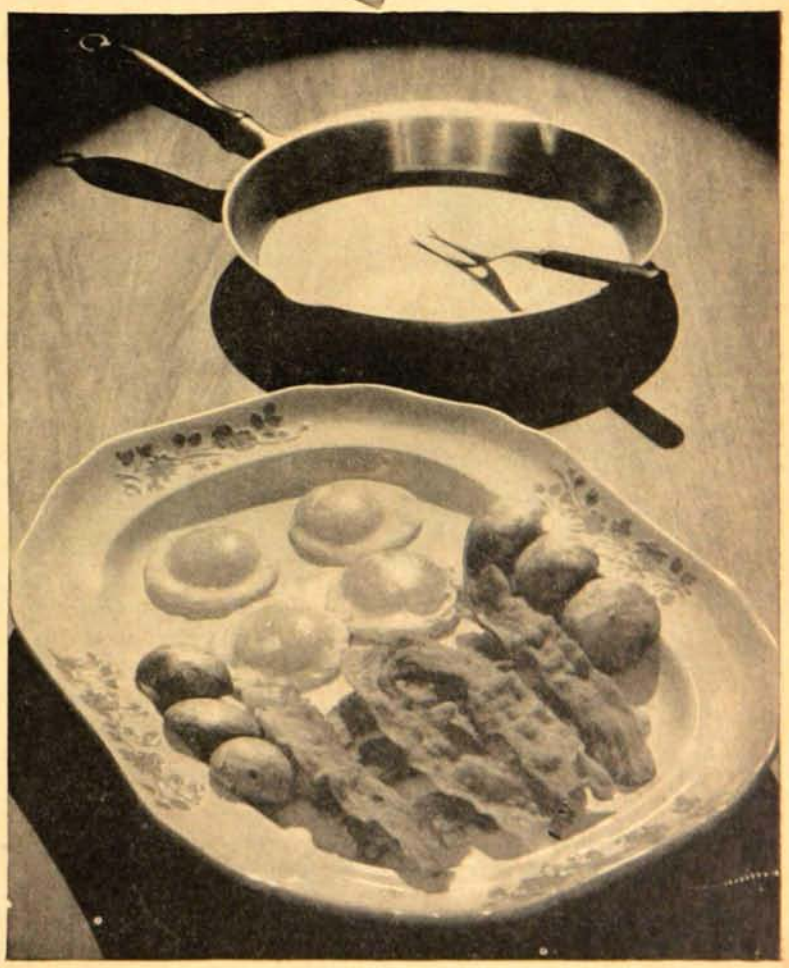
Le café attire toutes les attentions. Il saute aux yeux et nous retient. Qui voudrait passer sans s'arrêter? Personne, sans doute. Cependant, on ne semble pas appuyer suffisamment sur la fine saveur du café. On est plutôt réticent sur ce point, me semble-t-il. Il n'est pas de breuvage qui puisse être comparé à un bon café fort.

Et le pain d'épice? Bon pour les jeunes et les vieux, et si semblable d'apparence et de goût à ceux que nos mères préparaient aux jours de notre enfance, jours si loin dans le cher passé. Et protégé par le cellophane. N'est-ce-pas merveilleux et surtout pratique? Et tout ce qu'on dit de bon du sirop d'érable, n'est-ce pas un plaisir? C'est bien le produit de chez nous et un des plus fins!

Les conserves racontent leur histoire en des titres attrayants et en des illustrations non moins attrayantes. Nous apprenons à les connaître et à apprécier leur valeur indiscutable. Nous en avons toute une variété à notre disposition. Il s'agit de savoir faire son choix.

Durant les mois d'été, il n'est pas d'aide plus précieuse.

(Courtoisie du "Delineator")



Roulettes au Chocolat

½ tasse shortening
½ tasse sucre
1 jaune d'oeuf non battu
3 c. à soupe lait
1½ tasse Farine Préparée xxx Brodie

Défaites en crème le shortening et le sucre. Ajoutez le jaune d'œuf et battez bien. Ajoutez ensuite le lait et la farine tamisée. Partagez en deux parties et, à l'une d'elles, ajoutez assez de cacao pour colorer. Roulez mince. Placez la partie mélangée de chocolat sur la partie blanche et roulez comme pour un gâteau à la gelée. Laissez refroidir au réfrigérateur jusqu'à consistance ferme. Tranchez mince et cuisez à four modéré (350 degrés).

Tranches au Coco

3 oeufs
1 tasse cassonade
¾ tasse Farine Préparée xxx Brodie
1 tasse coco ou amandes râpés
1 tasse dattes sans noyaux
1 c. à thé vanille

Battez les œufs jusqu'à consistance légère, ajoutez le sucre et battez jusqu'à ce que le tout soit bien mélangé. Incorporez la farine et ajoutez le coco, les dattes et la vanille. Versez dans un moule à gâteau étagé graissé et enfariné et cuisez à four lent jusqu'à fermeté. Retirez ensuite du feu, laissez refroidir un peu, puis tranchez en bandes étroites, que vous roulerez dans le coco râpé ou le sucre en poudre.

(*Suite de la page 50*)

— C'est un monsieur qui l'a remise au concierge, explique la femme de chambre. Il a dit que c'était urgent... C'est pourquoi je l'ai montée tout de suite à madame.

Nelly acquiesce d'un signe de tête et, nerveuse, attend le départ de la soubrette.

Que peut bien lui vouloir Maurice qu'elle sait dans la Sarthe et pourquoi cette lettre... Alors que le téléphone...

Mais, soudain, une folle émotion la parcourt toute... Ses doigts viennent de rencontrer les cinq cachets de cire qui tapissent le verso de l'enveloppe et fébrile, elle lit:

"Nelly,

"Le porteur de cette lettre a mission de ne "s'en dessaisir qu'au cas où il m'arriverait "un accident... mortel. Je tiens à me jus-"tifier... Vivant, j'ai hésité, trop long-"temps, sans doute, mais j'ai le souci de "ma mémoire..."

Plus pâle qu'un linge, Nelly, poursuit sa lecture. Maurice lui dit son amour, cet amour qui s'est emparé de lui, simple secrétaire, du premier jour où il l'a entrevue durant qu'elle passait chez elle les vacances de Pâques et après, quand elle est sortie de pension, la joie qu'il éprouvait toutes les fois qu'elle accompagnait son père à l'usine.

Il lui apprend ce qui s'est passé le jour où, n'osant déclarer cet amour qu'il considérait comme insensé, Mme Bertin a voulu à tout prix le retenir pour ne pas priver son mari d'un collaborateur qu'elle estimait indispensable...

Il lui dit ses hésitations, puis sa brusque décision, cette décision que Mme Bertin a considéré comme un chantage... Et son espoir déraisonné d'être un jour aimé d'elle, d'elle qu'il aime, lui, de toute son âme...

... Aujourd'hui, il est désespéré... Il a compris qu'elle ne lui pardonnerait jamais... qu'elle ne l'aimerait jamais.

Il s'est engagé à piloter la voiture No 2, dont le conducteur a déclaré forfait ce matin, il sait les dangers qui l'attendent, mais si sa voiture triomphe, n'est-ce pas un peu sa cause qu'il aura défendue en conduisant à la victoire la marque de Max Bertin...

Nelly s'est précipitée sur la sonnette. Elle commande à la femme de chambre accourue:

— Mon manteau, mon chapeau, vite.

Et tandis que la caméniste est allée chercher son manteau, elle téléphone au garage de l'usine: "Envoyez-moi une voiture tout de suite... Pas la mienne... une voiture de course et un chauffeur qui sache conduire... Dites-lui que nous allons au Mans... Au circuit... C'est cela, mais ne perdez pas une minute".

Il ne manque pas à l'usine de torpédo équipée en course et le contremaître a tôt fait de désigner un conducteur éprouvé, un gaillard que le cent vingt n'effraye pas, même quand il pleut, car il fait un temps épouvantable depuis hier au soir.

Nelly a juste le temps de descendre et elle trouve à sa porte le nommé Durand que ses camarades appellent "Coco", un as du volant qui ne demande qu'à faire ses preuves. Si seulement M. Lefebre avait accepté ses services pour la voiture No 2... le terrible accident dont ils ont reçu la nouvelle par téléphone, tout à l'heure à l'usine, ne serait sûrement pas arrivé...

— En quatrième, lance Nelly... Vous connaissez la route?

— Comme ma poche, m'dame... heu... je veux dire... J'l'ai fait trois fois aller et retour, cette semaine, avec la camionnette du ravitaillement...

— Alors... Allez-y...

— Vous pouvez y compter, gouaille le prénommé Coco en enfonçant sa casquette d'un coup de poing... On sera là en moins de rien...

Mais Nelly voudrait des détails sur l'accident... et tandis qu'ils gagnent la porte d'Orléans, Coco lui raconte ce qu'il sait.

— C'est un pneu qui s'est arraché dans un virage, la voiture a fait une embardée... On croit qu'elle a touché la palissade...

— Et le conducteur?...

Coco, gamin de Paris, n'a jamais vu cette dame, il ignore son nom, le contremaître a oublié de le renseigner, mais malin comme tous ceux qui ont grandi sur le pavé de la grande ville, il se méfie...

— Le conducteur... Dame...

— Il a été tué?... halète la jeune femme.

C'est bien ce que je pensais, se dit Coco Durand, la p'tite dame le connaît... Une parente à m'sieur Lefebre... Sa femme peut-être... Oui... pourquoi pas sa femme... Il sait que Maurice Lefebre est marié, quoique son épouse ne vienne jamais au bureau...

— Mort! fait-il... Jamais de la vie... qui est-ce qui vous a dit cela... L'est blessé... ça oui... quelque chose de cassé, un bras ou une jambe, il ne sait pas au juste, mais pas mort... M. Lefebre mort... Vous ne voudriez pas... la crème des hommes... Un type qu'on sauterait dans l'feu pour lui...

Le brave garçon est sincère quand il fait l'éloge du fondé de pouvoir, encore qu'il exagère un peu, mais qui n'exagère pas... Malheureusement pour ce qui est de son état, il ment avec une belle audace car le télégramme relatant l'accident n'est rien moins que rassurant.

Les deux hommes qui montaient la voiture accidentée, Lefebre, le conducteur, et Campani, le mécanicien, ont été transportés inanimés à l'hôpital du Mans... Un coup de téléphone, reçu dix minutes après, disait que le plus atteint des deux était mort pendant le trajet et que son camarade n'avait toujours pas repris connaissance... On craignait le pire...

— C'est d'autant plus vexant, poursuit Coco en évitant de justesse une voiture qui les précède, que nous avions la victoire, autant dire... quand il a vu que Léonard abandonnait.

— Léonard? questionne Nelly.

— Oui... Le conducteur de la 3... Un zèbre qui s'occupe de rien pourvu qu'ça gaze... Il avait battu le record du tour, à 164 de moyenne... Seulement, il a grillé son moteur... C'est à partir de ce moment là que m'sieur Lefebre a donné toute la sauce... Il prenait quatre minutes à l'Italien... C'est quelque chose ça...

A la pensée de ce "quelque chose", la torpédo de Coco-Durand bondit sur la route. Nelly ferme machinalement les yeux. Ce n'est pas qu'elle ait peur, grand Dieu, non, la petite "G. 8" n'a jamais eu peur en auto et encore moins aujourd'hui que n'importe quand, mais elle songe à ce que vient de lui révéler cette lettre...

Elle n'est qu'à moitié dupe de ce que lui a affirmé le conducteur. Il est nouveau à l'usine, sans doute, mais il peut la connaître quand même... et puis, il y a cette phrase qui commence la lettre et qu'elle a retenue: "*Le porteur a mission de ne s'en dessaisir qu'au cas où il m'arriverait un accident... mortel*". Elle devine que Maurice a dû confier la lettre à un de ses employés, avant son départ pour le circuit, avec la consigne de la faire parvenir à son adresse si...

Pour que cet employé la lui ait apportée il faut que le télégramme reçu à l'usine signale une catastrophe...

Des deux côtés de la route, les arbres fuient comme des fantômes. Coco, qui a craint un instant que la "p'tite dame" ne s'effraye de son allure, en met tant qu'il peut. Une femme qui n'a pas froid aux yeux et qui n'est pas tout le temps à surveiller le compteur de vitesse, il aime ça, lui... Il sait que c'est rare, aussi tient-il à lui montrer qu'il n'y a pas que les Léonard et les Mackintosch qui savent piloter une bagnole...

Ah! malheur, si on l'avait laissé faire... On aurait vu quelque chose.

— Vous ralentissez? s'inquiète soudain Nelly.

— On arrive, madame... C'est plein d'amateurs par ici... avec ces gens-là, faut se méfier...

Ce que Coco-Durand appelle des "amateurs", ce sont les nombreux chauffeurs venus de Paris et d'ailleurs pour assister au circuit et dont le grand tort est de conduire beaucoup moins bien que les professionnels du volant, à ce que prétend Coco, car il n'est pas autrement prouvé, Dieu merci, que le fait de coiffer un chapeau plutôt qu'une casquette et de conduire une auto qui vous appartient, chassis et carrosserie, ait jamais empêché qui que ce soit de savoir conduire.

— Je vous dépose à l'hosteau, n'est-ce pas?

L'hosteau, vocable né de la guerre, Nelly hésite le quart d'une seconde, pas plus...

— A l'hôpital, oui...

Décidément, ce garçon est débrouillard comme pas un, pense Nelly, cependant que Coco se dit, lui, que sa passagère a bien le droit d'être impatiente.

Si encore ce qu'il lui a raconté était vrai... Mais, hélas! ce maudit télégramme ne laissait aucun espoir...

Coco ne sait pas où est l'hôpital, mais il a une langue et il sait s'en servir. A peine a-t-il dépassé les premières maisons du Mans, qu'il fonce sur un agent de police, bloque ses freins et demande d'un ton sans réplique: "La route pour l'hôpital..."

On la lui indique.

Quatre pneus qui gémissent et la torpédo bondit comme une chèvre...

— Voilà... on est arrivé...

Le brave garçon n'est pas plus enchanté que cela... A dire le vrai, il souhaiterait être au diable... n'importe où, plutôt que devant ce grand portail peint en bleu au-dessus duquel on lit: "Hôpital Municipal".

— Attendez-moi, jette Nelly, tandis qu'elle saute rapidement à terre.

La recommandation est superflue... Il sait bien, pardi, qu'il doit l'attendre et c'est tout justement cela qui le tourmente... Si encore elle l'envoyait promener, mais ce serait trop de chance...

***

La lourde porte vient de s'ouvrir, mue par un ressort invisible et maintenant que la jeune femme est entrée, elle se referme avec un bruit sinistre.

Nelly fait quelques pas dans le couloir désert...

Surgie d'un guichet à tabatière, une tête coiffée d'un bonnet blanc l'interpelle.

— Vous désirez?

— Je viens... bredouille Nelly... Je... voudrais...

— Est-ce pour l'accident du circuit?

— Oui... Mon mari...

Mon Dieu! qu'elle est donc malheureuse... Elle n'ose pas, vraiment, formuler sa requête... Expliquer qu'elle vient voir son mari...

Son mari!

Jamais ces deux mots accolés l'un à l'autre ne lui ont causé une telle émotion... Ce n'est pas la première fois qu'elle prononce ces deux mots, en apparence insignifiants, mais, à cette minute, elle comprend tout ce qu'ils peuvent renfermer de tendresse...

Car elle l'aime... Elle vient de réaliser qu'elle aimait Maurice Lefebre... son mari.

Robert de Rochas, son premier amour, n'a jamais été qu'un lointain mirage, un rêve... Mais Maurice, qu'elle avait déjà innocenté avant même de connaître toute sa confession, c'est le présent, c'est l'avenir...

— Attendez, commande la voix.

Nelly voir venir à elle un infirmier en longue blouse, lequel cherche manifestement à l'empêcher de pénétrer plus avant dans le couloir sur quoi s'ouvrent les salles d'opération.

— Permettez, madame... Permettez!

Nelly tremble comme une feuille. Elle a l'impression que son cœur a cessé de battre dans sa poitrine.

— Je veux *le* voir, dit-elle d'une voix sifflante.

L'infirmier hoche la tête. Il ne connaît pas cette dame et l'un des blessés est à toute extrémité... En dépit de l'endurcissement professionnel, il y a tout de même des ménagements qui s'imposent.

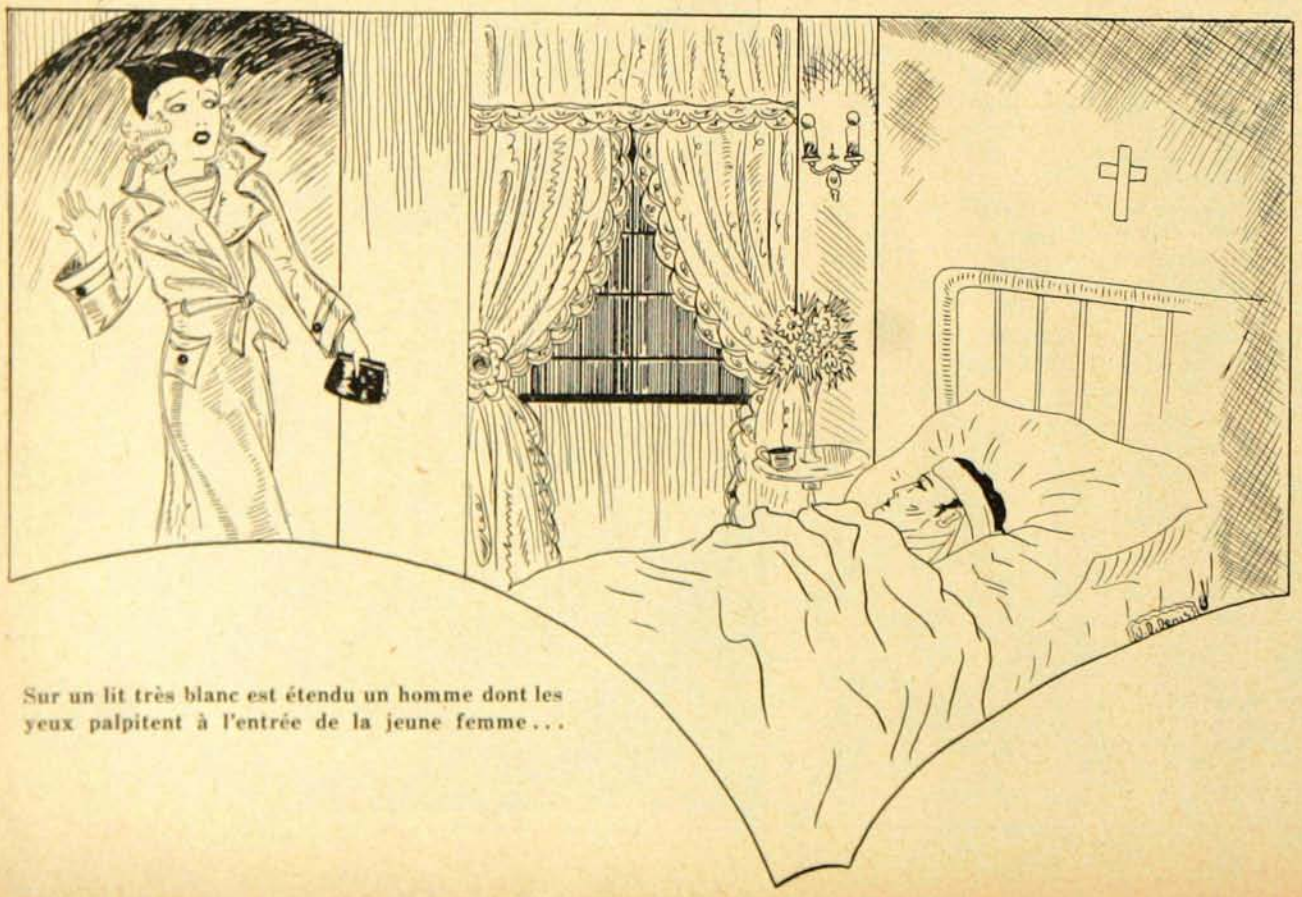
— Voulez-vous me dire votre nom? fait l'homme en arrêtant du geste un jeune interne que le bruit de la discussion a attiré dans le couloir.

— Mme Maurice Lefebre, articule Nelly, prête à défaillir.

— Madame Lefebre... bien... Une seconde, madame... je vous prie...

Une seconde.

Il lui semble que cette seconde dure un siècle.



Sur un lit très blanc est étendu un homme dont les yeux palpitent à l'entrée de la jeune femme...

: : Un Coeur Captif : :

: : Un Coeur Captif : :

Soudain, son sang se glace, l'homme a reparu. Elle cherche à lire sur ses traits le verdict qu'il lui apporte.

— Monsieur! Je vous en supplie, gémit-elle.

— Vous pouvez entrer, madame, dit l'infirmier.

— Mais... dites-moi...

Elle n'achève pas. Sur un lit très blanc est étendu un homme, la tête enveloppée de bandages, dont on ne distingue que les yeux... Mais ces yeux ont palpité à l'entrée de la jeune femme, ces yeux vivent... et Nelly les a immédiatement reconnus.

— Maurice!

Elle s'est abattue sur la poitrine du blessé qui fait un grand effort pour caresser de sa main valide le joli visage baigné de pleurs.

— Nelly, dit-il dans un souffle... ma chère petite Nelly...

Ils ont compris que c'en était fait de leur méchante querelle. L'horrible chose qui pouvait les séparer à jamais leur aura appris à se mieux connaître, à s'avouer leur amour à quoi, petite fille romanesque, elle ne croyait plus.

Mais le docteur, qui surveille le blessé, fait signe à l'infirmier d'emmener la jeune femme. Il ne faut pas fatiguer le malade, déjà la fièvre est à craindre et quand un blessé fait de la fièvre, sait-on jamais jusqu'où cela peut aller?

— Il s'en tirera, madame, lui affirme l'interne qui assiste le chirurgien.

Nelly apprend successivement que son mari a une fracture du genou, une blessure légère à la base du crâne et une épaule démise sans compter deux côtes enfoncées.

— Ce sera long? questionne-t-elle en tortillant son mouchoir.

— Mon Dieu... Un mois... six semaines peut-être...

Un mois... Six semaines... Et qu'importe si, après ces semaines, elle découvre un Maurice qu'elle ne connaissait pas... ou, pour être plus exacte, elle révèle à son mari une femme dont il a toujours rêvé, mais que son intransigeant orgueil a bien failli lui refuser.

— Et je pourrai le voir... tous les jours? demande-t-elle.

— Tous les jours, oui, madame...

Allons... Voilà qui est arrangé, comme dirait cet animal de Coco, qui a si grand'peur de voir réapparaître sa passagère...

Un genou démoli, une épaule brisée, des côtes cassées... Oui... mais deux cœurs qui s'aiment... Une vie qui commence, un avenir qui naît...

Marcel IDIERS

FIN

POILS et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à: *Gypsia Products Co. (M. O.) 55 W. 42 Street, New-York.*

LA REVUE MODERNE

est éditée par Noël-E. Lanoix, Limitée, et imprimée par la Compagnie d'Imprimerie des Marchands, Enrg., 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

L'ART A LA MAISON

Pour tout travail d'Art Décoratif et matériel d'Artiste, la Maison de Meslé se recommande de longues années d'expérience; vous y trouverez également tous les instruments d'Optique de haute qualité.

Jumelles pour le voyage, microscope, baromètres et thermomètres.

HEARN & HARRISON & DE MESLE

1610, rue St-Denis, - Montréal

Tél. LAncaster 3397

LES REVES D'UNE MERE

Par Claire de VILLE

"Dodinette, dodino,
"Fais dodo l'enfant do
"Dodinette, dodino,
"L'enfant dormira tantôt.

Maman assise sur une chaise, tient bébé sur ses genoux; tout en fredonnant la chansonnette des tout-petits, elle le berce d'un mouvement lent et régulier.

"Dodinette, dodino",

Et le refrain repend, mais bébé ne s'endort pas. Il agite ses petons nus devant la flamme du foyer, enfonce ses menottes crispées dans ses boucles blondes qu'il emmêle avec une sorte de rage concentrée.

"Dodinette, dodino,
"Fais dodo l'enfant do.

Maman continue, et bébé ne veut pas dormir. Il pleure, s'énerve, arrache sa bavette de dentelle, déchire les noeuds de sa robe. Pour s'endormir, il veut avoir à ses lèvres le sein maternel. Il le réclame à grands cris; c'est son dû, et maman, lasse de lutter, cède une fois de plus à son caprice.

Bébé satisfait s'est subitement calmé. Il mordille maman qui se laisse faire sans murmurer. Peu à peu, cependant, les petites lèvres cessent de remuer, les petons restent immobiles, et les menottes renoncent à tirer les bouclettes blondes. Bébé s'est endormi; alors, maman cessant son doux refrain, le contemple avec amour.

Ah! qu'il est beau, son tout petit: gras et potelé, on dirait un Jésus des gravures religieuses: petite tête blonde, dont les joues ont le velouté des pétales de roses et de mignonnes fossettes au coin des lèvres. Les oreilles sont menues, comme les coquilles de la grève, les cheveux, couleur des blés murs, sont soyeux et frisés, tout comme ceux des Jésus de cire dans les crèches de Noël. De longs cils ambrés, voilent les yeux bleus d'azur, qui parfois vous regardent avec une telle insistance que l'on serait tenté de croire que bébé pense déjà. A six mois, il serait un peu précoce! Néanmoins, maman ne doute pas un seul instant qu'il sera bon, intelligent, et aimable; il aura toutes les qualités et deviendra un homme supérieur aux autres. Comment en serait-il autrement?

Bébé dort à poings fermés, et maman rêve... Oh! les rêves des jeunes mères, qu'ils sont naïfs et consolants. Déjà on veut savoir ce que sera plus tard ce tout petit. Ne pouvant déchirer le voile impénétrable de l'avenir, maman se représente à son idée ce poupon devenu homme; elle sourit aux doux songes que son imagination évoque..

Que seras-tu mon fils? Quelle profession sera la tienne? Ta carrière ne pourra être que noble et belle. Bébé tu seras "quelqu'un", ceci ne fait aucun doute... tu me feras honneur... je serai fière de toi... Ne voudrais-tu pas être avocat? Je te vois déjà avec la robe noire et le rabat blanc. Ta parole vibrante soulève les auditoires, on te demande pour les causes désespérées. Tu vas sauver les malheureux, défendre les coupables. Et moi, ta mère, j'écoute tes plaidoyers superbes dont les journaux colporteront des passages à travers le monde. J'entends les applaudissements de la foule; je frémis de joie dans mon orgueil maternel...

Mais... pourquoi ne serais-tu pas magistrat? Tu aurais une plus belle prestance vêtu de la toge rouge... Il me semble être parmi les spectateurs, lorsque l'huissier, en ouvrant la porte, annonce d'une voix sonore: "la Cour"... Et c'est toi, mon fils, le plus beau parmi tous ces magistrats, qui défilent sur l'estrade...

Cependant, j'ai plus d'ambition encore. Il te faut embrasser une carrière militante, où ton nom restera attaché à celui des héros de la France. Bébé mignon, que tu seras beau, bien cambré dans ton uniforme garni de galons dorés, l'épée au côté. Là... sur ta poitrine... je vois briller l'insigne des chevaliers de la légion d'honneur... Puis la croix... Je vois même... la grande écharpe de commandeur ceindre ton épaule... Oh! que tu es beau mon fils! Général... maréchal... Ton nom qui est le mien, sera inscrit dans l'histoire de France et les générations futures apprendront à le connaître. Oh! mon bel ange blond, je te vois homme, dans l'apogée de ta gloire, laquelle rejaillira sur moi, ta mère...

Mais la jeune maman tressaille d'épouvante, car il lui a semblé entendre le bruit sourd du canon... illusion... Cependant, cette évocation subite de la guerre, fait envoler "le bâton de maréchal".

Non, non, pas celà! tu seras trop exposé... Alors, mon chérubin, que seras-tu? La marine est une noble carrière... Tu ferais un bel enseigne de vaisseau... Je te vois commandant une escadre... Tu seras Amiral. On parlera de toi et quand j'entrerai dans les salons, chacun s'inclinera en disant: "Voici la mère de l'Amiral".

Et maman sourit à la pensée des regards d'envie qu'il lui semble voir converger vers elle. Cependant un bruit sourd la fait de nouveau tressaillir? Sifflement lugubre du vent, brisement des vagues contre le navire que commande son fils... Il est en péril... Non, non... pas celà. Oh! mon bel ange blond, mieux vaut ne pas être amiral...

Mais que seras-tu alors? Prêtre? Pourquoi pas? Le sacerdoce est une belle vocation aussi, et dans cette voie tu peux même t'illustrer. Tu seras chanoine, portant le collet d'hermine... puis évêque, vêtu de la robe violette et coiffé de la mître. Tu montes plus haut encore... Te voilà cardinal, tout de pourpre habillé... Sur ton passage les fidèles se prosternent. Et les regards se tournent ensuite vers moi. On me montre du doigt et j'entends murmurer: "C'est la mère de Monseigneur le Cardinal".

Que seras-tu mon fils? Dieu seul le sait, mais je pressens que tu seras "un grand homme". Quelle que soit ta carrière, je te vois au premier rang, attirant les regards des foules, excitant l'enthousiasme, l'envie, l'admiration.

"Dodinette, dodino,
"Fais dodo, l'enfant do.

Et le doux refrain recommence; maman berce son tout petit, souriant à ses beaux rêves qui se succèdent tour à tour. Bébé devenu homme, lui apparaît en avocat, en magistrat, puis, maréchal, évêque, cardinal...

Oh! les rêves d'une jeune mère, qu'il sont doux, naïfs et consolants:

"Dodinette, dodino."

Maman contemple son chérubin avec amour. Ce bébé frais et potelé est trop joli, pour ne pas être plus tard une célébrité... Rêve, pauvre mère... rêve... mais n'oublie pas qu'entre les désirs et la réalité, se dresse une volonté supérieure à la tienne. A ton amour exclusif, s'oppose celui d'un Dieu. Tes rêves de gloire sombreront peut-être un jour... au pied d'une croix...

Oh! les rêves des mères, qu'ils sont naïfs et consolants!

"Dodinette, dodino,
"Fais dodo l'enfant do."

et maman reprend son doux refrain...

.....

Les années ont passé, le bébé blond est devenu un petit homme. Il est beau, intelligent, l'avenir lui sourit. Les rêves de sa mère semblent vouloir se réaliser. Tout fait prévoir qu'il sera "quelqu'un. Il est à l'âge où l'on prend une décision, où l'on oriente sa vie vers un but. Le bébé de jadis a certainement un idéal... Ses grands yeux rêveurs le disent. Et maman se demande quelles sont les idées qui peuvent s'agiter derrière ce front de dix-sept ans. Oh! ce ne peuvent être que de nobles pensées. Le regard pur et droit du jeune homme ne laisse aucun doute à ce sujet. Alors, maman se décide à sonder cette âme. A cette même place où jadis, elle berçait le bébé blond, elle demande à ce "tout petit', devenu presque un homme:

— Que seras-tu mon fils? A quelle carrière te destines-tu? tu n'as jamais été précis sur ce point. Tu as souvent changé d'avis; c'est de ton âge. Mais il faut maintenant avoir une idée arrêtée. Mon mignon, que veux-tu être? Avocat?... Magistrat?... Officier?... pour devenir Maréchal?... La marine ne te tente-t-elle pas? Pense si je serais fière d'être la mère d'un amiral... Eh quoi! rien de tout cela ne t'inspire? Te sentirais-tu attiré vers le sacerdoce? C'est une belle vocation et mon orgueil maternel serait flatté d'avoir un fils cardinal. Certes, j'eusse préféré que tu te maries; j'aurais aimé avoir de beaux petits enfants, des blondinets comme tu l'étais jadis, lorsque je chantais pour t'endormir:

"Dodinette, dodino,
"Fais dodo, l'enfant do.

Maman sourit en évoquant ce doux souvenirs qui amènent toujours une larme aux paupières maternelles. Debout, à quelques pas, le jeune homme, ce "tout petit" de jadis, regarde sa mère qui fit de si beaux rêves...

Soudain, elle croit voir briller dans les yeux de son fils une flamme qui l'épouvante; elle a peur, comme autrefois, quand elle le berçait et qu'il lui semblait entendre le bruit lointain du canon, ou celui de la bourrasque en mer. Anxieuse, elle lui redemande:

— Que seras-tu mon fils, parle je t'en supplie.

L'enfant se recueile, puis désignant le Christ pendu au mur, il répond:

— Oh! ma mère, celui qui pouvait régner dans un palais, fut le plus pauvre parmi les hommes. Une crèche fut son berceau, et pour racheter les âmes, il s'immola sur la croix. C'est à sa suite que je veux marcher. Peu m'importent les honneurs, les louanges et la fortune. Le Christ seul est mon idéal. Je ne vise ni à la toge du magistrat, ni au manteau de pourpre du cardinal. Le bâton de maréchal, pas plus que le titre d'amiral, ne me sourient.

— Alors, que veux-tu donc être mon fils?

— Missionnaire... c'est-à-dire, le dernier parmi les pauvres et les déshérités... Etre missionnaire, c'est sacrifier ses affections les plus chères, c'est se renoncer totalement pour être un porteur de lumière. A l'exemple des disciples de Jésus, j'irai évangéliser les terres païennes. Mes enfants seront de pauvres négrillons ou des misérables fils du Céleste empire. Comme sépulture je n'aurai qu'un tertre dans les steppes glaciales du Nord, ou dans les forêts vierges des tropiques... Et, l'oubli, ce second "linceul des morts" se fera sur mon nom. Mais si Dieu le veut, la "Palme" sera ma récompense.

.....

Ah! qu'ils sont naïfs et consolants, les rêves d'une mère. Mais... combien souvent, ils sont trompeurs... Une fois de plus, en ce jour, ils ont sombré au pied d'une croix...

LA MERE JULIE

Par Hélène ROY

On l'appelait ainsi, cette bonne vieille, qui vivait seule dans la dernière maisonnette, là, au carrefour de la route ondulante. Tout le monde la connaissait, la vénérait, et les petits surtout profitaient toujours de ses bontés. Car c'était à qui se donnerait un prétexte pour entrer lui dire "Bonjour", et puisqu'il faut tout dire, savourer une de ses bonnes grandes tartines. Elle les faisait grandes, ses fameuses pâtisseries; d'abord, parce qu'elle prenait un doux plaisir à donner, aussi parce qu'elle savait qu'on en raffolait. Il faut bien lui pardonner ce léger orgueil, à la Mère Julie, car elle n'avait pas d'autre défaut.

— Il y a longtemps qu'elle demeure là? demandait quelquefois les étrangers à qui l'on en parlait.

—Mais depuis toujours, répondaient les paysans, ses voisins.

— Comment toujours?

— Mais oui, on ne se souvient pas, vraiment, depuis quand la Mère Julie n'est pas des nôtres.

Il fallait bien alors, s'en tenir à cette réponse; les plus jeunes ne le sauraient jamais, puisque les vieux ne calculaient pas leur estime, leur affection par le nombre d'années. Les étrangers étaient ravis de rencontrer en ces temps si peu stables une sérénité d'âme que rien ne pouvait altérer, car la Mère Julie, vivait bien dans la crainte de Dieu et l'amour du prochain. Pas très grande, d'un certain embonpoint, elle avait une de ces figures dont on se rappelle longtemps. Des cheveux presque blancs, un peu frisés, un sourire qui commençait dans les yeux et qui laissait deviner une âme profondément droite.

Ce soir-là la vieil engagé, Pierre, avait fini sa besogne plutôt de bonne heure, et la Mère Julie lui avait dit ne plus avoir besoin de lui. Un peu taciturne, mais très dévoué, Pierre s'occupait des travaux de la petite ferme, allait au marché et rendait les comptes avec un scrupule rare. Aussi, était-il apprécié pour ses qualités et son travail, et traité plutôt comme le serait un membre de la famille. Rien ne lui faisait autant plaisir que lorsque la Mère Julie lui demandait des conseils, et elle n'avait jamais à se repentir de les suivre.

Car lorsque avaient sonné pour Mademoiselle Julie Legrand et Monsieur Louis Bernard, les joyeuses cloches nuptiales, nos deux jeunes gens étaient surtout riches d'amour, d'espoirs et d'illusions. Leur union avait été tranquillement heureuse, et leur situation demeurait médiocre, malgré tant de projets ébauchés en vue de l'amélioration. Ensuite, la venue du petit Louis, quoique le jour le plus marquant de leur bonheur avait à peu près emporté toutes leurs économies. Et, le jeune père, trop tôt enlevé à l'affection des siens, la Mère Julie dût accomplir des prodiges financiers pour donner à son petit Louis une instruction solide, et un peu plus soignée que le cours que l'on donnait à l'école du village. Mais, oui, elle avait tenu, cette brave femme, à ce que son garçon entrât au Collège, et l'application infatigable de notre collégien, les louanges de ses professeurs, réchauffaient le coeur de la Mère Julie et lui rendaient les sacrifices bien doux.

Ensuite la guerre, la "grande guerre" était venue. Est-ce qu'on en racontait des choses de là-bas? Tous ces récits enfiévraient les jeunes surtout, et voilà que Louis fût pris du goût des aventures. Ses anciens camarades partaient tous, il voulait les suivre. Et bien avant que la conscription vint en force Louis avait persuadé sa mère de confier les intérêts de la ferme à l'expérience et à la probité du vieux Pierre, afin que lui, Louis, pût partir. Et la Mère Julie, ayant fini par céder, lui avait donné la permission de s'enrôler. Dans l'excès des petits soins, des gâteries qu'elle lui prodigua jusqu'au jour du départ, elle dissimula un chagrin vraiment profond, et, en vraie chrétienne, elle offrit sa douleur au bon Dieu; seule, livrée à ses propres forces, elle n'eût pas trouvé le courage de vivre.

De Louis, de son petit garçon qui avait grandi, et qui avait voulu suivre les autres — elle n'eût plus jamais de nouvelles. Au moment de ce récit, il y a bien de celà une douzaine d'années, douze longues années que la Mère Julie porte en son coeur une douleur qu'un rien ravive. Et, c'est en procurant, à chaque occasion qui se présente, un peu de bonheur aux enfants du voisinage, en leur offrant des tartines — quand on est jeune on est gourmand — que la Mère Julie étouffe un peu sa peine. Elle regarde ces enfants dévorer à belles dents ses délicieuses pâtisseries (vous comprenez maintenant pourquoi elle les fait grandes ses tartines), et les yeux de la Mère Julie deviennent rêveurs. Ceux qui la connaissent respectent son silence, car c'est là-bas, bien au-delà des mers que son regard et sa pensée se transportent. Ceux-là qui ont beaucoup souffert, comprennent que trop hélas! la profondeur d'une douleur muette!

Ce soir, surtout, la Mère Julie revenait d'un pas tranquille de l'église du village où, suivant son habitude quotidienne, elle était allée allumer un cierge à l'intention de ses chers disparus. Arrivée devant sa maisonnette, elle s'arrêta un peu dans le jardin, cueillit une assez grosse gerbe de fleurs qu'elle plaça dans un vase, sur la table de la cuisine. C'était rangé chez la Mère Julie, c'était même un peu coquet, et la cuisine, grande pièce bien éclairée, était un endroit accueillant et surtout reposant. On y voyait de ces grandes armoires anciennes (ambition de tant de collectionneurs riches) des "berceuses" bien confortables, des cuivres tout reluisants sur un buffet de chêne solide, et de dimensions pratiques. Il y avait aussi la grande horloge, qui se faisait entendre quatre fois par heure, et dont le timbre résonnait si gaiement à l'heure des grandes joies, si tristement lors des grands départs!

Il y avait peu de temps que la Mère Julie avait allumé la lampe "à l'huile" telle qu'on en voit encore dans plusieurs de nos campagnes. Elle venait de lire quelques pages d'un livre pieux, et selon son habitude "se berçait" doucement en méditant sur la lecture qu'elle venait de faire. A la campagne on a encore le temps de penser, d'approfontir le pourquoi des choses, et l'heure du crépuscule est bien faite pour nous y engager, on y vit plus près de Dieu et de ses oeuvres.

Tout à coup, la bonne Mère Julie, entend comme un bruit de pas sourd, au dehors. Elle n'a pas peur; d'ailleurs, le vieil "engagé" Pierre demeure l'autre côté du chamin; elle écoute encore un instant, puis ouvre toute grande la porte. Elle ne voit rien, il fait si noir. Prenant dans ses mains, la lampe allumée, elle en promène la lueur sur la cour et dans le jardin.

— Qui va là? fait la Mère Julie.

Pas de réponse.

— Qui va là? demanda-t-elle, une deuxième fois en avançant sur le perron. Vous êtes chez la Mère Julie!

Rien, et pourtant, il lui semblait bien avoir entendu quelque chose.

Elle se disposait à rentrer lorsque ses yeux, s'habituant à l'obscurité, distinguent une masse sombre dans le recoin du perron, près de la fenêtre. Elle lève haut le bras qui tient la lampe.

— Hé! l'ami, que faites-vous là? dit-elle.

Un jeune homme, plutôt un grand enfant, on lui aurait donné quinze ans tout au plus, se lève d'un mouvement incertain, quand la lumière s'arrête sur sa figure.

—Je . . . je cherchais un coin pour dormir, dit-il en regardant timidement la Mère Julie.

Celle-ci, le regard d'abord sévère, s'adoucit.

— Pas de çà, mon petit garnement, il faut entrer, après nous verrons; ho! là.

Et elle contraignit le jeune homme à franchir la porte. Ayant posé la lampe sur la table, elle lui indiqua une chaise. Tout en s'occupant de préparer un peu de nourriture pour le nouveau venu, elle le regardait souvent à la dérobée, mais non avec défiance. Il avait l'air bien gauche, tournant et retournant sa casquette entre ses mains, et sans le vouloir, la bonne Mère Julie poussa un long soupir qui fit sursauter le jeune homme, C'est qu'elle pensait à son Louis, son petit garçon trop vite devenu grand et que la destinée avait envoyé mourir pour la patrie, là-bas, si loin des siens. Mais le coeur si résigné de la Mère Julie n'oubliait pas qu'il y a au Paradis, un coin tout particulier pour les soldats qui meurent au devoir, et elle avait tant prié!

Tout en songeant à ces choses, la brave femme avait dressé le couvert au bout de la table. D'abord, une belle grande serviette, très blanche, la plus belle vaisselle qu'elle possédait, et puis une corbeille de ces belles grosses poires jaunes et rouges, qu'elle avait cueillies le matin même. Là-bas en France, quelque mère avait dû faire la même chose pour son Louis, et la bonne Julie était trop naturellement généreuse pour ne pas penser que ce grand enfant là, devant elle, avait quelque part une mère qui pleurait peut-être et qui était inquiète.

— Bon, c'est prêt, mon garçon, viens te laver la figure et les mains, et tu pourras manger, tu dois avoir faim.

— Oh! madame, vous êtes bien bonne, je vous assure.

— Mais non, mais non, mange bien, pendant que tout est chaud là.

Et elle s'assit à l'autre bout de la table, le regardant dévorer les quelques mets simples, mais abondants.

— Comment t'appelles-tu, mon garçon? se hasarda-t-elle à lui demander quand le gros de la faim fût apaisé. Le jeune homme rougit; sans lever les yeux sur la Mère Julie, il poussa un peu son assiette et se leva de table. Cette question si simple l'avait décontenancé. La brave femme s'en aperçut et s'empressa de la rassurer.

— Je ne tiens pas du tout à savoir ton nom, mon jeune ami, je voulais seulement t'aider.

Il y eut quelques instants de silence embarassé; le jeune homme ayant repris sa casquette se disposait à repartir. Il avait remarqué que la vieille dame avait placé la lampe de cuisine sur un meuble devant la fenêtre — c'était sans doute pour lui faire un peu de lumière lorsqu'il sortirait.

— Pourquoi ne pas passer le reste de la nuit ici, mon garçon? Demain tu partiras avec le jour, si tu y tiens.

— Non, vous vous êtes montrée déjà trop bonne pour moi, je ne puis pas accepter; merci.

Et comme il mettait la main sur le bouton de la porte, celle-ci s'ouvrit, et le vieux Pierre parut sur le seuil.

— J'ai vu la lampe à la fenêtre, Madame Julie, qu'y a-t-il qui ne va pas?

Il aperçut alors le jeune homme qui l'examinait avec une surprise où se mêlait un peu de défiance.

— Bien, voici, Pierre, lui dit la Mère Julie vous allez amener ce jeune homme-ci, chez-vous, et lui donner à coucher. Demain, s'il veut rester un peu avec nous, mettez-le à l'ouvrage.

Trop respectueux, Pierre ne fit entendre aucune objection, mais il n'aimait pas beaucoup héberger les gens qui arrivent comme celà, la nuit, et son attitude vis-à-vis du jeune homme pour peu démonstrative qu'elle fût, était néanmoins imprégnée de défiance.

— Bien, Madame Julie. C'est tout?

— Oui, c'est tout, Pierre, fit la Mère Julie en barricadant bien la porte cette fois.

* * *

Jacques, car c'est bien le seul nom que la Mère Julie put obtenir du jeune homme, travailla tout près de dix mois, sous les ordres du vieux Pierre. Les travaux de la ferme ne lui paraissaient pas familiers, mais toujours le jeune homme se montra actif et empressé. De ses parents, de son passé, jamais un mot. Le vieux Pierre, qui depuis les premiers jours était revenu sur sa première impression du jeune homme, s'en désolait. Et la Mère Julie, donc! Tous les soirs, elle qui ne s'était jamais beaucoup intéressée à la chronique quotidienne lisait et relisait le journal, espérant toujours et malgré tout que parmi les "disparitions" ou autres rubriques, elle trouverait la clef du mutisme de Jacques. Mais, non. Elle n'était pas plus avancée au bout de dix mois que le premier soir où il lui était arrivé, fatigué et affamé.

Jacques s'était-il douté, un jour, des soucis qu'il causait à ces deux bons coeurs qui l'avait accueilli, à un moment où il se sentait vraiment malheureux? Peut-être, puisqu'un bon matin, le vieux Pierre, toujours très matinal, aperçut Jacques qui s'en allait là-bas, sur la route, et il courut en avertir la Mère Julie. Cette bonne vieille, hélas! le savait déjà; elle avait trouvé sous la porte un billet de Jacques lui disant qu'il partait, que le goût des aventures était trop fort. Il lui disait combien il était reconnaissant pour les bontés qu'on lui avait prodiguées. "Je n'oublierai jamais que vous êtes bonne comme l'était ma mère . . ." Et le coeur de la Mère Julie se serrait à cette dernière phrase.

— Mon Dieu! bénissez Jacques, qui n'est qu'un enfant, dit-elle à demi voix.

Si seulement le jeune homme avait épanché auprès d'elle ce "quelque chose" dont il ne voulut jamais parler, le coeur d'une mère comprend si bien, elle aurait peut-être pu lui aider. Mais, Jacques n'avait rien dit, et d'avoir manqué une occasion d'exercer son besoin de dévouement, la vieille dame en éprouvait un chagrin.

Mais, comme tout doit passer en ce monde, la vie de tous les jours reprit chez la Mère Julie, telle qu'avant le séjour de Jacques. On en parlait peu, mais jamais un mot de blâme ne passa les lèvres de la bonne vieille. Il arriva bien qu'une fois ou deux. Pierre se permit de juger le jeune homme, surtout quant à sa profession de gratitude envers la Mère Julie, que démentait un peu son départ à la sourdine, mais celle-ci en avait éprouvé un tel bouleversement que Pierre, tout contrit, se promit de ne plus y revenir.

La Mère Julie vieillit de dix années encore. Sa santé, moins robuste, l'avait obligée à garder la chambre assez souvent, et le médecin du village réussit à la convaincre, un jour, que pour la saison si rigoureuse de l'hiver, elle serait mieux soignée chez les religieuses.. Elle pouvait d'ailleurs se permettre ce luxe; elle avait si peu pris le temps de voyager dans sa vie!

Alors, un beau matin, elle annonça la nouvelle à Pierre.

— Tiens, tiens, voilà le goût des aventures qui prend Madame Julie, dit celui-ci, d'un ton enjoué.

— Mais non, Pierre, voyons, à mon âge, tu sais bien qu'on va me dorlotter chez les religieuses, et je vous reviendrai au printemps avec une bien meilleure mine. Nous allons fermer la maison, Pierre; tu seras en charge, comme d'habitude, et si le coeur t'en dit, tu pourras venir prendre de mes nouvelles, en ville. Cà va, Pierre?

— Mais oui, Madame Julie, mais oui. On fera ce que vous voudrez. Et si on n'a pas bien soin de vous, là-bas, faudra le dire, vous savez.

Huit jours plus tard, la Mère Julie était installée dans une grande chambre méticuleusement propre, bien éclairée et très confortable. Les religieuses s'ingéniaient à lui prodiguer des petits soins, et la visite des autres dames pensionnaires égayait un peu notre bonne vieille. Les épreuves des unes, les potins des autres, un peu de couture pour les pauvres, constituaient, avec la petite marche quotidienne que le médecin avait prescrite, l'emploi de la journée. Après quelques semaines sa santé s'améliorait déjà, et la Mère Julie fût la première à s'en réjouir.

Mais il lui arriva un jour, une chûte bien fâcheuse. En traversant la chaussée, elle glissa et se fractura la cheville. Il fallut bien faire venir le médecin, et par un caprice de malade elle voulut n'avoir d'autre que celui qui, se trouvant à passer en auto, lorsque survint l'accident, l'avait fait transporter au couvent. Les religieuses étaient désolées. Ce médecin avait bien laissé sa carte professionnelle, mais elle portait un grand nom; on ne pouvait déranger cet homme qu'une nombreuse clientèle tenait tellement occupé. Plus les religieuses lui en représentaient les difficultés, plus la Mère Julie s'entêtait. Il fallut céder, et le célèbre médecin devait venir cette après-midi là.

— Vous allez me faire une belle toilette, disait naïvement la Mère Julie à la jeune religieuse qui était à son chevet.

— Mais oui Madame Julie, mais oui. Un si grand médecin, je comprends, il faut bien se mettre en frais.

— Où est la malade? fit presque à l'instant, une voix grave tandis que la religieuse directrice se confondait en excuses, pour avoir osé déranger le célèbre Docteur Melun.

— Par ici, docteur, voici; Madame Julie, c'est le docteur.

— Madame Julie! Madame Julie! dit celui-ci en sursautant, vous vous appelez bien Madame Julie? Ne venez-vous pas de la campagne de Sainte-Claire, Madame?

— Mais oui, docteur, pourquoi me demandez-vous tout celà?

— Madame Julie! et la voix du docteur se faisait plus douce, la terre n'est pas si grande, après tout, puisque je vous retrouve. Je suis Jacques, vous vous rappelez de Jacques, n'est-ce pas? ce petit gamin, coureur d'aventures, qui après avoir profité de votre générosité, partit un beau matin sans dire bonjour, ni merci.

La figure de la Mère Julie s'éclaircit de bonheur.

— Monsieur le Docteur! mais non, ce n'est pas possible, vous seriez le petit Jacques? et des larmes de joie coulaient sur les joues creusées de la bonne dame.

— Mais, oui, Madame Julie, je suis ce petit ingrat que vous savez. Mais d'abord, nous allons examiner cette foulure qui vous fait souffrir, je serai si heureux de vous faire du bien à mon tour.

Avec habileté et délicatesse, le Docteur Melun réduisit la fracture et ajusta les bandages de rigueur. En ce faisant, il raconta à la Mère Julie, ce qu'avait été sa vie depuis que celle-ci l'avait accueilli un certain soir, il y avait si longtemps. Comment il était retourné chez lui, faire la paix avec sa belle-mère, se remettre à l'étude avec un zèle inlassable; il parla du jour tant attendu où on lui avait remis le parchemin qui lui donnait avec le titre de Docteur, le droit de soigner le corps et le devoir de faire parfois du bien à l'âme.

— Mais, c'est beau, bien beau ce que vous me dites là, Jacques. Vous permettez que je vous appelle encore ainsi?

— Je vous en prie même, Madame Julie. Dans mon coeur, je vous garde une large place et n'eussent été vos bontés prodiguées, sans remontrances, sans blâme, j'aurais peut-être continué sur la route des aventures.

— Ah! vous n'aimiez pas les remontrances, Jacques; pauvre petit garçon, je m'en étais aperçue, et pour vous sauver de vous-même, j'ai offert au bon Dieu la mort de mon Louis, afin que votre vie ne soit pas gâchée — et ça été le commencement de mon bonheur.

— Et le mien, celui de vous avoir connue, Madame Julie, J'en rends grâce à Dieu.

Sans se soucier de la présence des deux religieuses, Jacques Melun, le célèbre docteur, se pencha, et baisa le front de la bonne Madame Julie, au coeur si humble et si droit que la Providence avait un jour placée sur sa route.

Hélène Roy

FIN

Portrait de Joseph de Maistre d'après sa correspondance

LA correspondance de Joseph de Maistre est écrite avec une telle spontaneité, une telle sincérité, qu'on a pu dire: qu'il s'y peignait, sans le savoir, et ajouter même, qu'il s'y louait . . . sans le vouloir.

Il est impossible en tout cas, de connaître cet homme plein de génie et de coeur, sans éprouver pour lui une irrésistible admiration.

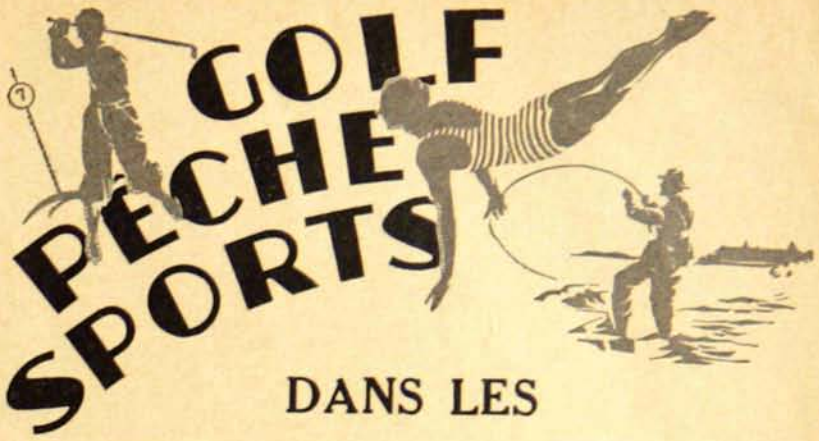
Ecrivain extrêmement complexe, possédant à un rare dégré, le pouvoir de se renouveler, Joseph de Maistre, nous déroute tout d'abord quelque peu. Tantôt il est gai, spirituel, tantôt énergique, sérieux, profond, et puis à un autre moment, tendre, délicat, sensible. Mais, nous avons vite fait de comprendre, qu'il est tout à la fois: un causeur charmant, un homme public plein de probité et d'honneur, un père admirable.

Causeur plein de verve, d'originalité, d'entrain, de Maistre a de ces bonheurs d'expression, de ces bonnes fortunes du style, qui ne viennent qu'à certains écrivains privilégiés, car l'esprit est une des seules choses auxquelles ne puisse pas s'appliquer le conseil évangélique: "Cherchez et vous trouverez" . . .

Spirituel il l'est certes! et autant que Voltaire, ce qui n'est pas peu dire! — Mais cependant, ne poussons pas trop loin cette comparaison, car de Maistre possède une fraîcheur de sentiments, dont Voltaire, a toujours été entièrement dépourvu. — Par l'imagination et le goût aussi comme on le sent bien frère, du fantaisiste et amusant auteur de "Voyages autour de ma chambre".

Rien n'égale son esprit, pour tout dire, si ce n'est son entraînante gaieté. Il a en effet, un pouvoir d'amuser les autres, et de s'amuser lui-même, vraiment extraordinaire. Si bien, que semble avoir été créé pour lui, le mot de Barbey d'Aurevilly touchant l'Anglais Gordon: "Il cherche à se plaire à lui-même".

Oh! non pas que de Maistre éprouve la moindre vanité de tout ce qu'il écrit, mais cette faculté de s'animer la plume à la main est une des caractéristiques de son talent, paraît-il . . . Cette solide belle humeur a, il est certain, un effet immédiat sur sa vie quotidienne, elle l'empêche d'en voir les contrariétés. Elle lui fait faire, suivant l'expression du proverbe: "Contre mauvaise fortune bon coeur". C'est donc d'une façon philosophique qu'il envisage toutes choses, aidé en celà par son "génie gallican" qui prend toujours le dessus. — Voyez plutôt: "Le traiteur qui me nourrissait, ou m'empoisonnait, ayant changé d'habitation, je ne puis l'atteindre; j'ai donc pris le parti, de partager la soupe de mon valet de chambre". Où est un exemple meilleur, de résignation sereine? Il est certains moments, cependant, où la gaieté est plus qu'une aimable disposition de caractère, et où elle est véritablement une vertu: ainsi lorsqu'on la feint pour ne pas attrister les autres de ses chagrins. De Maistre, connaît ce triste courage. "Il rit peut-être quelquefois de ses malheurs, pour ne pas en pleurer" comme dit Figaro, mais il s'en amuse surtout, pour ragaillardir les siens. Il l'avouera, dans un moment d'expansion: il n'est fort contre ses souffrances qu'en vertu de ce qu'il appelle: "son système". "Dans le monde, la même idée, me suit, et ne m'abandonne jamais, ne t'y trompe pas, c'est à la suite d'un système que je me suis fait sur ce sujet: A quoi bon nous attrister, sans raison et sans profit." Dans cette attitude, il entre un peu de bravade, une conception bien masculine de la douceur aussi. Bah! à quoi bon s'attendrir sur soi-même, les plaintes et les doléances



DANS LES

Maritimes ET LE Québec

L'ALGONQUIN
St. Andrews-by-the-Sea, N.-B.

L'hôtel ALGONQUIN est le rendez-vous préféré des touristes qui aiment aller se reposer à St-Andrews-by-the-Sea, l'une des plages les plus fashionables du Canada. On y trouve toutes les facilités pour la pratique des sports de la belle saison: golf (2 champs de 18 trous et 1 de 9 trous), natation, pêche, yachting, tennis, etc. On rencontre à l'ALGONQUIN l'élite de la société canadienne et américaine. Danse au Casino aux accords d'un excellent orchestre. Pourquoi n'iriez-vous pas passer vos vacances à St. Andrews cet été? Tarifs pour chambre et repas réduits jusqu'à

$7 PAR JOUR
Plan américain
Chambre double : $7.00 par jour par personne

A Yarmouth, N.-E.
le LAKESIDE INN

A Kentville, N.-E.
le CORNWALLIS INN

"THE PINES"
Digby, N.-E.

L'hôtel "THE PINES", qui occupe un site enchanteur sur les bords du Bassin d'Annapolis, est l'endroit idéal pour le touriste qui désire séjourner quelque temps en Nouvelle-Ecosse. Un hôtel moderne entouré de coquets chalets rustiques. Piscine de natation, golf, tennis, etc. Tarifs pour chambre et repas réduits jusqu'à

$7 PAR JOUR
Plan américain
Chambre double : $5.50 par jour par personne

• • •

Le CHÂTEAU FRONTENAC
Québec

A Québec, le CHÂTEAU FRONTENAC offre aux visiteurs tout le luxe imaginable dans une atmosphère de cordiale hospitalité. Chambres à partir de

$4 PAR JOUR
Plan européen
Chambre double : $3.50 par jour par personne

Hôtels du Pacifique Canadien

"Tu ne manges pas ta glace, mon chéri?—Ma chère Suzon, je ne sais pas ce qu'il a . . . il est tout à fait incompréhensible! Il n'a pas d' appétit . . . il a perdu son entrain. . . ."

"Pourquoi t'inquiéter? Mon petit Jacques m'a causé la même anxiété, et il avait tout simplement besoin d'un laxatif. Donne-lui du Castoria!"

"Tout juste, Suzon, je voulais causer avec toi . . . Pierre a joué toute la matinée. Je lui ai donné du Castoria hier soir—c'est un remède merveilleux!"

● "En effet, ma chère. Pour les enfants, le Castoria est le laxatif idéal. Et il a bon goût! . . . De plus, il ne contient pas de ces substances nocives qu'on trouve si souvent dans les purgatifs destinés aux grandes personnes. N'oublie pas non plus que rien n'est meilleur pour les bébés qui ont la colique!"

CASTORIA

Le Laxatif des Enfants

Des tout premiers jours à la 11ième année

56F

SYNTONISEZ!—Le Festival Castoria vous réserve d'agréables surprises! *Albert Spalding*, Conrad Thibault, l'Orchestre de Don Voorhees et le Choeur Castoria. Tous les mercredis, de 10.30 à 11 heures p.m. (H.S.E.). Réseau Columbia, comprenant le poste CKAC, Montréal.

sont, voyons! pour les femmes et les enfants! Il entre surtout, dans cette attitude, une véritable force d'âme et une très grande fierté.

Cette fierté, poussée à l'extrême, lui fait prendre en horreur, tout ce qui ressemble à des supplications. — C'est ainsi, qu'il décore de "jérémiades" ses trop légitimes demandes à son roi. Scrupule d'un gentilhomme, qui ne se résout à réclamer ce qui lui est dû, qu'avec un malaise, qui est bien près d'être un supplice. Après d'aussi héroïques efforts sur lui-même, on demeure vraiment surpris et peiné, du silence presque dédaigneux que lui oppose le roi, en retour. Il méritait pourtant mieux, ce fougueux défenseur, de la royauté et de son représentant.

Mais il ne sut vraiment, qu'une chose: dire rudement et catégoriquement la vérité, à tous, en homme, plein de probité et de franchise, à cette époque, où (comme à tant d'autres) flatter était l'art suprême, et presque l'unique moyen de réussir. Il l'avoue d'ailleurs lui-même, fort spirituellement: "Je n'ai jamais menti, dans ma vie, Monsieur le comte, pas même aux femmes, et aux princes, c'est tout dire!" En parlant de Joseph de Maistre, et de ses rapports, avec son roi, on songe involontairement à Boileau, qui lui aussi ne sut être qu'un bien médiocre courtisan: "Sire", disait-il, à Louis XIV "il n'est rien d'impossible à votre Majesté, elle a voulu faire de mauvais vers, et elle y a réussi".

Certes la réponse était hardie, mais sait-on aussi si Louis XIV avait un amour-propre d'auteur extrêmement chatouilleux, tandis que lorsque J. de Maistre, s'avise de donner des conseils à son roi en matière de diplomatie et de politique, il risque évidemment gros jeu.

Quelle impartialité de jugement aussi chez de Maistre, impartialité, qui est une des formes de son honnêteté, et de son esprit de justice en tout. Ainsi, à un adversaire complètement opposé à lui par les idées et les convictions, il adresse un jour cet éloge: "Monsieur, qui vous a lu, vous estime". J. de Maistre en définitive, c'est l'Alceste de Molière, avec sa franchise caractéristique, sans son intransigeance et son pessimisme, un chevalier du bon droit et de l'honneur, quoi! égaré en plein dix-neuvième siècle.

C'est encore, le héros de l'amour paternel. Les lettres adressées à ses enfants, sont de véritables petits chefs-d'oeuvre, comparables à ceux de l'inoubliable Mme de Sévigné.

Nous regrettons certes, que de Maistre ait été momentanément séparé de sa famille, car, avec sa nature impressionnable, sensible, ardente il a dû souffrir tout particulièrement de cette séparation, mais d'autre part nous nous en félicitons égoïstement, car, à cette séparation même nous devons cette correspondance si admirable et si touchante. Le bon roi Henri de Navarre ne dédaignait pas de s'amuser avec ses enfants, une charmante anecdote nous le prouve; de Maistre lui, consent à se faire humble, puéril à dessein, lorsqu'il s'adresse à ses chers petits et sa correspondance toute entière en témoigne. Quoi de comparable par exemple à cette lettre sur le verbe chérir. Et puis lorsque les petits sont devenus grands ce sont d'admirables conseils que leur adresse ce bon père, et là encore, il se révèle éducateur consommé. Nos féministes à outrance et nos suffragettes actuelles, trouveraient certainement beaucoup de profit, à les relire. Disons tout de même en passant, que de Maistre, va un peu loin lorsqu'il dénie à la femme toute profondeur d'esprit. Celles qui comme Mme de Sévigné n'ont pas craint dans les temps futurs d'être comparées à cet affreux Biribé (et pour cause) dont parle de Maistre, et se sont avisées d'écrire, n'ont-elles pas fait grandement honneur à leur sexe? Et si la femme, n'a pas fait de grands chefs-d'oeuvre, comme on l'a fait remarquer souvent, n'en a-t-elle pas été bien souvent l'inspiratrice? Il y a là vraiment, matière à toute une polémique; mais comme nous ne sommes pas féministe . . . à outrance, nous mettrons le sujet de côté. Nous avons insisté, un peu longuement, sur ce point, parce que cette idée de l'éducation féminin J. de Maistre l'a singulièrement à coeur et qu'il y revient à plusieurs reprises, au cours de ses lettres; et puis, en dernier lieu, parce qu'il a tort, et que c'est une petite revanche, et une chose toujours bien agréable, pour une femme, que de prendre un homme en défaut, surtout un tel homme! Disons cependant, à l'honneur de Joseph de Maistre, que le but qu'il poursuivait en écrivant ses théories sur l'éducation féminine, était plutôt de prémunir sa fille contre un défaut qu'il trouve détestable chez la femme: être homme, que d'imposer ces mêmes bons conseils à tous. — Et on conçoit aisément et sa sollicitude et ses craintes, lorsqu'on connaît l'affection de ce bon père pour ses enfants: "Ma tendresse me donne la force de m'éloigner de vous, c'est pour vous que je me passe de vous." Voilà tout son amour paternel et le but de sa vie résumés en quelques mots. Et pour résumer aussi, il faut bien dire que, plus on étudie J. de Maistre, plus on se sent de sympathie pour lui. Mieux on comprend aussi, qu'il est un de ces modèles de vertu, d'endurance dans la lutte, de désintéressement dans la victoire, de force et de courage, qui, comme Louis Veuillot, sont nés pour être les champions de la foi sans doute, mais surtout, pour nous donner un peu d'estime pour cette pauvre humanité!!!

LAURETTE

Fêtons la Saint-Jean-Baptiste

Le 24 juin 1834, Ludger Duvernay fondait à Montréal la *Société Saint-Jean-Baptiste*. C'est donc un siècle d'existence qui se fermera dans quelques semaines.

Les Canadiens français se doivent de célébrer avec le plus de solennité possible cette date historique.

La *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* invite tous les fils de la grande famille française d'Amérique à venir célébrer dans la métropole du Canada les 23, 24 et 25 juin prochain le centième anniversaire de sa fondation.

Vu que la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* est la société-mère de toutes les autres sociétés *Saint-Jean-Baptiste*, ses dirigeants croient de leur devoir d'inviter avec instance toutes les villes, municipalités et paroisses du Canada français à organiser pour le 24 juin une magnifique célébration de la fête nationale.

Il n'existe pas une paroisse où il n'est pas possible de marquer ce jour du 24 juin par une *messe solennelle avec sermon de circonstance*, par *un feu de la Saint-Jean*, par *une assemblée publique avec discours et concert de chansons françaises*. Les Conseils municipaux recevront l'approbation générale en défrayant les modiques dépenses d'une initiative aussi patriotique.

Le peuple canadien-français n'a pas le droit de se désintéresser de sa fête nationale, surtout en ces années de lutte où il a besoin d'unir toutes ses forces vives comme en un faisceau pour assurer son développement normal et sa survie au Canada.

Etudions avec soin l'histoire de notre pays; appliquons-nous à le bien connaître; plus nous le connaîtrons, plus nous l'aimerons et l'amour donne tout. Il donne la foi et l'espérance et tourne en joie les sacrifices; il enseigne la constance et la modération, il enseigne l'union, il prépare la force.

Victor COUSIN

Nos Casse-tête Historiques

(Tous droits réservés)

"Le Casse-Tête Historique sera à l'Histoire ce que la culture physique est au corps." Feu le Chanoine P.-F. Sirois.

Des Casse-Tête Historiques! Un passe-temps aussi instructif que récréatif et d'un intérêt général pour la famille, particulièrement au point de vue historique.

Tout le travail se résume à donner les années exactes correspondant aux faits historiques du problème, pour trouver le même total dans l'addition verticale, diagonale et horizontale des colonnes, d'après la clef donnée.

Nous recevrons les solutions écrites sur le carrelage publié ci-dessous, jusqu'au lundi, 18 juin, à midi. Les solutions exactes seront tirées au sort et nous accorderons trois (3) prix d'un dollar ($1.00) chacun, aux trois premières solutions favorisées par le sort.

PROBLEME No 9

A	B	C	D	E
F	G	H	I	J
K	L	M	N	O
P	Q	R	S	T
U	V	X	Y	Z

(Tous droits réservés) O. D'A

CLEF: 9 015

EXPLICATIONS: Remplacez par l'année correspondante aux faits historiques suivants, la lettre de chacun des carrés. Si vos réponses sont exactes, elles donneront le même total pour chaque colonne quelle que soit la direction de l'addition (verticale, diagonale ou horizontale) soit 8 860.

CARRELAGE A REMPLIR

CARRELAGE A REMPLIR

(Tous droits réservés)

Nom .....

Adresse .....

A—Les Etats-Unis déclarent la guerre à l'Angleterre.

B—Défaite des Américains à Chateauguay.

C—Gouvernement Constitutionnel.

D—Craig, nommé 5ième Gouverneur.

E—Premier Parlement Canadien.

F—Trois ans après que l'usage des deux langues fut reconnu au pays.

G—Fondation du journal "Le Canadien"

H—Arrivée de 26 prêtres français chassés par la Révolution française.

I—Fondation du Séminaire de Nicolet.

J—Fondation du Collège de St-Hyacinthe.

K—Deux ans avant l'Institution Royale.

L—Un siècle avant la visite du duc D'York au Canada.

M—Un siècle avant la mort de Léon XIII.

N—Nomination de l'Hon. Thos. Dunn comme administrateur.

O—Refus de la Chambre d'admettre les juifs à siéger dans son sein.

P—Incendie de l'église des Récollets à Québec.

Q—Un demi-siècle avant l'érection de l'Université Laval.

R—Un siècle avant l'érection du Diocèse de Prince Albert, Sask.

S—Le gouvernement s'empare des biens des Jésuites.

T—Un siècle avant le Congrès Eucharistique de Montréal (21ème).

U—Traité de Gand.

V—Discussion au Parlement de la question des taux des rentes seigneuriales.

X—Rappel du gouverneur Prévost.

Y—Sir Robert-Shore-Milnes nommé Lt.-Gouverneur.

Z—Trois ans avant la nomination de Mgr Denault comme 10ième évêque de Québec.

(*La solution de ce problème et les noms des gagnants seront publiés dans* La Revue Moderne *de juillet*)

Timbre commémoratif à l'effigie de Duvernay fondateur de la Société Saint-Jean-Baptiste

Ia *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* vient d'émettre un timbre commémoratif à l'occasion du centenaire de sa fondation. Ce timbre a l'effigie du célèbre patriote Ludger Duvernay est l'oeuvre de M. Emile Gauthier, ancien élève de l'*Ecole des Beaux-Arts de Montréal* et il a été imprimé par *la Lithographie du Saint-Laurent*. Il se présente au public sous quatre couleurs différentes: olive, mauve, rouge et bleu.

Ce *papillon* ira partout rappeler à la population du Canada le jubilé de la plus ancienne Société Saint-Jean-Baptiste, de la Société-mère, comme on la désigne.

Voilà une initiative nouvelle et un moyen excellent de publicité. Chacun voudra contribuer au succès des entreprises multiples de la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* en achetant quelques exemplaires de ce timbre pour en orner son papier à lettre et des programmes de fêtes, pour le placer sur les enveloppes, du côté opposé à la souscription, sur les paquets et sur les colis, etc. Il y a cent manières de l'utiliser.

Celui dont on s'apprête à honorer la mémoire, Ludger Duvernay, naquit à Verchères, province de Québec, Canada, le 22 janvier 1799. Son père était cultivateur et sa mère, Marie-Anne-Julie, appartenait à la famille des Robert de la Morandière.

Ses premières années s'écoulent à Verchères. Que de fois il dut descendre sur la grève pour regarder couler le Saint-Laurent et contempler les vastes horizons qu'offre la campagne aux regards de celui qui sait l'admirer. Le jeune Duvernay fréquente l'école de sa paroisse natale, mais la terre paternelle ne peut le retenir. A 14 ans, il entre comme typographe chez M. Charles-Bernard Pasteur qui publie à Montréal *le Spectateur* de Bibaud. Il se fait tout de suite remarquer par sa grande ardeur au travail et par sa volonté que rien ne rebute. Ayant commencé tout au bas, il s'élève échelon par échelon jusqu'au sommet de l'échelle sociale.

On le trouve aux Trois-Rivières en 1817 où il fonda *la Gazette des Trois-Rivières* qui vécut pendant cinq ans. Il lance *le Constitutionnel* en 1823 et *l'Argus* en 1826, deux journaux dont la vie fut éphémère.

Ludger Duvernay ambitionne pour l'exercice de ses activités un champ beaucoup plus vaste. Il revient à Montréal à la fin de 1826 où, avec le concours d'Augustin-Norbert Morin, il publie *la Minerve* qui ne tarde pas à s'affirmer comme l'organe politique par excellence des Canadiens français de la région. Ce journal n'y va pas de main morte; il fustige sans répit les abus de l'administration oligarchique du temps. Trois fois, Duvernay est emprisonné pour ses idées politiques.

Le peuple, qui aime la crânerie, en fait un héros. Elu député le 26 mai 1837, dans le comté de La Chênaie, il ne participe qu'à une seule session de huit jours. Quelques mois plus tard, il doit s'exiler aux Etats-Unis, dans le Vermont. En 1839, paraît à Burlington, *le Patriote canadien*.

L'amnistie de 1842 lui permet de rentrer à Montréal où, avec Edouard-Raymond Fabre, il fait revivre *la Minerve* qu'il dirige jusqu'à sa mort arrivée le 28 novembre 1852.

Cependant le plus beau titre de gloire de Duvernay est, sans contredit, la fondation de la *Société Saint-Jean-Baptiste* en 1834. Il lui donne pour devise celle du journal *le Canadien*: *Nos institutions, notre langue et nos lois*.

On peut se procurer le timbre de Duvernay au Secrétariat de la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*, 1182, rue Saint-Laurent, à Montréal, moyennant $1.00 la feuille de cent timbres.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Par Guy Rissler

Nous ne publions plus d'études graphologiques. Cependant, les personnes qu'intéresse cette science peuvent, comme par le passé, s'adresser à notre collaborateur dont la haute compétence est bien connue. Nous nous chargeons de faire parvenir directement aux intéressés les études demandées, aux conditions suivantes:

Une ENVELOPPE AFFRANCHIE (et l'ADRESSE POSTALE) devra accompagner chaque envoi. TOUTE REMISE — mandats ou bons de poste — DEVRA ETRE FAITE au nom de La Revue Moderne.

Ecrire deux à trois pages de sa composition, à l'encre, sur papier non rayé. Signature du pseudo. Lettre et non copie d'article.

Pour vingt-cinq sous de plus par étude, il sera donné aux personnes qui feront mention du mois de leur naissance, de leur couleur et fleur préférées, quelques mots d'oracle. C'est la science nouvelle, et la première fois, ici, à Montréal, que d'après les données psychologiques, on dégagera de la graphologie, des possibilités sur l'avenir, — des déductions, bien entendu, non, des prophéties. — Avez-vous un projet, un amour, un désir qui vous bouleverse, formulez en quelques lignes la nature de votre application que vous insérerez au bas de votre étude, en plus des conditions exigées.

ETUDE ORDINAIRE : 75c

ETUDE DETAILLEE : $1.25

AVEC ORACLE : $1.50

GUY RISSLER,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal.

LES GAGNANTES DU 8ème CASSE-TETE HISTORIQUE

Mme J.-D. Gagnon
Rivière-Ouelle,
P. Q.

Mlle Juliette Deschênes
Sayabec (Matapédia),
P. Q.

Mlle Madeleine Chalifour
60, Avenue Ploërmel,
Québec

Solution du 8ème Casse-Tête historique

1783	1765	1767	1764	1781
1762	1771	1770	1775	1782
1784	1776	1772	1768	1760
1768	1769	1774	1773	1776
1763	1779	1777	1780	1761

Solution du 8ème Casse-Tête historique

Les lignes les plus importantes des toilettes d'été

5690

5683

5690. — Robe de crêpe ondulé vert foncé et de lignes amincissantes. Le col et les manchettes de toile vert pâle sont de la plus haute nouveauté et deux fois plus intéressants que le blanc. Ce genre de parure a été lancé à l'ouverture des modes à Paris par la nouvelle maison de couture Jodelle, celle-ci nièce de Vionnet. Gants de toile vert pâle et chapeau de la forme la plus nouvelle. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3⅝ verges de crêpe en 39 pouces et ⅝ de verge de toile en 35 pouces. 12 à 20 et 30 à 42. Prix: 45 sous.

5683. — La jaquette tuxedo est la plus nouvelle. Celle de notre modèle est en toile paysanne naturelle. La robe, de crêpe brun et blanc, a des manches kimono, courtes, et une encolure carrée. On peut employer le crêpe de la robe pour les revers de la jaquette. Gants de toile naturelle et chapeau de paille naturel et blanc. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3½ verges de crêpe en 39 pouces et 3 verges de toile en 35 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

5685. — Les chapeaux de tissu sont plus élégants quand ils sont assortis au costume, soit au collet d'imprimé, soit aux gants de piqué. Ce chapeau est en même toile que le costume 5681. On peut le confectionner en moins de deux heures. Métrage: pour 22 pouces de tour de tête, ⅜ de verge de toile en 35 pouces. 21½ à 23 pouces. Prix: 25 sous.

5681. — Rien ne peut plaire davantage à celles qui aiment les costumes de sport genre anglais que cette jaquette Norfolk avec toutes ses caractéristiques: plis, ceinture dans le dos et poches. Blouse de guingan écossais brun et accessoires brun foncé. Métrage: pour un 36 (18 ans), 5¼ verges de toile en 35 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

5685

5681

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 468 Wellington Street West Toronto

5696

• Quatre traits principaux de la mode sont en évidence dans la redingote de gauche: l'emploi du taffetas pour la robe, une mode toute récente; la grandeur des carreaux; le long jabot qui descend jusqu'au bas de la robe, et la couleur marine et blanc.

• La petite cape de piqué blanc éclaire la robe de crêpe brun et blanc et lui conserve sa place dans la mode actuelle. Le grand chapeau et les gants sont aussi en piqué blanc.

• C'est le contraste des tons bleu clair et marine qui fait tout le charme de ce costume. Le crêpe est un mélange de soie et laine. Le chapeau est en drap suède assorti et le dessous du bord en paille marine.

5688

5694

5696. — Le costume redingote — manteau de lainage et robe de soie — est le favori de la saison. C'est le taffetas qui est la soie la plus nouvelle pour les robes, d'ailleurs on l'emploie pour tous usages. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4 verges de taffetas en 39 pouces et 2¾ verges de lainage en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

5694. — Costume de crêpe soie et laine. Les revers d'organdi blanc font partie de la robe et s'ouvrent par-dessus la jaquette. Peut aussi se faire en piqué ou en soie foulard. Métrage: pour un 36 (18 ans), 5⅛ verges de crêpe en 39 pouces et 1 verge d'organdi en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 38. Prix: 50 sous.

5688. — Toute la différence entre les autres robes d'imprimé et notre modèle consiste dans la courte petite cape de piqué blanc, une nouveauté jeune et charmante. Chapeau et gants de piqué. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3½ verges de crêpe en 39 pouces et 1¼ verge de piqué en 35 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.

Robes élégantes pour voyage,

5675 5691

Panneau de gauche: *5675* — Manteau de tweed indispensable pour le voyage, genre swagger avec collet tuxedo. Se porte avec jupe de lainage et chandail.

5691. — Costume de fin lainage, très apprécié et pratique pour les matinées froides dans les climats frais. Se fait également en crêpe soie et laine et en imprimé.

5671. — Robe deux-pièces en crépon de deux tons de vert dont la blouse boutonne devant. Le collet est en toile blanche empesée.

5658. — Robe de piqué rose de lignes simples; deux plis donnent l'ampleur de la jupe, manches courtes, poche de côté, petite ceinture.

5671 5658

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 468 Wellington Street West Toronto

croisière, pique-nique

5678 5656

Panneau de droite: *5678.* — Modèle simple et sobre. Les rayures, ce qui se porte le mieux l'été, sont rouille et blanc et leur disposition différente donne un cachet d'élégance à la robe.

5656. — Attrayante robe-chemisier de guingan rouge et bleu, une mode et un tissu difficiles à surpasser cet été. Le noeud, "genre barbe de chat" est ce qu'il y a de plus nouveau pour ces sortes de robes.

5684. — Joli costume de crêpe rayé brun et blanc. L'imprimé a toujours l'avantage de rendre la poussière presque invisible. Le corsage est fermé par des boutons. Noeud à l'encolure et petite ceinture.

5689. — Un autre costume en crêpe pesant marine avec collet et manchettes de piqué blanc. Ce n'est vraiment pas très pratique, mais si élégant pour une visite à des amies ou pour le lunch à l'hôtel.

5684 5689

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 468 Wellington Street West Toronto

Modèles Augustabernard : robe en deux tons de gris... manteau du soir en bengaline gris foncé... trois toilettes pour le chiffon et l'organdi

5581. — Un chiffon d'une jolie teinte rosée, des volants à l'encolure et en guise de manches font toute l'élégance de cette toilette du soir pour l'été. Le décolleté carré est annoncé comme prochaine nouveauté. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4¾ verges de soie en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 50 sous.

5561. — Robe de crêpe en deux tons de gris, d'après la célèbre création Augustabernard. Ce genre a un cachet de haute élégance. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3⅝ verges de crêpe de soie en 39 pouces (la jupe est coupée de biais), et 1⅛ verge de tissu contrastant. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 50 sous.

5528. — La fraise qui orne l'encolure de ce manteau de bengaline gris foncé est une note nouvelle d'une agréable originalité. Le manteau descend jusqu'aux genoux. Il compose un ensemble chic avec la robe de deux tons de gris ou avec les robes légères du soir. Métage: pour un 36 (18 ans), 5 verges de soie rugueuse en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

5483. — Robe de chiffon imprimé de magnolias de grandeur naturelle. La ligne qui dégage les épaules est l'une des plus seyantes. Trois volants terminent la jupe, le dernier plus ample que les deux autres. Métrage: pour un 36 (18 ans), 8 verges de chiffon imprimé en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

5592. — On porte maintenant du coton le soir, c'est une décision de la mode et on donne la préférence à l'organdi si frais, si charmant. Les volants de l'encolure et des manches sont gracieux et font tout le charme de cette robe d'une réelle simplicité. Métrage: pour un 36 (18 ans), 5 verges d'organdi en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 468 Wellington Street West Toro

votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 468 Wellington Street West Toronto

Aperçu des ensembles élégants pour la jeunesse

5543. — Robe tyrolienne avec bretelles, noeud à l'encolure et petite jaquette courte. Métrage: pour un 30, 2⅜ verges de lainage en 54 pouces et 1½ verge de soie en 35 pouces. 25 à 33 (7 à 15 ans). Prix: 25 sous.

5558. — La soie écossaise est élégante pour un costume de jeune fille. Jupe à pli creux, jaquette genre boléro et blouse en tissu uni. Métrage pour un 30, 3⅛ verge de soie en 35 pouces et 1¾ de tissu uni. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 25 sous.

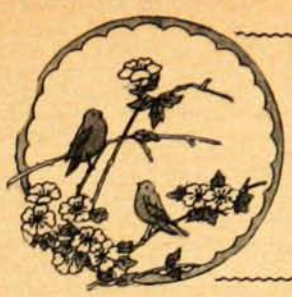
4898. — Petit manteau de tweed, genre marin, conviendrait parfaitement pour accompagner la robe 5582. Métrage: pour un 23, 1¼ verge de tweed en 54 pouces. 21 à 30 (2 à 12 ans). Prix: 30 sous.

5546. — Ensemble: manteau, robe et cha- peau. Métrage: pour un 23, le manteau et le chapeau, 1½ verge de lainage en 54 pouces; pour la robe: 1⅝ verge de coton imprimé en 35 pouces et ½ verge de tissu uni. 21 à 25 (2 à 7 ans). Prix 25 sous.

5582. — Une autre robe à bretelles, avec blouse rayée, petit collet rabattu et manches courtes bouffantes. Métrage: pour un 23, ⅞ de verge de jersey de laine en 54 pouces et 1¼ verge de coton en 3 pouces. 23 à 28 (4 à 10 ans). Prix: sous.

5594. — Robe, manteau et béret, po les fillettes de 7 ans ou à peu près. M trage: pour un 25, 1¾ de lainage en pouces et 2⅛ verges de soie imprim en 39 pouces. 24 à 28 (6 à 10 ans). Pri 25 sous.

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 468 Wellington Street West Toron



Le COURRIER DU MOIS

Par **MARJOLAINE**

MAGALI — Heureuse occasion qui me vaut le plaisir de votre joli billet! C'est oui, et je serai aussi heureuse que vous.— J'ignorais votre présence ce soir-là; sans cela combien j'aurais regretté votre *timidité*! C'est dommage. Il m'aurait été bon de lire dans vos yeux ce que vous m'écrivez si gentiment. Une autre fois vous serez plus brave, n'est-ce pas? — Je vous parlerai certainement de la petite amie, c'est un *sujet* qui nous est également cher et je sais sa pensée si fidèle! — Au revoir, Magali; c'est une invitation toute sincère de ma vieille amitié à la vôtre.

EMILIENNE — J'ai reçu, je me suis rendue à votre désir et je vous ai retourné. J'espère que vous aurez reçu en bonne condition lorsque vous lirez cet entrefilet, et surtout que vous aimerez ce qu'*il* vous apporte. Cela ne m'a pas dérangée, le plaisir était autant pour moi que pour vous.— Comme vous devez être au travail dans le moment, mon amie, et que je ne veux pas vous distraire, je vous souris en vous glissant: à bientôt.

CHARLES — Il ne faut pas perdre confiance; plus l'épreuve est grande, plus fort est le secours d'En-Haut, car le bon Dieu proportionne toujours sa grâce à notre faiblesse.— La femme s'est énormément émancipée; certains changements ont été des améliorations, d'autres ont été néfastes. Dans ce bouleversement, la charité chrétienne a pris un nouvel essor en certaines âmes. Des activités inlassables se sont mises au service de mouvements généreux pour venir en aide à ceux qui souffrent. Toutefois, l'initiative que vous suggérez n'est pas de leur domaine, admettez-le. La prière vous sera d'un plus sûr secours; la sainte Vierge inspirera sans doute à qui de droit les moyens à prendre pour réaliser votre désir. Avez-vous pensé à tout ce qu'agiterait une demande de ce genre? Un moment de réflexion vous en fera comprendre l'impossibilité. Ne croyez pas que je suis insensible à votre prière. Loin de là. Mais je vois l'obstacle infranchissable et l'inutilité de toute démarche. Et vous le comprenez vous aussi, je le sais bien.— Je vous remercie de me dire que la lecture de "Gerbes d'automne" vous fait du bien. Ces pages n'ont d'autre but que de réconforter et d'encourager. Je les ai écrites en pensant à ceux qui trouvent la vie triste, dans l'intention de la leur faire aimer, de leur en faire comprendre la valeur. Qu'elles vous fassent sourire à l'espérance en la justice divine, qu'elles vous soient une force morale, qu'elles soutiennent votre courage.— Je vous prierais de prendre note d'adresser vos lettres à LA REVUE MODERNE; c'est le plus sûr moyen pour qu'elles me parviennent. Que Dieu vous garde.

FAUVETTE — Si vous étiez une "fauvette ailée", j'ouvrirais ma fenêtre à votre premier chant, et je ne la refermerais pas. Vous faire prisonnière serait alarmer votre plus chère tendresse et vous enlever votre liberté, je ne saurais être aussi égoïste. Mais j'avoue que je vous garderais longtemps. Les chansons des fauvettes sont une si reposante douceur! — Si l'oiseau, perché sur un rameau trop frêle, chante quand même parce qu'il a des ailes, comme le dit si bien Botticelli, combien plus nous devons avoir confiance, nous à qui Dieu a donné la radieuse espérance en plus de la foi! Comme cette pensée éclaire le chemin, petite amie, et comme elle aplanit les difficultés de la vie! Je crois que c'est tout le secret du courage qui permet de s'adapter aux circonstances. Celles-ci vous ont demandé de grands sacrifices depuis un certain temps. La vie nomade est pénible; il est si bon de vivre chez soi au milieu de souvenirs qui s'attachent aux choses qui nous entourent. J'espère que le dernier changement vous accommodera définitivement, et qu'il sera favorable à la santé de votre maman, ce qui vous enlèvera toute inquiétude. Un séjour dans les Laurentides vous sera aussi salutaire à toutes deux. Ne croyez-vous pas qu'il serait bien de vous en occuper tout de suite, afin d'avoir l'avantage du choix? L'été est si court, il n'en faut pas perdre un seul beau jour.— Vous devez occuper vos loisirs à de bien jolies choses, Fauvette, les journées doivent passer trop vite pour que le temps vous paraisse long. Quand vient le soir et que les heures ont été bien employées, on voudrait doubler la longueur du jour en pensant à tout ce qu'il coûte de remettre au lendemain.— Au revoir, Fauvette; revenez bientôt me dire que vous avez trouvé le village paisible de votre rêve, et bonnes vacances. Mon souvenir à votre maman.

MLLE MADELEINE C.— J'aimerais vous donner souvent des renseignements pour avoir le plaisir de recevoir d'aussi aimables billets marqués d'une exquise délicatesse. C'est moi qui vous remercie.

REVEUSE SENSITIVE — Un berceau, c'est le sourire du bon Dieu au foyer chrétien, c'est une joie familiale nouvelle qui réjouit grands et petits. C'est cette fois une fleur printanière de mai, puisse-t-elle être celle de la Vierge! — Je comprends que vos occupations se multiplient et que votre temps ne vous appartient pas. Je suis d'autant plus sensible au fidèle souvenir qui me vaut votre bonne lettre, et je vous en remercie.— Ne cherchez pas quelque chose de plus intéressant, mon amie; j'aime à me trouver chez nous chez vous, à reconnaître chacun et à vous suivre à la besogne.— Je souris au doux bébé, et je souhaite que l'été vous soit bon.

BERNADETTE L.— Qu'importe que le printemps soit maussade! Les lilas fleuriront quand même et les muguets ouvriront leurs clochettes blanches. L'air sera embaumé du parfum des fleurs et les oiseaux chanteront à plein gosier. Votre jardin sera beau, mon amie, les plants produiront en abondance, ce sera l'abondante moisson. Je *vois* tout cela par la pensée. Si elle n'était pas invisible, la vôtre saluerait joyeusement ma mienne au passage, j'en suis certaine.— Oui, j'aime les fleurs; près d'elles, on se sent pour quelques instants comme enveloppé de beauté. Le bon Dieu semble avoir déposé en chacune d'elles quelque chose du mystère de son Infini.— L'Idéal est la meilleure source de courage parce que par lui l'effort n'est jamais vain, et que pour un pas de fait, il nous en découvre dix autres. Alors il est facile, comme le dit Pasteur, de *regarder en haut*. Merci, mon amie, de me dire si aimablement que ma causerie vous a plu.— Il n'est pas de plus sûre consolation que de remettre sa peine entre les mains de Dieu. Il saura compter votre générosité, et ne paie-t-Il pas immédiatement puisque, malgré votre grande épreuve, votre "cœur est rempli de courage"? Comme c'est bien le cœur des mères qui donne la mesure de la vaillance de l'âme canadienne! Travailler en chantant pour faire la vie aimable aux siens et faire taire son chagrin pour ne pas les attrister, c'est du sublime courage maternel, et chacun doit être profondément heureux chez vous, mon amie. Il n'est pas de jours mauvais qui durent; [illegible] du calme vient tôt ou tard et nous le [illegible]ait à l'espérance.—

Ce que vous regrettez n'a rien à faire entre nous — d'ailleurs c'est beaucoup moins que vous le pensez — c'est un détail auquel ne s'arrête pas mon amitié. Je vous donne le retour de toutes les bonnes choses que m'apporte votre lettre et je vous attends bientôt.

MOURON ROUGE — Il n'est pas d'être humain qui n'ait un devoir à remplir sur la terre. Que Dieu le lui trace en simple ligne droite et d'exécution facile, ou en sentiers arides et par chemins pierreux, rien ne dispense de l'accepter. Les premiers efforts peuvent coûter de cruels sacrifices, mais quand l'âme est courageuse, la paix rend le devoir léger et si vous saviez comme tout, il y a toutes sortes d'âmes, et je crois que plus elles sont généreuses, plus elles sont mystérieuses. Je comprends votre désir; quelle clarté nous éblouira quand jaillira l'éternelle Lumière! — Oui, quelques jours, et je dois à de douloureuses *générosités*, le bienfait d'une bonne santé. Je remercie la vôtre de sa part... que Dieu vous le rende en courage.— J'ai *lu* souvent, j'ai *entendu* aussi *ce* que vous souhaitez... et je me suis demandée et redemandée si je savais donner la pleine mesure. La volonté ne règle pas toujours le niveau du travail.— Je fais parvenir avec plaisir. J'ai l'intention d'ajouter un chapitre à *celui* d'avril dernier... je laisse ma pensée vous dire combien mon amitié s'en réjouit déjà. Au revoir, Trude.

PAYSAGE

En écoutant une improvisation sur un *clair de lune*.

La lune sourit au-dessus des sapins,
des flots d'ambre glissent sur la grève
et, sur le lac bleu qui sommeille,
tremblent des traînées d'étoiles.

Les rayons s'accrochent à la masse brune
qui ombre et souligne l'horizon;
ils mêlent leur coulée d'or au vert du feuillage,
et la montagne se nuance d'ombre et de lumière.

Dans le silence recueilli, les notes chantent
légères comme un souffle effleurant les feuilles.
Le piano vibre, le clavier parle, *et le son bruit*
comme un battement d'aile en plein azur.

La lune rêve maintenant au-dessus des sapins,
bercée par la douceur harmonieuse
de la musique, et dans la nuit sereine,
le lac sommeille au sourire des étoiles.

MARJOLAINE

TRUDE — Je sais que votre cœur ne peut être en faute. Mais je sais aussi dans quel étau vous broye la souffrance, et quand le silence se fait, l'angoisse des pires appréhensions m'étreint, et je voudrais alors avoir des ailes ou être fée. Comme l'impossible fait mal parfois! Ma pensée a voyagé régulièrement tout de même et j'ai même cru un certain moment pouvoir l'accompagner. Les projets sont toujours faciles à faire, les réaliser, c'est autre chose. Nous en savons quelque chose, n'est-ce pas Trude? — Notre *souvenir* se ressemble de telle façon que l'un semble l'autre, et je vous crois, petite amie, n'en doutez pas, car je vois toujours les yeux et j'entends toujours la voix. Que de jours inoubliables dans la vie! — Des jours et des jours répétés de douleurs sans trêves, phase douloureuse d'une "vie trop dure pour se perdre à rien", et dont vous voulez faire "quelque chose de très doux, de très utile, de très bon"! Je me suis arrêtée à cette pensée pour en *peser* la *profondeur* et j'ai pu mesurer la lâcheté qui nous fait reculer devant la plus petite souffrance. En effet, Trude, il y a toutes sortes de vies, mais sur-

alors la vie devient précieuse! Merci du passage où vous avez mis tout votre cœur.— D'autres lignes m'ont été douces, Mouron rouge, celles qui chantent votre espérance; il m'a semblé que toute la clarté du printemps enveloppait votre lettre.— Je comprends votre gros chagrin ma petite fille, mais il faut que vous pensiez plus à l'intention qu'à l'acte. Vous verrez qu'il n'en restera pas ainsi, les changements brusques font tant souffrir! Puis le cœur va réclamer un jour ou l'autre. Soyez courageuse et patiente, Mouron rouge, que Dieu vous garde vos forces et tout ira bien. Continuez à faire généreusement votre *part* et quoi qu'il arrive ne regrettez rien. Le bien qui s'écrit au livre de notre vie n'est connu que de Dieu, mais c'est un livret de *banque* pour l'éternité... et c'est beaucoup mieux que l'argent de la terre.— Merci pour votre bon mot au sujet de ma causerie, il me fait plaisir qu'elle vous ait intéressée.— Oui, j'aime votre pseudo. Il vous faudra me donner souvent l'occasion de l'inscrire au courrier, n'est-ce pas? Vous aurez la pensée demandée et votre place sera toujours gardée chez nous, petite fleur.

PETITE MERE SANS EPOUX — Comme ma petite causerie nous a rapprochées! Je ne saurais vous dire avec quelle émotion je vous ai lue et comme il m'a été bon de savoir que le nom de Marguerite Bourgeoys s'attachait également à votre passé d'*écolière*. C'est un lien d'âme, mon amie, rien ne peut le briser. Merci de votre aimable attention, j'en ajoute la douceur à celles déjà reçues.— Permettre calmement à la raison de juger une situation, c'est une sage prudence. On peut ainsi embrasser tous les détails sans prévention, et on a pour ainsi dire touché la vérité du doigt avant que le cœur ne l'embrouille. Vous avez raison, c'est une *question* grave et sérieuse qu'on a cru pouvoir traiter légèrement, chacun à sa guise, et dont la revanche a été la faillite des foyers. *En ce temps-là* vous a valu sûrement un *aujourd'hui* doux et bon. C'est aussi le souhait de mon amitié pour le *demain* qui suivra. Que Dieu entende le vôtre, mon amie... vous serez une marchande de bonheur et il vous sera rendu au centuple.— Je glisse pour chacune un sourire. Que la joie fasse votre ciel clair.

PETITE PESSIMISTE — Vous vous êtes demandée si je vous ferais bon accueil? Allons! n'en doutez pas. Entrez, petite Pessimiste, il me fait plaisir de vous recevoir, de me croire, en vous lisant, en plein paysage laurentien et de répondre à votre confiance. Ce que vous me racontez, comme c'est bien là la vie compliquée qui réunit, sépare, rapproche, éloigne tour à tour, faisant chanter ou pleurer les cœurs. Ce sont des circonstances imprévues, les surprises de l'inattendu; il nous faut en subir le premier choc, il est inévitable. Mais si nous reconnaissons que ces complications nous sont une souffrance dont il peut s'en suivre le malheur de notre vie, il faut avoir le courage de se *reprendre*. Je comprends votre sympathie, petite Pessimiste; votre tendre geste a été spontané, vous ne pensiez pas qu'il vous conduisait à l'amour. Mais la lumière est faite maintenant, vous savez. Il faut donc bravement raisonner la situation et prendre une décision. C'est dur, allez-vous me dire. J'en conviens, le cœur a toujours tant de raisons! De deux choses, l'une: ou croire en la guérison et ouvrir la porte à l'amour, ou réflexion faite des conséquences possibles, *briser* avant qu'il ne soit trop tard. Le mot briser est cruel, je le sais, mais *ici* voyez-vous, il n'y a pas de milieu, et l'amitié ne peut pas entrer en jeu. Elle ne serait qu'un *mot* de façade pour couvrir le *danger*. Réfléchissez, pesez la réalité à votre courage, priez, pensez longuement aux devoirs que vous assumeriez, et la sainte Vierge va vous guider, j'en suis sûre. Combattez votre tristesse, vous vous déprimez et ce vous est très préjudiciable. Jouissez de la campagne, de la saine atmosphère où vous vivez, afin de vous rétablir parfaitement et que vous soit salutaire doublement l'air pur que vous respirez *pour moi*.— J'aurai une pensée pour vous, Pessimiste, et soyez assurée de mon plus sincère intérêt. Revenez-moi, je vous attends dans une lettre qu'il ne faudra jamais mesurer.

ROBERTE — Je comprends votre pensée, j'éprouve si souvent moi-même cette impression! Mais peu de mots suffisent pour se comprendre entre amies, n'est-ce pas? Après une journée de travail, les nerfs ont besoin d'une détente, l'esprit réclame un peu de répit, et le temps est bien court pour se remettre de la fatigue du jour. Passent-elles vite les heures du soir, les heures de repos et de liberté! Ne vous excusez pas, ce que vous me dites n'est pas une plainte. Vous constatez un fait en expliquant une situation.— L'été évoque naturellement les vacances et, cette pensée ensoleille le courage. Cela vient vite et vous souriez aux vôtres, petite amie. Je désire qu'elles vous soient belles et bonnes, les meilleures, les plus joyeuses. — Oui, j'ai entendu parler et je suis le mouvement. Quel réveil d'un grand passé! quelle leçon pour la jeunesse! Le programme va être magnifique *quand même* et il laissera un souvenir dont on parlera longtemps. On a jusqu'ici si mal fait connaître le Canada qu'il faut se réjouir que des Fêtes comme celles-là révèlent un peuple digne de son passé et soucieux de son avenir. Je ne pourrai profiter de cette occasion pour revoir ce joli coin de mon pays; merci de votre souhait tout de même, petite amie, je serai près de vous en pensée. Merci aussi pour l'indication, c'est bien *meilleur* maintenant. Au revoir, Roberte, que l'été vous apporte de bons jours reposants.

PETITE EVE — Rien ne rend la vie plus intéressante que d'accomplir de bon cœur et de son mieux le devoir de chaque jour. Bien faire chaque chose, en élevant son cœur jusqu'à son âme, c'est un travail de perfectionnement qui nous permet d'accepter généreusement les petits ennuis quotidiens, et alors, *quand il le faut*, nous n'hésitons pas. Il est vrai que nous devons recommencer chaque matin, mais peu à peu les difficultés s'aplanissent, le courage est plus ferme, et notre attention est tellement prise que l'on n'a pas le temps de trouver la vie maussade. C'est si simple, faire son devoir.— J'aimerais beaucoup connaître toutes vos amies; impossible! Je vois par votre lettre que j'y perds; cependant, je suis toujours gagnante, puisque vous êtes ma petite amie. Il est vrai qu'on ne fait pas toujours ce que l'on veut, mais une autre fois, il faudra *vouloir*, cela me fera grand plaisir.— Je vous remercie de votre sympathique intérêt auquel ma sœur est sensible. Je vous transmets son meilleur merci et je vous dis de sa part qu'elle a grande confiance aux prières de mes petites amies.— On ne peut empêcher le cœur de s'alourdir parfois. Seulement, quand on aime l'espérance, quand on se guide sur son rayon, on se ressaisit vite et on retrouve la paix. Je vous confie à elle, petite Eve, vous y serez tout près de moi. Il ne sera plus question de distance, comme ce sera bon! Et nous nous rapprocherons de Trude, l'indulgente petite âme qui rayonne la beauté de la sublime résignation dans la souffrance la plus dure! — Au revoir, et *en avant* joyeusement, petite fille que j'aime bien.

FLEUR D'AUTOMNE — Que je suis contente que vous ayiez trouvé à vous *approprier* quelque chose de ma causerie et qu'elle vous ait dédommagée du silence involontaire! Merci de vos mots aimables à mon égard. J'y suis d'autant plus sensible qu'ils me *disent* combien vous comprenez cet Idéal que j'aime et qui fait la vie belle et bonne. Si chacun de nous bâtissait une cathédrale, que le monde serait grand! — C'est l'excès qui a tout gâté, on a dépassé les bornes, je dirai, avec une rage folle; on a tout matérialisé, on a tenté de façonner des cœurs froidement modernes pour lesquels rien autre chose n'existerait que l'argent et les plaisirs. Le monde renversé a perdu son équilibre et nous ne savons plus si nous verrons la fin de ce bouleversement. *Semons quand même*, mon amie; quelques grains lèveront dont se nourriront des âmes fidèles aux convictions et aux principes qui font les vies *saines*.— Le printemps est avare de beaux jours, et qu'ils vous seraient bons pour vous rétablir tout-à-fait! Soyez prudente, Fleur d'Automne, les forces se refont si difficilement! Je désire que l'été vous soit clément, qu'il vous soit prodigue de loisirs pour de bonnes causeries au courrier. Il y a peut-être un brin d'égoïsme ici, mais vous le pardonnerez bien à mon amitié, n'est-ce pas?

LINE — Ce n'est pas lorsque vous êtes triste que vous devez vous garder de m'écrire. Dans ces moments-là apportez-moi tout ce qui ne va pas, nous chercherons à l'ensoleiller, et votre gaieté reviendra tout naturellement. Autrement, vous creuserez votre tristesse jusqu'à vous faire mal; voyez quel retard pour votre guérison. Et je vous voudrais en belle santé, heureuse de vivre et continuant vos études d'art. Que de choses je désire pour vous petite fille que j'aime bien! — Je crois que le courage est presque impossible sans l'Idéal et la route n'est *droite* que par lui. On ne le cultive pas assez parce qu'on ne le comprend pas. On a peur de sa *beauté*, de sa *droiture*, de sa *hauteur* parce que le monde est insouciant et lâche, qu'il se moque des grandes tâches, des généreux efforts. Tant que les âmes d'enfants n'en porteront pas une empreinte très nette, qu'ils n'auront pas appris à en *vivre*, le monde sera *vide* des grands gestes qui écrivent l'histoire d'un pays. Je vous remercie, Line, de vos mots aimables à ce sujet et de me dire aussi gentiment que vous relirez souvent ma causerie.— Pourquoi les mortels ne sont jamais contents? Il y a beaucoup de raisons, mais la principale, c'est qu'il n'y a rien sur la terre qui puisse satisfaire le cœur humain, et qu'ici-bas le bonheur est relativement court. Tout meurt ici-bas, Line, les joies les plus profondes passent et rien ne dure de ce que nous aimons. Tout s'en va avec la vie! Ce serait triste, si nous n'avions la certitude d'aller vers ce qui demeure *toujours*.— Votre pourquoi m'a intéressée — c'est bien le contraire de l'ennui, n'est-ce pas? — et j'aime bien la façon dont vous dites: "Pourquoi"? Alors soyez sans crainte et redonnez-moi le plaisir de vous lire bientôt.

MME SANS-GENE — Pourquoi douterai-je de votre sincérité? Vous pouviez laisser passer la chose tout simplement, n'est-ce pas? Mais puisque vous m'écrivez, c'est que vos sentiments sont sincères et je vous remercie de vos félicitations. Il n'est pas "difficile" de monter jusqu'à l'Idéal; ce qui est difficile c'est d'aimer la vie et de lui donner de la valeur *sans lui*. Vous avez raison, c'est une école, mais une école qu'on est en train d'abandonner et qui, en disparaissant, livre le monde à la plus complète déchéance. C'est triste, et ce sera encore plus triste si la femme ne consent à redevenir l'éducatrice des petites âmes de son foyer. Que de missions faussées, que de devoirs reniés! Je comprends votre indignation et je suis de votre avis. Espérons quand même; tout le tapage des ambitions n'empêche pas l'épanouissement de discrètes activités qui tendent vers *plus haut* et *toujours mieux*.— La lecture de votre lettre ne m'a pas "fatiguée"; je n'ai qu'un désir, madame, c'est que vous me renouveliez le plaisir qu'elle m'a donné.

GOBELINE — J'avais deviné depuis longtemps que le départ était définitif. Mais l'espoir est si tenace! Ces deux années n'ont pas amoindri le sacrifice; je sais seulement que chaque jour quelque chose de nous reste accroché aux ronces de la route. Je ne puis que vous approuver; là-bas votre souvenir ne reconstitue pas sans cesse le passé et vous ne vivez pas dans son ombre. Ma pensée vous retrouvera fidèlement, mon amie. Aujourd'hui elle vous apporte mon amitié... et mon profond regret.

GLAND D'OR — Votre appréciation m'a été une des meilleures. Je savais qu'elle viendrait, mais je ne savais d'où. Franchement, je *regardais* loin, et vous étiez si près! Merci, mon ami, votre "joie" double la mienne.— Je ne pourrai descendre cette année encore. Mon projet si beau n'est plus que ruines! Il ne s'agit que de recommencer.— Je connais, *à peu près*, et vous ne sauriez croire quelle lassitude morale je ressens depuis. La *laideur* me répugne, vous le savez, rien ne me coûte pour l'éviter.— Non, il n'y a aucun changement, les déménagements sont ma terreur! Il vaut mieux attendre... les rosiers attendent leur place, eux, depuis longtemps! — Bon voyage, mon ami, je ne vous oublie pas.

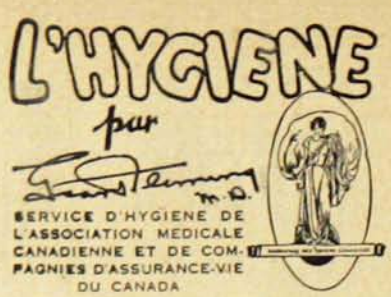
PICCIOLA — Merci, mon amie. Rien ne pouvait m'être plus doux que votre phrase: "Mon âme était perdue dans la vôtre". La joie que vous avez éprouvée a été la récompense de votre générosité et la paix que vous ressentez est la confirmation de cette vérité dont vous doutiez.— Je suis contente de savoir que votre ciel s'éclaircit. La dernière rafale va emporter le dernier nuage, le soleil va luire, et vous chanterez encore, comme "au temps jadis". Ces derniers mots m'ont fait plaisir; voyez, vous disiez ne jamais vouloir *le* regarder, et voilà que vous lui souriez! Vous ne faites pas les choses à demi, Picciola, et comme je vous ai bien comprise! — Au revoir, je pense toujours à vous.

SOIE ET LAINE — PETITE FLEUR — BERGERETTE — JEANNIE — LABOUREUR — DIANE — ANNEAU D'ARGENT — VIEUX ROUET — VIEILLE LECTRICE — Mes plus sincères remerciements pour l'aimable attention qui m'a valu les si encourageants billets que j'ajoute aux souvenirs de ma causerie.

MARJOLAINE

En quel Mois Etes-vous Né?

Etes-vous née en janvier? Tant pis pour vous, car vous devrez besogner jusqu'à votre dernier soupir... En février? Tant mieux, car vous ferez fortune. En mars? . . . Vous aurez peu d'argent mais beaucoup de vertu . . . En avril? . . . Votre santé laissera plutôt à désirer . . . En mai? . . . multiples seront vos séductions et grande votre amabilité . . . En juin? . . . Vous serez bonne épouse et bonne mère . . . En juillet? . . . Chacun admirera la constance de vos amitiés . . . En août? . . . Vous aurez de l'ambition et du courage . . . En septembre? . . . Vos caractéristiques seront: prudence et force de caractère . . . En octobre? . . . Vous manquerez de confiance en votre étoile . . . En novembre? Gare aux déceptions! . . . En décembre? . . . Amour! amour! amour! . . .



La Prévention de la Tuberculose

La tuberculose est une maladie due à un germe qui pénètre dans l'organisme, s'y multiplie, sécrète des poisons et ainsi cause des désordres. Ce germe s'attaque à tous nos organes; chez les enfants, il se cantonne surtout dans les ganglions et les os. Quand il se développe dans les poumons, organe de son choix chez l'adulte, il cause la maladie que l'on appelle communément "la consomption".

On croit que pratiquement tout le monde reçoit l'infection tuberculeuse. Les germes pénètrent au cours de l'enfance; de cette infection, deux formes de tuberculose peuvent se développer, soit une forme active, soit une forme latente ou inactive qui dure des années sans causer aucun tort. Si, cependant, à un âge plus avancé, la résistance vitale diminue, les germes qui étaient déjà dans la place profitent de cette occasion pour se développer et se multiplier dans cet organisme affaibli, causant ainsi la forme de la tuberculose active.

On nous pose souvent la question suivante: Que peut-on faire pour se préserver de la tuberculose? La réponse est la suivante: —

1. Prendre régulièrement trois repas par jour. Dans le menu doivent figurer quelque fruit et un légume frais à feuilles.
2. Prendre une chopine de lait par jour.
3. Dormir huit ou neuf heures dans une chambre fraîche et bien ventilée.
4. Ne jamais se servir d'une coupe commune, même chez soi.
5. Se protéger contre les toux et les éternuements des autres.
6. S'habiller suivant la saison; se garder les pieds secs et chauds.
7. Voir son médecin dans tout cas de toux persistant.
8. Maintenir son poids moyen, et consulter son médecin si l'on perd du poids.
9. Se faire examiner par son médecin tous les ans.
10. Tous ceux qui vivent avec un tuberculeux ou qui sont venus en contact avec lui doivent demander à leur médecin les précautions que doit prendre le malade et les soins qu'ils requièrent eux-mêmes.

Pour se préserver de la tuberculose, il suffit de prendre un soin raisonnable de sa santé en suivant les règles posées par l'hygiène; voilà le conseil pratique qu'il faut donner et qu'il faut suivre.

Le progrès qui a fabriqué de la richesse, de la vitesse, de la force, a-t-il du même coup manufacturé de la vertu, du bonheur? — Mgr BAUNARD

Où Trouver le Bonheur

TOUS, tant que nous sommes, nous rêvons le bonheur que toutes les générations ont poursuivi avec avidité. Nous cherchons le bien-être, les satisfactions, les plaisirs sous toutes les formes. Nous voulons sans cesse des joies nouvelles. Nous tâchons d'imaginer les moyens efficaces d'atteindre un degré de jouissances tel, que nous n'ayons plus rien à envier. Bref! notre vie est une course effrénée à la poursuite du dieu bonheur que nous désirons posséder!

Le coeur humain est insatiable et cette soif de bonheur est naturelle; mais il faut réfléchir, raisonner, être logique. Il ne faut pas s'y méprendre et demander à la vie plus qu'elle ne peut nous donner. Sous la voûte céleste, il n'est pas de bonheur "parfait" mais il existe du "vrai" bonheur — ce doux nectar — que les âmes d'élite et les énergies trempées savent goûter!

Gardons-nous d'envier le sort des autres, de nous leurrer, de nous éblouir pour des riens. Sachons nous contenter d'un bonheur relatif, le seul auquel nous ayons droit d'aspirer ici-bas. Resignons-nous à notre destinée quelles que soient les circonstances qui nous entourent et les événements que nous subissons. N'oublions pas de trouver un bon côté dans chaque chose.

Pour être heureux — dans le sens restreint du mot — il y a la satisfaction du devoir accompli, la paix intérieure, les principes fondés, la grandeur d'âme, la volonté virile qui sont de nature à nous faire tirer le meilleur parti possible de notre situation, si modeste soit-elle. Enfin, il faut nous rendre utiles là où le bon Dieu nous veut.

Certes! chacun n'est pas né sous une bonne étoile, et le hasard — ce dieu malin — semble parfois semer la fatalité sur certaines destinées. Tout le monde n'est pas également doué. Nul ne choisit l'époque ni le milieu pour naître, pas plus d'ailleurs que les auteurs de leurs jours. Mais chaque individu possède certaines aptitudes, certains talents qu'il lui faut faire fructifier à l'occasion afin d'être "quelqu'un" dans la société.

C'est au milieu de personnes qui nous sont chères que nous pouvons goûter cette douceur de vivre. Soyons gais, sachons sourire: un visage épanoui est le reflet d'une belle âme. Tâchons de faire la vie douce à ceux qui nous entourent, prodiguons-leur nos soins attentifs, consolons-les, édifions-les par notre conduite en pratiquant les vertus qui embaument un foyer.

Ainsi, nous contribuerons pour une large part à rendre heureux ceux avec lesquels nous partageons la vie, tout en étant les artisans de notre propre bonheur!

Rosalie BANVILLE

Le roman du mois de juillet:

LA BRUME SUR L'ETOILE

par Jeanne de COULOMB

La Petite Poste

Les annonces de la Petite Poste sont publiées à raison de: —

UNE INSERTION: 75c

Cette somme donne droit à dix-huit (18) mots abrégés. La Direction n'accepte aucune formule FANTAISISTE et se réserve le droit de retrancher ce qui ne serait pas conforme au règlement.

Chaque annonceur devra fournir, pour le renseignement de la Direction, outre le pseudonyme les nom et adresse véritables — ceci est OBLIGATOIRE. Chaque envoi devra être accompagné du montant requis — bon postal ou timbres.

Les annonces doivent nous être adressées avant le douze du mois qui précède la publication de la revue.

Ceux qui désireront se faire adresser leur courrier à La Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après une période de soixante (60) jours sera détruit.

On devra adresser: —

La Petite Poste,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal.

AVIS

Nous ne nous chargeons d'aucun message pour les correspondants. La correspondance doit se faire DIRECTEMENT entre eux.

On voudra bien aussi prendre note qu'il est ABSOLUMENT inutile de demander le nom et l'adresse véritables des correspondants, et qu'à l'avenir nous ne répondrons plus aux lettres de ce genre.

La Direction

* * *

Désirent des correspondants, les jeunes filles dont les noms suivent—

Mesdemoiselles:

Colette D'Anjou. — Inst. gaie. (Corr. inst. dist. de 35 à 40 ans). 1841, rue Sherbrooke est, App. 2, Montréal, P. Q.

Marie Roy. — Gaie, dist. (Corr. célib. ou veuf seul de 35 à 45 ans). Station postale R, 6420, rue Saint-Denis, Montréal, P. Q.

R. St-Maurice. — Veuve, âge moyen. (Corr. respectable, ser. de 40 ans ou plus). C. P. 64, Station T, Montréal, P. Q.

Elaine. — (Corr. dist. 35 ans et plus). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

Verte Pensée. — (Corr. inst. dist. cult. but: culture et distraction intellectuelle, rep. à tous). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

Claire Fontaine. — Dist. (Corr. inst. et dist. de 20 à 25 ans, but: distraction). Saint-Jérôme (Terrebonne). P. Q.

Désirent des correspondantes, les messieurs dont les noms suivent—

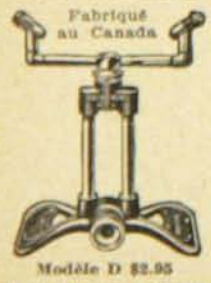
Messieurs:

B. St-Louis. — Age moyen, ser. (Corr'tes filles ou veuves de tous âges, but ser.). C. P. 164, Montréal, P. Q.

Pa Joli. — Célib. (Corr'te de 35 à 45 ans). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

W. Leroux. — (Jeune homme correspondrait avec jeune fille de 20 à 25 ans). 50, boulevard Lévesque, L'Abord-à-Plouffe, P. Q.

UN ARROSOIR DE GAZON SUPERIEUR



Modèle D $2.95
Aussi quatre modèles à de nouveaux bas prix de 95c à $6.50

Un nouveau modèle d'arrosoir Rain King, le favori national depuis dix ans, possède un double jet d'eau avec nouveaux becs brevetés qui s'ajustent en un instant pour n'importe quel volume d'eau désiré: léger, moyen ou fort. Lances tournantes ou fixes à volonté. La même pression fait jaillir l'eau à plus forte distance et la répand plus uniformément. Joli modèle d'une hauteur de 9 pouces. Jets, bras et becs de cuivre brillant à l'épreuve de la rouille. Voyez à ce que le nom de RAIN KING soit bien celui de l'arrosoir que vous achetez dans les quincailleries ou dans les magasins à rayons.

Rain King

LES ARROSOIRS BONS POUR LA VIE
AJUSTABLES

Fabriqué et garanti par Flexible Shaft Co. Limited, Carlaw ave, Toronto, Ont.

BLANC D'ABONNEMENT

LA PETITE REVUE
Format commode
112 pages de lecture

La Petite Revue
320 est, rue Notre-Dame
Montréal.

Messieurs,

Veuillez me faire parvenir votre revue pour un an (12 numéros). Ci-joint, veuillez trouver la somme de $1.50.

Nom.....

Adresse.....

.....

oron

Format
tel que représenté ci-contre

Lisez cette intéressante Revue de format commode. Paraît chaque mois.

Réservez votre exemplaire chaque mois chez votre marchand de journaux.

Notre prochain roman complet:

La Tutelle de Georgette

par

Arthur DOURLIAC

En Vente Partout

15c

Ceux qui désirent s'abonner pourront se servir du coupon paraissant en page 66

Exigez les Produits de Pétrole **MUTUAL**

. . . ils sont de qualité supérieure

L'ENSEIGNE
MUTUAL
vous guidera chez les meilleurs marchands de gazoline et d'huile à moteur.

PRODUITS DE PETROLE
HUILE MUTUAL OIL
PETROLEUM PRODUCTS

COMBUSTIBLE:
HUILE A CHAUFFAGE
Service prompt
Qualité Supérieure
Nos représentants sont à votre disposition pour de plus amples informations.

BESTOL et PETROLENE

Huiles à moteur de qualité supérieure — sont des produits de Petrole MUTUAL

L'huile à moteur EMPECO est garantie 100 % pure Pennsylvanie

Certifiée par la Globe Indemnity Co. et la Pennsylvania Grade Crude Oil Association

Les produits de Pétrole MUTUAL sont vendus chez les meilleurs marchands

La Gazoline et l'Huile à Moteur EMPECO sont distribuées aux postes de ravitaillement suivants:

LA CIE GENERALE UTILITES
4730, Iberville
CHerrier 2101

C. A. DAVIS
3111, Ste-Catherine Est
AMherst 3203

LIONEL LEBEL AUTOMOBILE Ltée
5115, Durocher
CRescent 5600

GARAGE PAGEAU
4381, Papineau
AMherst 6833

GARAGE ST-JEAN
11415, Notre-Dame Est
P. Trembles 146

LOUIS RICHARD GARAGE
415, Gounod
DUpont 5105

A. JOLICOEUR
St-Vincent de Paul

GARAGE FEUILLE D'ERABLE
2150, Sherbrooke Est

The MUTUAL PETROLEUM COMPANY OF CANADA LIMITED